



HAL
open science

Santiago del Estero, foyer d'irradiation bilingue argentin

Eric Courthes

► **To cite this version:**

Eric Courthes. Santiago del Estero, foyer d'irradiation bilingue argentin. Linguistique. Université de Nanterre - Paris X, 1998. Français. NNT : . halshs-00005497

HAL Id: halshs-00005497

<https://theses.hal.science/halshs-00005497>

Submitted on 10 Nov 2005

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

SANTIAGO DEL ESTERO : FOYER
D'IRRADIATION BILINGUE ARGENTIN

« Cacambo expliquait les bons mots du roi à Candide, et quoique traduits, ils paraissaient toujours des bons mots. De tout ce qui étonnait Candide, ce n'était pas ce qui l'étonna le moins. »

Voltaire, Candide.

Abréviations :

BIB.	BIBLIOGRAPHIE
B.S.A.S.	BUENOS AIRES
DPT.	DEPARTEMENT
ILL.	ILLUSTRATION
M.M.	MEMOIRE DE MAITRISE
M.D.	MEMOIRE DE D.E.A.
MORPHOSY	MORPHOSYNTAXE
N.O.A.	NORD-UEST ARGENTIN
P.Q.	PROTOQUECHUA
QH	QUICHUA OU QHESWA
R.A.E.	REAL ACADEMIA ESPAÑOLA
STGO	SANTIAGO DEL ESTERO
SY	SYNTAXE OU SYNTAXIQUE
U.N.T.	UNIVERSIDAD NACIONAL DE TUCUMÁN

SOMMAIRE

1. PRESENTATION DE LA PROVINCE DE SANTIAGO _____	11
2. DES INFLUENCES DU QUICHUA SUR L'ESPAGNOL DE SANTIAGO	113
3 DES INFLUENCES DE L'ESPAGNOL SUR LE QUICHUA DE SANTIAGO	275
4 ARCHAISMES _____	298
5 AUTRES IDIOTISMES _____	332
6 CONCLUSION GÉNÉRALE ET PERSPECTIVES _____	345
7.APPENDICE _____	347

PROPOS LIMINAIRES

REMERCIEMENTS :

Depuis le premier séjour en Argentine de 1989 jusqu'à celui de cette année, en passant par le travail de terrain de 1992, nombreux sont les Argentins qui m'ont transmis leur savoir ou leur amitié et bien souvent les deux à la fois.

Depuis les ruines de Santa Rosa de Tastil où Nena ARAUJO de RUHLAND m'invita à connaître Tucumán, en passant par Domingo A. BRAVO, le cacique du **quichua** de **Santiago**, jusqu'à Jorge ALDERETES qui publie cette année une somme sur le **quichua** de **Santiago***¹, voilà bien les « personnages » qui auront marqué mes recherches.

Il en est un autre qui appartient à la même catégorie, Marco Henrique del PONT, qui fut mon premier maître ès influences **quichuas** sur l'espagnol local, et qui continue de m'abreuver de ces envolées indigénistes qui confinent souvent à l'universel...

Une mention toute particulière pour Eduardo ROSENZVAIG qui me fit entrevoir le grand **Chaco santiagueño***², pour Maximina GOROSTIAGA qui, infatigable, poursuit l'âme **santiagueña**, pour Luis GARAY qui me mit sur la piste de son ancêtre, sage parmi les sages de **Santiago***³, pour tous ceux qui, dans les médias locaux, ont donné de l'écho à ma voix...

Et enfin comment ne pas dire que je dois nombre de ces rencontres, souvent révélatrices de mes lacunes et de la possibilité d'augmenter mon savoir, à Jorge JUAN, photographe et cinéaste **santiagueño**, amphitryon hors pair et cicérone désintéressé qui me fit rencontrer l'apôtre de la **chacarera**, Sixto PALAVECINO, qui aujourd'hui rythme les premières pages de ce travail...

¹ ALDERETES Jorge : *El quechua de Santiago*, Archivo de Lenguas Indoamericanas, Instituto de Lingüística, Facultad de Filosofía y Letras, Universidad de BSAS, 1995.

² *Ensayo histórico sobre el Tucumán*, Edición M.BIEDMA, B.S.A.S., 1882, page 15.

³³ DI LULLO Oreste : *Santiago del Nuevo Maestrazgo*, Fondo Editorial Oreste di LULLO, Ministerio de Cultura y Educacion, 1991.

A Jorge donc, et à toute sa famille, je dédie ce travail, qui reste avant toute chose le fruit de la rencontre avec celle qui aujourd'hui m'accompagne et celle de deux familles, de deux cultures, de deux mondes, quelle meilleure introduction au bilinguisme ?

Une mention toute particulière est donnée pour GOMBEAUD Fabien et VAILLANT Michel pour leur participation dans la mise en forme de cette thèse.

CORPS GRAPHIQUES

Les mots latins, espagnols, quichuas ou appartenant à une autre langue indigène apparaîtront en gras, sauf dans les citations, les titres et les notes.

Quand nous chercherons à les mettre en relief, nous emploierons les majuscules.

Quant aux guillemets simples, ils distingueront les signifiés des citations, signalées par des guillemets doubles et des italiques.

CHRONOLOGIE DE LA RECHERCHE

Il y eut tout d'abord la révélation d'une grande culture pré-inca celle des **Diaguitas**, dont j'ai foulé les ruines en août 1989 à Santa Rosa de Tastil, puis celle de contacts et d'interférences entre deux idiomes, le **quichua** et l'espagnol, dans le Nord-Ouest Argentin, qui fut à l'origine de mon mémoire de maîtrise en 1992.

Il y eut, l'été de la même année, le travail de terrain en zone bilingue à NUEVA COLONIA, département FIGUEROA*¹, à **Santiago**, qui corrobora et parfois dépassa les thèses jusqu'alors entrevues et me permit aussi de m'introduire dans le monde accueillant des quichuisants.

De cette introduction, à la fois pratique et cognitive, naquit mon second mémoire, que je croyais alors quasi définitif...

Puis, conscient des lacunes et des ambiguïtés qui jalonnaient celui-ci, je remis l'ouvrage sur le métier et me rendis de nouveau à **Santiago**, en zone trilingue*² cette fois-ci, en août 1995.

Nous aurons l'occasion d'y revenir, mais les lacunes bibliographiques une fois comblées, les cassettes vidéos des différents linguistes et, ou, quichuistes locaux revues et analysées, une foule de nouvelles pistes s'ouvrent à moi, et ce que je conjecturais s'affirme.

Si je rajoute à ces nouvelles hypothèses, les critiques fondées et constructives de Elena Malvina ROJAS, le tour est fait de ceux que je me dois de remercier, et je me sens prêt aujourd'hui, avec le soutien constant de mon directeur de thèse, et celui plus récent mais particulièrement important de mon conseiller Pablo KIRTCHUK, à réviser, dans la limite de mes connaissances, quelques topiques de la dialectologie hispano-américaine, par l'analyse grammaticale de l'incroyable répertoire idiomatique de ce foyer d'irradiation linguistique que constitue **Santiago...**

¹ Voir page 13.

² **SUNCHO CORRAL**, (zone trilingue : **quichua**, espagnol, syrien), département **SARMIENTO**, voir page 13.

CHAPITRE 1

1. PRESENTATION DE LA PROVINCE DE SANTIAGO

1.1. SITUATION GEOGRAPHIQUE	p. 11
1.2. APPROCHE HISTORIQUE	p. 22
1.2.1. PRECOLOMBIENNE.....	p. 22
1.2.2. POSTCOLOMBIENNE.....	p. 26
1.2.3. CHRONOLOGIE DU QUICHUA	p. 36
1.3. APPROCHE ARCHEOLOGIQUE	p. 40
1.4. APPROCHE ETHNOLINGUISTIQUE	p. 51
1.4.1. SUBSTRATS ET ADSTRATS INDIGENES.....	p. 51
1.4.1.1. LES TONOCOTÉS	p. 51
1.4.1.2. LES LULES	p. 55
1.4.1.3. LES SANAVIRONES	p. 56
1.4.1.4. LES INDIENS DE LA LAGUNE DE MAR CHIQUITA ET LES PORONGOS	p. 56
1.4.1.5. LES PEUPLADES DE « CORRERÍAS ».....	p. 57
1.4.2. LES JURÍES	p. 58
1.4.3. L'ENIGME DU KAKÁN	p. 62
1.4.4. LE ROYAUME DE TUCMA.	p. 66
1.4.5. SOCONCHO	p. 72
1.4.6. LAS PIRUAS	p. 76
1.4.7. LA THESE DU SUPERSTRAT QUICHUA.	p. 80
1.4.8. LA THESE DU SUBSTRAT QUICHUA	p. 85
1.4.9. LES PRESUBSTRATS QUICHUAS A SANTIAGO	p. 96
1.4.10. CHRONOLOGIE DE LA CASTILLA (présubstrats, substrats et adstrats indigènes)	p. 98

1.5. DE LA SURVIVANCE DU QUICHUA A SANTIAGO	p. 99
1.6. IDIOSYNCRASIE DU SANTIAGUEÑO.....	p. 101
1.7. LA TONADA SANTIAGUEÑA	p. 104
1.8. SANTIAGO, L'ILE LINGUISTIQUE DU N.O.A.....	p. 106
1.9. CONCLUSION	p. 108

1. PRESENTATION DE LA PROVINCE DE SANTIAGO

1.1. SITUATION GEOGRAPHIQUE

Santiago del Estero est l'une des 23 provinces argentines, dans le contexte fédéral, elle représente une identité particulière, terre de la **chacarera** et du **quichua**, elle fait dans bien des domaines figure d'exception*¹.

Elle se rattache territorialement au Nord-Ouest argentin (N.O.A.), en faisant figure là encore d'exception, puisqu'elle est la seule à ne pas être andine, elle est en fait dès l'origine une immense mer intérieure, tant d'un point de vue géologique que linguistique, qui sert de jonction entre le monde andin et le **Chaco**, entre les substrats **quichua** et **guaraní** respectivement.

Elle s'étend sur 151 527 km², entre le 26^{ème} et le 30^{ème} parallèle sud, son climat peut être qualifié de subtropical, avec des extrêmes climatiques dus à son orographie et à son éloignement des Andes, sans oublier l'intervention malencontreuse des hommes dans l'exploitation intensive du **quebracho***².

En effet, les deux grands fleuves qui baignent cette véritable Mésopotamie, le **Río Dulce** et le **Río Salado**, dans leurs courses folles vers l'Atlantique qu'ils n'atteindront pas*³, peuvent passer de la sécheresse la plus totale, en période sèche, à des crues dramatiques, voire à des changements de cours dont nous aurons l'occasion de reparler plus avant.

Elle ne bénéficie pas non plus des précipitations des Andes, encore moins depuis que le « tapis » d'humus du **quebracho** a disparu, c'est une véritable **caatinga**, dans laquelle la densité est très faible, 4,42 habitants au km², inférieure de moitié à une moyenne nationale peu élevée en soi (10 hab/km²).

¹ Voir Idiosyncrasie pages 101 à 104.

² Le fameux bois de fer, exploité par les britanniques et qui servit à réaliser des voies de chemin de fer dans le monde entier, ne fut jamais replanté. Cas intéressant de fusion entre l'apocope de **quebrar** et celle de **hachón** < **hacha**.

³ En effet, le **Salado** n'y parvient qu'indirectement en se jetant dans le **Paraná**, et le **Dulce** finit sa course dans la **Laguna Mar Chiquita**.

Cette occupation très basse du **Monte Santiagoño** est due sans doute à une émigration massive vers la capitale*¹, due elle-même aux rigueurs du climat et au manque d'épaisseur du tissu économique.

¹ Voir tableau n° 1, page 14.

CARTE N°1

Zone de parler **quichua** à **Santiago**.

Source : Jorge ALDERETES, page 60.

TABLEAU N°I

SANTIAGUEÑOS VIVANT EN DEHORS DE LA PROVINCE

Année	%
1869	15
1895	17
1914	14
1947	26
1970	45

TABLEAU N°II

POURCENTAGE DE LOCUTEURS QUICHUAS

Zone	Nbre d'habitants	% Estimés	Nbre de locuteurs
Centre	83 890	70	58 786
Nord	58 469	10	5 847
Sud	27 463	10	2 746
Est	66 657	30	19 997
Dpt. Robles	26 834	30	8 050
Dpt. Capital	164 867	10	16 487

TOTAL			111 913
--------------	--	--	----------------

Source : Jorge ALDERETES.

TABLEAU N°III

NOMBRE D'HABITANTS PAR DEPARTEMENT (TMAC = TAUX MOYEN ANNUEL DE CROISSANCE).

Département / année	1869	1980	1991	TMAC %
<i>Totalement en Zone quichua</i>				
FIGUEROA	9 550	16 118	16 060	-0,3
SARMIENTO		3 627	4 149	12,8
SAN MARTÍN	3 385	8 449	8 511	0,7
SILIPICA	6 310	6 635	6 877	3,4
LORETO	13 152	14 161	14 903	4,8
AVELLANEDA		1 662	1 870	8,8
SALAVINA	10 164	9 612	9 157	-4,6
ATAMISQUI	6 348	8 716	9 241	5,6
<i>Partiellement en Zone quichua au nord de la province</i>				
COPO	6 928	18 387	19 268	4,4
PELLEGRINI	5 094	16 272	16 034	-1,4
ALBERDI		11 958	10 782	-9,7
JIMÉNEZ	8 518	11 852	12 703	6,6
<i>à l'est de la province</i>				
GRAL. TABOADA	10 413	27 445	29 407	6,6
IBARRA		12 720	14 388	11,7
MORENO		26 492	21 861	-18,0
<i>à l'ouest de la province</i>				
ROBLES	4 597	26 834	32 805	19,2
CAPITAL	17 476	164 867	201 709	19,3
<i>au sud de la province</i>				
AGUIRRE		5 804	5 948	2,3
OJO DE AGUA	9 088	11 757	11 806	0,4
QUEBRACHOS		9 902	9 479	-4,1

<i>en dehors de la Zone quichua</i>				
LA BANDA	4 903	80 834	104 664	24,8
RÍO HONDO	8 260	38 813	45 096	14,3
CHOYA	4 212	29 144	29 836	2,2
GUASAYÁN	3 072	6 542	6 883	4,8
BELGRANO		4 982	5 905	16,2
RIVADAVIA		4 240	4 737	10,5
MITRE		2 095	1 822	-13,1
TOTAL	132 898	594 920	672 301	11,6

Source : Jorge ALDERETES.

TABLEAU N° IV

DENSITÉ (RECENSEMENT DE 1991)

DEPARTEMENT	km²	hab/km²
FIGUEROA	6 695	2,4
SARMIENTO	1 549	2,7
SAN MARTÍN	2 097	4,1
SILIPICA	1 179	5,8
LORETO	3 337	4,5
AVELLANEDA	3 902	4,7
SALAVINA	3 562	2,6
ATAMISQUI	2 259	4,1
COPO	12 604	1,5
PELLEGRINI	7 330	2,2
ALBERDI	13 507	0,8
JIMÉNEZ	4 832	2,6
GRAL. TABOADA	6 040	4,9
IBARRA	9 139	1,6
MORENO	16 127	1,4
ROBLES	1 424	23,0
CAPITAL	2 116	95,3
AGUIRRE	3 692	1,6
OJO DE AGUA	6 269	1,9
QUEBRACHOS	3 507	2,7
LA BANDA	3 597	29,1
RÍO HONDO	2 124	21,2
CHOYA	6 492	4,6
GUASAYÁN	2 588	2,7
BELGRANO	3 314	1,8
RIVADAVIA	3 402	1,4
MITRE	3 667	0,5
TOTAL	136 351	

Source : Jorge ALDERETES.

CARTE N°2

ZONE DE CONCENTRATION MAJEURE DU **QUICHUA** (L'ILE
LINGUISTIQUE DU N.O.A.).

Source : D.A. BRAVO.

CARTE N°3

SITUATION DE **SANTIAGO** PAR RAPPORT A **CUZCO** ET A L'EMPIRE INCASIQUE

Source : Domingo A. BRAVO.

Le pourcentage de **santiagueños** vivant en dehors de la province, principalement dans les **villas miserias** de Buenos Aires, n'a cessé de croître depuis la fin du XIX^{ème} siècle, pour atteindre 45 % en 1970*¹. On peut estimer qu'aujourd'hui c'est la moitié des **santiagueños** qui vivent en dehors de chez eux, participant ainsi à l'irradiation idiomatique et culturelle qui, en influant tout d'abord sur le N.O.A.*², se répand ensuite sur toute l'Argentine avec des foyers de forte concentration dans les **arrabales porteños**.

Nous reviendrons à l'une des bases essentielles de notre travail un peu plus tard, la capacité **santiagueña** d'influer puissamment sur la langue argentine contemporaine, par nombre d'idiotismes.

Le TABLEAU N°III et le TABLEAU N° IV nous offrent les taux de croissance et la densité de population pour les 27 départements que compte **Santiago**, on note dans les deux cas que les taux les plus élevés apparaissent en zone urbaine, (**CAPITAL** et **LA BANDA**), au détriment du **monte** proprement dit, par exemple le département **FIGUEROA**, en pleine zone bilingue **quichua** / espagnol, où nous avons réalisé des enregistrements en 1992, voir CARTE N°1, page 13.

D'un intérêt encore plus grand pour notre étude s'avère être le TABLEAU N°II, où l'on peut constater qu'un habitant sur cinq environ (120 000/670 000), est quichuisant, que le centre de la province est bien le noyau de ce foyer linguistique, avec 70 % de locuteurs bilingues, puisqu'on estime qu'il ne reste plus de monolingues Qh.

Si l'on se reporte à présent à la CARTE N°2, on constate en effet que la zone de diffusion du Qh atteint toute son « épaisseur » au centre de la province, entre les deux grands fleuves, dans cette Mésopotamie qui sera qualifiée par Emilio A. CHRISTENSEN « d'île [linguistique*³] », nous y reviendrons plus avant.

L'aspect géographique, et plus précisément orographique, rejoint étrangement l'aspect linguistique, et la surprise est encore plus grande quand on reporte ce noyau quichuisant à l'extension théorique de l'Empire Inca*⁴, et on se prend à imaginer les hypothèses les plus folles quant à son possible rattachement aux cultures andines*⁵.

¹ Voir tableau n°1, page 14.

² En particulier, grâce à la **zafra**, récolte de la canne à sucre à **Tucumán**, faite par les **santiagueños**, avant la mécanisation.

³ CHRISTENSEN Emilio A., *El Quichua santiagueño, lengua superviviente del Tucumán incaico*, Buenos Aires, Ediciones Culturales Argentinas, 1970, page 8. L'auteur tire lui-même cette citation de ROJAS Ricardo: *Historia de la literatura argentina*, Tome I, page 127.

⁴ Voir carte n°3, page 19.

⁵ Cf. *infra*, page 22, note n° 3

De plus, d'un strict point de vue géophysique, il n'est nul besoin d'être spécialiste pour imaginer que le **Salado** et le **Dulce** eussent pu servir de vecteurs linguistiques entre le **Collasuyu** et **Santiago**, à une époque antérieure à la Conquête, et qu'il suffirait de reconstituer les maillons manquants entre la source péruvienne du Qh et sa manifestation la plus méridionale en Amérique Latine, pour démontrer qu'il s'agit bien d'un substrat et non pas d'un superstrat.

Mais nous aurons l'occasion de préciser notre pensée lors de l'étude ethnolinguistique de la région ; pour résumer ce premier chapitre, nous pouvons dire que dans cette mer intérieure que constitue **Santiago**, coincée entre les Andes majestueuses et le **Chaco** impénétrable, dans cette Mésopotamie en voie de désertification et rongée par l'émigration, subsiste un îlot linguistique tenace*¹, qui occupe principalement le centre de la province avec pour axes dominants les deux grands fleuves.

En dépit de son isolement, il perdure et voit même sa population bilingue passer de 60 000 en 1975 à 120 000 environ aujourd'hui, grâce à l'implantation d'écoles bilingues en plein **monte** par Domingo A. BRAVO.

¹ Cette « ténacité » démographique est évidente à la lecture du TABLEAU N°III où l'on constate que seuls deux départements en zone totalement **quichua** ont un taux de croissance négatif et qu'un département comme celui de SARMIENTO*^A, a connu une croissance annuelle de près de 13% entre 1980 et 1991.

^A Cf. carte n°1 page 13.

1.2. APPROCHE HISTORIQUE

1.2.1. PRECOLOMBIENNE.

Le légendaire Royaume de **Tucma** est des plus difficiles à localiser, entre ceux qui le situent dans les Andes, comme LEVILLIER, et ceux qui le placent plutôt dans la vallée de **Tafi**, dans le complexe **Calchaquí***¹, et enfin ceux qui le voient sur les rives du **Dulce** comme CHRISTENSEN, la bataille est des plus rudes, mais nous aurons l'occasion de choisir entre ces trois hypothèses lors de l'approche ethnolinguistique.

Ce qui est indéniable, c'est que le centre de vie le plus ancien semble se situer près de **Tafi**, au lieu dit **LOS MENHIRES**, ce qui semble attester d'une région riche et peuplée depuis le paléolithique.

En ce qui concerne la plaine de **Santiago**, on ne retrouve pas de traces archéologiques aussi évidentes mais son occupation est attestée pour la même époque par de grands spécialistes tel Oreste di LULLO*².

Elle était, environ 8 000 ans avant notre ère, parcourue par des hordes barbares qui la considéraient déjà comme une terre de passage et de ravitaillement avant d'aborder la rudesse des Andes.

Toujours selon le même auteur, les **Juríes** y seraient entrés par le nord et constitueraient un groupe éloigné des peuples andins*³. Bien plus tard, reste à savoir quand, depuis le nord-ouest, les **Quichuas** et **Aimarás** l'auraient envahie avec leur suite de « mercenaires » **Diaguitas**, **Calchaquíes**, **Humahuacas** et **Atacamas**.

Selon MONTESINOS et CIEZA DE LEON*⁴, chroniqueurs du **Tucumán** du XVII^e siècle, les gens de **Tucma** auraient pénétré par les **CHICHAS***⁵ le territoire Inca sous **MANCO CAPAC**, c'est-à-dire environ 1 200 ans après le début de notre ère, à l'époque des premiers balbutiements mythico-historiques de l'Empire Inca et de la chute de **TIAWANAKO**.

¹ Ramón Alberto PÉREZ, *El Valle legendario de Tucma*, Ediciones del Cardón, Tucumán, 1985. A noter aussi l'étymologie Qh du terme **Calchaquí** qui signifie « ta récolte de maïs » et désigne aussi une variante du **kakán**, dérivée du **quichua chinchay** (voir page 64, voir aussi la carte n°5, page 32).

² *Santiago del Nuevo Maestrazgo*, **Santiago**, 1991, page 23.

³ *Ibid.*, page 24.

⁴ DI LULLO Oreste, *ibid.*, page 28.

⁵ Région du sud bolivien, actuelle province de **Potosí**, cf carte n° 7, page 34 et carte n° 8, page 35.

La seconde référence historique serait celle de **INKA GARCILASO DE LA VEGA** qui, dans ses *Comentarios reales*, affirme que les gens de **Tucma** rendaient tribut aux Incas dès la fin du XIII^e siècle, sous **HUIRACocha**, et que ceux-ci avaient envoyé des **amautas, aravicus y sacerdotes** pour « incaiser » cette partie de leur gigantesque empire*¹.

De plus, on sait avec une quasi-certitude que sous **TUPAC YUPANQUI**, c'est-à-dire à la fin du XV^e siècle, l'extension de l'Empire Inca se fit vers le Sud et que **Tucumán** servit de base, voire d'alliée, à cette entreprise.

On sait aussi que l'Inca avait des **MITIMAES***² à **Catamarca**, pour l'exploitation de l'or et de l'argent, on pense aussi pouvoir affirmer que le **CHACO***³ servit de refuge aux colons incas qui s'y trouvèrent confinés à l'arrivée des Espagnols, et qui y prélevaient le tribut selon Eduardo ROSENZVAIG, tirant lui même son hypothèse du Père LOZANO*⁴.

Dans tous les cas précédemment ébauchés, on ne fait que se rapprocher un peu plus de la plaine de **Santiago***⁵, si l'on admet comme valable la thèse de PÉREZ, corroborée d'ailleurs par CHRISTENSEN. En effet, le Royaume de **Tucma** aurait eu ses bases précolombiennes au bord du **RIO DULCE**, ce qui rattacherait la Mésopotamie **santiagueña** à l'Empire Inca, voire aux **Aimarás** et à **TIAWANAKO**, à une époque très antérieure à celle entrevue jusqu'à présent...

Nous y reviendrons quand nous aborderons le chapitre consacré au secret Royaume de **TUCMA**, nous nous contenterons pour l'instant de signaler quelques faits transcendants quant au possible rattachement de **Santiago** aux grandes cultures du Nord.

¹ **Amauta**, 'sage', **aravicu**, 'poète.'

² Colonies Qh < **mitma** 'advenedizo, extranjero'. Il faudrait dire **MITMAS**, selon LIRA Jorge A. (1941, page 633), voir aussi NARDI Ricardo L.J., *Bib.* n°2, page 190.

³ **CHACO**, encore un toponyme d'origine Qh, < **CHACU** : chasseries ou groupe de chasseurs, sans doute les 'chasses gardées' des Incas.

⁴ LOZANO Pedro, *Descripción corográfica del gran Chaco Gualamba*, Tucumán, 1941, page 18 : « que unos eran los que antiguamente solían por allí recoger los tributos para el Inga [...] y que otros eran de varias naciones del Perú [...] otros advenedizos, que amedrentados del dominio español, se retiraron allá desde la Conquista [...] »

⁵ Cf. Carte n°2, page 18.

En toponymie tout d'abord, il convient de signaler qu'au sud de la Colombie et qu'au sud de **Santiago**, on retrouve le même nom de fleuve, d'origine Qh : **ANCASMAYU***¹ ce qui semblerait délimiter les limites septentrionales et méridionales de l'Empire Inca, en incluant donc la plaine de **Santiago**, la coïncidence ne laisse pas d'être frappante...

On retrouve aussi dans les mêmes régions*² le suffixe **-marca-**, signifiant 'village', en **kakán**, ce qui peut faire penser à des déportations massives entre le Nord et le Sud de l'Empire*³.

On peut donc dire en substance que si ces relations permanentes entre l'Empire et **Tucma** ont réellement existé, si ce Royaume légendaire peut être situé au bord du **Dulce**, alors le Qh pouvait y être pratiqué avant la Conquête puisqu'il s'agissait de l'instrument principal de l'hégémonie des **CARACARAS***⁴.

¹ **ANCASMAYU** : **Ancas** 'aigle' + **Mayu** 'fleuve des aigles' ou **cabeza** 'tête', en **Chiriguano**, ou 'début' 'fleuve du début de l'Empire.'

² **CAJAMARCA**, au nord du Pérou, et **CATAMARCA**, au sud-ouest de **Santiago**.

³ Pratique courante chez les Incas qui isolaient définitivement de leurs régions d'origine les peuplades rebelles ; la présence de mots d'origine septentrionale dans le lexique du Qh de Stgo semble confirmer cette hypothèse. - **marca** pourrait être aussi un emprunt précoce à l'Espagnol avec la signification de « marche » de l'Empire Inca.

⁴ **CARACARAS**: mot d'origine **guaraní**, désignant le **carancho** ou tout autre oiseau de proie (cf. ORNITHOLOGIE) ; selon CLASTRES*^A Pierre, c'est ainsi que l'on qualifiait les Incas chez les **GUAYAKIS**, ce qui témoigne à la fois de leur férocité et de la connaissance qu'on en avait bien au delà de **Santiago**. A ce sujet, il convient de signaler que NUÑEZ DE BALBOA fait référence à eux à travers les témoignages des indiens du **Panamá**, même chose pour les **Tupís**, de la côte brésilienne, qui les nommèrent à Pedro ÁLVARES CABRAL, comment nier après tout cela qu'ils aient pu occuper la si proche plaine de Santiago*^B ?

^A CLASTRES Pierre, *Chronique des indiens Guayaki*, Terre Humaine, Plon, Paris, 1972.

^B METRAUX Alfred, *Los Incas*, Buenos Aires, Centro Editor de América Latina, 1975.

On oppose à cette hypothèse l'absence de vestiges du CHEMIN DE L'INCA, mais il conviendrait de ne pas oublier qu'il s'agit d'une plaine sablonneuse où on ne pouvait pas empierrer les voies, le même phénomène se produit d'ailleurs dans le désert côtier du Pérou, personne ne cherche à nier cependant son appartenance à l'Empire incasique...

On peut dire en synthèse que si l'on accepte la thèse de CHRISTENSEN, des faits concordants semblent rattacher à travers l'histoire précolombienne **Santiago** aux cultures **Incas** et **Aimarás**. Je conserve pour la fin le plus remarquable, GARCILASO fait référence dans ses *Comentarios reales* aux présents des ambassadeurs de **Tucma**, ils remirent à HUIRACocha des vêtements de coton. Or, il s'agissait bien d'une industrie des **Jurés** du **Río Dulce** et sa culture eût été impossible dans les froides vallées de **Tafi**...

Nous préciserons notre pensée dans le chapitre consacré à cette mystérieuse ethnie.

1.2.2. POSTCOLOMBIENNE.

Nous avons déjà, dans la note précédant ce chapitre, laissé entrevoir la grandeur de l'Empire **INCA**, il chutera pourtant lourdement, aux prises avec la fourberie espagnole, miné par les divisions internes et dépassé sans doute par sa propre grandeur*¹.

On peut supposer qu'alors les **mitmas** du **Chaco**, de **Catamarca** ou de **Santiago** durent se replier sur elles-mêmes, coupées de leurs bases du **Cuzco** et que ces colonies antérieures à la Conquête ont pu faciliter largement l'implantation linguistique du **quichua**...

Que faire alors de la thèse officielle qui prétend que ce furent les **YANACONAS** de Diego de ROJAS et ensuite les missionnaires qui facilitèrent la dite implantation*² ?

Seulement dix ans après l'exécution d'Atahualpa à **Cajamarca**, partant du **Cuzco**, Diego de ROJAS fait donc son entrée dans l'actuel territoire de **Santiago**.

Auparavant, il passe par la voie naturelle des vallées **Calchaquíes** et il apprend à **Chicoana**, actuel **La Paya** à **Salta**, que plus au sud, à **Capayán***³, où il livrera bataille avec le cacique **Canamicu***⁴, se trouvent des « *gallinas* », ce qui ne manque pas d'attirer son attention et celle de tous les chroniqueurs par la suite.

Les gallinacés tant controversés se trouvaient selon les indigènes de **Chicoana**, dans le royaume de **Tucma**, c'est-à-dire, soit dans les vallées de **Tafí**, soit au bord du **Dulce**, selon l'hypothèse choisie.

On a alors pensé qu'il s'agissait de « vestiges » de l'expédition de GABOTO ou de celle de MENDOZA, mais cela paraissait peu vraisemblable, on a pensé aussi à des fugitifs du **Cuzco** qui auraient emporté les mystérieuses poules avec eux, cela semble là encore peu probable.

¹ Cf. Chronologie, page 29.

² Cf. *infra*, page 83.

³ **CAPAYÁN** : < Qh : **SAPALLU** 'calebasse' + suffixe de possessif de 3^{ème} personne **-n**, littéralement 'terres ou plantations de calebasses', voir carte n°4, page 31.

⁴ **CANAMICU** : **Orejón incaico** selon les chroniqueurs, porté sur une chaise selon le rituel incasique, livra bataille à **CAPAYÁN** aux espagnols. Selon Ricardo NARDI, le nom du cacique serait bien Qh, de plus il aurait bien communiqué dans la langue de **CUZCO** avec les **lenguaraces** de l'expédition de ROJAS, reste à situer **CAPAYÁN**. Selon PÉREZ, il s'agirait d'un toponyme de **SALTA**, dans les vallées **CALCHAQUÍES**, mais selon Eduardo E. BERBERIÁN*^A, il s'agirait d'un site de **CATAMARCA**, tout près du mythique **SOCHONCHO**, à **SANTIAGO**, ce qui renforcerait notre thèse d'un royaume de **Tucma** sur les rives du **DULCE**.

^A Cf. Carte de l'itinéraire du retour de ROJAS, page 31.

Toutes ces controverses peuvent sembler saugrenues, mais dans le premier cas, on ne pourrait plus attribuer la paternité de la découverte du N.O.A. à ROJAS, et dans le second, on pourrait confirmer la présence de contacts permanents et précolombiens entre **Tucma** et **Cuzco**, le premier constituant un refuge pour le second.

En fait, il s'agirait, selon Ramón Alberto PÉREZ, de **KEUS**, sorte de perdrix géantes, abondantes sur les versants de **EL INFIERNILLO**, que les Espagnols auraient prises pour des poules, mais l'intérêt de l'anecdote ne s'arrête pas là. Les avis diffèrent, en effet, sur l'itinéraire et le point d'arrivée de ROJAS, ceux qui font de **Tafi**^{*1} le Royaume de **Tucma**, pensent qu'il s'agit d'un argument de poids, car les espagnols auraient franchi **El Abra del Infiernillo** avant de déboucher sur le Royaume de **Tucma**^{*2}. Ceux qui le situent sur les bords du **Dulce**, dont je suis, pensent que **Tafi** n'aurait été qu'une étape avant l'arrivée dans la plaine de **Santiago**.

Tous les chroniqueurs parlent de la traversée d'une zone de forêt dense avant l'arrivée à **TUCMA**. Il peut s'agir des maquis sur les pentes de **EL INFIERNILLO**, mais il peut aussi s'agir du dernier col avant la plaine, dans la zone appelée **FIN DEL MUNDO**, que nous avons traversée il y a peu, et dont les frondaisons épaisses nous ont fait penser au passage difficile de l'expédition de ROJAS^{*3}.

Quoi qu'il en soit, les hommes de ROJAS font étape à **Tucma** et renoncent à la voie méridionale du Chili, ils font cap à l'est vers **Santiago**. Pourquoi avoir choisi cette direction si ce n'est parce que le royaume de la plaine était bien le centre de cette richesse dont on leur parlait tant ?

En 1552, NÚÑEZ DEL PRADO fonde **BARCO III**, aujourd'hui disparue, en 1553, Francisco de AGUIRRE fonde **Santiago** sur la rive droite du **Dulce**. Là encore, c'est la Mésopotamie **santiagueña** qui est choisie et non pas la vallée de **Tafi**. Quand on connaît la convoitise des conquérants, on ne peut manquer de s'interroger sur cet emplacement^{*4}.

Santiago est donc à partir de cette date la **madre de ciudades** argentines, elle fut d'abord le siège de la **GOBERNACIÓN DE TUCUMÁN (Jujuy, Salta, Tucumán, Santiago, Catamarca, La Rioja, Córdoba)**, elle appartient ensuite à la **AUDIENCIA de CHARCAS** et était donc rattachée naturellement au **VIRREINATO de LIMA**.

¹ **Tafi** < **aimará THAAUI** : lieu où souffle de l'air froid, ce qui caractérise tout à fait cette vallée interandine battue par des vents glaciaux ; on a peine à imaginer là le siège du Royaume de **TUCMA**.

² Voir carte n°5, page 32.

³ Voir carte n°5, page 32.

⁴ Voir le chapitre consacré au mytique Royaume de **TUCMA**, en *infra*, page 66.

En 1776, elle fut rattachée au **VIRREINATO de la PLATA**, perdit en 1782 la tutelle de la **GOBERNACIÓN**, la région fut en effet séparée en deux **INTENDENCIAS***¹, **CÓRDOBA de TUCUMÁN** et **SALTA de TUCUMÁN**.

De ce rattachement à l'intendance de Salta et de sa configuration actuelle comme simple province orientale du N.O.A., à partir du début du XIX^e siècle*², date son isolement et sa lente décadence jusqu'à aujourd'hui.

Cependant, dans le système fédéral actuel de l'Argentine, elle est bien plus que l'une des 23 provinces argentines*³, le poids et la beauté du passé colonial se font sentir à chaque coin de rue dans la capitale éponyme. Celle-ci arbore un peu de ce statut des capitales oubliées, comme Bahia au Brésil, ou Tombouctou au Mali, un ineffable parfum de passé à la fois révolu à jamais et prêt à resurgir dans l'architecture ou la conscience historique. **Santiago**, de par sa prééminence historique est bien la mère de l'Argentine septentrionale, seulement supplantée par Buenos Aires à la fin du XVIII^e siècle.

¹ Cf. carte n°6, page 33.

² Cf. carte n°7, page 34.

³ Cf. carte n°8, page 35.

TABLEAU N°V

CHRONOLOGIE DU QUICHUA

<i>DATES</i>	<i>PEROU</i>	<i>ANDES CENTRALES</i>	<i>N.O.A.</i>
1410		Début de la mini-ère glacière, nommée Mínima Sporer (cf. TURBAY), > disette, famine.	
1438	Début du gouvernement de Pachacutec Yupanqui .		
1471	Début du gouvernement de Tupac Yupanqui .		
1480			Conquête du royaume de Tucma . Construction de la forteresse de Quilmes . Fondation de la colonie incasique à Santiago (cf. TURBAY).
1490		Période durant laquelle se produit, selon	
1493	Début du gouvernement de Huaina Capac .	TORERO l'incorporation des traits aspirés et glottalisés, dans le	
1510		Qh impérial cuzqueño , Par influence de l' aimará	
1520		Fin de la Mínima Sporer .	
1526	Fin du gouvernement de Huaina Capac .		
1527	Lutte entre Huascar (Cuzco) et Atahualpa (Quito) . Gouvernement de Huascar .		
1531	Invasion espagnole		

<i>DATES</i>	<i>PEROU</i>	<i>ANDES CENTRALES</i>	<i>N.O.A.</i>
1532	Début du gouvernement d' Atahualpa .		
1533	Exécution d' Atahualpa .		
1534			La colonie inca de Quilmes , bat en retraite à SOCONCHO .
1536		Diego de Almagro arrive au Chili.	
1543			Rojas part du Cuzco En mai.
			En octobre, il arrive à Tafí del Valle (Vallées Calchaquies)
			Diego de Rojas à Santiago .
1553			Fondation de Santiago del Estero .
1572	L'Empire Inca est définitivement soumis aux espagnols		On estime à 18 000 les aborigènes de Santiago .
1615			On estime à 2 000 le nombre d'espagnols à Santiago .
1770			Le roi Carlos III interdit le quichua à Santiago .
1778			Le recensement du même roi Carlos III, fait état de 2 247 espagnols à Santiago .

Source : Jorge ALDERETES, *ibid.*, pages 57, 58.

CARTE N°4

CHEMIN DE RETOUR DE L'EXPÉDITION DE DIEGO DE ROJAS

Source : Eduardo E. BERBERIÁN, page 14.

CARTE N°5

VUE PARTIELLE DES VALLES CALCHAQUIES

Source : Alfredo TURBAY, pages 8, 9.

¹ Voir *supra*, page 27.

² Voir *infra*, page 41.

CARTE N°6

INTENDANCE DE SALTA (1785)

Source : Armando RAÚL BAZÁN, page 90.

CARTE N°7

LE NORD-OUEST ARGENTIN APRES 1834

Source : Armando RAÚL BAZÁN, page 236.

CARTE N°8

INTENDANCE DE SALTA (1782) ET PROVINCES
ACTUELLES DU N.O.A (1985)

Source : Armando RAÚL BAZÁN (couverture).

1.2.3. CHRONOLOGIE DU QUICHUA

Avant de retracer le parcours de la dite langue, depuis l'entrée de Diego de Rojas dans le territoire de **Santiago** jusqu'à nos jours, il convient d'examiner la désignation même de **QUICHUA**.

C'est le dominicain Fray Domingo de SANTO TOMÁS, auteur en 1560 de la première grammaire et du premier dictionnaire Qh, qui employa pour la première fois ce terme, orthographié avec un **-i-**.

Ce terme signifiait étymologiquement 'région ou zone tempérée' et par extension, il désignait les habitants de ces régions interandines du Pérou.

GONZÁLEZ HOLGUÍN, en 1608, l'enregistre avec le même signifié et désigne les habitants comme **qquichua runa**, il convient de signaler la graphie géminée de la postvélaire glottalisée [q'] du **quechua** de **Cuzco**.

Le glotonyme **quechua** apparaîtra pour la première fois en 1616 dans l'oeuvre de Alonso de HUERTA*¹, et son emploi déplacera peu à peu le premier, reléguant celui-ci à une désignation archaïque des Qh périphériques (Equateur et N.O.A.).

Mais le terme prend peu à peu, dans l'histoire coloniale, la valeur d'un ethnonyme pour désigner les peuples de l'**APURIMAC** au Pérou, l'origine supposée de la langue Qh de cette région, expliquerait le choix et l'amalgame fait par les espagnols entre la langue et les peuples qui la pratiquent.

Selon Jorge ALDERETES, à qui je dois nombre de ces précisions*², la graphie correcte serait **-quichua-**, mais la prononciation serait [q'ɣɲwɣ], si l'on prend en compte l'ouverture de la voyelle [i] en [ɣ], articulation intermédiaire entre le [e] et le [i], due à son contact avec la postvélaire [q'].

Par la suite, et sans doute à cause d'une influence articulatoire de l'espagnol, l'ouverture se serait faite complètement jusqu'au [e] castillan.

Quant à la prononciation vélaire [k] du [q'], elle est due là encore à une influence castillane.

¹ *Arte de la lengua general de los indios de este reyno del Piru*, 1616.

² *Ibid.*, pages 49, 50.

On est donc bien loin de la prononciation originelle. Sans entrer dans une polémique inutile entre les partisans de la première et de la seconde graphie, nous adopterons la première, tout simplement parce que la graphie du [9]=-ë- n'est pas d'un usage pratique et nous réserverons celle-ci aux études phonologiques.

D'autre part, nous estimons que l'usage prédomine en la matière et que la graphie -**quichua-**, sans valeur phonétique, a le mérite d'être employée et connue de tous dans le N.O.A.. De plus, celle-ci a une valeur historique attestée par Alonso de HUERTA.

Mais revenons à présent à l'histoire proprement dite de la langue Qh à **Santiago**. En 1583, elle devient officiellement la langue de l'évangélisation. L'Audience de **CHARCAS** envoie le père **BÁRZANA** à Tucumán, celui-ci aurait enseigné la dite langue à des milliers d'indigènes ne la connaissant pas, selon les partisans de la thèse du superstrat, mais nous aurons l'occasion d'y revenir en abordant ce problème.

Ce qui est certain, c'est que les missionnaires, quelques individus seulement, avec une maîtrise imparfaite de la langue, et les **YANACONAS**, quelques milliers*¹, ne font que confirmer l'implantation de la langue aux XVI^e et XVII^e siècles.

A la fin du XVIII^e siècle, avec les premiers relents d'indépendance, la langue Qh revêt pour les autorités espagnoles un caractère subversif, pratiquée par la quasi-totalité de la population à **Santiago**, y compris par les Espagnols et les **criollos**. Elle symbolise pour **CARLOS III** une émancipation linguistique qu'il tente d'éradiquer par un décret royal, signé à ARANJUEZ, en 1770.

Il n'avait pas tout à fait tort puisqu'en 1816, le général BELGRANO lit la déclaration d'Indépendance à **Tucumán** en **quichua**. En 1819, le **libertador** SAN MARTÍN en fait de même à l'intention des indigènes du Pérou et de la Bolivie. Le Qh devient alors la langue de l'Indépendance, juste retour des choses puisqu'il avait été l'instrument principal de la Conquête incasique dans les Andes centrales.

¹ Selon Pablo KIRTCHUK, ils étaient tout de même environ vingt mille, ce qui donne plus de force à la thèse du superstrat, mais aussi à celle du substrat, puisqu'ils ont contribué en nombre à la consolidation d'une langue connue des autochtones.

Mais il convient là encore d'apporter quelques précisions quant à l'origine du Qh, les premiers Incas ne parlaient pas le Qh mais l'**aimará** et le **puquina**, ils l'auraient choisi à des fins hégémoniques à cause de sa grande diffusion, économique, selon TORERO, et religieuse, selon Ibico ROJAS ROJAS.

Ils auraient choisi, selon Jorge ALDERETES, la variante **CHINCHAY** du Qh, côte centrale du Pérou. Celle-ci, dénuée de traits aspirés et glottalisés des occlusives, serait le véritable substrat de **Santiago** et non pas la variante du **Cuzco** influencée, à ce niveau d'ouverture, par l'**aimará**.

Il s'agira là d'un élément clé pour démontrer la présence pré-hispanique d'un Qh de type **CHINCHAY** dans le N.O.A., et a fortiori à **Santiago**, dans un chapitre ultérieur.

Aujourd'hui, le Qh est pratiqué par plus de 100 000 locuteurs bilingues dans la plaine de **Santiago**. Il le fut à **Catamarca** et à **La Rioja** jusqu'à la fin du XIX^e siècle, sous la désignation de **lengua del Cuzco**, par les habitants des anciens **mitmas** incas pour l'or et l'argent, dans la région de **Santa María**, qui se désignaient eux-mêmes comme **cuzqueros***¹, il s'agirait en fait du même dialecte qu'à **Santiago**, qui n'a pas résisté à l'isolement linguistique.

En fait, tout le couloir andin pratiquait le Qh avant la Conquête, de **Jujuy** à **Mendoza**. Aujourd'hui, seuls quelques réduits de l'extrême Nord argentin le pratiquent encore, il s'agit en l'occurrence de débordements du Qh bolivien.

Le Qh de **Santiago** fait donc aujourd'hui figure d'exception, ce qui justifie là encore le choix de ce titre, dans cette chronologie mouvementée de la langue de l'Empire Inca, il apparaît comme résultante d'une longue occupation linguistique, sans doute antérieure à la Conquête, mais nous aurons l'occasion d'y revenir...

Comme nous l'avons déjà vu lors de l'approche démographique, le Qh de **Santiago** subsiste et se développe dans la Mésopotamie de **Santiago**, grâce à l'implantation d'écoles

bilingues par D.A. BRAVO, directeur du département de Qh à l'université de **Santiago**. il est aujourd'hui enseigné du primaire au supérieur avec un succès croissant, enrayant ainsi une disparition analogue à celle de **Catamarca** et de **La Rioja**.

¹ NARDI Ricardo L.J., *El Quichua de Catamarca y la Rioja*, Separata del Instituto Nacional de Investigaciones Folklóricas.3, Ministerio de Educación y Justicia, Buenos Aires, 1962.

1.3. APPROCHE ARCHEOLOGIQUE

Nous n'avons pas la prétention de nous immiscer dans un domaine qui n'est pas le nôtre, mais quelques discussions animées avec des passionnés et spécialistes du problème, plus quelques lectures et recherches, nous autorisent à émettre un point de vue qui viendra renforcer la thèse finale.

Lors d'un entretien que j'entamai le 19 juillet 1995, avec Maximina GOROSTIAGA*¹, celle-ci me mit sur la piste de possibles travaux d'irrigation incas dans le nord de Stgo, corroborée par les fouilles d'une archéologue canadienne, Louisa STARK, en 1982*².

Or, il est indéniable, et nous y reviendrons en nous consacrant à cette ethnie, que les **Juríes** maîtrisaient parfaitement l'acheminement et le stockage de l'eau, vertu indispensable dans cette Mésopotamie, bercée par les crues et les sécheresses.

Je retiens aussi l'entrevue que m'accorda Jorge ALDERETES qui n'hésita pas à me déclarer : « ¡ *Los Incas estaban aquí !* »*³, en se référant bien entendu à la plaine de **Santiago**.

Reste à confirmer, par d'indéniables preuves archéologiques, de telles assertions qui vont à l'encontre de la thèse de D.A. BRAVO.

Nous avons donc eu l'idée de nous intéresser à la céramique et avons essayé de trouver des relations entre celle de **Santiago** et celle du Pérou, cette piste s'est avérée des plus fructueuses.

Selon Maximina GOROSTIAGA, les motifs « *ophidiques* » et la grecque*⁴ prédominent, thèse confirmée par l'étude d'Antonio SERRANO*¹ qui déclare à ce sujet :

¹ GOROSTIAGA Maximina, historienne de **Santiago**, voir bibliographie*^A.

^A Dans sa dernière correspondance du 8 novembre 1996, celle-ci affirme d'ailleurs que **Santiago** était inclus dans l'**AMASUYU**, qui appartenait lui-même au **COLLASUYU** incasique : « *el Amasuyu santiagueño llega hasta la margen izquierda del Río Salado y pertenece al Kollasuyu inkaiko* ».

² Voir bibliographie

³ Entrevue enregistrée en vidéo le 2 août 1995.

⁴ « *Bande ornementale composée de lignes brisées formant une suite d'angles droits et revenant périodiquement sur elles-mêmes.* » Petit Larousse Illustré, 1981.

« *Predominio de la figura ofídica y de los motivos derivados de la greca. Colores negro y blanco sobre rojo. Los motivos decorativos de este último grupo están relacionados con los andinos en general y con los del noroeste en particular. Las formas son también de carácter andino ; alfarerías gruesas.* »

On y retrouve représentée comme déité principale, celle que les frères WAGNER*² désignent comme **ANTROPO-ORNITO-OFÍDICA**, en relation avec les cultures des Andes*³.

Un autre fait intéressant constitue le motif de la grecque ophidique sur des urnes funéraires découvertes à **QUILMES** dans les Andes, par Alfredo TURBAY*⁴, et sur des urnes en tous points similaires découvertes à **SOCONCHO** par les frères WAGNER*², en plein **monte santiagueño***⁵, ce qui autorisa le génial ingénieur à développer une théorie intéressante quant à l'origine du Qh de **Santiago**.

Selon cet auteur avisé, qui passa une grande partie de sa vie sur les ruines incas de **Quilmes***⁶, les Incas auraient connu une mini-ère glaciaire au XV^e siècle, de 1410 à 1520*⁷, baptisée **Mínima Sporer**. De plus, le **Collasuyu** se serait révolté à la fin du XV^e siècle contre l'emprise du **Cuzco**, la garnison inca qui occupait ce bastion des **mitmas** de **CATAMARCA** se serait retrouvée d'une part, sans ressources alimentaires, et d'autre part, privée d'une éventuelle retraite sur le **Cuzco**.

Ses occupants auraient donc décidé de faire route vers l'est*⁸, vers la plaine de **Santiago**, dont la clémence climatique permettait de constituer une réserve alimentaire en cette période glaciaire, ce qui explique la présence d'urnes funéraires identiques, à quelques 300 km de distance et surtout démontrerait la présence d'une implantation incasique sur les bords du **Dulce**, qui expliquerait à son tour la persistance du Qh dans cette région.

Nous aurons l'occasion d'approfondir cette hypothèse dans les chapitres consacrés à **SOCONCHO** et au substrat Qh. Il sera intéressant aussi de se reporter au passage consacré à **LAS PIRUAS**, probable site incasique dans le nord de **Santiago**, autant de faits transcendants pour l'hypothèse du substrat.

¹ *La Etnografía antigua de Santiago del Estero y la llamada civilización chaco-santiagueña*, Panamá, Editores casa Predassi, 1938.

² Voir illustration n°1 et illustration n°2, pages 44, 45.

³ *La Civilización chaco-santiagueña y sus relaciones con las del Viejo y Nuevo Mundo*, Buenos Aires, 1934.

⁴ *QUILMES : Poblado ritual incaico : el Machu Pichu del Valle Calchaquí*, Tucumán, Editorial Castelar, 1983, voir aussi les photos n°1, photo n°2, photo n°3, pages 46, 48 et 49.

⁵ Voir carte n°4, page 31.

⁶ Voir carte n°5, page 32, voir aussi photo n°1, page 46.

⁷ Voir chronologie Qh, page 29.

⁸ Voir carte n°9, page 47.

Nous conservons pour la fin le savoureux épisode des frères WAGNER, archéologues français des années 30, qui font de la civilisation **CHACO SANTIAGUEÑA**, le maillon manquant entre les cultures andines et guaranitiques et en font l'égal de grandes civilisations comme celles de la mer Egée et de l'Asie, avec de plus, d'étroites analogies avec celles-ci.

Inutile de dire que cette théorie fabuleuse provoqua des remous dans l'archéologie amérindienne, voire des révoltes. Ce fut le cas d'Antonio SERRANO*¹, le grand LEVI-STRAUSS lui-même ne put les ramener à la raison*².

Cependant, soit dit en passant, les gravures des frères WAGNER sont d'une grande beauté et précision. On connaît mieux grâce à eux la céramique de **Santiago**, ce qui nous a permis d'ailleurs d'explorer un peu mieux la voie archéologique, sans être spécialiste en la matière.

Nous retiendrons pour cette partie, les similitudes entre les techniques d'irrigation des **Juríes** et celles des **Incas**, celles qui existent aussi entre les motifs de la céramique, selon SERRANO, et enfin, la fabuleuse théorie de TURBAY qui fut pour nous une véritable révélation.

¹ *Ibid.*, page 7, « *las absurdas teorías de la hoy llamada escuela franco-santiagoueña de arqueología.* »

² *Ibid.*, page 7, SERRANO choisit comme exergue la citation suivante, en portugais, de LEVI-STRAUSS: Quem se arriscaria a reconstruir a história europeia com uma moeda gauleza, um quadro de Van Dick e uma coleção de botões de uniformes russos ? Os irmãos WAGNER se espantam diante de minha timidez « em interrogar a esfinge ». É porque desconfio de uma história que se apresenta con ares de adivinhção. »

Nous avons d'ailleurs tenu à filmer et à photographier, les urnes à la grecque ophidique, en nous rendant au musée WAGNER et à QUILMES, c'est avec un plaisir non feint que nous les incorporons à ce travail...^{*1}

¹ Voir PHOTO N°2 et PHOTO N°3, page 48, 49 (plus illustration n°3, page 50, en particulier, l'urne en haut à gauche).

ILLUSTRATION N°1

URNE FUNÉRAIRE AVEC LA DÉITÉ
ANTHROPO-ORNITHOMORPHE EN RELIEF

Source : Antonio SERRANO.

ILLUSTRATION N°2

URNE DE LA CULTURE CHACO-SANTIAGUENA

Source : Antonio SERRANO.

PHOTO N°1

RUINES INCAS DE QUILMES

Source personnelle (août 1995).

CARTE N°9

LE TRAJET DE LA DERNIERE GARNISON INCA DE **QUILMES** VERS **SANTIAGO**

« Trajet probable de la dernière garnison du fort inca **Calchaquí**, jusqu'à la zone où l'on parle le **quechua** actuellement (partie grisée)»

URNE FUNÉRAIRE A LA GRECQUE OPHIDIQUE

*L'urne de la bourgade inca de **Tucumán** (**QUILMES**).*

Source : Alfredo TURBAY.

PHOTO N°2

URNE FUNÉRAIRE A LA GRECQUE OPHIDIQUE DE **QUILMES**

Source personnelle (août 1995).

PHOTO N°3

EXEMPLAIRE DE SOCONCHO (MUSÉE WAGNER)

Source personnelle (août 1995).

ILLUSTRATION N°3

URNES FUNÉRAIRES AUX MOTIFS CARACTÉRISTIQUES DE **SANTA**
MARIA (CALCHAQUI)

Source : Antonio SERRANO.

1.4. APPROCHE ETHNOLINGUISTIQUE

1.4.1. SUBSTRATS ET ADSTRATS INDIGENES

Comme l'a démontré SERRANO*¹ pour la céramique, la plaine de **Santiago** est un centre de convergence entre les civilisations du **Chaco** et celles des Andes, ce qui implique une grande diversité culturelle et linguistique, avec de possibles contacts avec les grands adstrats ou substrats qui l'entourent.

C'est vrai pour le **guaraní**, à travers le **tonocoté**, et c'est vrai pour le **quichua**, à travers le **kakán**, ce dernier point sera éclairé en temps utile.

Dans notre M.M., nous parlions, en nous référant à tout le N.O.A., d'un « *véritable cimetière de langues disparues* »*², cette assertion reste valable pour la plaine de **Santiago** et nous allons le démontrer en nous appuyant sur les travaux de SERRANO, CHRISTENSEN et ROSENZVAIG, sur les différentes ethnies de **Santiago**, en apportant quelques précisions linguistiques quand cela sera possible.

1.4.1.1. LES TONOCOTÉS

Il s'agissait d'une ethnie d'origine **chaqueña** selon SERRANO*³, leur habitat sur les rives du **BERMEJO**, au nord-est de **Santiago**, semble en effet les désigner comme un jalon entre le **Chaco** et **Santiago***⁴.

Cette ethnie s'étendait, bien au delà de **Santiago**, depuis **Tucumán** jusqu'au dit fleuve des actuelles provinces du Chaco et de Formosa, frontalières avec le Paraguay.

On sait peu de choses de sa langue qui portait le même nom, mais qui fut affublée aussi de désignations telles que **vilela** ou **chunupí**, selon la fantaisie des chroniqueurs ou des missionnaires.

¹ *Ibid.*, page 123.

² *Cf.* mémoire de maîtrise, page 5.

³ *Ibid.*, page 19.

⁴ Voir CARTE N°10, page 53.

Selon Antonio PORTNOY, seuls quelques 3.500 vocables auraient pu être sauvés de l'ethnocide et, comme pour le quichua, on peut remarquer l'absence d'occlusives sonores et la présence d'une seule liquide, la centrale /y/, ce qui pourrait s'avérer intéressant pour notre étude phonologique.

Ce groupe ethnique était aussi représenté sur les rives du **Salado**, il s'agissait d'un peuple sédentaire de laboureurs, que l'on distingue de celui des **Mataraes**, qui étaient sans doute les **Tonocotés** du **Bermejo**.

Ils honoraient l'autruche et leurs morts par de terribles libations mais il s'agissait d'un peuple docile, ce qui explique qu'il ait été utilisé pour en faire des serviteurs dans les **haciendas** de **Santiago**.

Les jésuites d'ailleurs n'hésitèrent pas à « déporter » des **mataraes** du **Bermejo** au **Salado** modifiant ainsi la coloration ethnique de **Santiago**.

Cette ethnie importante, (sa langue, le **tonocoté** est l'une des quatre grandes langues générales de l'Argentine avec le Qh, le **guaraní** et l'**araucán**) a souvent été confondue avec celle des **Jurías**, c'est le cas par exemple de CHRISTENSEN^{*1}, qui les englobe dans la nation **Jurí**. Il n'en est rien, et on peut affirmer en synthèse qu'il s'agit du pendant **chaqueño** de **Santiago**, qui rattache cette province aux cultures de l'Atlantique et en particulier aux **Tupí-Guaraníes**.

¹ Cf. CARTE N°11, page 53.

CARTE N°10

FOYERS INDIGENES AU XVI^E SIECLE

Source : Antonio SERRANO, page 21.

CARTE N°11

ZONE D'OCCUPATION DES COMMUNAUTES INDIGENES A L'ARRIVEE
DES ESPAGNOLS

Source : Emilio A. CHRISTENSEN, page 107.

1.4.1.2. LES LULES

Les **Lules** occupaient la partie nord-ouest de **Santiago***¹, le sud de **Salta** et le sud-ouest de **Tucumán**. Quant aux **Lules** de l'**Aconquija**, au sud-ouest de la ville de **Tucumán**, ils y auraient été déportés par les Espagnols.

Les **Lules** étaient décrits dans les premières chroniques comme « **alárabes** ». En effet, ils furent déportés par les Espagnols à la fin du XVI^e siècle, pour la part active qu'ils avaient prise dans la destruction des premiers **BARCOS***².

Il s'agissait d'un peuple nomade, qui vivait de pillages associé aux **Mocovíes** et aux **Avipones***³, aux dépens des **Tonocotés** et des **Juríes**. D'ailleurs, selon SERRANO, ils étaient sur le point de détruire ces deux communautés à l'arrivée des Espagnols.

Mais leur refus féroce de la Conquête ne s'arrêta pas là. En effet, ils fuirent à l'est du **Salado** à la fin du XVI^eme siècle pour ne réapparaître qu'en 1710, quand il se rendirent enfin aux autorités de **Santiago**.

Selon le père MACHONI, ils parlaient la langue **lule** dont nous ne savons pas grand chose. Il s'agissait d'une variante du **kakán** selon Lafone Quevedo et du **tonocoté** selon SERRANO. Ce qui est sûr, c'est que, selon le père LOZANO, au début du XVI^e siècle, les jeunes parlaient le **quichua**, les anciens le **tonocoté** et qu'ils avaient leur propre idiome le **lule**, qu'ils pratiquaient entre eux*⁴.

Avec une telle variété linguistique, on est en droit de se demander s'ils étaient aussi barbares qu'on le prétend. On peut penser alors que leur farouche opposition aux Espagnols leur a valu cette sinistre réputation d'anthropophages, contredite par le témoignage du Père **CAMAÑO Y BAZÁN** qui les décrit ainsi : « *Son de bello natural, mui dóciles y pacíficos y al mismo tiempo valerosos ; dignos finalmente de mejor fama, que la que les han dado los escritores [...] »**⁵.

¹ Cf. CARTE 10, page 53.

² Nom donné aux premières villes formées par les Espagnols, on note là encore la prégnance du lexique maritime en Amérique Latine.

³ **Avipones** < **Avispones** ?

⁴ *Historia de la Compañía de Jesús*, tome I, page 436.

⁵ Cf. SERRANO, note n°5, page 40.

Dans le doute, nous ne retiendrons que leur caractère belliqueux à l'encontre des autres communautés de **Santiago** et des Espagnols. Quant à leur réel degré de civilisation et à leur langue, les **Lules** restent jusqu'à ce jour dans l'ombre des affres de la Conquête.

1.4.1.3. LES SANAVIRONES

Ils occupaient le sud-ouest de **Santiago** et le nord de **Córdoba**, selon le Père BÁRZANA cité par SERRANO*¹, ils parlaient la langue **sanavirona**, inintelligible pour les Espagnols, mais ils pratiquaient tous au début du XVI^e siècle le Qh. Là encore on peut s'étonner d'un apprentissage aussi rapide et fructueux.

Sans doute sédentaires, ils doivent aux salines et aux **sierras** de la région, d'avoir conservé leur identité.

On peut s'interroger sur le développement de leur culture, si l'on se fie à la beauté de la céramique de **CHOYA**, dans la même région, qui n'est ni **diaguíta**, ni **chaqueña**, et qui consiste en « *vasos troncocónicos sobre los cuales la decoracion consiste en apéndices lanceolados que dan al conjunto el aspecto de una cactácea**². »

Cette originalité de la céramique du sud de **Santiago** témoigne à la fois d'une culture distincte de celles du reste de la province et d'un degré de civilisation supérieur à celui de celles des nomades pilleurs.

1.4.1.4. LES INDIENS DE LA LAGUNE DE MAR CHIQUITA ET LES PORONGOS

Au sud-ouest de **Santiago***³, s'étend une espèce de mer intérieure, entourée de **bañados***⁴, où vient se jeter le **Río Dulce**.

Il s'agit de la lagune de **MAR CHIQUITA**, au bord de laquelle les Espagnols de l'expédition de Gaboto séjournèrent, et où cessa l'avancée de Diego de ROJAS, tant ses terres marécageuses s'avérèrent inhospitalières pour les Espagnols à la recherche d'un passage vers **LA PLATA**.

¹ *Ibid.*, page 55.

² *Ibid.*, page 56.

³ Cf. CARTE N°10 et CARTE N°11, pages 53 et 53.

⁴ Marécages en Argentine, en Uruguay et au Paraguay.

Il s'agissait de peuplades primitives et lacustres, appelées par certains « **PORONGOS** »*¹ ; selon le Père LOZANO, cité par SERRANO, ils payaient leur tribut à l'Espagnol en loutres, qui constituaient la base de leur régime, et ils imitaient si bien les oiseaux aquatiques qu'ils ressemblaient, dans l'imagination fiévreuse du jésuite, à des échassiers humains...

1.4.1.5. LES PEUPLADES DE « CORRERÍAS »

Il suffit de consulter la CARTE N°11, page 53, pour se rendre compte que le panorama ethnolinguistique de la plaine de **Santiago** ne s'arrête pas là, nous avons réservé pour la fin de ce chapitre l'étude de l'ethnie **Jurí**, et nous rappelons ici la présence de groupes de pilliers nommés **Abipones** et **Mocovíes***² qui, associés aux terribles **Lules**, faisaient des ravages parmi les peuplades du **Salado** au début de la Conquête.

Ils avaient leurs campements à l'ouest de l'actuel territoire du **Chaco**, d'où ils avançaient en suivant le cours du fleuve **Salado**. On ne sait rien de la langue qu'ils pratiquaient, mais on peut affirmer qu'ils s'agissait là encore de peuplades **chaqueñas**.

¹ **PORONGOS** < **PURUNKU** ' cruche ' en Qh, à noter l'ouverture du [u] en [o] et la sonorisation de l'occlusive vélaire, nettes influences du castillan sur le Qh local.

² Cf. *supra*, page 55.

1.4.2. LES JURÍES

Nous avons pu voir jusqu'à présent l'aspect **chaqueño** des **Tonocotés**, des **Lules** et des peuplades de pillleurs, les **Sanavirones** semblent ne pas appartenir à cette catégorie, quant aux **Jurías**, ils se rattachent plutôt aux cultures andines.

Nous avons qualifié cette civilisation de primitive dans notre M.M.. En fait, tout porte à croire qu'il s'agissait du groupe le plus évolué à l'époque de la Conquête.

Il ne s'agit sans doute pas d'une civilisation aussi importante qu'ont pu la rêver les frères WAGNER, mais on verra dans ce chapitre qu'elle mérite cet aparté.

Cet ethnonyme est sans doute à l'origine un surnom donné par les Espagnols ou par les **Diaguitas** dérivé du Qh **suri***¹, qui signifie autruche.

D'une part, à cause des plumes de cet animal dont se paraient les indigènes, et d'autre part, à cause de la taille démesurée de leurs jambes, façonnées sans doute par des siècles de **correrías** dans la Mésopotamie **santiagoña**.

Cet animal, **ñandú** en **guaraní**, était même domestiqué et les hommes portaient une sorte de rideau de plumes de **ñandú** assujetti à la ceinture, si l'on se souvient de l'importance en céramique de la divinité anthropo-ornithomorphe, on peut vraiment parler de civilisation de l'autruche.

Sédentaires, selon CHRISTENSEN, nomades, selon DI LULLO, ou sédentarisés depuis peu, peut-être par un apport de culture supérieure de **Yuguitas**, **Diaguitas** et **Capayanes** des Andes, et, sans aucun doute, par l'installation d'une colonie inca au bord du **Dulce**, bien antérieure à la Conquête.

Ils avaient pour habitat tout le complexe hydrographique du haut **Dulce**, depuis les sommets de **L'Aconquiya** jusqu'aux rives du **Salado**, en incluant bien entendu le **Dulce** lui-même qui constituait le coeur de leur région.

¹ Ce paroxyton est devenu oxyton sans doute par influence des langues **chaqueñas** : **suri** > **suri** > **Jurí** > **Jurías**.

Vers le sud ils s'étendaient jusqu'à **SALAVINA***¹, en incluant l'énigmatique **SOCONCHO** dont nous reparlerons plus avant.

Il s'agissait donc d'une terre d'une exceptionnelle richesse hydrographique, avec pour épice centre les thermes de **RÍO HONDO**, à cheval sur les deux provinces actuelles de **Tucumán** et de **Santiago**, et dont les sources miraculeuses étaient connues des Incas selon Maximina GOROSTIAGA.

L'eau a son importance pour cette civilisation, en effet, les travaux hydrographiques y étaient très développés.

Les **Jurías** creusaient des **HOYAS** dans le sable de la plaine alluvionnaire qui servaient tout à la fois de bassins de dégagement pour les crues, de pêcheries et enfin de plantations de maïs en saison sèche. Voilà bien la marque d'une civilisation supérieure qui maîtrisait les rigueurs du climat.

Mais il ne s'agit pas du seul indice, les femmes selon les chroniqueurs portaient de longues tuniques avec un noeud à l'épaule tout comme en Egypte, l'habitat était constitué de petites agglomérations avec une voirie et, elles avaient toutes entre elles des relations de parenté, ce qui n'est pas sans rappeler le système des **AYLLUS***².

Ces agglomérations étaient entourées de palissades pour repousser les hordes de **Lules** et autres **Abipones**, et surtout, pour protéger les cultures, et en particulier le coton, qui constituait avec le sel, la principale richesse de cette Mésopotamie entre **Tucumán** et **Santiago**.

En ce qui concerne la culture de la fibre en question, on verra que celle-ci a son importance pour l'identification du Royaume de **Tucma**.

Mais les ressemblances avec des cultures supérieures et en particulier avec les Incas ne s'arrêtent pas là, ils avaient en effet des **hechiceros** qui servaient d'oracles et auxquels on dédiait de nombreuses vierges, comment ne pas penser aux vierges du Soleil à **Cuzco** ?

Ils élevaient des troupeaux de vigognes et de lamas, et pratiquaient sans doute depuis des temps très reculés l'idiome des Incas*³, comment ne pas penser cette fois ci à un « comptoir » inca au bord du **Dulce** ?

¹ **SALAVINA** < **SARA WINAC** (Qh) : **sara** ' maïs ' et **wiñac** ' haut ', littéralement ' maïs arrivée à maturité ', ou ' terre propice à la croissance du maïs '. Entrée du territoire des **SANAVIRONES**.

² **AYLLUS** : cellule de base de la société collectiviste inca, basée sur la parenté entre groupes différents, avec des portées économiques et religieuses.

³ Voir Antonio SERRANO, *ibid.*, page 51, voir citation en *infra*, page 89.

Les travaux de CHRISTENSEN , de SERRANO et de DI LULLO, avaient déjà attiré notre attention, car ils concordent tous sur l'existence d'une grande civilisation sur les rives du **Dulce**, celle rêvée par les frères WAGNER, avec sa merveilleuse céramique, un peu moins universelle et un peu plus andine, tête de pont entre le monde inca et la barbarie **chaqueña**.

Ils utilisaient des flèches empoisonnées, ce qui n'a rien d'extraordinaire en soi, mais ils en connaissaient aussi l'antidote, ils consommaient de nombreuses espèces d'oiseaux des **bañados** et le miel sylvestre, mais revenons au premier point, car il revêt là encore son importance.

Nous avons décrit en *supra* la progression de Rojas jusqu'au mythique Royaume de **Tucma**, on sait que les indigènes du cacique **Canamico** usèrent eux aussi contre les Espagnols de flèches empoisonnées, qui n'étaient pas connues de ceux de **Tafi**. Comment ne pas penser que **Capayán**, où se déroula la bataille, est bien ce toponyme du sud-est de **CATAMARCA**, à quelques encablures de **SOCONCHO**, sur les rives du **Dulce**, et que les **Juríes** y venaient en avant- garde pour protéger ce qui était sans doute la capitale du Royaume de **Tucma***¹ ?

Autant d'indices qui laissent supposer que les **Juríes** étaient un groupe indigène évolué, sans doute métissé de **Diaguitas** des Andes et de **Quichuas**, voire d'**Aimarás**, pratiquant le **tonocoté**, le **kakán** et le **quichua** avant la Conquête.

Nous approfondirons la question en abordant les chapitres consacrés au Royaume de **Tucma**, à sa capitale, **SOCONCHO**, et à l'énigmatique langue **kakán**, dont le **tonocoté** des **Juríes** pourrait bien être une variante méridionale.

¹ Cf. CARTE N°4, page 31.

Il suffira enfin, pour se convaincre un peu plus de leur appartenance aux groupes andins, et de leur connaissance précolombienne du **quichua**, de signaler que les **hechiceros** avaient pour maître le Dieu **KAKÁNCHIC**, terme que l'on peut décomposer de la façon suivante, **Kaká** : langue **Kakán** des **Diaguitas** des Andes et suffixe Qh de possessif de première personne du pluriel : **-nchic**, littéralement « notre Dieu **Kakán** ».

Ce qui démontre d'une part, leurs liens avec les **Diaguitas** et, d'autre part, la connaissance de la suffixation Qh ; ce culte était encore pratiqué, selon les missionnaires, sur les rives du **Salado**, à la fin du XVI^e siècle.

Il y avait donc bien une emprise de la culture andine qui explique cette survivance culturelle d'un demi-siècle et surtout, celle du Qh à **Santiago**.

1.4.3. L'ENIGME DU KAKÁN

Comme nous venons de le voir, on peut penser que les **Jurés** étaient trilingues à l'époque de la Conquête, que tous pratiquaient le **tonocoté** ancestral, variante du **kakán**, et qu'en plus ils connaissaient le **quichua**.

L'idiome **kakán**, si tant est qu'il ait jamais existé, était pratiqué sous deux formes différentes par les **Diaguitas** des Vallées **Calchaquíes** d'une part, et par ceux de **Catamarca** et **La Rioja** d'autre part, sans oublier ceux des **sierras** de **Choya** et **Guayasán**, au sud-ouest de **Santiago**, en territoire **Sanavirón**, voir CARTE N°10, page 53.

Selon les témoignages du Père BÁRZANA, dont le vocabulaire **kakán** a hélas aujourd'hui disparu, cette langue était si gutturale qu'aucun espagnol ne pouvait la reproduire*¹.

On semble en retrouver la trace dans les géminées post-vélaires du Qh de **Santiago***², mais selon Jorge ALDERETES*³, il s'agirait en fait d'une variété archaïque d'origine **quichua** qui différerait de la variété **cuzqueña** parlée à la fin du XVI^e siècle.

Le **kakán** serait donc une variante méridionale et archaïque du **quichua**, et le **tonocoté** serait à son tour une variante du **kakán** ce qui permet de relier tous ces idiomes entre eux.

Mais la supposée gutturalité de cette langue nous incite à penser que tout comme le **quichua** de **Cuzco**, elle reçut l'influence de l'**aimará**, dont les corrélats glottalisés des occlusives sont bien connus des spécialistes du **quichua***⁴.

Ce qui pourrait mettre en relation cette langue avec celle de **TIAWANAKO***⁵, relation qui semble démontrée pour la culture **Diaguita** de **Tafí***¹.

Marco Henrique del PONT, quant à lui, nie son existence, mais en fait lui aussi une variante archaïque du **quichua**, ce qui expliquerait la facilité avec laquelle les indigènes de **Santiago** auraient appris la langue de l'Inca.

¹ D'où peut-être la présence de deux fricatives post-vélaires dans le Qh de Stgo actuel, cf. *infra* page 125, note 2.

² [G] ; [J], voir phonologie du Qh de Stgo, page 127, note 9 et 10.

³ *Ibid.*, page 55.

⁴ Le **quichua** de **Cuzco** est le seul à posséder les corrélats aspirés et glottalisés, dont il aurait hérités au XV^e siècle, par le biais de l'influence **aimará**.

⁵ Selon METRAUX Alfred, *Los Incas*, page 23, on aurait même essayé de démontrer que l'**aimará** s'étendait de l'Equateur à l'Argentine.

Ce qui à coup sûr pose problème, c'est que de nombreux termes, en particulier en phytonymie et en ornithologie, ne peuvent être attribués ni au **quichua** ni au **guaraní**, ce qui autorisa les linguistes à créer cette rubrique, véritable fourre-tout*², où l'on pouvait caser tout ce qui n'appartenait pas aux deux langues générales.

La quantité de lexies qui ont survécu démontre l'existence d'une langue propre à cette région et donc celle du **tonocoté**, que l'on peut apparenter au **kakán**, reste à savoir quelle était l'origine et la nature véritables de celle-ci.

L'étymologie du mot **kakán** pourrait s'avérer utile, en consultant le dictionnaire du **quichua cuzqueño** de Jorge A. LIRA*³, on se rend compte que la lexie **KAKA**, avec tous ses allomorphes, contient le sème de la pierre, mais son signifié le plus intéressant, en dehors de « *peña, roca* », est celui de « *Tierra virgen sin barbechar* », avec le signifiant : **'KAKKA**, c'est à dire, avec à l'initiale, une occlusive sourde glottalisée et à l'intervocalique une occlusive vélaire explosive, selon ce même auteur.

On comprend à présent un peu mieux les difficultés des missionnaires face à la gutturalité. Il faut, en effet, réaliser qu'il n'y a pas moins de cinq signifiants différents avec quantité de signifiés, et que le phonème [k] y apparaît avec tous ses corrélats aspirés et glottalisés.

Quoi qu'il en soit, nous démontrons par là-même que cette lexie n'est pas étrangère au **quichua**, la toponymie péruvienne en atteste avec le **PARIAQAQA**, pic enneigé près de Lima.

¹ Rappelons ici l'étymon **aimará**, du dit toponyme, cf. *supra* page 27, note n°1.

² **Cajón de sastre**, en espagnol.

³ *Diccionario Kkechuwa-Español*, Tucumán, U.N.T., 1944.

María Inés de RAIDEN*¹ lui donne pour sa part le signifié suivant : **montañesa**, où l'on retrouve notre sème et grâce auquel on peut supposer que **kaká/n** a désigné la langue de cette montagne des Diaguites, de laquelle les Incas extrayaient depuis fort longtemps l'or et l'argent, sur les rives du **YOCAVIL***².

Mais pour notre part, nous ne nous contenterons pas de la traduction de Marcos MORINIGO*³ proposée par RAIDEN. Un détail appelle en effet l'attention, c'est que **Calchaquí***⁴, vallées qui se trouvent au coeur du territoire **Diaguíta**, signifie 'récolte de maïs', comme nous l'avons déjà signalé à la page 22, note 1, signifié qui recoupe celui de «*tierra virgen sin barbechar*» et qui nous autorise à penser que **kakán** désignait la langue de ceux qui habitaient ces montagnes du N.O.A. occupées par les colons péruviens à une époque bien antérieure à la Conquête, grâce au système des **mitmas**.

Nous avons, à dessein, parlé de péruviens, pour être plus précis, il s'agirait des habitants du Sud de ce pays, parlant la variété **chinchay**, que l'on peut considérer comme le **protoquechua**, qui auraient diffusé leur langue à travers des échanges commerciaux avec le N.O.A., en particulier à partir du VIII^e siècle.

Selon Jorge ALDERETES*⁵, le **QUECHUA II** se serait ainsi divisé en deux branches, **yungay** pour le Nord, et **chinchay** pour le Sud, le **calchaquí** et le **kakán** seraient donc deux variantes du **chinchay**.

Le signifié serait donc, selon nous, 'notre terre vierge', en attribuant au suffixe **-n** sa valeur habituelle de possessif de première personne du pluriel, cette terre de colonies pour les Incas, pour laquelle les deux signifiés de **Kakán** et **Calchaquí** semblent dénoter une activité agricole, sans doute une zone de production et de réserves alimentaires pré-incasique.

¹ *Relatos folklóricos de Belén, Catamarca*, B.S.A.S., Editorial Guadalupe, page 7.

² Province de **Catamarca**.

³ *Diccionario manual de Americanismos*, B.S.A.S., Volume I, page 54.

⁴ **Calchaquí** < **KALLCHAY** 'siega o recolección del maíz' + suffixe **-KI** de possessif de 2^{ème} personne, 'ta récolte de maïs'. A noter que Jorge LIRA donne la définition suivante du terme **KALLCHAKI** « *dialecto del Khechua hablado en el Norte argentino*. ». Ce qui corrobore la thèse de l'appartenance du **kakán** aux langues **quichuas**.

De plus, il convient de se rappeler que le **quichua llasta** < **llaqta** 'pueblo', a son équivalent dans le mot **tonocoté gasta** 'comarca', cette proximité morphologique tend à démontrer qu'il s'agit bien de deux langues apparentées*^A.

^A Voir *infra*, page 73, note n°1.

⁵ *Ibid.* Page 42.

Nous arrivons donc à la conclusion suivante, le **kakán** serait une variante archaïque du **quechua chinchay**, diffusée dans le N.O.A. à partir du VIII^e siècle, ou avant, le **tonocoté** étant lui-même une variante méridionale du **kakán**, on peut là encore supposer que cette diffusion préhispanique ne se limita pas aux Andes.

Cette conclusion a d'énormes conséquences en ce qui concerne le débat substrat ou superstrat **quichua** à **Santiago** mais nous y reviendrons en temps utile.

1.4.4. LE ROYAUME DE TUCMA.

Comme nous l'avons déjà signalé¹, le Royaume de **Tucma** a depuis toujours prêté à de nombreuses controverses, entre Roberto LEVILLIER qui prétendait qu'il s'étendait de **Jujuy** à **Mendoza**, en excluant **Santiago**, Lizondo BORDA et Ramón Alberto PÉREZ qui le situent à **Tafí** et enfin, Jorge ALDERETES et Emilio A. CHRISTENSEN qui le situent au bord du **Dulce**, les avis ne manquent pas,.

Les arguments des premiers se limitent à signaler que Diego de Rojas ne rencontra pas de **tambos** incasiques sur sa route entre **Capayán** et **Tucma**, mais si le dit toponyme peut être situé à **CATAMARCA**, comme nous l'avons déjà signalé, l'absence de relais de poste et de Chemin de l'Inca peut-être attribuée à la nature sablonneuse des terrains rencontrés.

Mais on n'a même pas besoin d'avoir recours à la géologie pour démontrer l'existence probable de ce chemin, Emilio A. CHRISTENSEN², en citant l'auditeur Juan de MATIENZO, qui entreprit en 1566 la route qui menait de **La Plata**, actuelle **Sucre** en Bolivie, à **Santiago**, démontre que le dit Chemin de l'Inca avait bien un tronçon qui menait dans la Mésopotamie **santiagoueña** en suivant le cours du **Dulce**³.

« De allí [tambos de la Ciénaga], dice, se aparta el CAMINO del INCA para la ciudad de Londres [Catamarca] y de allí para Chile por la cordillera de Almagro que dizen sobre la mano derecha y sobre la izquierda para Cañete y Santiago del Estero que es metiéndose hacia los llanos del Río de la Plata. »

¹ Cf. *supra*, page 22.

² *Ibid.*, page 38.

³ Cf. Carte N°12, page 68.

Le dit auditeur, dans sa lettre au roi d'Espagne datée du 2 janvier 1566, continue et déclare un peu plus loin qu'entre chacune des étapes que l'on peut voir sur la CARTE N°12 de la page 68, il y avait des relais de poste et des villages d'indiens **CHICHAS**, de l'actuel sud bolivien :

« [...] hay pueblos de yndios chichas y de otras naciones y tamberías del ynga QUE NO SE HAN HECHO MINSION todas con agua y yerva y casas y paredones descubiertos [...] »

Quelle que soit la raison de l'absence de vestiges*¹ aujourd'hui, la thèse de BORDA, de PÉREZ et donc celle de D.A. BRAVO, sont rudement mises à mal par les déclarations de l'auditeur MATIENZO.

¹ N'oublions pas non plus que le chemin suivait en partie le cours du **Dulce** et que celui-ci changea de nombreuses fois à cause des crues...

CARTE N°12

ITINERAIRE DE MATIENZO

Source : Oreste di LULLO, Caminos y derroteros históricos en Santiago del Estero, Santiago, 1959, page 56.

La thèse en question ne résiste pas non plus au fait que le Chemin de l'Inca qui assurait la liaison entre **Tucumán** et **Santiago** fut aussi suivi par le célèbre voyageur CONCOLORCOVO*¹ ; toutes ces vieilles pistes des voyageurs de la colonie ne pouvaient que suivre des voies déjà tracées par les Incas dans leur colonisation du N.O.A.

En ce qui concerne l'étymologie du terme **TUCMA**, là encore les avis divergent. Paul GROUSSAC*² prétendait que le radical **TUCU** était la métathèse de **UTCU** : **algodón**, ce qui ne manque pas d'intérêt, quand on se réfère encore à l'ambassade de **Tucma** à **Charcas** mentionnée par INCA GARCILASO DE LA VEGA., dans ses *Comentarios reales**³ :

« *Estando el Inca en la provincia de Charcas vinieron embajadores del reyno de Tukma, que los españoles llaman Tucmán, que está a doscientas leguas de las Charcas, al sudeste, y puestos ante él le dijeron : Capac Inca Viracocha, la fama de las hazañas de los incas [...] HA PENETRADO HASTA LOS ÚLTIMOS FINES DE NUESTRA TIERRA Y AÚN PASA ADELANTE [...]* »

Peut-être n'a t'on pas accordé l'importance qu'elle mérite à la fin de cette citation. L'emprise de l'Empire inca allait en effet bien au-delà de ses limites méridionales, sans doute le royaume de **Tucma**, jusqu'à **Mendoza** et **San Juan**, ce qui tend à nous faire inclure **Santiago** dans celui-ci. Le **Collasuyu** avait pour limite méridionale, comme 'marche', le royaume de **Tucma** dont venaient ces ambassadeurs vêtus de coton, l'inspiration de Paul GROUSSAC*⁴ était fondée, en partie seulement, comme nous allons le voir à présent.

On sait déjà que les **Jurías** du haut-**Dulce** étaient les producteurs du dit coton et non pas les **Calchaquíes** de **Tafí**, ce qui donne un poids historique à cette étymologie.

Cependant, tout porte à croire que c'est encore plus simple que cela. **TUCUY** signifie en Qh « *Acción de acabar* » et le suffixe **-man** dit la direction : « *A, hacia, para* ».

¹ Pseudonyme de Calixto BUSTAMANTE Carlos Inca, voyageur péruvien du XVIII^e siècle à qui la critique attribua faussement : *El Lazarillo de ciegos caminantes*.

² *Ensayo histórico sobre el Tucumán*, B.S.A.S., Edicion M. BIEDMA, 1882, page 15.

³ Cité par Ramón Alberto PÉREZ, *ibid.*, page 46.

⁴ Encore un Toulousain devenu célèbre en argentine, tout comme Carlos GARDEL.

Ce qui donnerait le signifié suivant ‘ Où prend fin l’Empire Inca’, sens corroboré par les deux fleuves nommés **ANCASMAYU***¹, qui marquaient eux aussi les limites de l’Empire, et aussi par le suffixe **-marca** présent du sud de la Colombie au nord du Pérou et dans le N.O.A., que l’on peut difficilement attribuer à une langue indigène, dans ce contexte de limites territoriales, et qui a sans doute le sens de ‘marche’ de l’Empire.

Une fois sériees les étymologies les plus sérieuses, on peut penser que le royaume de **Tucma** était la marche la plus méridionale de l’Empire Inca, ce qui n’exclut pas que son emprise allât bien au delà, comme le souligne GARCILASO.

Reste à présent à le situer, et nous avons déjà en partie levé le voile sur son emplacement probable. Il faut, pour se convaincre qu’il ne peut s’agir que de la Mésopotamie **santiagoña**, rappeler que seules ses terres alluvionnaires peuvent permettre la production de la fibre en question, et comment ne pas faire le rapprochement entre le tribut des ambassadeurs de **Tucma** : « *mucha ropa de lana y algodón [...]* » et celui que payaient les **Jurías** à leurs **encomenderos** ? :

*« Muchas son las referencias del tributo, que desde los primeros años, pagaban los Jurías en lienzos de algodón y lana a sus encomenderos [...] »**¹.

Il suffit de rapporter l’habitat des dits **Jurías**, surtout au bord du **Dulce**, à leur activité de planteurs, pour comprendre que le royaume de **Tucma** était bien à **Santiago**. Cependant, on peut logiquement se demander pourquoi ce royaume a sombré dans l’oubli, entre l’ambassade à **CHARCAS** de la fin du XIII^e siècle et l’entrée de Rojas à **Santiago**, en 1543, et l’on peut affirmer que cela est sans doute dû, d’une part, à une baisse de l’intérêt incasique pour cette terre éloignée, et d’autre part, à une invasion **araucana** qui vit se désorganiser le royaume en question environ un siècle avant l’arrivée des Espagnols.

Néanmoins, il devait rester quelques exemples de cette antique splendeur au XVI^e siècle. En effet Francisco CÉSAR, obscur soldat de l’expédition de GABOTO, autorisé par celui-ci à organiser une expédition depuis SANCTI SPIRITU, au nord, en 1528, cité par le

¹ Cf. *supra*, note n°1, page 24, voir aussi **-marca**, en *supra*, page 24.

chroniqueur FERNÁNDEZ DE OVIEDO*², disait de la terre des **YUGUITAS**, groupe **Diaguíta** vivant avec les **Juríes** au bord du **Dulce**, que leurs richesses et leurs troupeaux de « *brebis du Pérou* » étaient immenses, qu'ils étaient bien vêtus et d'un aspect engageant. Comment ne pas penser que cette terre mythique, recherchée par Francisco de AGUIRRE dans le N.O.A., désignée par les hommes du légendaire CÉSAR comme « *Pais de la Sal* », entre autres désignations, était bien celle des **Juríes**, producteurs de coton, de laine, de sel et éleveurs de lamas, qui seuls pouvaient être les indigènes rencontrés par l'expédition de CÉSAR en 1528 ?

On peut cependant se demander pourquoi l'expédition de Rojas n'en fait pas mention, cela est vrai, mais un détail appelle une nouvelle fois l'attention, que nous allons approfondir dans le chapitre suivant, tous les Espagnols du début de la Conquête de **Santiago** établirent leurs bases au bord du **Dulce**, sans doute parce que les **Juríes** qui y vivaient avec les **Yuguitas** étaient plus pacifiques, et qu'ils en avaient été informés par l'expédition de CÉSAR, mais surtout parce que leurs terres étaient les plus riches, les plus aptes à fournir le viatique des expéditions dans le **monte**, vierge à l'époque, et nécessitant des jours de réserves avant de s'y lancer.

Et plus précisément, ils établirent leurs bases à **SOCONCHO**, qui semble constituer le coeur du territoire **Jurí** et partant du Royaume de **Tucma***³.

¹ Cf. Antonio SERRANO, *ibid.*, page 131.

² Cité lui même par DI LULLO Oreste, *ibid.*, page 32 : « *[el] mucho tesoro y los grandes ganados de los que llamamos ovejas del Perú y que los indios eran bien vestidos y de buen parecer* ».

³ Cf. CARTE N°4, page 31.

1.4.5. SOCONCHO

Des oeuvres de Lisandro AMARILLA*¹, d'Andrés A. FIGUEROA*², d'Antonio SERRANO*³ m'arrivait le même écho, sans oublier les conversations avec des spécialistes de **Santiago**, comme Maximina GOROSTIAGA et Jorge ALDERETES, **SOCONCHO**, sur les rives du **Dulce**, semblait focaliser toutes les attentions, bien avant la Conquête.

A commencer par celles de la garnison inca de **QUILMES**, qui dans sa quête d'aliments et de retraite, choisit à coup sûr ce toponyme*⁴. La présence de la même urne funéraire, de motifs à la grecque ophidique*⁵, semble le démontrer. Mais pourquoi donc avoir choisi cet endroit ? Là encore l'étymologie peut s'avérer d'un précieux secours.

ALDERETES et FIGUEROA pensent qu'il s'agit d'une métathèse du **-n-** de **SONKHO** 'cœur' en Qh et du suffixe **-CHA** de lieu, selon le second ; je n'ai hélas pas retrouvé cette possibilité dans le Qh de **Santiago**, on peut penser par contre au suffixe de dérivation nominale : **-SHU**, **-NCHU**, qui sert de morphème de dérivation emphatique.

S'agissant en tout état de cause d'un lieu, on peut penser que cela signifiait 'endroit où se trouvent des gens de coeur, des alliés irréprochables', pour les incas de **Quilmes**, dans leur fuite de la famine, à la fin du XV^e siècle.

Voilà encore un élément probant pour la thèse d'un 'comptoir' inca dans la Mésopotamie **santiagoueña**.

Mais l'intérêt pour **SOCONCHO** ne s'arrêta pas là, l'expédition de ROJAS y fit étape, était-elle informée depuis le **Cuzco** de la présence d'une telle colonie ?

¹ *El Violín de Dios (Vida novelada de Sixto PALAVECINO)*, Santiago del Estero, Ediciones Índice, 1993, page 19.

² *Los Antiguos pueblos de indios de Santiago del Estero*, Santiago, 1949.

³ *Ibid.*

⁴ Voir CARTE N°9, page 47.

⁵ Voir PHOTO N°2, page 48.

L'infortuné ROJAS, pour sa part, ne l'atteindra pas, puisqu'il sera tué à **MAQUIJATA***¹ entre **CONSO** et **SOCONCHO**. Son successeur Francisco de MENDOZA y fonda la première ville du nord argentin, baptisée **MEDELLÍN**, en avril de l'année 1543.

Là-encore, il est légitime de se demander pourquoi les Espagnols accordèrent tant d'importance à ce lieu. Nicolás de HEREDIA, factieux qui mit fin aux jours de MENDOZA, ne revint-il pas à **SOCONCHO** après son expédition avortée vers **La Plata** ?

En 1528, le légendaire CÉSAR*² aura choisi pour sa part la province des **YUGUITAS**, plus au sud, dont **SOCONCHO** semblait marquer l'entrée ; tous les chemins de la Conquête se croisent à **SOCONCHO** dont il ne reste rien aujourd'hui. Des fouilles plus approfondies s'avèreraient sans doute fructueuses.

Les **YUGUITAS**, furent aussi l'objet de la convoitise des hommes de Mendoza qui y restèrent presque un an, avant de tenter d'atteindre les Espagnols de la forteresse de **GABOTO***³.

Selon Antonio SERRANO*⁴, il s'agissait d'un sous-groupe des **JURÍES**, sans doute d'origine **DIAGUITA**, d'après nos recherches.

Déjà, les hommes du mystérieux CÉSAR avaient vanté sa magnificence, comme les **JURÍES**, ils élevaient des « *ovejas como las del Perú* ». Il s'agissait, selon les hommes de Rojas, d'un peuple belliqueux, mais d'une grande richesse pour l'approvisionnement des troupes, d'un peuple propre et bien disposé selon d'autres témoignages*⁵, qui maîtrisait, tout comme les **Juríes** l'utilisation de l'eau grâce au système des **HOYAS***⁶.

¹ **MAQUIJATA** : sans doute une hybridation entre une racine Qh : **Maqui** 'mano' et un suffixe **tonocoté** très récurrent, avec le signifié de 'village' **-gasta**. Il est à remarquer que le dit suffixe est allomorphe de **-ao**, **ahaho** en **Kakán**, puisque les mêmes toponymes apparaissent alternativement avec les deux suffixes : **Tucumano/Tucumagasta** ; **Anguinahao/Anquigasta**, etc. Il s'agirait donc pour le dit toponyme d'une altération de **-gasta**, explicable phonologiquement par l'absence d'occlusives sonores dans toutes les langues de substrat de la région, **-gasta** en ce sens est sans doute déjà altéré par l'espagnol. Admettons pour finir l'étymologie suivante : 'Village de la main'. A noter qu'en Qh, on dirait **-llasta**, ce qui démontre une fois de plus la parenté entre les deux langues.

² Voir DI LULLO, *ibid.*, pages 32 à 34.

³ Voir CARTE N°4, page 31.

⁴ *Ibid.*, page 51.

⁵ FERNÁNDEZ Diego, *Historia del Perú*, tome II, cité par SERRANO Antonio, *ibid.*, page 54 : « *Tienen sus corrales de ovejas como las del Perú ; es gente limpia y bien dispuesta ; los bohíos que tienen son muy grandes.* »

⁶ Voir *supra*, page 59.

Mais le témoignage le plus important sur ce peuple, dont **SOCONCHO** devait marquer la frontière avec les **Juríes**, est le suivant : les hommes de Rojas y découvrirent « *muchas cosas de Castilla* », qui provenaient sans doute de l'expédition de CÉSAR, ou encore de fuyards du **Cuzco** qui y auraient trouvé refuge.

Cette dernière hypothèse peut paraître saugrenue pour qui n'est pas informé du rôle historique de refuge qu'a constitué le **Chaco Santiagueño** depuis l'époque inca, en passant par la Conquête, en effet celle-ci ne se fit que pas à pas en s'appuyant peu de temps sur **SOCONCHO**, qui fut selon les hommes de Rojas, incendiée par les **Lules** ou par les **Juríes** eux-mêmes.

Cette terre riche de **SOCONCHO** et celle des **Yuguitas** furent ensuite presque oubliées, après qu'on en eût tiré sans doute toutes les richesses, qui n'atteignaient en aucun cas celles du mythique Eldorado de LOPE DE AGUIRRE ou de CÉSAR.

Mais c'est à partir de **SOCONCHO** que la Conquête fit le lien entre Gaboto et le Pérou, d'ailleurs les **Yuguitas** savaient qu'ils étaient pris entre deux feux, ce qui explique peut-être leur collaboration.

C'est sans doute ce dernier détail qui corrobore le mieux notre thèse, la civilisation de **SOCONCHO** avait des informateurs, et partant des voies de communication, qui permirent l'arrivée des alliés Incas de **Quilmes**, puis celle des Espagnols, ce qui explique qu'ils aient pu avoir aussi des contacts avec le sud et des échos des implantations de Gaboto et même de **Sancti Spíritus***¹.

¹ Première implantation espagnole en Argentine, sur le fleuve PARANÁ, en 1527, par Sebastiano CABOT o CABOTO, dont on retrouve la trace dans la toponymie du sud de **Santiago** : **GABOTO**.

Tant de faits semblent démontrer aujourd’hui que **SOCONCHO** fut dès la période d’expansion inca^{*1}, une colonie de l’Empire sur les rives du **Dulce**. Le développement de l’agriculture, de l’élevage et de l’irrigation, les contacts qu’ils avaient avec le **Cuzco** et avec le sud aussi ; ne s’agirait-il pas tout simplement de la capitale du mythique Royaume de **Tucma** ? Le détail de la production de coton vient là encore corroborer notre thèse.

Les **Jurías** et les **Yuguitas** s’y retrouvaient pour des échanges, les colons incas la choisissaient comme refuge, les conquistadors comme base de repli. Puis, ces derniers l’abandonnèrent, en la mettant sans doute à sac, comme le suggère Andrés A. FIGUEROA^{*2}.

Elle survécut cependant à de telles barbaries pour donner son nom pendant un certain temps à l’actuel département de **ATAMISQUI**^{*3}, ville existant actuellement et se trouvant à quelques 25 kilomètres au nord de la défunte **SOCONCHO**.

Nous sommes donc là au coeur même du foyer de langue Qh qui correspond d’ailleurs point pour point aux terres des **Jurías**^{*4}, zone qui actuellement correspond à ce coeur de la province de **Santiago**, où le Qh refuse de disparaître. Cette situation privilégiée et cette survivance nous font penser que **SOCONCHO** était sans doute la capitale d’un royaume de **Tucma**, dernière marche^{*5} méridionale de l’Empire Inca, qui pratiquait, entre autres langues, le **quichua**.

¹ Entre le XIII^e et le XV^e siècles. On peut penser à un comptoir inca ou à une redoute avancée dans la plaine pour contrecarrer les avancées des redoutables hordes de **Lules**, en se constituant une frontière naturelle sur le **Dulce** ; la toponymie conserve d’ailleurs la trace de ces incursions en territoire, **Diaguíta** ou incasique, selon la thèse choisie : **PASAJE DE LOS LULES**, sur le **Dulce**, au Nord-Ouest de la capitale, cf. CARTE N°12, page 68.

² *Ibid.*, page 39 : « **MENDOZA fue muerto por los parciales de Nicolás de HEREDIA quien asumió el mando, volviendo nuevamente al famoso SOCHONCHO. Abandonaron la ciudad de Medellín, SI ES QUE NO LA DESPOBLARON ANTES, para de allí dirigirse al Río Salado, de donde siguieron costeándolo hacia el Norte en su regreso al Perú.** »

³ Voir CARTE N°1 page 13.

⁴ Comparez la CARTE N°1 page 13 et la CARTE N°11 page 53.

⁵ Voir aussi TOPONYMIE, en *infra*, page 227.

1.4.6. LAS PIRUAS

Les hasards de la recherche peuvent s'avérer parfois déterminants pour sa conclusion. Nous cherchons à démontrer depuis le début de celle-ci la présence d'un substrat Qh à **Santiago** et c'est une oeuvre confidentielle et oubliée qui semble pouvoir nous éclairer définitivement.

Reste à savoir pourquoi de telles oeuvres ne sont pas portées à la connaissance du chercheur français qui se consacre à l'étude de la région, mais nous aurons l'occasion d'y revenir plus avant.

Ce livre m'a été fourni par Maximina GOROSTIAGA, il s'agit de l'oeuvre d'un auteur quasiment inconnu, Ángel Luciano LÓPEZ, qui, en 1938, édite *El Desierto saladino*, qui consacra ses loisirs de directeur d'une école nationale de **Santiago** à l'étude des légendes de la région désertique du fleuve **Salado***¹.

Selon cet auteur, dans l'actuel département PELLEGRINI, au nord-ouest de **Santiago***², sur la rive gauche de deux rivières asséchées et au nord-est de l'actuel toponyme de **LAS PIRUAS***³, à quinze kilomètres environ, existait au début du siècle une forêt épaisse complètement dépeuplée, qui conservait en son sein les restes d'un village Inca*⁴.

Voici ce qu'en dit l'auteur lui-même :

*« en tiempos prehistóricos aquello debía ser un importante PUEBLO INCAICO que con la acción del tiempo y los siglos transcurridos hasta nuestra época va desapareciendo paulatinamente [...] »**⁵

Ni les chroniqueurs, ni les conquérants ne mentionnent une telle découverte, il faut préciser, comme le souligne LÓPEZ, que ce site se situe légèrement en dehors des axes classiques des deux grands fleuves, ceci expliquant peut-être cela.

¹ *El Desierto saladino*, B.S.A.S., Ediciones Librería Perlado, 1938.

² Voir CARTE N°1 page 13.

³ Selon D.A. BRAVO, ce toponyme est bien **quichua**, le substantif **PIRUAS** signifiant **TROJES**, on pourrait traduire par 'Les Granges'. Peut-être s'agit-il de l'indice de colonies de type agricole dans cette zone ? On peut penser aussi à **LOS PIRWAS**, d'où provient le mot **PERVANOS**, ce qui s'avère encore plus probant pour notre thèse... Voir aussi TOPONYMIE, page 220.

⁴ Voir A.L. LÓPEZ, *Ibid.*, page 9.

⁵ *Ibid.*, page 9.

Dans les années 1916 et 1917, LÓPEZ accompagné de quelques guides fit quelques incursions dans la dite forêt, et il y découvrit la trace de rues, de croisements qui partaient dans différentes directions, entre de très antiques ruines*¹.

Celles-ci étaient jonchées d'un grand nombre d'objets en terre cuite, aux couleurs et aux motifs à moitié effacés par les eaux de pluie.

Parmi ceux ci, on retrouvait ceux du hibou, de l'aigle, du guanaco et du serpent, qui lui firent soupçonner l'existence d'une grande civilisation aujourd'hui disparue.

Nous avons découvert cette œuvre confidentielle, à notre retour en France, en consultant son index et sans la moindre idée de ce qu'elle pouvait recéler. Si nous l'avions su auparavant, nous n'aurions pas hésité à nous rendre sur place. En l'absence d'une telle expédition, nous ne pouvons qu'émettre les hypothèses suivantes.

L'axe le plus rapide pour rejoindre le Pérou au Nord est celui du **Río Salado**, c'est d'ailleurs celui-ci qu'emprunta l'expédition de Rojas à son retour*².

On peut supposer que les guides **YANACONAS** le connaissaient à partir d'informations reçues du Pérou. Comment imaginer que les 1500 kilomètres environ qui séparent le **Cuzco** de **Santiago** n'eussent pas été jalonnées de relais de poste, comme c'était l'usage entre les différentes parties de l'Empire ?

D'ailleurs, notre première timide hypothèse du M.M. de 1992, avançait l'idée que le nord-ouest de **Santiago** pouvait avoir fait partie du **COLLASUYU***³.

A tel titre, devaient exister des **tambos** incasiques dans le département PELLEGRINI. Les dits relais de poste devaient sans doute se trouver à la périphérie de centres de population plus importants. S'agissait-il de colons incas ou d'autochtones, **Juríes** en l'occurrence, ou les deux à la fois ? Nul ne saurait l'affirmer, mais cela semble probable.

¹ Voir ILLUSTRATION N°4, page 79.

² Voir CARTE N°4 page 31.

³ Voir Mémoire de Maîtrise, Paris X Nanterre, 1992, page 10.

Dans la dite zone de forêt, au nord-est de **LAS PIRUAS**, se trouvait sans doute une implantation **Jurí**, la légende prétend qu'on y entendait des sons de cloche, des chants de coq, des aboiements, des bruits de chaîne et qu'y seraient apparues toutes sortes de visions étranges.

Nous ne pouvons accorder à de telles allégations que le crédit qu'elles méritent, cependant ces légendes et les vestiges découverts par LÓPEZ semblent attester d'une vie intense dans cette zone actuellement dépeuplée.

Voici donc, malgré l'aspect légendaire de cette découverte, un indice de plus de l'occupation incasique des terres de **Santiago**, avec **SOCONCHO** au sud et **LAS PIRUAS** au nord, nous avons la preuve d'une présence incasique dans les territoires **Juríes** qui, comme nous l'avons déjà signalé, correspondent à l'aire actuelle de diffusion du **quichua**.

ILLUSTRATION N°4

LAS PIRUAS
(RUINES D'UN VILLAGE INCASIQUE)

Source : Ángel Luciano LÓPEZ, page 8.

1.4.7. LA THESE DU SUPERSTRAT QUICHUA.

Le 18 juillet 1995, nous avons eu la chance, mon épouse et moi, d'être reçus dans la maison de Domingo A. BRAVO, à **LA BANDA**, ville jumelle de **Santiago**, de l'autre côté du **Dulce**.

L'entretien fut amène, comme il se doit de l'être entre des êtres qui s'apprécient. Cependant, quand le thème du substrat Qh fut abordé, l'enregistrement vidéo que je détiens en atteste, le ton devint plus ferme, voire catégorique.

A la question de savoir si l'Empire inca occupait ou non la plaine de **Santiago** avant la Conquête, il me fut répondu : « *ESO NO HA SIDO Y NO HA PODIDO SER.* »

L'un des arguments principaux de D.A. BRAVO, c'est que GARCILASO INCA DE LA VEGA ne mentionne pas la dite colonie, il est vrai qu'il se réfère seulement à une ambassade de **Tucma** qui se rendit à **Charcas** au début du XIII^e siècle.

Cependant, nous avons démontré que ce royaume de **Tucma** avait toutes les chances de se trouver au bord du **Dulce**. Le détail de la production de coton, dont étaient vêtus les dits ambassadeurs, n'étant pas des moindres pour démontrer que seuls les **Jurías** du **Dulce** pouvaient avoir été ces gens de **Tucma** qui firent allégeance à l'Inca.

Un autre argument de poids pour la thèse du superstrat de D.A. BRAVO, c'est que Diego de Rojas, en 1543, dut subir l'attaque des troupes du cacique **Canamico**, porté sur une litière à la mode incasique, à **Capayán**, et que ses troupes y reçurent des flèches empoisonnées, inconnues à **Santiago** selon D.A. BRAVO. Ce n'est pas l'avis de R.A. PÉREZ*¹ qui déclare textuellement à ce sujet : « *Las flechas envenenadas no parecen haber sido propias de los diaguitas de la sierra, SINO DE LOS JURÍES DE LOS LLANOS* », de plus, le détail de la litière semble démontrer qu'il s'agissait bien d'un **orejón** incasique.

¹ *Ibid.*, page 82, note n°35.

Sans doute le chef de cette colonie inca du **Dulce**, dont nous soupçonnons l'existence, serait venu en avant-garde jusqu'à **Capayán**, au sud-est de **CATAMARCA** pour protéger ses terres. L'emplacement de cette rencontre*¹ a son importance, car en la situant dans le complexe **Calchaquí**, comme cela avait été fait jusqu'à présent, on ne pouvait concevoir que **Canamico** pût venir du **Dulce**.

Un autre argument de poids pour la thèse du superstrat, c'est que l'expédition de Rojas ne trouva sur son chemin, entre **Capayán** et **SOCONCHO**, aucun **tambo** incasique ; on sait aussi que la traversée entre **Chicoana** et **Capayán** fut difficile à cause de l'épaisseur de la forêt, pourquoi ne pas imaginer alors que les Espagnols quittèrent le Chemin de l'Inca, mal informés par leurs guides ? En tout état de cause, on sait à présent que le dit chemin avait des ramifications dans la plaine, mais sans doute plus au nord et sûrement le long des axes fluviaux .

Dans le prologue de la remarquable étude de D.A. BRAVO sur le **quichua** de **Santiago***², Clemente Hernando BALMORI avance lui-aussi un argument à son sens décisif, en citant le passage d'une lettre du père BÁRZANA, évangéliste de **Santiago** en **Quichua**, à son compagnon le père Luis LÓPEZ, datée du 8 septembre 1588 :

« He aprendido de las lenguas de esta tierra una que corre más que otra-la tonocoté o lule al parecer-y agora ando tras otra que no tiene camino por preceptos-la cacana-y son tantas las lenguas [...] que ni he comenzado a saber. »

Il s'agit, comme vous pouvez le constater d'un argument *e silentio*, puisque la langue Qh n'est pas citée par BÁRZANA, on pourrait en conclure qu'elle n'était pas pratiquée à **Santiago** avant la Conquête...

Celui-ci nous semble de peu de poids, en effet, BÁRZANA déclare que les autres langues sont nombreuses : « *y son tantas las lenguas...* », et parmi celles-ci, on peut penser au Qh, qui n'est pas mentionné, car il s'agit d'une évidence pour le compagnon de BÁRZANA, en effet ne furent-ils pas formés tous deux à l'université de San Marcos de Lima pour évangéliser dans la langue de l'Inca ?

Pourquoi aurait-on envoyé le père BÁRZANA à **Santiago**, afin d'évangéliser des régions qui n'auraient pas parlé le **Quichua**? Cela dépasse le simple entendement, et pourtant, voilà le genre d'argument que l'on utilise pour démontrer que le **quichua** n'est que superstrat à **Santiago**.

¹ Voir CARTE N°4 page 31.

² *El Quichua Santiagueño : reducto idiomático argentino* : U.N.T., 1956, page 8.

Un peu plus loin, D.A. BRAVO sort son atout majeur, on n'a pas retrouvé d'éléments de l'archéologie péruvienne à **Santiago**. Cependant Antonio SERRANO affirme que le groupe n°III de la céramique de **Santiago**, classification des frères WAGNER, est en relation avec les civilisations des Andes*¹.

Nous avouons cependant notre incompetence en la matière et nous en remettons à celle d'un spécialiste.

Voici, pour finir, l'un des derniers arguments de D.A. BRAVO : le type humain de **Santiago** est différent de celui du Pérou. C'est on ne peut plus vrai, mais comment pourrait-il en être autrement, quand on sait que le nombre de **Yanaconas** fut somme toute réduit, comparé au peuplement riche et varié de **Santiago**, à l'époque de la Conquête ? Les mariages mixtes firent le reste et si l'on tient compte de la présence probable de colons incas avant la Conquête, là encore leur nombre ne fut pas suffisant pour modifier une composition raciale mixte à **Santiago**, moitié andine par les **Diaguitas**, **Yuguitas**, **Jurés** et **Comechingones** et **Chaqueña** par les **Lules**, **Tonocotés**, **Avipones** et autres peuplades nomades.

Cet argument anthropométrique peut donc là encore être rejeté, mais nous allons voir à présent ceux d'autres spécialistes, pour ne pas nous limiter à celui de D.A. BRAVO, taxé par beaucoup d'un régionalisme exacerbé.

Considérons par exemple ceux de Ricardo L.J. NARDI*². Il existe des données objectives à l'intrusion forcée par les Espagnols de **Yanaconas** dans le N.O.A. On sait par exemple que Diego de ALMAGRO en 1536 introduisit 20 000 Péruviens au Chili, que Pedro de VALDIVIA, en 1560, suivant les traces de ALMAGRO, perdit une bonne partie de ses **Yanaconas** attachés au service des armées de conquérants comme guides, **lenguaraces**, soldats ou porteurs.

Diego de ROJAS, pour sa part, en introduisit vingt mille*³ dans la plaine de **Santiago**, ces **Yanaconas** devenaient ensuite des colons et participaient à la catéchisation en **quichua**.

Selon LAFONE QUEVEDO, cité par NARDI*⁴, ces **Yanaconas** et les missionnaires furent seulement responsables de la vulgarisation d'une langue déjà connue dans le N.O.A. avant la Conquête.

¹ *Ibid.*, page 66 : « Los motivos decorativos de este último grupo están relacionados con los andinos en general y con todos los del noroeste en particular. » Voir aussi supra, page 23.

² *Ibid.*, page 268.

³ Source Pablo KIRTCHUK, correspondance du 02 mai 1996.

⁴ *Ibid.*, page 272.

Selon BOMAN*¹, leur nombre était insuffisant pour une pleine diffusion du **quichua**, déjà connu par ailleurs des **Diaguitas** selon lui.

BALMORI, pour sa part, opine que le **quichua** n'avait pas pénétré dans la plaine de **Tucumán** avant la Conquête. LEVILLIER*², enfin, pensait que, d'une part, la diffusion n'était pas due seulement à l'évangélisation, mais, d'autre part, que la survivance du **quichua** était due au blanc-seing des autorités espagnoles.

NARDI, quant à lui, met l'accent sur l'une des failles de la thèse du superstrat. En 1587, pour tout le **Tucumán** colonial, on comptait seulement 36 prêtres espagnols pour assurer l'évangélisation de milliers d'indigènes, et quand bien même on prendrait en compte les descendants des vingt mille **Yanaconas** de l'expédition de Rojas, qui servirent de « relais » linguistiques avec les 18.000 autochtones, cela n'aurait pas suffi à une telle maîtrise de la langue de l'Inca*¹.

Et il termine son rappel des points de vue des différents spécialistes du **quichua** dans le N.O.A en concluant de la sorte :

«No creemos que las leyes de Indias y la Iglesia hayan apoyado la difusión del quichua para crear una barrera lingüística en torno a los indígenas; pensamos que, BASADOS EN SU PENETRACIÓN PREHISPÁNICA EN EL NOROESTE, decidieron adoptar esa lengua como el más valioso medio de comunicación para la evangelización de los nativos. La gran difusión del quichua ahorra el aprendizaje de numerosas otras lenguas de estructura extraña

Nardi ne précise pas, hélas, si l'on peut inclure **Santiago** dans cette affirmation, mais ses arguments quant à la nécessité linguistique d'évangéliser en **quichua** sont tout à fait

¹ *Ibid.*, page 272.

² *Ibid.*, page 272.

recevables ; le **quichua** a donc connu un nouvel élan grâce à la Couronne espagnole, mais cette langue existait déjà auparavant. De plus, comme nous le verrons par la suite, cet élan connu au moins deux grandes étapes de diffusion précolombienne.

Nous pouvons donc dire, pour conclure ce chapitre, que les principaux arguments des partisans de la thèse du superstrat sont fragiles*², qu'ils répondent parfois à une volonté régionaliste de ne pas faire de **Santiago** un simple satellite du **Cuzco** ou de **chinchay** avant la Conquête. Le danger d'une telle attitude, peu scientifique au demeurant, c'est que l'on doit ensuite faire face à un véritable paradoxe*³, le **quichua** s'est maintenu dans la seule province du N.O.A. où il ne serait pas substrat, miraculeusement, grâce au génie linguistique de missionnaires avertis.

Nous étions intrigué depuis le début de notre recherche par une telle contradiction, nous pensons avoir déjà démontré en partie qu'elle répond à une volonté de masquer la réalité indigène de **Santiago**, l'exemple des **Juríes** est à ce sujet probant. En rayant de la carte une telle ethnie qui, par son bilinguisme, contribua à la diffusion précolombienne du **quichua**, on procédait encore plus sûrement que les gauchos avec les araucans dans la Pampa : en en faisant un peuple de barbares, on se donnait bonne conscience pour toujours.

¹ Reste à savoir aussi quel **quechua** parlaient les **Yanaconas** de l'expédition, si tant est qu'ils l'eussent parlé. En effet, s'il s'agissait du Qh de **Cuzco**, on retrouverait des traits explosifs et glottalisés dans les occlusives du système phonologique du Qh de **Santiago**, ce qui n'est pas le cas... Voir les éléments statistiques à la *Chronologie du Qh*, page 36

² D.A. BRAVO affirme aussi, *Ibid.*, page 64, que la divinité anthropo-ornitho-ophidique a des yeux horizontaux à **Santiago**, alors que ceux-ci sont croisés, mongolides, dans les Andes, voilà un argument qui mériterait d'être plus approfondi, mais nous avouons notre incompetence en la matière.

³ Voir note n°2, page 85 et note 2 page 109.

1.4.8. LA THESE DU SUBSTRAT QUICHUA

Nous venons de voir dans le chapitre précédent que les argumentaires des défenseurs de la thèse du superstrat se retournaient en fait contre leurs auteurs qui, de surcroît, doivent faire fi d'un véritable paradoxe*¹.

En effet, tout le N.O.A faisait partie intégrante du **Collasuyu** avant la Conquête. D'ailleurs certains n'hésitent pas à avancer que les grandes civilisations du nord, comme celle de **Tiawanako**, furent fondées par des hommes venant du sud, des deux **cabezales***² argentin et chilien, le plus amusant, c'est qu'il s'agit en ce cas du même auteur*³.

Les relations seraient donc immuables entre les deux régions et témoignent de leur interdépendance. D'ailleurs SERRANO*⁴ n'hésite pas à mettre en relation la culture **Diaguïta** des Andes avec des cultures pré-incasiques du Pérou, la poterie **draconiana** de la culture des **barreales** à **CATAMARCA** étant de toute évidence en relation avec celle de **proto-Nazca***⁵.

Le signe du dragon met donc en relation les deux cultures selon Max UHLE, cité par SERRANO, et nous sommes particulièrement intéressés par la branche **Diaguïta** de la plaine, les **Yuguitas**, dont la culture supérieure a déjà été décrite*⁶.

En effet, toujours selon SERRANO, la céramique de motif **eskeiomorfa** met en relation, cette fois ci, la dite civilisation des **barreales** de **CATAMARCA** et la **Chaco-Santiaguëña** des **Yuguitas**, et démontre leur contemporanéité avec la culture **Calchaquí**.

¹ Le dit paradoxe est résumé de la façon suivante par Emilio A. CHRISTENSEN, *Ibid.*, page 9 : « *Es decir, que, por una de esas paradojas inexplicables, del razonar histórico, se mantiene aún allí donde su raíz habría sido más nueva, en tanto que ha desaparecido de los lugares donde, por una obvia razón temporal, habría que pensar que ella penetró más profundamente* ».

² **Cabezal** < **cabeza**, désigne l'extrême Nord du Chili et de l'Argentine.

³ D.A. BRAVO, *Ibid.*, page 34.

⁴ *Ibid.*, page 160.

⁵ De 150 à 650 a.C, voir ILLUSTRATION N°5, page 87.

⁶ Voir *supra*, pages 72 à 75.

On voit bien à la lumière du tableau suivant que la plaine de **Santiago** ne fait pas exception dans ce long processus d'influences mutuelles entre le Pérou et le N.O.A., voici un premier argument d'ordre archéologique qui vient asseoir d'emblée la thèse que nous défendons.

Mais nous allons voir que de nombreux auteurs défendent la même thèse, cependant, on ne leur a sans doute pas accordé le crédit qu'ils méritent jusqu'à présent.

ILLUSTRATION N°5

CONTEMPORANÉITÉ DES CULTURES DU N.O.A. ET DU PÉROU

	En Argentine	Au Pérou
4ème période	Des INCAS	Intermédiaire et incasique de 1000 à 1530.
3ème période	Compénétration des cultures locales et unification de l'idiome.	
	Compénétration des deux cultures	Compénétration des deux cultures
2ème période	Du développement des cultures locales.	Sanagasta Calchaquí Chaco- Nazca épigonal ? ← santiagueña → de 500 à 1000. Diaguita ← → Recuay et Proto-Nazca , de 500 à 650.
1ère période	De l'état sauvage	

Source Antonio SERRANO, *ibid.*, page 167.

Nous commencerons l'énumération des chercheurs qui partagent notre opinion par le témoignage, tout aussi catégorique que celui de D.A. BRAVO, mais dans l'autre sens, de Maximina GOROSTIAGA*¹, qui, au simple fait que je puisse penser que le Qh soit seulement superstrat à **Santiago** me répondit : « ¡ No puede ser ! »

Il faut dire que celle-ci affirme que les Incas étaient amateurs des sources thermales de **RÍO HONDO***². Maximina rapporte aussi que des voyageurs péruviens contemporains ont été impressionnés par les similitudes entre leur culture et celle de **SALAVINA** à **Santiago** ; Elena Malvina ROJAS nous fit la même observation lors de l'entrevue du 03 août 1995, en apportant quelque précisions linguistiques, comme il se doit, pour cette grande chercheuse argentine. Selon elle, le [s'] **acanalado** et la **tonada** sont très ressemblants entre le Pérou et **Santiago**, mais nous aurons l'occasion d'y revenir par la suite.

Restent les témoignages plus officiels de grands spécialistes contemporains du N.O.A. qui, eux non plus, ne peuvent se satisfaire des contradictions évidentes de l'historiographie locale. Voici ce que déclare par exemple CANAL FEIJÓO au sujet de la supposée introduction du Qh à **Santiago** par le biais de la catéchisation :

« Violenta mi simple capacidad lógica presumir cómo se las habrían arreglado unas cuantas decenas de chapurreadores del viejo idioma incaico, para entregar a los numerosos pueblos indígenas de la región todo el complicado acervo lingüístico de los hijos del Sol... ¡Menos esfuerzo acaso les hubiere costado infundirles el propio idioma ! » *³

¹ Entrevue vidéo du 19 juillet 1995.

² *Las Termas de Río Hondo, Santiago*, Editorial EL LIBERAL, 1995, pages 5 et 6.

³ *Ibid.*, page 24. Il cite l'oeuvre suivante de CANAL FEIJOO : *Ensayos sobre la expresión popular artística en Santiago*, B.S.A.S., 1937, page 34.

L'ironie de CANAL FEIJÓO, cité par CHRISTENSEN, est subtile, mais il faut dire que le fait que l'on puisse affirmer que 36 prêtres, pour toute la **GOBERNACIÓN DEL TUCUMÁN** en 1586, donc sans doute moins d'une dizaine pour **Santiago**, aient pu apprendre et maîtriser aussi vite la langue de l'Inca et la transmettre, par le biais de l'évangélisation, à quelques 18 000 indigènes à la même époque, relève de l'aberration !!!¹

Nous savons aujourd'hui les subtilités de cette langue et nous révisons donc complètement nos timides thèses du Mémoire de D.E.A. de 1993², les Espagnols ne sont pas les introducteurs du Qh à **Santiago**.

Pour mieux s'en convaincre, il suffit de citer le témoignage de SERRANO³:

« [...] *recuérdese que cuando entraron los españoles al Río Dulce ya era general en él la lengua del Cuzco-, pero otros [topónimos] aparecen vinculados al aimará al que parece entroncarse el propio kakán.* »⁴

Il ne fait donc aucun doute pour cet auteur, à qui nous avons emprunté de nombreux passages, que le Qh était connu des cultures du **Río Dulce**, donc des **Juríes** et des **Yuguitas**, avant la Conquête.

D'où les similitudes dans la céramique, dans la maîtrise de l'eau, dans l'élevage des camélidés et la culture du maïs, le **Río Dulce** était selon nous la frontière naturelle du **Collasuyu**, d'où les Incas pouvaient s'adonner aux plaisirs des chasseries dans le **Chaco**⁵, et surtout contrôler les pénétrations des hordes de **Lules**, comme nous l'avons déjà signalé en *supra*.

¹ Même si certains d'entre eux étaient sans doute les descendants des **Yanaconas**, et le connaissaient donc déjà, comme nous le signale Pablo KIRTCHUK, correspondance du 02 mai 1996.

² Voir le dit mémoire, page 11.

³ *Ibid.*, page 51.

⁴ Selon Oreste DI LULLO, *ibid.*, page 28, les **Aimarás** dominaient le royaume de **Tucma** et en furent expulsés par les **Tucus** un siècle avant notre ère.

⁵ Voici ce que dit LOZANO, de l'étymologie de **CHACO**, *Ibid.*, page 17 : « *Cuando salen a cazar los indios, juntan de varias partes las vicuñas y guanacos, aquella muchedumbre junta se llama CHACU, [...]* »

D'ailleurs, cette terre vierge, **incógnita**, dont le **Dulce** marquait la frontière occidentale, était sans doute aussi le refuge des renégats de l'Empire, des fuyards de toute sorte, tant avant la Conquête qu'après d'ailleurs, selon Eduardo ROSENZVAIQ, Directeur de l'Institut d'Investigations sur la Culture Populaire de la **FACULTAD DE ARTES** de Tucumán, que nous avons eu la chance d'interviewer*¹.

Le témoignage du célèbre père jésuite LOZANO en atteste d'ailleurs :

*« que unos eran los que antiguamente solían por allí RECOGER LOS TRIBUTOS PARA EL INGA [...] Y QUE OTROS ERAN DE VARIAS NACIONES DEL PERÚ. »**¹

On peut penser en effet que cette citation de LOZANO, faisant référence au témoignage d'un **encomendero** de Jujuy, dont les indigènes disparaissaient mystérieusement vers le sud-ouest dans le **CHACO SANTIAGUEÑO**, à la fin du XVI^e siècle, témoigne d'une attitude ancienne, celle de considérer cette région comme un refuge d'abord face aux **mitmas** et aux différents abus des Incas, ensuite face à ceux des espagnols, une sorte de maquis pour les gens de la région.

De plus, la citation de LOZANO démontre clairement que les agents chargés de recueillir les tributs pour les Incas y restèrent prisonniers à la chute d'Atahualpa et, surtout, qu'ils n'y étaient pas les seuls comme le démontre la fin de la citation.

On y apprend aussi un peu plus loin que les **orejones** du Pérou étaient des amateurs de « *thé des missions* »*², le fameux **mate**, et que le **Chaco** servait donc de passage pour les

¹ Entrevue vidéo du 07 août 1995.

‘ caravanes’ entre le **Cuzco** et le Paraguay, on y voit donc bien à la lumière de ces révélations que le nord et l’est de **Santiago**, pour appartenir au **GRAN CHACO**, étaient, avant la Conquête, des terres de chasseries incas, où ceux-ci prélevaient le tribut impérial et par où passaient les colonnes de commerçants et de planteurs du **mate**.

Est-il besoin de rappeler la thèse de TURBAY qui, pour sa part, n’hésite pas à déclarer que le **Dulce** fut le refuge des colons incas de **Quilmes**, à la fin du xv siècle, même s’il se contente d’employer le conditionnel :

*« Acordes con DISSELHOFF, la ultima guarnición incaica, al replegarse, no pudiendo regresar al Cuzco, debió buscar otros derroteros, el más ventajoso de los cuales era el del sudeste QUE LOS LLEVARÍA A LAS TIERRAS DEL DULCE Y DEL SALADO, prodiga en recursos naturales. »**³

Là encore, on a la preuve d’une occupation incasique précolombienne, comme semble en attester les ruines de **LAS PIRUAS**.

Mais on peut faire remonter cette occupation encore plus avant. Le Royaume de **Tucma** comme nous l’avons démontré , qui était déjà vassal de l’Inca au début du XIII siècle, était vraisemblablement installé au bord du **Dulce**, comme le signale CHRISTENSEN*⁴ : « Y en la zona de la provincia de Santiago donde, verosilmente [sic] se asentó el Tucumán de los Incas. »

¹ *Descripción corográfica del gran Chaco Gualamba*, por Pedro LOZANO, Instituto de Antropología, Tucumán, 1941, page 18.

² LEVROUX BERGER, *Les Plantes médicinales*, Paris, 1991, il fait référence aux missions jésuites qui contribuèrent à l’intensification de sa culture au XVII^e siècle et non pas à la nature du breuvage, qui de fait, n’a pas le même goût que le thé, mais tout comme celui-ci, contient de la caféine.

³ *Ibid.*, page 254.

⁴ *Ibid.*, page 88.

SERRANO fut donc l'un des premiers à soupçonner, en 1938, l'existence d'une grande civilisation du **Dulce** en relation avec l'Empire inca, puis vinrent des années où la thèse du superstrat, défendue par D.A. BRAVO en 1956, sembla surnager, jusqu'à ce que Emilio A CHRISTENSEN, en 1970, apporte la confirmation de la grandeur des **Juríes** et de leur trilinguisme avant la Conquête.

Malgré ces apports indéniables à la thèse du substrat, la domination de celle de D.A. BRAVO est encore aujourd'hui évidente, relayée qu'elle est par les réseaux officiels.

Cependant, cela n'empêcha pas Elvio AROLDO AVILA de déclarer, en 1988, à propos de la théorie de D.A. BRAVO, et ce dans le très officiel journal de **Santiago, EL LIBERAL** : « *Esa teoría aparece como carente de lógica y es por ello que resulta muy discutida.* »

Il rejoignait ainsi ses prestigieux prédécesseurs, et participait aussi de la cohorte de chercheurs qui remettent en cause la théorie de D.A. BRAVO.

Mais nous avons gardé pour la fin, les arguments qui nous semblent les plus probants, pour démontrer cette théorie qui, en effet, semble défier la logique : ceux de Ricardo L. J. NARDI et de Jorge ALDERETES, deux linguistes spécialistes du **quichua** de **Santiago**, et qui, comme nous, se révoltent face à un tel immobilisme.

Voici donc, tout d'abord, les contre-arguments que développe Ricardo L. J. NARDI, en 1962, dans son excellent travail sur le **quichua** de **Catamarca**, il oppose, par exemple, à ceux qui font de l'absence de vestiges du Chemin de l'Inca, les remarques du chroniqueur CIEZA de LEÓN, sur celui de la frange désertique péruvienne :

«...las paredes laterales no se construían donde el terreno arenoso no permitía colocar cimientos, sino que se clavaban grandes palos de trecho en trecho y se vigilaba que el viento no los tumbase.»¹

Un argument que l'on peut effectivement retenir pour **Santiago**, ce qui expliquerait, entre autres raisons, l'absence de **tambos** entre **Capayán** et **Soconcho**.

D'ailleurs, en se référant à l'expédition de ROJAS, NARDI précise que le chroniqueur GUTIÉRREZ DE SANTA CLARA mentionne spécifiquement un entretien en **quichua** entre le cacique **Canamico** et le père Francisco GALÁN, grâce à un interprète qu'il avait ramené du Pérou².

Il ponctue cette trouvaille par l'affirmation suivante :

«Esta es una noticia indudable acerca del conocimiento prehispánico del quichua por los indígenas residentes en el Tucumán.»³

Nous pouvons même aller plus loin, si **Canamico** était bien le défenseur avancé de la capitale du Royaume de **Tucma**, **Soconcho**, si **Capayán** est bien ce toponyme du sud-est de **Catamarca**, alors c'est là la preuve d'une présence préhispanique du **quichua** à **Santiago** et dans la capitale des **Jurías** qui plus est.

Il termine son argumentaire par l'exemple du grand linguiste argentin du début du siècle, Samuel LAFONE QUEVEDO, qui après avoir limité le **Collasuyu** à **Catamarca**, fit volte-face à la fin de sa vie, pour préciser que celui-ci atteignait le **Río Salado** à **Santiago** et **Córdoba** plus au sud⁴.

De plus, en comparant le **quichua** de **Catamarca** et de **La Rioja** à celui de **Santiago**, en 1972, l'excellent dialectologue qu'était NARDI ne put que conclure à leur parfaite similitude, ce **quichua** des **mitmas** pour les métaux précieux, de la très riche province de **Catamarca**, a disparu à la fin du siècle passé, exceptées quelques menues différences, il est l'autre branche disparue d'un **quichua** précolombien dans le N.O.A., dont seule celle de la plaine a subsisté, nous aurons l'occasion d'y revenir plus avant.

¹ *Ibid.*, page 259.

² *Ibid.*, page 263.

³ *Ibid.*, page 263.

⁴ *Ibid.*, page 266.

NARDI, quelques quatorze années plus tard, nous apporte dans un très dense article linguistique du quotidien EL LIBERAL*¹, une précision, quant au lexique du **quichua** de **Santiago**, qui ne manque pas d'intérêt, en effet, celui-ci a pu constater l'introduction de lexies du nord du **tawantinsuyu**, Equateur par exemple, dans le lexique du plus méridional des dialectes du **quichua** :

« A pesar de ser el dialecto más meridional del subgrupo más sureño (el IIC [de Torero]) posee voces que se consideran rasgos norteños : yaku : agua ; millwa : lana ; qonqori : rodilla ; kururu : ovillo ; chaquay : aquél, allá ; sachá : monte ; pajra : frente ; chequa : derecha ; etc. »

Voilà une remarque qui ne peut que confirmer notre thèse du substrat : des colons incas auraient occupé la plaine de **Santiago**, ils auraient pu avoir été déportés du nord de l'Empire inca, pratique courante chez les **Caracarás**, et ils auraient laissé bien évidemment des traces lexicales de leur passage. D'ailleurs, il serait intéressant de constater que la réciproque est peut-être vraie. En effet les habitants de **Santiago** auraient pu eux aussi être déportés en Equateur (comme si on avait voulu dès le départ brouiller toutes les pistes), mais les deux dialectes du **quichua** et les deux parlars espagnols de ces régions sont parfois si proches que la langue permet d'éclairer une histoire parfois obscure.

Jorge ALDERETES, pour sa part, utilise lui-aussi des arguments linguistiques pour démontrer l'existence préhispanique du Qh à **Santiago**.

On sait, grâce à la classification des différents dialectes du **quichua** par TORERO, que le Qh du **Cuzco** acquit les traits aspirés et glottalisés des occlusives, par influence de l'**aimará**, à la fin du XV^e siècle ou au début du XVI^e siècle, le Qh de **Santiago** devrait donc nécessairement posséder les dits traits, si l'on admet qu'il n'est que la résultante de l'installation par les Espagnols des **Yanaconas**. Or, il ne les possède pas et ne les a jamais possédés, ce qui semble démontrer avec force son origine précolombienne.

¹ EL LIBERAL, *Características dialectales del quichua Santiaguense*, Sección Cultural, **Santiago**, 1986, pages 15 et 16.

Voici ce qu'en dit Jorge ALDERETES :

*« el quichua Santiagueño no perdió esos rasgos, en realidad nunca los tuvo, PORQUE SU ORIGEN ES PRE-HISPÁNICO. »*¹

Nous avons donc rassemblé dans ce chapitre consacré au substrat, les meilleurs arguments pour cette thèse, que d'aucuns continuent à décrier, pourtant qu'il s'agisse de ceux de SERRANO, de CHRISTENSEN, de ROZENQVAIQ, de TURBAY, de ÁVILA, de NARDI et pour finir de Jorge ALDERETES, la logique la plus élémentaire plaide en leur faveur, ce qui n'est pas toujours le cas pour ceux de leurs opposants.

En synthèse, le Qh de **Santiago** ne survit actuellement que parce qu'il a des racines très anciennes, peut-être même plus anciennes que celles signalées par TURBAY, c'est là la thèse de Jorge ALDERETES, que nous allons élucider dans le chapitre suivant.

¹ *Ibid.*, page 80.

1.4.9. LES PRESUBSTRATS QUICHUAS A SANTIAGO

Le **quichua** fit trois entrées successives dans l'histoire linguistique de **Santiago**. Tout d'abord, il y eut une pénétration pré-incasique de la variante **chinchay**, qui est sans doute à l'origine de la formation du **kakán**, dès le début de notre ère, jusqu'à la naissance de l'Empire inca au XII^e siècle et particulièrement sous PACHACAMAC au VIII^e siècle*¹, l'expansion du **quichua chinchay** vers le sud est à l'origine du groupe IIC de Torero.

La deuxième expansion, historiquement démontrée, correspond aux conquêtes de **Tupac Yupanqui** du Chili et du royaume de **Tucma** à la fin du XV^e siècle, cette thèse est renforcée par l'épisode de la garnison de **Quilmes** supposé par TURBAY, de cette époque daterait la création d'une colonie inca sur les rives du **Dulce**, selon ALDERETES*².

La troisième expansion, superstratique cette fois-ci, correspond à l'arrivée des Espagnols flanqués de leurs esclaves péruviens, les **Yanaconas**, qui n'auraient donc concouru qu'à la consolidation d'une langue doublement substratique*³.

On voit donc à la lumière de ces données, on ne peut plus sérieuses, que le **quichua chinchay** est à la base du **kakán** des **Diaguitas**, mais aussi du **tonocoté** des **Jurías**, puisque ces deux langues sont apparentées, il est donc le substrat du substrat de la **castilla** de Santiago, d'où la désignation de présubstrat.

¹ Voir Chronologie de la **castilla**, page 98, voir aussi J. ALDERETES, *Ibid.*, page 35.

² Voir Chronologie du **quichua**, page 36.

³ *Ibid.* page 34, page 43.

On voit aussi que son impact fut permanent sur les langues du N.O.A depuis le début de notre ère jusqu'à la Conquête, comment pourrait-on encore admettre qu'une telle influence soit seulement qualifiée de superstratique ?*¹.

Mais, pour plus de clarté, et pour éviter d'aller plus avant dans une polémique qui devient aujourd'hui inutile, nous vous proposons dans le chapitre suivant un tableau récapitulatif des différents présubstrats, substrats et superstrats **quichuas** qui sont à l'origine de la **castilla** de **Santiago** et dont les influences seront examinées dans la deuxième partie de cette étude.

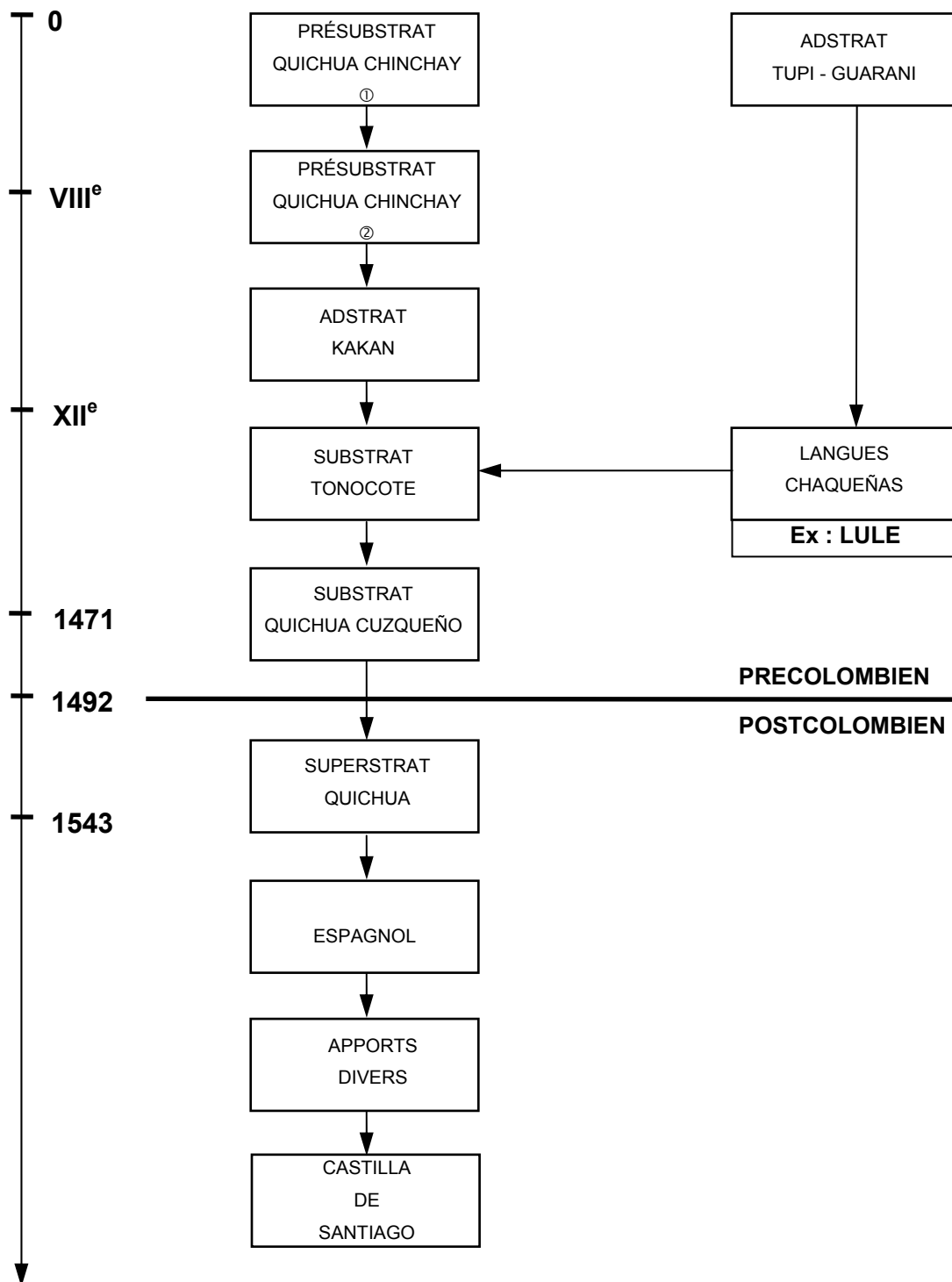
¹ Toute la difficulté de la dialectique substrat/superstrat est latente dans cette citation de Ana María LORANDI*^A, qui admet un contact tardif avec les Incas, qui auraient utilisé les **Juríes** comme rempart, face aux invasions **chaqueñas**, et qui nie, à la ligne suivante, qu'ils aient pu dominer **Santiago** : « *También pudo existir cierta relación con los Incas, quienes los*^B pudieron llevar como aliados fieles para colaborar en la vigilancia de tribus permanentemente hostiles. Sin embargo no debe olvidarse que los Incas no dominaron Santiago.* »

^A *Journal de la société des américanistes*, Musée de l'Homme, Paris, 1978, page 77.

^B Des noyaux familiaux issus du bord oriental de l'Altiplano, selon cet auteur, qui auraient colonisé **Santiago**, en surveillant les troupeaux, dans les montagnes du sud-ouest de la région. N'oublions pas que cet apport andin, **diaguita** sans doute, est corroboré par Oreste di LULLO, cf. *supra*, pages 58 à 61.

TABLEAU N°VI

1.4.10. CHRONOLOGIE DE LA CASTILLA (présustrats, substrats et adstrats indigènes)



1.5. DE LA SURVIVANCE DU QUICHUA A SANTIAGO

On a vu auparavant que Ricardo L.J NARDI fait des **quichuas** de **Catamarca** et de **Santiago** deux branches d'une même famille linguistique, fruit de la domination inca préhispanique, d'une part, dans les Andes, et d'autre part, sur les rives du **Dulce**, cependant on a peine à expliquer que le premier ait disparu à la fin du XIX^e siècle et que le second se soit maintenu jusqu'à nos jours.

En effet, l'emprise inca était au moins aussi forte dans les mines d'or et d'argent que dans ce comptoir du **Dulce**, patrie des **Juríes** et **Yuguitas**, alors comment expliquer deux trajectoires aussi dissemblables ?

Selon NARDI, on sait qu'à **Catamarca**, la langue du **Cuzco** pratiquée par les **Cuzqueros**, comme ils se qualifiaient eux-mêmes, a été vite ressentie comme une pratique dégradante par le reste de la population, à partir de la prohibition de la fin du XVIII^e siècle, alors qu'à **Santiago**, le **quichua** est aujourd'hui l'apanage de l'identité **santiagueña**.

Nous avons à cette énigme linguistique une explication climatique*¹, en effet, il faut savoir qu'à **Santiago**, comme cela a déjà été dit, les crues des deux grands fleuves peuvent prendre des dimensions dramatiques et que tout au long de leur histoire, la dernière fois, tout récemment, en 1972, les **santiagueños** ont dû trouver des stratagèmes pour survivre.

L'un d'entre eux consiste, lorsque les **ranchos** sont recouverts par les eaux, à se réfugier sur des monticules de terre, des sortes de tertres, de faible altitude, dans les vallées des fleuves, et à attendre tout simplement la décrue, qui peut tarder parfois des années.

C'est ce que l'on appelle des **albardones** et cette information livresque*² m'a été confirmée par mes amis de **Santiago**.

Les familles se retrouvaient donc repliées sur elles-mêmes, sans aucun contact avec le monde extérieur, entourées par les eaux pour certaines d'entre elles, elles étaient monolingues **quichua** ou, le plus souvent, bilingues, dans la Mésopotamie entre les deux fleuves; on comprend mieux à présent l'enracinement du **quichua** dû sans doute à ces isolements forcés, pendant lesquels on devait même oublier l'espagnol, puisqu'on n'en avait plus besoin pour les échanges économiques.

¹ L'argument de l'isolement géographique de **Santiago** ne peut en effet suffire. De fait, les montagnes de **Catamarca** sont encore plus isolées.

² AMARILLA Lisandro, *El Violín de Dios*, Ediciones Índice, **Santiago**, 1993.

Ce fut le cas pour la famille de Sixto PALAVECINO, traducteur du *Martín Fierro* en **quichua** et apôtre de la **CHACARERA**. Ce fut sans doute aussi le cas pour nombre de **Santiagoños** tout au long de la longue histoire des crues à **Santiago**.

1.6. IDIOSYNCRASIE DU SANTIAGUEÑO

Le **santiagoueño** est selon Elvio Aroldo AVILA*¹, un être à double face, celle de l'indigène résigné, triste et silencieux qui apparaît à travers l'hypocoristique **SHALACO** et l'expression « *HACERSE EL CHAMPI* », sur lesquels nous allons revenir, et, pour ceux qui prennent le temps de le connaître, il est le plus joyeux drille qui soit, plus andalou que l'Andalou lui-même, dans l'art de la fête.

On désigne en effet ainsi les habitants du **Río Salado**, hybridation entre l'apocope du radical espagnol **SALADO** < **SALA-**, dont le [s] initial est palatalisé de façon affective, et le suffixe du **quichua** **-CU** < **-CO** qui sert d'emphatique à la racine.

Dans cette hybridation et dans la réputation d'attardé, d'incivil et d'ignorant, se trouve toute la complexité du **santiagoueño**, à la fois indigène abattu et avec un sens de l'ironie bien espagnol, exprimée par les deux langues à la fois.

L'idiotisme suivant est encore plus révélateur, « *Hacerse el champi* », du nom **quichua** d'un coléoptère, c'est selon CANAL FEIJÓO, l'expression de la vivacité d'esprit du **santiagoueño**, avec toujours ce double aspect, le premier, celui d'un triste insecte, le second celui du petit malin qui observe les autres en se faisant passer pour un imbécile, ce qui équivaldrait donc à « *Hacerse el tonto, el desentendido* »*².

Voilà donc la deux fois double réalité du **santiagoueño**, d'aspect indolent, sans doute à cause de la chaleur, et d'esprit très vivace, voire mordant, d'une part, et indigène et espagnol d'autre part, avec d'évidentes connotations coloniales sous-jacentes.

Il est vrai que nous avons pu constater que le **santiagoueño** est bien souvent un Janus qui se révèle dans les moments d'émotion intense de la poésie, ou bien encore de la **chacarera**, mais qui peut apparaître triste au premier abord.

¹ EL LIBERAL, *Cómo habla el Santiagueño*, Santiago, 1988.

² Pablo KIRTCHUK, nous signale, toujours dans le registre parémiologique, ce proverbe qui souligne aussi la dichotomie du **santiagoueño** : « *El Santiagueño es lerdo, pero no es zonzo* », correspondance du 2 mai 1996.

De plus, puisqu'il manie deux langues, ou que ses ancêtres le firent, il se caractérise par une richesse idiomatique hors pair qui le singularise par rapport au reste de l'Argentine et que l'on retrouve là encore dans des expressions lexicalisées comme « ¡ *Santiagoño puras eses !* », à cause de la prononciation tendue de la dite consonne*¹, ou encore « ¿ *Santiagoño, qué no ?* », pour son utilisation abusive de cette locution adverbiale d'assertion*².

Pour son goût immodéré pour le fruit rouge et délicieux du **mishtol***³, on dit de lui « ¡ *Santiagoño mistolero !* », pour son sens de l'hospitalité et la beauté attachante de sa terre, on dit encore « *Santiago no tiene riendas pero ata* »*⁴, c'est sans doute vrai puisque me voici plongé corps et âme dans cette étude.

Le **santiagoño** se caractérise donc par son aspect double et contrasté, par son bilinguisme et toutes ses singularités culturelles.

Nous citerons pour la musique la **chacarera** endiablée*⁵, la **zamba**, son opposée, lente et nostalgique*⁶, et enfin, la **vidala***⁷ incantatoire accompagnée de la seule **caja**, ou grosse caisse.

Dans l'art culinaire, la liste est impressionnante*⁸, même les enfants ont leurs propres jeux : « *pallana, chigua, chumuco, yuto, etc.* »*⁹, et ceux des grands revêtent des aspects de carnaval, avec les « *trincheras y rezabales o velatorios del angelito* »*¹⁰, où le syncrétisme christiano-indigène est très vivace.

¹ Voir *infra* page 144.

² Voir *infra* page 200

³ **Mistol** < **Mishtol** : **Zisiphus mistol** : bel arbre au feuillage rond et touffu et dont le fruit rouge et sucré est employé dans la cuisine populaire ; il s'agit sans doute d'un mot d'origine **kakán**.

⁴ Il existe, selon Pablo KIRTCHUK, correspondance du 2 mai 1996, une variante de ce proverbe, on dirait aussi : « [...] *pero sujeta.* »

⁵ **Chacarera** < **Chacra** : 'champ de maïs' en Qh, plus le suffixe espagnol **-ero** pour désigner, tout d'abord le travailleur de la **chacra**, et ensuite, le chant et la danse qui ponctuaient la récolte.

⁶ **Zamba** : à ne pas confondre avec son homophone, la **samba** brésilienne, ici la graphie a des vertus distinctives.

⁷ **Vidala** : radical espagnol **vida**, plus suffixe Qh **-la**, diminutif et affectif, désigne ce chant et cette danse plaintifs et intimistes.

⁸ Voir *infra*, pages 244 à 251.

⁹ **Pallana** < **Pallaj** ' **juntar**' en Qh et suffixe Qh **-na**, jeu d'enfants qui consiste à rassembler sur le sol des haricots ou des pierres.

- **Chigua** : ce jeu, dont la connaissance ne se limite pas à **Santiago**, consiste à se passer une corde autour du cou et à tirer jusqu'à temps que l'adversaire, dans la même situation, cède. Se pratique accroupi, de dos ou de face, à deux ou à plusieurs. Mot d'origine incertaine...

- **Chumuco** < **Chumucu** ' oiseau aquatique et plongeur' ; jeu qui consiste à plonger en imitant cet oiseau ; mot d'origine **kakán**.

- **Yutu** ' perdrix' en Qh de **Santiago**, mais aussi, comme adjectif, ' **sin cola, rabón**'. De là, sans doute, le passage à **Yuto** ' **volantín, cometa, barrilete**' , ' cerf-volant', et au verbe **Yutiar**, avec le sens de ' faire l'école buissonnière et faire des bêtises, comme monter les ânes, en cachette'.

¹⁰ **Trinchera** : à partir de l'un des signifiés péninsulaires ' **desmonte hecho en el terreno**', 'défrichage', on est passé au lieu, en général découvert, où s'organise le dit bal du Carnaval, avec quelques troncs de bois pour la scène, et un terrain vague, pour la piste de danse.

Il a enfin tout un panthéon d'êtres surnaturels tels que le **Cacuy**, le **Sachayoj** ou encore le **Ckparilo** que nous vous invitons à découvrir dans le lexique consacré à ceux-ci*¹.

Un tempérament bien particulier en somme, qu'il exporte avec lui dans son émigration massive et forcée vers la capitale, qu'il fait perdurer et connaître bien au-delà de ses terres, la **chacarera** adaptée par les **rockeros** argentins constitue à cette égard un bon exemple ; il est tout aussi prolifique au niveau idiomatique puisque, selon Elvio Aroldo AVILA*², la **Real Academia Española** incorpore, dans son édition de 1984, 105 vocables argentins, dont la plupart trouvaient leur origine à **Santiago**, par exemple : « *mistol, chango, cacuy* », pour ne citer que les plus connus.

Santiago, c'est un peu le coeur méconnu de l'Argentine, à la fois humble et exubérant ; plus indigène et andalou que la par trop européenne Buenos Aires, une somme de singularités et de métissages qui nous rapproche sans doute beaucoup plus de la réalité de ce pays, qui se veut autre que ce qu'il est en réalité*³.

- **Rezabaile** : cette superbe fusion entre **rezar** et **baile**, n'apparaît dans aucun des lexiques argentins connus. La seconde désignation **velatorio del angelito** est plus connue et évocatrice, il s'agit d'une fête et d'une veillée funèbre, donnée à la mémoire d'un bébé, trop tôt disparu.

¹ Voir *infra*, pages 256 à 271.

² *Ibid.*, page 77.

³ Selon Emilio A. CHRISTENSEN, *ibid.*, page 94, l'humour lui-même du **Santiagoño**, un peu sournois et intimiste, est à opposer à l'humour du **porteño**, un tantinet agressif et cynique, on retrouve cette forme d'humour dans les **gatos** et **chacareras** bilingues de **Santiago**.

1.7. LA TONADA SANTIAGUEÑA

Nous entrons là dans un domaine tout à fait subjectif^{*1}, en l'absence d'analyse de spectre des intonations d'un **santiagoño** par rapport à un autre locuteur argentin ou sud-américain, à partir d'un énoncé donné, de plus, il faudrait multiplier les courbes pour obtenir un panel suffisant.

Puisqu'un tel travail n'a pu encore être réalisé, nous nous en remettons aux différents témoignages que nous avons recueillis.

Voici pour commencer celui de Maximina GOROSTIAGA qui rappelait la réaction d'un ami péruvien en visite à **Salavina** « ¡ *La gente de Salavina es igual que la de mi pueblo !* ».

On peut en effet penser que dans les zones de bilinguisme Qh / espagnol, à l'échelle des Andes centrales, on doit retrouver non seulement des modismes communs mais aussi des tonalités qui se ressemblent, d'ailleurs la plupart des témoignages s'accordent à confirmer cette ressemblance.

Emilio A. CHRISTENSEN par exemple^{*2}, signale l'exemple d'une jeune **santiagoña** résidant à Buenos Aires à qui les gens demandaient sans cesse si elle était **limeña**, et tous les autres témoignages s'accordent à dire la même chose, excepté celui de Elvio Aroldo ÀVILA^{*3} qui signale que la **tonada santiagoña** ressemble beaucoup à la mexicaine et fait aussi remarquer que les habitants les plus âgés de **Belén**, à **Catamarca**, ont la même intonation^{*4}.

Reste à tâcher de caractériser la dite **tonada**, selon CHRISTENSEN, elle est d'une cadence très douce et son rythme est uniforme, ce qui lui confère une certaine tendresse expressive^{*1}.

¹ Pablo KIRTCHUK remet en cause la subjectivité de la **tonada**, correspondance du 7 juin 1996, celle-ci serait « *descriptible en termes mélodiques objectifs* », selon lui, et il affirme qu'il est en mesure de mener des études précises à cet égard. Dont acte, et nous ne pouvons que solliciter et nous intéresser à ce genre d'études.

² *Ibid.*, page 94.

³ *Ibid.*, page 76.

⁴ Cette ville de **Catamarca** fut fondée par une expédition de **santiagoños** en 1558, dirigée par Juan PÉREZ de ZURITA, d'où sans doute les analogies entre les deux **tonadas**.

Cela ressemble fort au **glissando**^{*2} de **Tucumán**, on y perçoit un certain relâchement, mais on n'y retrouve pas cette volonté de prolonger les syllabes toniques comme à **Tucumán**, on a en effet l'impression d'un message monocorde, pour lequel il faut parfois prêter l'oreille pour tout capter.

Ce qui est sûr, c'est que les deux **tonadas** ne peuvent se confondre et il suffirait d'un peu de patience et de recherche pour les différencier, quant à la ressemblance avec le Pérou, la concordance des témoignages ne peut qu'attirer l'attention du chercheur.

Selon CHRISTENSEN toujours, citant CANAL FEIJÓO, l'ensemble des singularités de **Santiago** constitue un véritable faisceau d'identité, « *consiste en un juego integral de paisajes, costumbres, tonadas locales* »^{*3}.

C'est ce que nous venons de démontrer et si l'on ajoute à ceci les particularités ethnologiques et linguistiques^{*4}, cela fait de la province de **Santiago** un véritable réduit culturel et idiomatique que Ricardo ROJAS, cité par CHRISTENSEN, qualifie de « *isla filológica* »^{*5}, comme nous l'avons déjà signalé.

¹ *Ibid.*, page 94.

² Voir mémoire de maîtrise de juin 1992, page 58.

³ *Ibid.*, page 94.

⁴ La moindre particularité n'étant pas celle de la **CASTILLA**, désignation autochtone du castillan métissé de **quichua**, là encore une subtile forme d'auto-dérision, voire de provocation... Prononcez [kas'tiza].

⁵ *Ibid.*, page 8.

1.8. SANTIAGO, L'ILE LINGUISTIQUE DU N.O.A.

Il suffit à présent de consulter la CARTE N°3, page 19, pour concevoir à quel point le réduit idiomatique de **Santiago**, inscrit dans la Mésopotamie locale, constitue une sorte d'Aleph à l'échelle du continent latino-américain, à quelques 2000 km de son foyer originel, le **quichua chinchay** de la côte centrale du Pérou. Une sorte d'îlot linguistique, c'est un peu, toutes proportions gardées, comme si l'on parlait français en Galicie polonaise, mais, dans ce cas, des études telles que celle-ci auraient déjà été réalisées.

A l'échelle de la province elle-même, il suffit de consulter cette fois les cartes n°1 et 10, pour constater que le foyer de bilinguisme suit les sinuosités des deux grands fleuves, en s'effilant vers le nord, une île en plein milieu de la province qui correspond à l'aire ancienne des **Juríes**.

Tous ces détails cartographiques ont inévitablement attiré notre attention depuis le début de notre étude en 1989, d'où la volonté de focaliser sur ce réduit bien précis, pour analyser enfin à fond les interférences entre les deux langues.

En effet, plus de quatre siècles de contacts ont sans doute laissé des traces, dans ce contexte d'isolement de la région par elle-même, et de petits foyers bilingues isolés souvent par les crues.

D'où la création d'une langue nouvelle, qu'ils dénomment **CASTILLA***¹, comme résultante de ce contact permanent et de l'isolement, qui contribua aussi grandement au maintien des archaïsmes, on pourrait comparer, là encore toutes proportions gardées, le maintien de ceux-ci à la survivance de la langue et des coutumes gaéliques dans les îles Aran, de l'extrême ouest irlandais.

La **castilla** est donc la langue identitaire de cette île linguistique, dans laquelle l'espagnol reste dominant, mais où le **quichua** s'insinue dans tous les domaines, et bien plus qu'on ne l'a dit jusqu'à présent, et où les archaïsmes servent de repères pour donner la véritable dimension de cette langue, à la fois figée par son isolement selvatique*² et en perpétuelle évolution grâce à la complémentarité des deux langues*³.

¹ Voir note n°4 page 105, voir aussi *Chronologie de la Castilla*, page 98.

² Emilio A. CHRISTENSEN, *Ibid.*, page 95, déclare à propos de cet isolement naturel : « *la provincia selvática no sabe salir de sí : concluye en sí misma.* »

³ En effet, l'espagnol est analytique, mais admet tout à fait la suffixation synthétique du **quichua** et, au contraire, le **quichua** peut modifier son agglutination de base par un ordonnancement plus analytique.

De plus, ce réduit idiomatique ne se contente pas de son bassin de création, il transcende les frontières grâce à la **chacarera** et à l'émigration, l'îlot linguistique s'impose en effet en dehors de son aire, l'exemple des 105 vocables **santiagoueños** adoptés par l'Académie espagnole n'étant pas des moindres pour démontrer qu'il y a bien irradiation, comme se plaît à le souligner Elena Malvina ROJAS*¹.

Mais rendons à Domingo A. BRAVO ce qui lui appartient, on peut supposer que cette île linguistique aurait à terme disparu, comme ce fut le cas à **Catamarca**, à cause de l'émigration massive, due elle-même au manque de ressources économiques de la région. Selon Jorge ALDERETES, malgré la vivacité démographique des zones bilingues que nous avons déjà exposée*², on remarquait avant la création des écoles bilingues, un vieillissement de la population parlant encore **quichua**, qui fut heureusement enrayé par l'institution officielle du **quichua** comme langue régionale en 1985.

Quoi qu'il en soit, cette île est aussi un véritable laboratoire interlinguistique, où l'espagnol se créolise par rapport à la norme péninsulaire, et le matériel ne manque pas pour démontrer, tout d'abord, que c'est le **quichua** qui a modelé l'Espagnol à tous les niveaux de la langue, c'est ce qui va nous occuper dans la deuxième partie de cette étude.

¹ Voir conférence du 15 août 1995 à l'U. N. T., enregistrement vidéo du même jour.

² Voir *supra* page 21, note n°1.

1.9. CONCLUSION

Nous avons sans doute péché par excès quant à la notion d'insularité continentale de **Santiago**, mais toutes les approches faites jusqu'alors mettent en relief la dite notion, qui justifie aussi le titre choisi, sans oublier que ce foyer a aussi des vertus d'expansion, idiomatique et culturelle, induites par le bilinguisme.

En effet, l'étude géographique a confirmé l'insularité de cette Mésopotamie clairement délimitée autour des deux grands fleuves, de plus, la géologie confirme elle-aussi la réalité de mer intérieure, d'où sans doute la désignation toponymique choisie par les Espagnols*¹ et le développement insolite des termes maritimes ou aquatiques dans la région.

L'étude démographique, quant à elle, a mis en relief l'existence d'une certaine vivacité dans les zones bilingues qui collent elles aussi à la réalité orographique.

L'étude archéologique a démontré que l'on pouvait établir des relations entre la plaine de **Santiago** et le monde andin, c'est le cas pour la céramique à la grecque ophidique, c'est le cas aussi pour les travaux d'irrigation des **Juríes** que l'on peut comparer à ceux des Incas.

L'étude ethnolinguistique a été en la matière encore plus probante, puisque l'on a pu démontrer que les **Juríes** étaient sans doute d'origine andine, que leur civilisation supérieure s'apparentait à celle des Incas, et qu'enfin, leur langue, le **tonocoté**, était sans doute une branche du **kakán**, lui-même dérivé du **quichua chinchay** de la côte centrale du Pérou.

Nous avons démontré enfin que cette insularité était manifeste dans la pratique quotidienne d'une créolisation de l'espagnol : la **castilla**, fruit du métissage entre le **quichua** présubstratique **chinchay** et les autres **quichuas** et le superstrat espagnol qui reste malgré tout dominant, et qu'elle l'était tout autant à travers une idiosyncrasie très particulière, dont la manifestation la plus identitaire est sans doute la **tonada**.

Mais nous avons surtout remis en cause les limites mêmes du **Collasuyu**, en faisant de **Soconcho** la capitale du Royaume de **Tucma**, marche la plus orientale de l'Empire inca, et partant, renforcé la thèse du substrat qui était niée absolument par les instances officielles du **quichua** de **Santiago***².

¹ **SANTIAGO DEL ESTERO**, littéralement, ' Saint Jacques de l'Estuaire'. Voir les termes de **bañados**, **Barcos**, **abra**, **Laguna Mar Chiquita**, **Río Salado**, **Pozo Yaku (eau en Qh)**, **Termas**, **Esteros**, **Cañadas**, etc.

² L'existence de ruines incas à **LAS PIRUAS**, et la ressemblance entre le toponyme et l'ancienne désignation de **piruanos** ou péruviens participe de cette remise en cause.

Nous savons pertinemment que ces deux derniers éléments font, et feront, l'objet de nombreux débats*¹ et n'avons pas la prétention d'y avoir mis un terme, pour le moins, nous avons eu le mérite de défendre une thèse que la logique semble soutenir.

En effet, et D.A. BRAVO lui-même en est conscient, on ne peut faire de **Santiago** une réalité linguistique détachée de tous les référents extérieurs, ce réduit idiomatique, pour isolé et extraordinaire qu'il soit, ne peut être que la résultante d'un long processus de contacts entre les cultures pré-incasiques, incasiques et locales. Nous pensons l'avoir démontré à maintes reprises, de plus, les nombreuses traces qu'a laissées l'idiome de l'Inca dans le parler local ne peuvent se réduire à des influences posthispaniques. **Santiago** était depuis des temps très reculés une province bilingue, voire trilingue, sa position de carrefour, d'État-tampon, entre les cultures andines et atlantiques ne pouvait que faciliter ces contacts permanents.

¹ Le superstrat Qh n'est pas, selon Pablo KIRTCHUK (correspondance du 2 juin 1996), si paradoxal si on le compare au superstrat normand en Angleterre, dû à l'invasion de Guillaume le Conquérant. Cette remarque est tout à fait juste, avec une différence fondamentale, le superstrat normand n'a pas fait souche à partir d'un substrat, ou d'un présubstrat, comme à **Santiago**, sa prégnance est donc sans doute, beaucoup moins évidente, dans l'anglais actuel.

De plus, il ne s'agit pas d'une langue pratiquée encore de nos jours, mais plutôt d'une série d'emprunts, comme ceux du germain en français ou encore en espagnol.

Enfin, ce qui est « paradoxal », c'est qu'il se soit maintenu, alors que le substrat Qh dans le N.O.A. a disparu...

CHAPITRE 2

2. DES INFLUENCES DU QUICHUA SUR L'ESPAGNOL DE SANTIAGO p 113

2.1. ASPECT PHONOLOGIQUE..... p 113

2.1.1. CONSIDERATIONS GENERALES..... p 113

2.1.2. PHONOLOGIE DU **PROTOQUECHUA** (1) p 116

2.1.3. TABLEAU PHONOLOGIQUE DU **QHECHUA** DE CUZCO (1).. p 120

2.1.4. TABLEAU PHONOLOGIQUE DU **QUICHUA** DE STGO..... p 122

2.1.5. TABLEAU PHONOLOGIQUE DU CASTILLAN MEDIEVAL *... p 128

2.1.6. TABLEAU PHONOLOGIQUE DU CASTILLAN MODERNE*..... p 130

2.1.7. TABLEAU PHONOLOGIQUE DU PARLER DE SANTIAGO : LA CASTILLA p
131

2.2. INFLUENCES PHONOLOGIQUES..... p 133

2.2.1. LE CAS DES VOYELLES CENTRALES /e,o/..... p 133

2.2.1.2. LES ALTERNANCES [e/i]..... p 133

2.2.1.3. LES ALTERNANCES [o/u]..... p 137

2.2.1.4. LE CAS DES OCCLUSIVES SONORES..... p 140

2.2.1.5. LE CAS DU /s'/ **ACANALADO**..... p 142

2.2.1.6. LE CAS DE LA FRICATIVE PALATALE SOURDE /s/ /S/ p 145

2.2.1.6.1. FORMATION D'HYPOCORISTIQUES p 147

2.2.1.6.2. FORMATION DE TOURNURES AFFECTIVES..... p 147

2.2.1.7. LE CAS DE LA FRICATIVE PALATALE SONORE /z/..... p 148

2.2.1.8. LE CAS DE LA FRICATIVE PALATALE /r/ p 151

2.2.1.9. CONCLUSIONS.....	p 154
2.3. TRANSCRIPTIONS PHONETIQUES	p 156
2.3.1. TEMOIGNAGES ORAUX	p 156
2.3.2. CANCIONERO , CONTES ET PROVERBES	p 158
2.3.3. PROSE ET POESIE GAUCHESQUES DE SANTIAGO	p 161
2.3.4. PROSATEURS CONTEMPORAINS	p 164
2.4. ASPECT MORPHOSYNTAXIQUE.....	p 167
2.4.1. PROPOS LIMINAIRES	p 167
2.4.2. LES EMPLOIS PRONOMINAUX	p 170
2.4.2.1. LE PRONOM INTERROGATIF : « ¿ DE CÓMO ? ».....	p 170
2.4.2.2. L'EMPLOI DU PRONOM EXCLAMATIF « DIÁNDE »	p 171
2.4.2.3. L'EMPLOI DU PRONOM REFLECHI « SE » POUR « NOS »....	p 172
2.4.2.4. L'EMPLOI DES PRONOMS CATAPHORIQUES.....	p 174
2.4.3. LES EMPLOIS SUBSTANTIVAUX	p 176
2.4.3.1. L'EMPLOI RECURRENT DES DIMINUTIFS.....	p 176
2.4.3.2. LE CAS DES HYPOCORISTIQUES	p 177
2.4.3.3 SUFFIXES DE DERIVATION QUICHUAS	p 180
2.4.4 LES EMPLOIS VERBAUX.....	p 182
2.4.4.1 LE GERONDIF A VALEUR CAUSALE	p 182
2.4.4.2. AUTRES CALQUES SUR LE GERONDIF QUICHUA	p 183
2.4.4.3 L'EMPLOI DE HACER COMME VERBE IMPERSONNEL.....	p 186
2.4.4.4 L'EMPLOI DE L'INFINITIF HYBRIDE « MAVER »	p 188
2.4.4.5 L'EMPLOI DU PLUS QUE PARFAIT D'IMPREVISION ET DE RECIT	p188
2.4.4.6 CALQUES DE SEQUENCES ORATIONNELLES QUICHUAS ..	p 190
2.4.4.7 L'EXPRESSION DU SALUT EN CASTILLA	p 193
2.4.5 LES EMPLOIS ADVERBIAUX	p 195
2.4.5.1 L'EMPLOI DE « NOMÁS »	p 195

2.4.5.2 L'EMPLOI DE L'ADVERBE DE TEMPS « RECIÉN »	p 197
2.4.5.3 LA LOCUTION ADVERBIALE D'ASSENTIMENT ¿ QUÉ NO ?p	200
2.4.5.4 REDOUBLEMENT D'ADJECTIFS ET D'ADVERBES.....	p 202
2.4.5.5 LA LOCUTION ADVERBIALE DE YAPA.....	p 204
2.4.6 CONJONCTIONS ET INTERJECTIONS.....	p 207
2.4.6.1 LA CONJONCTION NAY	p 207
2.4.6.2 L'EMPLOI DE L'INTERJECTION ¡OJALA.....	p 208
2.4.6.3 L'EMPLOI DE L'INTERJECTION ¡ ANCHUY !	p 209
2.4.7 L'EMPLOI DES « MOTS OMNIBUS »*.....	p 210
2.4.7.1 LE CAS DE LA CHEVILLE DU DISCOURS ESTÉ.....	p 210
2.4.7.2 LE CAS DE L'INTERJECTION CHE.....	p 212
2.4.8 CONCLUSIONS	p 215
2.5 ASPECT LEXICAL.....	p 218
2.5.1 INTRODUCTION	p 218
2.5.2 CLASSIFICATION DES DIFFERENTS EMPRUNTS ET HYBRIDATIONS DU QUICHUA A L'ESPAGNOL	p 220
2.5.2.1 TOPONYMIE	p 220
2.5.2.2 PHYTONIMIE	p 227
2.5.3 ZOONOMIE	p 233
2.5.3.1 ORNITHOLOGIE.....	p 233
2.5.3.2 ENTOMOLOGIE.....	p 239
2.5.4 US ET COUTUMES.....	p 244
2.5.4.1 ALIMENTS	p 244
2.5.4.2 VÊTEMENTS	p 251
2.5.4.3 MUSIQUE	p 252
2.5.4.4 CROYANCES	p 256
2.5.4.4.1 PROPOS LIMINAIRES.....	p 256
2.5.4.4.2 LEXIQUE DES ETRES SURNATURELS.....	p 256
2.5.5 CONCLUSIONS.....	p 271

2. DES INFLUENCES DU QUICHUA SUR L'ESPAGNOL DE SANTIAGO

2.1. ASPECT PHONOLOGIQUE

2.1.1. CONSIDERATIONS GENERALES

Nous allons comparer les différents systèmes phonologiques des langues concernées par ce phénomène de bilinguisme, depuis le **protoquechua** reconstruit par TORERO et PARKER*¹, jusqu'au parler de **Santiago**, parfaitement décrit par NARDI et AVILA*².

Nous passerons ensuite au **quichua** de **Cuzco** dont la phonétique a été décrite par LARA et LIRA*³, puis à celui de **Santiago** parfaitement défini par ALDERETES et NARDI*⁴, mais il nous faudra tout d'abord resituer ce **quichua** dans la famille des dialectes **quechuas** grâce au tableau de Jorge ALDERETES que nous incluons à la fin de cette introduction*⁵.

Nous comparerons aussi, bien entendu, les systèmes phonologiques du castillan moderne et médiéval, décrits par Bernard DARBORD et Bernard POTTIER, avec ceux de la **castilla** et du Qh actuels de **Santiago**.

¹ PALOMINO Rodolfo Cerrón, *Lingüística quechua*, Talleres Gráficos del Centro Bartolomé de las Casas, CUZCO, 1987, page 99, page 128. Cet auteur présente et compare les deux reconstitutions de TORERO et PARKER.

² NARDI Ricardo L.J., *El quichua de Catamarca y la Rioja*, *cf supra* page 39, note n°1.

AVILA Elvio Aroldo, *Cómo habla el Santiagueño*, Agencia Periodística CID, B.S.A.S., 1991.

³ LIRA Jorge A., *Diccionario kechuwa-español*, *cf supra*, page 63, note n°3.

LARA Jesús, *Diccionario qheshwa-castellano-quechwa*, Cochabamba, Ed Los Amigos del Libro, 1978.

⁴ ALDERETES Jorge, *El quechua de Santiago del Estero*, *cf supra*, page 6, note n°1.

⁵ *Ibid.*, page 59.

Mais nous ne pouvons résister à la tentation d'introduire cette première partie, qui traitera des influences phonologiques du **quichua** sur l'espagnol, par une citation de Fray Domingo de SANTO TOMÁS*¹ qui disait des différentes variantes dialectales du **quichua** :

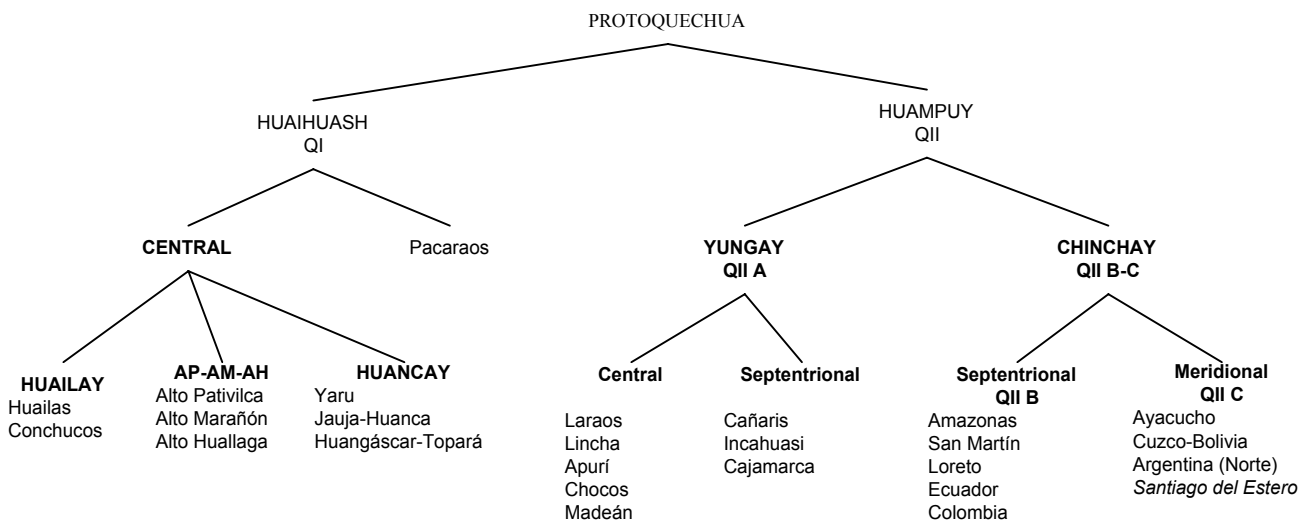
« dōde vemos q una misma l@gua hablada de diversas naciones y g@tes, cada uno la habla y pronuncia cōforme a la pronunciaciō de la suya propia materna ... »

C'est-à-dire, qu'en fonction du substrat de base de la région concernée par l'invasion linguistique, on constate qu'effectivement les bilingues Qh / espagnol ont modifié, dès le début de la période de contact, l'espagnol des conquérants en fonction de leur langue maternelle. C'est un phénomène immuable en dialectologie, et nous allons en mesurer les conséquences en comparant tous les systèmes phonologiques concernés.

¹ *Grammatica*, 1560, cité par Cerrón PALOMINO, *Ibid.*, page 84. Voir aussi chronologie de Qh, page 36.

TABLEAU N°7

CLASSIFICATION DES DIALECTES QUECHUAS



Source : Jorge ALDERETES.

2.1.2. PHONOLOGIE DU PROTOQUECHUA (1)

TABLEAU N° 8

	Labiales	Dentales	Palatales	Velaires
Occlusives	p	t	ç C (2)	k q (3)
Fricatives	s		s (5)	h (4)
Nasales	m	n	n (6)	
Liquide	l (7)			
Vibrante	r (8)			
Semi-consonnes	w	y (9)		
Voyelles	i		u (10)	
	a			

(1) : Nous avons inclus, en lieu et place de ce tableau, un inventaire phonologique du **runasimi**, dans notre mémoire de D.E.A à la page 16. Celui-ci était basé sur la variante **cuzqueña** qui apparaîtra en deuxième position dans cette étude phonologique. Le tableau ci-dessus est inspiré de la reconstruction de PARKER*¹, avec quelques remarques de TORERO*².

(2) : Il s'agit là d'une reconstruction intermédiaire, selon Cerrón PALAMINO*³, en effet, on peut supposer qu'au départ, il n'y avait qu'une affriquée palatale, la rétroflexe /C/ et que nous avons là un phénomène rétroflexe et son corrélat non rétroflexe qui se phonologisera ensuite.

¹ PARKER Gary J., *Comparative quechua phonology and grammar II : protoquechua phonology and morphology* pages 123 à 147.

² TORERO A., *Los dialectos quechuas*, Separata de ANALES CIENTÍFICOS de la Universidad Agraria de Lima, 1964.

³ *Ibid.*, page 100.

Les deux variantes fusionnèrent en /ç/ non rétroflexe dans le groupe II de TORERO : Equateur, **Ayacucho**, **Cuzco**, ainsi qu'à **Santiago**. A noter la différence de signographie avec les linguistes du **quechua**. Selon nous, la non rétroflexe, connue du castillan, doit se signaler ainsi /C/, alors que ce signe symbolise la rétroflexe, selon Cerrón PALOMINO*¹.

(3) : Le **protoquechua** possédait une occlusive postvélaire sourde /q/ qui s'est maintenue en Qh de **Santiago**, tout comme la vélaire /k/. Par contre ces deux phonèmes ont fusionné en /k/ dans les dialectes d'Equateur et d'**Amazonas**. Là encore le Qh de **Santiago** est plus conservateur. Voir aussi la note n°10 pour les influences coarticulatoires de la postvélaire /q/ sur les voyelles /i, u/.

(4) : Le **protoquechua** possédait un phonème aspiré glottalisé, qualifié de fricative glottalisée par Cerrón PALOMINO*², qui équivaldrait à la **jota caribeña**. Ce phonème, en distribution déficiente, et au statut phonologique marginal, toujours selon cet auteur, a disparu des dialectes du Nord du Pérou, mais aussi de **Santiago**. Il apparaissait en position initiale, et parfois à l'intervocalique, comme dans les dialectes centraux : **Junín**, **Ayacucho** et **Cuzco**, pour lesquels le /s/ initial s'aspire en /h/ qui se confond avec le /h/ originel. A **Santiago**, l'initial a disparu : /hawa/ > /aa/ ' **afuera**', et l'intervocalique s'est transphonologisé en /x/ par influence de l'espagnol : /uhu/ > /uxu/ ' **tos**'.

(5) : On peut supposer que le proto-idiome possédait deux sifflantes, une alvéolaire /s/ et une palatale /ʃ/, opposition qui se conserva dans les dialectes du Centre et du Nord, ainsi qu'à **Santiago**, où la palatale apparaît tant en position implosive qu'explosive. Celle-ci disparut par contre des dialectes d'**Ayacucho** et de **Cuzco**, ce qui là encore démarque bien le Qh de **Santiago** d'une simple influence superstratique **cuzqueña**.

¹ Voilà ce que dit du phénomène rétroflexe du **protoquechua**, Pablo KIRTCHUK, correspondance du 2 mai 1996 : « la rétroflexe du P.Q. s'est confondue en S.D.E. avec la non-rétroflexe /ç/. Rétroflexe, cela veut dire que /C/, prononcé à peu près comme [tr], contrastait avec /ç/ = [tʃ]... »

² *Ibid.*, page 18.

(6) : Trois phonèmes nasaux en **protoquechua**, qui se sont maintenus dans tous les dialectes, sauf à **Ancash** où le /n/ s'est dépalatalisé en /n/. A **Santiago**, on remarque, au contraire, une palatalisation de /n/ devant /C/ ou /y/ par assimilation du point d'articulation.

(7) : /l/ : cette latérale palatale sonore était connue du **protoquechua**, elle a la même articulation qu'en castillan, il y eut tout d'abord délatéralisation puis palatalisation à **Santiago** en /z/, comme dans le nord du Pérou, dans le dialecte de **Cajamarca**, et en Equateur. L'hypothèse des **mitmas** entre le nord et le sud de l'Empire se voit là encore confirmée.

(8) : Le protophonème /r/ s'est maintenu dans les dialectes centraux : **Ayacucho** et **Cuzco**, à **Huanca**, il s'est transformé en liquide /l/. Dans les dialectes de l'Equateur d'**Amazonas** et à **Santiago**, on remarque une fricatisation en position initiale > /r/, fricative apico-prépalatale rétroflexe sourde, dans des emprunts à l'espagnol, ainsi que dans des lexies sans doute **kakán** : /ron ron/ ' **picaflor**'. Là encore, on remarque la parenté entre le Qh de **Santiago** et ceux du nord, de plus, il convient de noter que le même phénomène de fricatisation s'est produit dans la **castilla** par rapport à l'espagnol péninsulaire. Le phonème vibrant peut aussi se transformer en liquide à **Santiago** : **rokro** > **lokro**, tout comme à **Huanca**.

(9) : Le **protoquechua** possédait bien deux semi-consonnes /w,y/ qui se sont maintenues dans tous les dialectes, à **Santiago**, la première chute entre deux -a- : **hawa** > **aa** ' **afuera**' ; **tawa** > **taa** ' **cuatro**', etc. Quant à la seconde, elle chute entre le /i/ et une autre voyelle : **tiyay** > **tiay** ' **estar, haber, existir**', elle disparaît aussi entre deux /a/ avec le suffixe verbal **-naya** qui indique le « *désir ou l'imminence de quelque chose* » : **paranayan** > **paranaan** ' **quiere llover**', **mikunaan** ' **quiere comer**', voir à ce sujet les métagoges citées dans la partie consacrée aux calques sur le gérondif Qh*¹.

(10) : Selon TORERO il y avait en **protoquechua**, trois voyelles simples et trois voyelles longues /a/a : ; i/i : ; u/u : /, mais selon PARKER, il s'agissait plutôt de trois voyelles, plus un phonème supra-segmental de quantité vocalique , c'est la thèse généralement admise.

¹ La chute des semi-consonnes entre voyelles identiques a été étudiée de façon approfondie par Pablo KIRTCHUK*^A, à noter aussi que selon cet auteur, /aa/ est parfois réalisé [a:]; voir métagoges en *infra*, page 187. Les deux points symbolisent la longueur de la voyelle.

^A Voir *bib.*, n°1, pages 97, 98.

Quant à la présence de deux voyelles intermédiaires [9,A], elle apparaît clairement conditionnée à celle de l’occlusive postvélaire /q/, qui la prédétermine en **protoquechua**, comme dans le dialecte de **Santiago**. En effet, on remarque que dans les dialectes où /q/ s’est vélarisé en /k/, ces variantes combinatoires ont disparu. On les retrouve, en dehors de ce contexte, dans les emprunts à l’espagnol : **bueno**, mais aussi dans des lexies Qh qui ont subi l’influence phonétique de l’espagnol : **upa** > **opa** ‘**tonto**’, et, encore plus intéressant, dans des lexies d’origine **kakán**, si tant est que ce terme convienne, en contact direct ou indirect avec l’occlusive vélaire /k/ : **chelko** ‘**lagartija**’ ; **erke** ‘**instrumento de música**’. On peut supposer alors que le substrat local est bien une variante archaïque du Qh **chinchay**, qui a perdu la postvélaire /q/ au profit de la vélaire /k/, comme c’est le cas dans les dialectes Qh d’Equateur et d’**Amazonas**, ce qui conforte aussi la thèse des **mitmas**.

2.1.3. TABLEAU PHONOLOGIQUE DU QHECHUA DE CUZCO (1)

TABLEAU N°9

Abréviations :

- sde. : sourde.
- asp. : aspirée.
- expl. : explosive (ou glottalisée).
- son. : sonore.

	Labiales (son)			Dentales (son)			Palatales (son)			Vélaires (son)		
	Sde.	asp.	expl.	sde.	Asp.	expl.	sde.	asp.	expl.	sde.	asp.	expl.
Occlusives (2)	p	ph	p'	t	th	t'				k	kh	k'
										q	qh	q'
Fricatives	s						ç	çhh	çh'			
							s	(2)	sh'			
Nasales	m			n			n					
Vibrante	(2) r											
Liq/lat. Vs cent							l/y			(3)	w	
Voyelles fermées							i			u		
							(4)			(4)		
Semi-ouvertes												
Ouvertes	a											

(1) Remarques tirées de Jesús LARA : *Diccionario Qheshwa-Castellano-Qheshwa*, Ed. Los Amigos del libro, Cochabamba, 1978.

(2) Toutes les occlusives sourdes ainsi que l'affriquée palatale /ç/ ont des corrélats phonémiques aspirés et glottalisés, ex : /q/ (postvélaire), /qh/, /qʰ/, par influence de l'**aimará**.

Le /s/ a aussi un corrélat glottalisés : /shʰ/.

Le /r/ est une vibrante alvéolaire simple.

(3) /w/ continuative sonore, labio-vélaire, équivalente au /w/ de l'anglais, ex : war.

(4) /i,u/ ont pour variantes combinatoires, les semi-consonnes [j,w] et les semi-voyelles [i,u] ainsi que les deux voyelles intermédiaires, (semi-ouvertes), [ɨ,ʌ], toutes deux lâches (ou centralisées), et respectivement transcrites par -ë-, -ö-, conditionnées par la présence de la postvélaire /q/.

2.1.4. TABLEAU PHONOLOGIQUE DU QUICHUA DE STGO

TABLEAU N°10

Remarque : les phonèmes soulignés sont empruntés à l'espagnol.

	Labiales	Dentales	Palatales	Vélaires	
Occlusives	p <u>b</u>	t (1) <u>d</u>	k		g q (2)
Fricatives	<u>f</u> (3)	s' (4)	ç (6) s(5) r (7) z	<u>x</u> (8)	G (9) J (10)
Nasales	m	(11) n	(12) n		
Vibrante	(13) r				
Liquide	(14) l				
Semi-consonnes	w (15)	y (16)			
Voyelles fermées			i	u	
Semi-ouvertes			<u>e</u> (17)	<u>o</u>	
Ouvertes			a		

(1): Jorge ALDERETES inclut dans son inventaire des occlusives des phonèmes sonores /b,d,g/, qui effectivement appartiennent au système actuel, cependant, il nous semble qu'il ne peut s'agir que d'emprunts à l'espagnol : **boliakuy** < **volver** ou au **kakán** : **simból** ' **árbol**', lui-même altéré par l'espagnol, comme c'est le cas des lexies Qh qui présentent cette occlusive sonore: **libes** < **liwiy** ' **boleadoras**'. On voit donc que, la semi-consonne /w/ du **protoquechua** s'est fermée en [b] et que le contraire s'est produit, dans le passage de l'espagnol au Qh de **Santiago** : **servir** > **sirwiy**, **deber** > **dewey**, etc. Le /d/ en contact avec /n/ est, quant à lui, une sonorisation du /t/ du **protoquechua**, comme dans **kuntur** > **kondor**, ou emprunt, comme dans **dominiku** : **picaflor** ; le /g/ est analysable de la même façon : **uturunku** > **uturungu** ; **nigri** ' **oreja**'.

La graphie -gg- quant à elle correspond à la fricative /G/, voir note n°9.

(2) : L'opposition entre la vélaire et la postvélaire témoigne de l'ancienneté du dialecte de **Santiago**, proche en ceci du **protoquechua** ; l'absence de phonèmes glottalisés et aspirés parmi les occlusives et fricatives, comme c'est le cas dans le dialecte de **Cuzco**, s'oppose à la théorie du superstrat **cuzeño**, qui aurait dû les transmettre au début du XVI^e siècle, puisqu'il en avait hérités, par influence de l'**aimará**, au siècle précédent. A noter aussi que la postvélaire /q/, comme en **protoquechua**, conditionne la présence des voyelles centrales [9,A] graphiées -ë,ö-, allophones de /i, u/. Cette ouverture peut se produire en contact direct avec la postvélaire : **qullqi** > **qollqe** 'plata, dinero', ou avec entre les deux phonèmes, les consonnes suivantes : /n,r,s,l,y/ : **sinqa** > **senqa** 'nariz' ; **pirqa** > **perga** 'pared' ; **ishqun** > **eshqon** 'para' ; **allqu** > **allqo** 'perro' ; **qaaptiyqa** > **qaapteyqa** 'si yo veo', etc. Le degré de fermeture de la voyelle étant proportionnel à la proximité avec la postvélaire. On ne trouve qu'exceptionnellement les voyelles hautes /i,u/ en contact avec la postvélaire /q/ : **pishqa** : **cinco**. A noter aussi qu'en position implosive, la postvélaire se fricativise en [J] : **taqsay** : **[taJsay]** : "lavar". La vélaire subit le même sort et s'assimile à la jota : **pachak** : **[paçax]** : "tiempo, espacio", dans la même position d'archiphonème.

(3) : /f/ est clairement un emprunt à l'espagnol, il semble résulter aussi d'un affaiblissement du /p/ implosif du **protoquechua** comme dans **ñoqap** > **noqaf** 'yo' ; **llapsa** > **llafsa** 'delgado', etc. Il s'agirait donc, en ce cas seulement, d'un allophone de /p/ > [f], en position d'archiphonème, et partant de faiblesse ; le [f] est en ce cas bilabiale et non pas labiodentale comme en espagnol, et de plus, il tend à l'occlusivité selon NARDI*¹. Quoiqu'il en soit, les deux réalisations possibles du /f/ ne s'opposent pas phonologiquement, elles fluctuent en distribution complémentaire. Il s'agit donc de variantes combinatoires.

¹ *El quichua de Catamarca y de la Rioja, ibid.*, page 249.

(4) : /s'/ phonème fricatif alvéolaire sourd, se maintient à l'initiale par rapport au **protoquechua**, alors qu'il chute en s'aspirant en **cuzqueño** : **saa** ' encima, arriba' ; **su** ' uno, otro' , etc. Mais le plus important quant à ce phonème est sans aucun doute son articulation dite **acanalada**, en effet, celui-ci, même à l'implosive, ne s'affaiblit pas, son articulation reste tendue, caractéristique que l'on retrouve dans la **castilla**. De là l'apostrophe /s'/ pour le différencier du /ʃ/ castillan, de même articulation, qui s'affaiblit en position d'archiphonème, dans l'ensemble du monde hispanique, sauf à **Santiago**. Il s'agit sans doute d'un héritage direct du Qh de **Santiago**, sa zone d'articulation, légèrement en retrait par rapport au /s/ dorsodental d'Amérique Latine, semble le rapprocher du /ʃ/ castillan, d'où peut être la réputation de casticisme de la **castilla** ; il n'en est rien, il s'agit plutôt d'un emprunt phonétique au **quichua** de **Santiago** ; cependant, on remarque que l'affaiblissement du /s/ implosif a lieu aussi à **Santiago**, sans doute par influence, cette fois ci, de l'espagnol d'Argentine. Mais ces cas sont rares, comparés à la constante articulation **acanalada**, du « *santiagueño puras eses* ».

(5) : /s'/ et /s/ sont tous deux qualifiés de phonèmes **acanalados** par NARDI*¹, la fricative palatale sourde est présente depuis le **protoquechua**, elle était connue aussi du castillan de la Conquête, ce phonème est présent tant en position implosive qu'explosive : **shishi** ' hormiga', **shikshi** ' comezón', etc. Il peut résulter aussi de la perte d'occlusivité de /ç/ : **achka** > **ashka** ' mucho' ; **uchpa** > **ushpa** ' ceniza', ou encore de l'apocope du suffixe pluralisateur **-chis** > **-sh** en position finale. Et enfin, il peut s'agir de l'assourdissement de /z/, là encore en position implosive : **allpa** > **ashpa** ' tierra, suelo' ; **atallpa** > **atashpa** ' gallina', etc. On remarque donc que dans la zone fricativo-palatale, les trois phonèmes présents /ç,s,z/ établissent des corrélations entre eux, avec une domination très nette de la fricative palatale sourde /s/, sans doute par un phénomène d'économie articulatoire.

¹ *Ibid.*, page 249.

(6) : /z/ fricative palato-alvéolaire sonore, résulte de la délatéralisation du /l/ du **protoquechua**, avec conservation parallèle de la liquide centrale /y/, ce phénomène connu aussi du Qh de **Chimborazo**, en Equateur, passa à l'espagnol local, la **castilla**, ce qui autorise à croire là encore à un calque phonétique, c'est d'ailleurs ce que dit Ricardo L.J. NARDI*¹ : « *Este hecho nos hace pensar que tal norma se difundió del quichua al español regional.* » Il conviendrait aussi de vérifier si la même norme est passée dans le parler espagnol de **Chimborazo**.

(7) : /r/ phonème fricatif apicoprépatalal rétroflexe sonore, avec tendance à l'assourdissement, procède à la fois d'emprunts à la **castilla** où le /R/ vibrant se fricatisé aussi : **carro** = [karo], mais aussi de mots assimilés au Qh local, mais procédant sans doute du **kakán** : **raku** 'grueso', **ruwa** 'especie de ave' ; **rokoko** 'variedad de sapo' ; **ron ron** 'picaflor'.

(8) : /x/ résulte à la fois d'emprunts à l'espagnol et de la transphonologisation du /h/ du **protoquechua** non initial : **uhu** > **uju** 'tos'. Il peut s'agir aussi d'une variante combinatoire de l'occlusive vélaire /k/ en position implosive et en contact avec le /a/, voir note n°(2) : **tikray** = [tixrai] 'revertir , dar vuelta una casa'.

(9) : /G/ fricative postvélaire sonore, correspond à la graphie -gg- et n'apparaît que dans deux emprunts à un substrat local, peut-être le **kakán**, **ochoggo** 'ave de los bañados' ; **mishoggo** 'especie de cactácea'.

(10) : /J/ fricative postvélaire sourde, correspond à la graphie -jj- et résulte soit d'emprunts au **kakán**, **wajjalu** 'especie de hormiga' soit de la variante combinatoire de l'occlusive postvélaire /q/ en position implosive, voir note n°2 : **waqtay** =[waJtai] 'golpear.' On remarque donc que les deux occlusives, vélaire et postvélaire /k,q/ ont pour variantes combinatoires, respectivement, les deux fricatives vélaire et postvélaire [x,J], qui se sont phonologisées sans doute grâce à l'apport du **kakán**.

(11) : /n/ peut résulter d'une dépalatalisation du /n/ du **protoquechua** : **ña** > **na** 'ya' ; **ñiy** > **niy** 'decir' ; **ñoqa** > **noqa** 'yo' ; **qosñi** > **qosni** 'humo', ce phonème apparaît tant à l'explosive qu'à l'implosive, où il peut se labialiser en [m] au contact de l'occlusive /p/, sans doute par influence de l'espagnol : **panpa** > **pampa** ; **tatanpa** > **tatampa** 'de su padre' ; en contact avec les palatales /C,y/, il peut au contraire se palataliser comme le /n/.

¹ *Ibid.*, page 248.

(12) : /n/ apparaît depuis le **protoquechua**, à l'explosive il s'est néanmoins dépalatalisé à **Santiago**, voir note n°(11).

(13) : /r/ vibrante alvéolaire simple, apparaît à l'implosive et à l'explosive, le /r/ du **protoquechua** s'est parfois latéralisé, surtout à l'initiale: **rokro** > **lokro** 'la famosa comida a base de maíz'; **raka** > **laka** 'vulva'; **roro** > **loro** 'fruta', etc.

(14) : /l/ latérale dento-alvéolaire sonore, sans doute empruntée à l'espagnol mais qui peut résulter aussi de la transphonologisation du /r/ du **protoquechua**, comme nous venons de le voir, mais aussi de la dépalatalisation de la liquide palatale sonore du **protoquechua** /l/ : **challa** > **chala** 'hojas que envuelven al choclo'; **chillikote** > **chilikote** 'grillo'; **chilka** > **chilka** 'arbusto', etc. On le fait précéder aussi de lexies quichuas : **palta** 'aguacate'; **utula** 'pequeño', ou d'emprunts aux substrats locaux, cela semble plus vraisemblable, puisque ce phonème était inconnu du **protoquechua**.

(15) : /w/ semi-consonne bilabiale sonore, apparaît à l'implosive et à l'explosive, en position intervocalique, la chute est presque systématique, entre deux -a- : **away** > **aay** 'tejer'; **chawa** > **cha** 'crudo', mais aussi entre -u- et -a- : **ruway** > **ruay** 'hacer'; **suwa** > **sua** 'ladrón', etc.

(16) : /y/ semi-consonne palatale sonore, apparaît tant à l'implosive qu'à l'explosive, syncope à l'intervocalique dans les groupes -iy- et -aya- : **tiyay** > **tiay** 'estar, haber, existir'; **ñawiyojj** > **ñawioj** 'que tiene ojo'; **mikunayani** : **mikuna:ni** 'tengo deseos de comer', avec, en ce cas, un agrandissement de la quantité vocalique comme dans **wasiy** > **wasi** 'mi casa', souvent entre un radical en i- et un suffixe en -y, ce qui est tout à fait naturel en phonétique et de plus semble témoigner de la réalité d'un phonème supra-segmental de quantité vocalique en **protoquechua**, cf. note n°(10), page 119.

(17) : /e,o/ sont phonologisés dans le système actuel, alors qu'en **protoquechua**, il ne s'agissait que de variantes combinatoires de /i,u/ en contact avec la postvélaire /q/ : [9,A], voyelles lâches ou centralisées.

Ces phonèmes peuvent résulter aussi d'emprunts à l'espagnol, ou aux substrats locaux, avec dans ce cas, la substitution de la postvélaire /q/ par /k/, voir note n°(10), page 119.

En fait, les corrélations entre les occlusives et les voyelles étaient sans doute à l'origine les suivantes : les allophones fermés [i,u] en relation avec la vélaire /k/ et les allophones ouverts [ɠ,A] = -ë,ö-, en relation avec la postvélaire /q/. Ces corrélations furent sans doute bouleversées par l'influence de l'espagnol et des substrats locaux. [ɠ,A] se phonologisèrent en /e,o/ et les fricatives /x,J/ ne furent plus seulement allophones de /k,q/ en position implosive, elles apparurent aussi à l'explosive et se phonologisèrent, comme dans les oppositions suivantes : **uku** 'cuerpo' / **uju** 'tos' ; **waqalo** 'llorón' / **wajjalu** 'hormiga'. La phonologisation de /e,o/ est donc à inclure dans celle plus large des anciens corrélats fricatifs [x,J] des occlusives /k,q/. Tel est en tout cas le point de vue de Ricardo L.J. NARDI*¹.

¹ *Ibid.*, page 249, voir aussi page 134 note n°1.

2.1.5. TABLEAU PHONOLOGIQUE DU CASTILLAN MEDIEVAL *¹

TABLEAU N°11

	Labiales	Dentales	Alvéolaires	Palatales	Vélares
Occlusives	Sourdes p	t	S	C	k
	Sonores b	d	Z		g
Fricatives	Sourdes f	ʃ		s (1)	
	Sonores (v)	z		z	
Nasales	m	n		n	
Vibrantes sple/mult.	r			R	
Liq/lat. vs cent	l			l/y	
Voyelles fermées				i	u
Semi-ouvertes				e	o
Ouvertes				a	

(1) : On remarque que la zone fricativo-palatale est aussi développée en castillan médiéval qu'en **quichua** de **Santiago**, pour lequel on retrouve l'opposition entre les fricatives sourdes et sonores /s,z/, et la présence d'un /ʃ/ apico-alvéolaire, il est évident que les missionnaires ne sont pas étrangers à ce rapprochement entre les deux systèmes ;

¹ DARBORD Bernard et POTTIER Bernard, *La langue espagnole, Eléments de grammaire historique*, Paris, NATHAN UNIVERSITE, 1988.

dans le même ordre d'idée, on remarque la présence conjointe d'une latérale centrale et d'une fricative palatale sonore, évidemment, tous ces phonèmes n'avaient pas la même réalité discursive et graphique, mais il n'empêche que ces ressemblances entre le **quichua** actuel de **Santiago**, la **castilla** et le castillan médiéval ne laissent d'attirer l'attention du chercheur.

2.1.6. TABLEAU PHONOLOGIQUE DU CASTILLAN MODERNE*¹

TABLEAU N°12

	Labiales	Dentales	Palatales	Vélares
Sourdes	p	t	C	K
Occlusives				
Sonores	b	d		G
Fricatives	f	θ	s (1)	X
Nasales	m	n	n	
Vibrantes sple/mult.		r	R	
Liq/lat. vs cent		l	ʎ/y	
Voyelles fermées			i	U
Semi-ouvertes			e	O
Ouvertes			a	

(1) : C'est dans la zone fricativo-palatale que la **castilla** et le castillan moderne s'opposent le plus, d'une part à cause du **seseo**, propre à l'Amérique Latine, et d'autre part à cause des fricatisations du /ʎ/ et du /R/ propres à la **castilla** et au Qh de **Santiago** actuels.

¹ *Ibid.*, page 46.

2.1.7. TABLEAU PHONOLOGIQUE DU PARLER DE SANTIAGO : LA CASTILLA

TABLEAU N°13

	Labiales		Dentales		Palatales			Vélaires	
	sde	son	sde	son	sde	son		sde	son
Occlusives	p (1)	b	t (1)	d	C			k (1)	g
Fricatives	f		s'(2)		s (3)	r(4)	z(5)	x	
Nasales	m		n		ɲ				
Vibrante	r (6)								
Liquide	l								
Semi-consonnes	w (7)				y (8)				
Voyelles fermées					i (9)			u (9)	
Semi-ouvertes					e (9)			o (9)	
Ouvertes					a				

(1) : Confusions entre occlusives sonores, assourdissements ou chutes de celle-ci, dans des contextes autres que ceux connus de l'espagnol péninsulaire, voir *infra*, page 139.

(2) : /s'/ **acanalado**, emprunt au **quichua** de **Santiago**, voir *supra*, page 149.

(3) : /s/ résulte soit d'emprunts au **quichua** de **Santiago**, soit de la palatalisation affective du /s/, surtout à l'intervocalique, > [s].

(4) : /r/ résulte de la fricatisation du /R/ multiple de l'espagnol, connu de tout le nord argentin, donc des régions de substrat Qh, mais aussi de celles de substrat **guaraní** : **CORRIENTES, MISIONES, ENTRE RÍOS**, ainsi qu'au **PARAGUAY** et en **URUGUAY**. L'absence d'une telle articulation au PÉROU nous autorise à penser que l'influence vient plutôt des langues **chaqueñas**, donc du **tonocoté** qui, pas plus que le Qh, ne connaît de /R/ vibrant, mais qui connaissait peut-être une articulation identique, voir *infra*, page 152.

(5) : /z/ est la réalisation de la liquide centrale /l/ à **Santiago**, comme dans tout le N.O.A., cependant la **castilla** conserve parallèlement la liquide centrale /y/, tout comme en Qh de **Santiago**, voir *infra*, page 149.

(6) : /r/ vibrante alvéolaire simple, puisque la multiple a disparu.

(7) : /w/ résulte d'emprunts au **quichua** de **Santiago**, graphié **-hu-** ou **-gu-** : **wawa** > **huahua** > **guagua** 'bébé' ; **wanaku** > **huanaku** > **guanaco**, etc, selon son degré de castillanisation.

(8) : /y/ liquide centrale qui s'est maintenue depuis le **protoquechua** et le castillan médiéval, jusqu'aux Qh et parler de **Santiago** actuels, et ce malgré la fricatisation de la liquide latérale /l/ qui a fusionné avec celle-ci partout ailleurs dans le N.O.A., voir *infra*, page 149.

(9) : multiples confusions entre /e/i/ et /o/u/, en dehors des contextes connus de la Péninsule, voir *infra*, page 133.

2.2. INFLUENCES PHONOLOGIQUES

2.2.1. LE CAS DES VOYELLES CENTRALES /e,o/

2.2.1.2. LES ALTERNANCES [e/i]

Avant d'aller aux alternances entre ces deux phonèmes en castillan, nous nous devons d'apporter quelques précisions quant aux variantes combinatoires [9,A] des voyelles /i,u/ en **Quichua** de **Santiago**, voici ce qu'en dit Ricardo L.J. NARDI, dans son excellent ouvrage sur les Qh disparus de **Catamarca** et de **La Rioja***¹ :

« En el quichua de Santiago que también posee un modelo con cinco vocales, sólo se emplea e y o inmediatamente antes y después de postvelar (q,jj) y antes de los grupos consonánticos nq, rq, e yq, lo mismo que antes del morfema ra (< -rqa) ; en tales posiciones no aparecen i ni u ; lo mismo parece suceder en el quichua de Catamarca. »

En effet, on remarque que l'apparition des deux variantes combinatoires se fait non seulement avec la postvélaire /q/ mais aussi avec son corrélat fricatif, à l'implosive, donc [J], et que de plus, il peut s'agir d'une influence à distance comme dans les groupes consonantiques cités par NARDI, en toute logique, on devrait donc retrouver la trace de ces conditionnements des voyelles centrales par les postvélaire, ou tout au moins, en l'absence de celles-ci dans le parler de **Santiago**, des alternances [e/i] et [o/u] avec les occlusives vélaire /k,g/. En fait, il n'en est rien, ou pour le moins, ces contextes ne semblent pas déterminants dans les alternances entre les voyelles fermées et semi-ouvertes, qui se produisent dans toutes les positions ; ce qui peut nous autoriser tout de même à invoquer ces corrélations du **quichua** qui doivent avoir joué dans les confusions qui se produisent aujourd'hui dans le parler de **Santiago**.

En effet, comme en espagnol péninsulaire, mais de façon plus récurrente, chaque fois que l'opposition phonologique est instable entre les deux phonèmes /e,i/ : en hiatus, à la finale atone et à la prétonique, apparaissent de nombreuses confusions entre ces deux phonèmes, que nous allons résumer de la façon suivante.

- /i/ > [e].

- /e/ > [i] en position prétonique :

-assimilations : **escrebir, deciendo ; alfiñique, ligítimo, simijanxa, imbiarme, tiniendo**, etc.

-à l'initiale prétonique : **Pirú** : < **Qh pirwas** : **peruanos, sigura, inorme, Jishua** < **Jesús** ; **Crishula** < **Crescencio**, etc.

- /e/ > [i] à la finale atone : **cochi, lechi, nochi, pogri / pobre, Antis / Andes, tigri**, etc.

- /e/ > [j] en hiatus, il s'agit là du cas le plus fréquent, comme dans la langue gauchesque, on remarque que la diphtongaison du hiatus [ea], ou son contraire par ultracorreption*¹, se produit aussi dans les emprunts espagnols du Qh : **gatiay** < **gatear** 'pasar en la oscuridad al lecho de las mujeres' ; **leay** < **liar** 'envolver', ce qui semble constituer un indice de l'influence indigène, dans ces ruptures systématiques dans la langue populaire de l'ensemble du N.O.A. : **tiatro, peliar, faroliando, taria** < **tarea, rastrador, hambriar** < **hambrear, rial** < **real** ; **rebenquió** < **rebenqueó**, en ce qui concerne la rupture, plus rare, du hiatus [eo].

Mais, c'est en phonétique syntaxique que le phénomène est le plus net, par exemple dans ces deux emplois très récurrents et affectifs :

diái < **de ahí** ; ¿ **diánde** ? < ¿ **de a dónde** ? :

« ¿ *Y diái que ha pasado che !* »

« ¿ *Diánde sacas eso ?* »

La confusion est telle entre les deux phonèmes que se produisent aussi des métathèses par ultracorreption : **hicheceros / hechiceros**, et c'est pour la même raison que le [e] se

¹ *Ibid.*, page 246.

substituée au [i] : **cambeo**, **polecía**, **análises** ; là encore les modifications morphologiques de certains emprunts espagnols du Qh de **Santiago** sont un bon indice de l'influence qu'ont dû jouer quatre siècles et demi de contacts entre deux systèmes vocaliques qui ont eu tendance à se rapprocher : **rreditey** < **derretir**, etc.

Mais nous nous sommes contenté jusqu'à présent de répertorier les alternances [e/i] dans des lexies isolées de tout contexte syntaxique, si l'on excepte les cas de **diái**, **diánde**, et jamais en position accentuée*², si l'on excepte le dernier exemple du Qh de **Santiago** ; ce qui met en péril notre théorie, puisque dans tous les cas cités l'opposition phonologique entre les deux phonèmes est déjà fragile en espagnol péninsulaire, ce qui n'exclut pas pour autant une cristallisation du phénomène par le Qh, comme nous l'avons soutenu jusqu'à maintenant.

Il fallait donc des exemples plus probants en phonétique syntaxique dans des cas où le /e/ est accentué et ne devrait donc pas se fermer en [i].

Or, cette fermeture semble systématique avec les emplois de monosyllabes clitiques tels que la première personne de l'indicatif de **haber** ou de la préposition **de** dans son emploi avec **haber de** de conjecture*³, ou encore dans la combinaison du pronom complément d'objet indirect **le** avec la première personne de **haber**.

-he > i au pretérito perfecto compuesto :

« *Yo le i' creído porque algunos dicen : yo creo.* »

« *Hi' llegao anoche, hi' venio, hi' llegao a las diez de la noche.*

Caminando hi' venio de Quimilioj yo. »*¹

¹ Comme dans cet exemple, tiré de *El Aromo* : « *Viéndolo solo y florido, tuito el monte lo envidea.* », **milonga** d'Atahualpa YUPANQUI.

² Cf. aussi page suivante, **oyer** pour **oír**.

³ Cf. *infra*, page 310.

-he > hei avec épenthèse du yod, et maintien parallèle de la forme correcte, ce qui confirme les hésitations du locuteur bilingue quant à l'opposition entre les deux phonèmes :

« *Agua he traído anoche, hei*² llegao como a las diez de la noche aquí en La Bota.* »

-de > i avec chute du /d/ en coda :

« *sangre i' toro.* »

-ha de > hai, dans son emploi conjectural*³ :

« *Andando te hai' pasar algo a causa de eso nomás.* »

« *Bueno ahura ya me hai' oyer y hay' saber andar teniendo siquiera ese relicario que li' hecho pa' Viernes Santo...* »*⁴

« *Ahh... hay' estar como pupa trapiada.* »*⁵

-ha de > i de ; « había de » > « habíai » :

« *Ojalá me habíai pegar... Así siquiera i de cambiar de pollera.* »

-le he > li :

« *... ese relicario que li' hecho pa' Viernes Santo.* »

¹ A noter l'emploi du **pretérito perfecto compuesto** très récurrent, par rapport au **pretérito perfecto**, dû sans doute à un phénomène d'économie de la langue, de simplification ; le prétendu casticisme de l'espagnol de **Santiago** trouve dans cet emploi ses limites. Témoignage oral de **NUEVA COLONIA**, cf. M.D., page 22.

² Selon B. DARBORD, la forme **hei** est connue aussi du portugais ancien : **habeo > hei**.

³ *El Ckparilo, Ibid.*, pages 125, 127.

⁴ Avec dans ce dernier cas une nuance d'obligation.

⁵ *Ibid.* page 50. Cet emploi très récurrent de **haber de** sera développé en *infra*, cf. page 310.

On remarque aussi une chute du /e/ prétonique dans « *vían / veían* », comme dans l'exemple suivant :

« *La cuando vía que cuando no lus podía hacer disparar...* »*¹

Cependant, il apparaît que les alternances [e/i], si l'on excepte les cas de phonétique syntaxique, sont peu fréquentes en position accentuée, et que de plus, celles-ci peuvent se justifier pour des raisons articulatoires : **ha de > hai > hi**, elles ne laissent donc pas apparaître d'hésitations trop fortes, en dehors des positions de faiblesse déjà citées.

Le locuteur bilingue de **Santiago** semble donc avoir intégré l'opposition entre /e/ et /i/ dans son emploi de la **castilla**, même si celle-ci semble hésitante dans les cas d'emprunts espagnols du **quichua**, le cas est différent en ce qui concerne les alternances [o/u].*^{2*3}

2.2.1.3. LES ALTERNANCES [o/u]

Tout comme pour les alternances [e/i], les antiques corrélations entre les postvélares et les voyelles centrales ne semblent pas avoir joué directement, cependant les alternances [o/u] sont encore plus fréquentes et sont possibles aussi en position accentuée. Ce qui autorisa Berta VIDAL de BATTINI à déclarer, se limitant seulement aux positions non accentuées :

« *Se da este cerramiento entre los mestizos bilingües de Santiago del Estero que hablan quichua y castellano, y entre los collas de la Puna y de los cerros de Jujuy, Salta, Catamarca y Tucumán, que ya no hablan quichua, pero que conservan los hábitos lingüísticos del hablar indio.* »*⁴

L'influence indigène était tout à fait probante pour cette grande linguiste argentine. Elle l'est d'autant plus aujourd'hui que des cas de fermeture du /o/ en [u] apparaissent en position accentuée, où l'opposition phonologique entre les deux phonèmes devrait être la plus grande.

¹ *Relatos folklóricos de Belén, Catamarca, ibid.*, page 32. Nous avons déjà signalé en *supra* l'intérêt et l'origine de la **tonada** de Belén que l'on peut apparenter à celle de **Santiago**, cf. page 104 note n°4.

² Seule la récurrence et l'affectivité des emplois autorisent à penser à une influence **quichua**, qui ne semble pas avoir atteint les contextes où l'opposition /e,i/ est stable, c'est à dire en position accentuée en dehors des cas de phonétique syntaxique. En effet, on répertorie seulement un hypocoristique : **Rupila < Roberto** et deux verbes en **-ir** : **derretir > rreditey**, et **oir > oyer**, ce qui n'est guère suffisant comparé aux fermeture de /o/ en [u], en position accentuée.

³ On note cependant des alternances [e/i] (en position prétonique) dans les emprunts à l'espagnol du **quichua** de **Santiago**, comme par exemple dans **ENTECAO > ITICAO, ETICAO***^A qui peuvent avoir déterminé celles de la **castilla**.

^A **Entecado** : chétif, malingre ; peut signifier aussi « *pauvre hère, misérable* », comme l'espagnol **ente**.

⁴ *El Español de la Argentina*, Buenos Aires, 1964, page 84. Citée par María Ynés RAIDEN DE NÚÑEZ, *Ibid.*, page 88.

Domingo A. BRAVO lui-même, en incluant pour sa part les cas de position accentuée, a confirmé cette influence, c'est en tout cas ce que nous rapporte Andrónico GIL ROJAS, en 1954 :

*« pero nuestro eximio Quichuólogo y amigo Domingo BRAVO, me dice que es influencia del quichua, donde tanto entra el uso de la u. »**¹

De plus, comme dans le cas des alternances [e/i], certains emprunts espagnols du **quichua** de **Santiago** semblent faire foi d'une opposition instable entre les deux phonèmes, y compris en position accentuée : **kulumbiay** < **columpiar**, **Baldumero** / **Baldomero**, **escupeta**, **algudón**, **labatoryu** ; **unku** < **junco** ; **agollay** < **aullar** ; **Shucu** / **Sócrates**, **curcu** / **corcova**, etc.

Ces lexies ont en plus le mérite de fonctionner tout autant en **castilla**, ce qui nous a permis d'étoffer les exemples que nous avons donnés en 1993 dans notre M.D.

- à l'initiale : **culumpiar**, **cudiciará**, etc.

- en position prétonique : **tuca** < **tocayo**, **escupeta**, **algudón**, **ducientos**, **buleto**, **mustruosa**, **pañuleta**, **Cunshila** < **Concepción**, **Cuñila** < **Cornelia**, **tuito** < **todito**, etc.

-à la finale atone : **Franciscu**, **míu**, **lavatoriu**, **digu**, **gringu**, **amiguy** ' **mi amigo**', **dichu**, **hijitu**, **nidu**, **avíu**, etc.*²

- en hiatus : **almuhada**, **tuaya** < **toalla**, **cuágulo**, **Juaquín**, **cuete** < **cohete**, **hérue**, etc.

La diphtongaison des hiatus [oa] et [oe] due à la loi du timbre est encore plus fréquente, en phonétique syntaxique : **sientuambre** ' **siento hambre**', **pocuamable**, **comué** ' **cómo es**', **cuentuesto**, **nuengaña**, etc.

- en position accentuée : **divurcio**, **conociú**, **aura** < **ahora**, **lu** < **lo**, **tulua** < **tolva**, **retuño**, **Shuca** < **Sócrates**, **curcu** < **corcova**, **tululo** < **tolondro**, **suebra** < **sobra***¹, etc.

¹ *El Ckparilo, Ibid.*, page 12.

² A noter aussi que les diminutifs espagnols empruntés par le **quichua** de **Santiago**, se sont quichuisés en fermant le /o/ final en [u] : **ito** > **itu** ; **illo** > **illu** ; **cito** > **situ**. Cf. Jorge ALDERETES, *Ibid.*, page 110.

On remarque au contraire des ouvertures en [o], sans doute par ultracorrection : **po** < **pues** ; **opolencia**, **sostituir**, **sostituyo**, **agollar** < **aullar**, etc.

En phonétique syntaxique, les fermetures de /o/ en [u] sont encore plus fréquentes et peuvent être attribuées au relâchement naturel du discours, au delà des fermetures des clitiques : lo > lu, on constate que le /o/ a du mal à maintenir son opposition phonologique avec le /u/ dans l'emploi périphrastique du futur : [vúa] 'voy a', relâchement dû, d'une part, à l'absence de triptongues en **quichua** et, d'autre part, à la diphtongaison naturelle du hiatus qui en résulte : **voy a** > **vo'a** > **vúa**.

« *Eso no le vúa decir.* »

« *No vúair.* »

Les quelques exemples qui précèdent, tirés de nos travaux antérieurs et des recherches de l'été 1995, confirment l'influence du substrat **quichua**, au delà des oppositions instables en position non accentuée, entre /e/ et /o/, le phonème /o/ senti au départ comme une variante combinatoire [A] de /u/ au contact des postvélares du **quichua**, a été intégré imparfaitement par les locuteurs bilingues depuis le début de la Conquête et par leurs descendants, tous les spécialistes s'accordent à admettre cette influence, sans toutefois l'explicitier ; elle est corroborée aussi par les emprunts espagnols du **quichua** de **Santiago**, elle semble encore plus grande en phonétique syntaxique, et dans les emplois d'hypocoristiques, où la langue affective laisse resurgir le substrat*².

¹ Exemple tiré de la **milonga** d'ATAHUALPA YUPANQUI, originaire du nord de la province de Buenos Aires, *El Aromo* : « *Salud, plata y alegría tuito al aromo le suebra.* »

² A remarquer encore qu'il n'existe que deux paradigmes « d'irrégularité commune » comme les qualifie D.A. BRAVO, *bib.* n°1 page 160 et page 167, qui voient se produire des ouvertures du /i/ en /e/ et du /u/ en /o/, la conjugaison actuelle du **quichua** de **Santiago** ne connaît pas d'autre cas d'alternance vocalique, exemple : *llojsiy* 'salir' > *Paycunallojsera* 'salió' ; *puñuy* 'dormir' > *Nocka puñorani* 'dormí'. Ces alternances entre voyelles fermées et centrales ont pu contribuer aussi aux hésitations actuelles des locuteurs.*^A

^A Voir aussi ENTOMOLOGIE, note n°1, page 240.

2.2.1.4. LE CAS DES OCCLUSIVES SONORES

Si les voyelles centrales /e,o/, emprunts à l'espagnol du **quichua** de **Santiago** n'existaient que sous la forme de variantes combinatoires de /i,u/ en protoquichua, il n'en était pas de même pour les occlusives sonores puisqu'elles n'existaient pas du tout.

A priori, on devrait donc retrouver dans le parler de **Santiago** de nombreux cas d'hésitations quant à l'opposition de sonorité entre les occlusives.

En effet, comme pour le reste du N.O.A., on constate des neutralisations de l'opposition de sonorité, en position d'archiphonème, ce qui ne diffère pas beaucoup du relâchement péninsulaire, dans les groupes consonantiques savants : **opjeto**, **apsurdo**, **apsoluto** ; **atjunto**, **atmirado**, **iknorante**, **persiknarse**, etc.

Ces assourdissements peuvent aller jusqu'à la vélarisation : **octuso** / **obtusio**, voire la chute de l'occlusive implosive : **ajetivo**, etc.

D'autre part, tout comme dans la langue gauchesque, on remarque qu'en position initiale le /b/ se vélarise en [g] au contact de la semi-consonne /w/, ce phénomène est aussi connu de l'espagnol régional, mais pas avec la même récurrence : **güeno**, **güelta**, **agüelo**, etc.*¹.

On peut donc penser qu'il s'agit d'un rejet précoce par le locuteur bilingue de **Santiago** de l'occlusive labiale sonore qui s'est perpétué dans la **castilla**, et dans la langue gauchesque, sous la forme d'une occlusive sonore vélaire, peut-être plus facile à combiner pour lui avec la labio-vélaire très récurrente du **protoquechua**.

¹ A noter aussi que tous les emprunts Qh de la **castilla** avec labio-vélaire initiale, ont vu celle-ci s'assimiler à /g/, ce qui est l'indice de corrélations inconscientes entre ces deux phonèmes : **wanu** > **huanu** > **guano**, **wanacu** > **huanacu** > **guanaco**, **wawa** > **huahua** > **guagua**, **wakcha** > **huakcha** > **guacho** ' **huérfano**', **wankeru** > **hankeru** > **guanquero** ' **miel silvestre**', etc.*^A

^A Ce phonème est connu aussi dans le passage du germanique à l'espagnol : **way id** > **guay**, **waira** > **guerra**.

On remarque aussi, en position explosive, des sonorisations, déjà apparentes dans le passage du **protoquechua** au **quichua** de **Santiago**, des occlusives sourdes en contact avec nasale : **uturuncu** > **uturungu** ‘ **tigre**’, **uncu** > **ungo** ‘ **vestido**’, **tanpu** > **tambo** ‘ **posta incaica**’, **yunka** > **yunga** ‘ **valle de los Andes**’ > ‘ **variedad del quechua = yungay**’, etc.

On peut citer les cas suivants de sonorisation en position explosive : **columbiar** < **columpiar**, **quetubí** < **ketupí** ‘ **pájaro**’.

On remarque aussi parfois l'épenthèse d'une sonore entre les deux éléments d'un hiatus : **agollar** < **aullar**, voire l'assimilation de /b/ en contact avec la nasale /m/ : **tamién** < **también**, etc.

Comme on peut le constater les variantes sont très diverses*¹, nous avons même un cas d'assourdissement en position explosive :

« ...salen [los coyuyos] de abajo de las [pjetas'] / piedras. »*²

¹ On remarque tout de même que la sonorisation se produit souvent en contact direct ou indirect, avec la voyelle fermée et vélaire /u/, si l'on compare à la vélarisation du /b/ espagnol en /g/ dans la langue gauchesque et à l'assimilation de la labio-vélaire /w/ à /g/ dans les emprunts Qh de la **castilla**, on peut penser là encore à des corrélations inconscientes entre la voyelle vélaire /u/ et les occlusives /b/, /g/, ce qui fait penser immanquablement aux corrélations du **protoquechua** : /q/ et [ŋ] ; /k/ et [i] ; /q/ et [A] ; /k/ et [u].

² Témoignage oral de don Félix, habitant de **NUEVA COLONIA**, août 1992.

On retrouve donc dans le parler de **Santiago**, les mêmes hésitations entre les occlusives sourdes et sonores que dans le passage du **protoquechua** au **quichua** castillanisé de **Santiago**, on sait par exemple que la labio-vélaire /w/ s'est souvent fermée en /b/ : **libes** < **liwiy** = **boleadoras**, tout comme en latin : **vino** < **winum**, et qu'au contraire, dans les emprunts espagnols du **quichua** de **Santiago**, l'occlusive sonore /b/ s'est ouverte jusqu'à devenir une semi-consonne : **sirwiy** < **servir**, **dewey** < **deber**, etc.

L'occlusive dentale sonore /d/, quant à elle, s'ouvre en [r] à l'implosive, dans les emprunts à l'espagnol du **quichua** de **Santiago** : **Navidar** < **Navidad**, **ciudar** < **ciudad**, etc.

De cette grande instabilité des occlusives sonores en **quichua** de **Santiago**, résulte sans doute les vélarisations du /b/ initial, plus récurrentes qu'en Espagne, les sonorisations en position explosive, inconnues de l'espagnol péninsulaire et toutes les autres combinaisons possibles, épenthèse, assourdissement et assimilation.

Nous nous devons donc de réviser notre opinion trop timorée de 1993*¹, l'absence d'occlusives sonores en **protoquechua**, les altérations qu'elles connaissent en **quichua** de **Santiago** sont bien les indices de celles dont elles souffrent en **castilla**, et partant, de l'influence Qh.

2.2.1.5. LE CAS DU /s'/ ACANALADO

Nous ne pouvons résister, en guise d'introduction, à citer E.M. ROJAS qui déclarait lors de l'entrevue-vidéo du 15/08/95: « *Un santiagueño se parece mucho más a un peruano de zona quichua que a otro [argentino] del resto del país...* »

Elle faisait référence en cela à la fricative alvéolaire sourde /s'/ qualifiée de **acanalada** par les spécialistes, c'est -à -dire que l'air circule par un étroit canal formé par la bouche, qu'elle est particulièrement sifflante et que son temps d'émission est plus long qu'en espagnol péninsulaire.

¹ Cf. M.D., page 24.

D'un point de vue phonologique, ce qui la caractérise, c'est d'une part le recul du point d'articulation par rapport au reste du N.O.A. : alvéolaire/dorsodentale, comme dans le reste de l'Amérique Latine*¹, et d'autre part, c'est qu'elle puisse se maintenir en position d'archiphonème /S/ quand partout ailleurs elle a tendance à se relâcher > /h/.

Ce phonème ne connaît donc pas d'aspiration à l'implosive, il se maintient, tel un sifflement prolongé, et participe de l'idiosyncrasie du « ¡ *Santiagoño, puras eses !* ».

Comment ne pas invoquer en ce cas la prégnance du substrat **quichua** dans lequel la réalisation des deux fricatives centrales /s',s/ est rigoureusement identique, et surtout comment ne pas y avoir pensé plus tôt, dans ce qui semble avoir été une volonté délibérée de nier les racines indigènes ?

Il devient donc inutile de penser à un calque sur le suffixe de gérondif du **quichua** de **Santiago** : s < **spa**, d'articulation identique*², il s'agit bel et bien d'un calque phonétique sur le phonème du **quichua** de **Santiago**, reste à savoir d'où provient cette articulation si caractéristique, dont le retrait par rapport à celle du reste du N.O.A., a valu à la **castilla** une réputation de casticisme qui, en fait, s'avère être de « l'indigénisme » le plus pur...

On se souvient que le **kakán** est sans doute une variante archaïque du **quechua chinchay** qui se diffusa dans le N.O.A. à partir du VIII^e siècle de notre ère, il serait donc intéressant de voir quelle est l'articulation du /s/ dans les dialectes Qh du sud.

Or, on remarque qu'en **quechua** de **Cuzco**, à l'implosive, la fricative palatale /s/ s'assimile au /s/ auquel on donne une « *pronunciación marcada y prolongada* », selon Agustín MERCADO*³, de plus, on sait qu'à La Paz, l'espagnol et l'**aimará** actuels connaissent un phonème d'articulation identique*⁴.

C'est bien cette articulation « *exagerada o silbada* », dont nous parle Peter LANDERMAN, que l'on retrouve en même temps en Bolivie à cause du substrat **aimará** et à **Santiago**, c'est donc bien dans les racines profondes du Qh **chinchay** et de ses relations avec l'**aimará**, qu'il faut chercher l'origine de notre /s'/ **acanalado**.

¹ Si l'on fait exception de la zone de La Paz en Bolivie et sans doute d'autres régions de substrat Qh ou **aimará**.

² Cf. M.D., page 25.

³ *Sobre estructura lingüística quechua*, Sucre, Bolivie, **Universidad de San Francisco Xavier**, 1954, page 9.

⁴ LANDERMAN Peter N., *Las sibilantes castellanas, quechuas y aimaras en el siglo XVI^e, un enigma tridimensional*, Universidad de California, Los Ángeles, page 222 : « *La /s/ del aimara en los alrededores de La Paz se asemeja a la del castellano de uso de la región. Especialmente al final de sílaba da a los hispanohablantes de muchas otras partes de la América del Sur la impresión de ser « exagerada » o « silbada ». La clasificaríamos como perteneciente a la variedad retraída, aunque tal vez no tanto como la [ʃ] de Madrid, o la de Antioquia, Colombia : ¿Qué pasó, entonces con la [s] aimara antigua ? La respuesta es sencillamente, nada. Aún pervive con pleno vigor en Bolivia, y ha influido en el castellano de la región.* »

La citation d'Elena Malvina ROJAS n'en prend donc que plus de relief, même si elle se réfère plutôt au Pérou, où il conviendrait de rechercher l'existence d'une sifflante identique.

Cependant, comme dans tout système, des influences extérieures peuvent le modifier, en effet, **Santiago** fait une fois de plus figure d'ilôt linguistique et l'on peut penser que les médias ont contribué à l'apparition de cas d'aspiration en position implosive : /S/ > /h/, qui viennent atteindre cette pureté linguistique.

C'est l'exemple que nous donnions de don Félix en 1993 :

« *Aquí [eh] el ranchito.* »*¹

Nous avons même remarqué des cas de sonorisation en position intervocalique :

« *... esperando la [okazjõ] ...* »*²

Il ne s'agit là sans doute que d'incidents dans la réalisation **acanalada** généralisée de **Santiago** qui, comme nous l'avons vu, caractérise le locuteur de cette région et le rattache aussi aux racines substratiques les plus anciennes*³.

¹ Témoignage oral de Nueva COLONIA, août 1992.

² **Coro de Sixto PALAVECINO**, chanteur local de **chacarera**.

³ Voir aussi les transcriptions phonétiques, page 157.

2.2.1.6. LE CAS DE LA FRICATIVE PALATALE SOURDE /s/

L'apparition de ce phonème dans le parler de **Santiago** résulte à la fois d'emprunts au Qh et d'une palatalisation du /s'/, quelle que soit sa position, en /s/, la plupart du temps dans des tournures affectives ou des hypocoristiques, dans lesquels le substrat **quichua** a joué à plein*¹.

En effet, on se rend compte que les hésitations entre les deux phonèmes sont connues du **quechua** de **Cuzco**, dans lequel le /s/ en position implosive se réalise comme /s'/, en donnant une prononciation marquée et prolongée au /s/, dit **acanalado** à **Santiago***².

¹ En effet, on peut remarquer le phénomène inverse, une dépalatalisation de /s/, dans le passage du **protoquechua** au Qh de Stgo **Suti** > **suti** : nombre, **Wasa** > **Wasa** ' **espalda**', etc. Dans ces hésitations entre les deux fricatives, on peut voir l'origine de la palatalisation actuelle, peut-être par ultra-correction, par rapport au **protoquechua** qui différenciait bien les deux phonèmes fricatifs centraux.*^A

*^A KIRTCHUK Pablo apporte d'excellentes précisions à ce phénomène de la palatalisation affective qui existe aussi en Qh de Stgo.*ⁱ

Il nous en donne une définition tout à fait pragmatique, « *palatalisation de la sibilante sourde du lexème -base dans le dérivé, quand la dérivation implique une attitude affective du locuteur face au signifié du mot dérivé.* »

Dans ce « *mécanisme de modalisation* »*ⁱⁱ, le locuteur insistera sur certains traits de la personne à laquelle il se réfère, difformité : /**WASA**/ : dos > /**WASAKU**/ : bossu ; qualité ou défaut, qui la caractérise : /**sunqu**/ : coeur > /**sunqu**ulu/ : généreux ; /**puñu**/ : dormir > **puñuSiki** : dormeur, (avec dans ce cas une palatalisation du grammème).

Si l'on rajoute à ces exemples, la désignation affective des animaux domestiques, ou même des parties génitales, on se rend compte que « *les relations de savoir et vouloir* »*ⁱⁱ, entre le locuteur et l'objet, ou la personne à laquelle il se réfère, sont très développées.

Cette phonologisation affective, par le biais d'une palatalisation, est connue aussi d'autres langues, comme le signale KIRTCHUK Pablo, y compris l'espagnol, cependant, sa récurrence est telle à **Santiago**, qu'on peut légitimement invoquer le substrat Qh.

ⁱ KIRTCHUK Pablo, *bib.* n°1, pages 99 et 100. Toujours selon cet auteur, le phénomène a aussi été étudié en Qh de Stgo, par W. REUSE, I.J.A.L., 1986.

ⁱⁱ POTTIER B., *SEMANTIQUE*, *Ibid.* page 200.

² MERCADO Agustín, *cf. supra* page 142, exemples : **as'qa** < **ashqa** ' **mucho**', **us'pa** < **ushpa** ' **ceniza**', etc.

Dans le dialecte **quichua** aujourd'hui éteint de **Catamarca**¹, la palatalisation devient même vélarisation, ce recul de la zone d'articulation résultant sans doute d'une corruption plus active de la fricative palatale due à l'isolement, ou peut-être à l'influence du **kakán**, langue gutturale s'il en est.

De plus, diachroniquement, si l'on peut affirmer que le **protoquechua** possédait bien deux fricatives, alvéolaire et palatale, celles-ci se conservèrent dans les dialectes du centre et du nord ainsi qu'à **Santiago**, mais elles fusionnèrent en /s'/ dans les dialectes de **Cuzco** et d'**Ayacucho**.

Ce phonème fricatif palatal **quichua**, résultant sans doute historiquement d'une fricatisation de /ç/, s'assimile donc au /s'/ dans le parler de **Santiago** ; il est présent dans tous les systèmes qui ont pu contribuer à sa phonologisation, le castillan médiéval, le **quechua chinchay** dérivé du proto-idiome, de plus, il s'est maintenu en corrélation avec la fricative alvéolaire en **quichua** de **Santiago**, sans s'assimiler à celle-ci, comme dans le dialecte de **Cuzco**, cette pérennité de la fricative palatale sourde, sa présence dans les systèmes qui l'ont influencé, nous autorisent à penser qu'elle procède d'un calque phonétique sur celle du **quichua** de **Santiago**, elle-même consolidée par l'apport du castillan médiéval.

Dans la zone fricativo-palatale du **quichua** de **Santiago**, elle est en corrélation étroite avec /ç,z/, puisqu'elle est allophone de ces deux phonèmes en position implosive^{*2}, c'est d'ailleurs à cette position dominante qu'elle a dans ses corrélations avec les deux autres phonèmes que l'on doit sa pérennité et son passage à la **castilla**, où elle s'assimile donc au /s'/, dans la langue affective porteuse d'influences substratiques.

¹ NARDI Ridardo L.J., *Ibid.* page 206.

² Cf. *supra* note n°(5) page 124.

2.2.1.6.1. FORMATION D'HYPOCORISTIQUES

On remarque que la palatalisation affective de /s'/ est très fréquente à l'implosive dans le groupe [ist] : **Bautishta, Calishto**, etc.

Mais elle peut apparaître dans tous les contextes :

- à l'implosive : **Ushva < Osvaldo**, etc.

- à l'initiale : **Shutula < Sotelo, Shiba < Sebastián, Shaca < Zacarías, Shishi < Cecilio, Shula < Solano, Shuca < Sócrates, Shofa < Sofia**, etc.

- à l'intervocalique : **Ishi < Isidro, Crishula < Crescencio et Crisóstomo, Jishula < Jesús, Joshela < José, Belishu < Belisario, Crushila < Cruz, Mishi < Mercedes, Vishi < Vicente, Machi < Maximiliano**, etc.

- à l'explosive : **Cunshila < Concepción, Mashelo < Marcelo, Bachi < Basilio**, etc.

On voit donc que l'emploi des diminutifs affectifs passe obligatoirement par la palatalisation de /s'/, comme s'il s'agissait d'un code de reconnaissance entre les familiers du **monte**, il passe aussi bien souvent par l'agrégation du suffixe Qh **-lla** >

-la : **Shutula, Crishula**, etc., mais nous aurons l'occasion d'y revenir en morphologie nominale*¹.

Cette palatalisation s'est étendue à des tournures affectives et à d'autres domaines de la langue.

2.2.1.6.2. FORMATION DE TOURNURES AFFECTIVES

Comme dans le reste du N.O.A., la palatalisation affective de /s'/ apparaît de façon souvent plaisante pour renforcer l'affectivité du discours : **tosheque < el que tose ; mi cosho**

< **mi coso** ‘ **mi queridito**’ ; **aquishito nomás** < **aquicito**, **ahishito** < **ahícito**^{*2}, **blandushco** < **blandusco**, etc.

Elle s’étend aussi à des lexies isolées du contexte affectif, surtout à l’implosive dans le groupe [ist] : **vishta** < **vista**, **lishto** < **listo**, **hishtoria** < **historia**, etc.

On peut dire en synthèse que la palatalisation du /s’/ dans les contextes où l’affectivité du locuteur est grande a permis sa phonologisation, sans compter tous les emprunts au Qh de **Santiago** où ce phonème apparaît : **Ushuta** < **Usuta** ‘**sandalia**’, de plus elle a été évidemment facilitée par le recul de la zone d’articulation du /s’/ alvéolaire, et partant quasi-palatal, ce qui explique la récurrence de ce phénomène à **Santiago**.

De plus, il convient de savoir que la palatalisation affective est un phénomène universel, selon Bernard DARBORD.

2.2.1.7. LE CAS DE LA FRICATIVE PALATALE SONORE /Z/

L’incorporation d’une fricative palatale sourde dans le système phonologique du parler de **Santiago** conditionne celle d’un corrélat sonore, la fricative palato-alvéolaire /z/.

La zone fricativo-palatale du castillan moderne, vide depuis bien longtemps, se retrouve donc occupée en **castilla** par deux phonèmes en corrélation, l’un résultant d’une palatalisation affective du /s’/, l’autre apparaissant comme la conséquence phonologique du premier, puisqu’il fallait équilibrer le système, en opposant les deux corrélats.

La fricative palato-alvéolaire sonore /z/ est la réalisation de la graphie -ll- à **Santiago**, avec maintien parallèle de la liquide centrale /y/, ce qui contribue à faire de notre foyer un réduit phonologique, puisque le **rehilamiento** des liquides est total dans le reste du N.O.A. : /l,y/ > /z/.

Cette fricatisation, ou délatéralisation, partielle des liquides n’est pas un cas unique en Amérique Latine, et une fois de plus, c’est à la région de **Chimborazo** en Equateur que nous

¹ Cf. *infra* pages 176 à 182. Cette palatalisation affective est possible aussi en espagnol péninsulaire : **Conchita** < **Concepción**, mais elle y est beaucoup moins récurrente.

² A noter aussi que le **seseo** autorise cette palatalisation, quelle que soit la graphie : -s,c,z-

renvoie Ricardo L.J. NARDI, et là encore, la présence d'un substrat **quichua**, éloigné de ses bases originelles de la côte centrale du Pérou, conditionne une distinction entre les deux liquides, avec fricatisation de la latérale.

De plus, dans les deux cas, le phonème /z/ existe à la fois dans le dialecte **quichua** local et dans le parler espagnol, ce qui autorisa NARDI à déclarer dès 1962 : « *Este hecho nos hace pensar que tal norma se difundió del quichua al español regional.*¹* »

Nous nous trouvons donc dans un système où l'opposition entre les deux liquides perdure, ce qui fait inmanquablement penser au castillan des Conquistadors, dans lequel le **yeísmo** n'était pas encore intégré, mais aussi au **protoquechua**, qui opposait les deux liquides.

On se trouve, là encore, entre deux systèmes phonologiques qui ont marqué la physionomie de la **castilla** actuelle, à partir de ces deux bases d'opposition des liquides, le locuteur bilingue de **Santiago** a sans doute intégré le **yeísmo** andalou au XVI^e siècle puis le **rehilamiento**, tout en conservant une liquide centrale /y/*², ce qui fait de notre foyer un cas presque unique en Amérique Latine.

Si l'influence substratique restait encore à démontrer, il nous suffirait de nous reporter aux zones de distinction des deux liquides, selon Alberto ESCOBAR*³, elles sont caractéristiques de l'espagnol andin du Pérou, ce qui pourrait coller parfaitement pour le parler de **Chimborazo**, mais fait de notre réduit une exception dans cette unité andine. Ce qui semble confirmer nos hypothèses d'ethnolinguistique, le présubstrat **chinchay** de **Santiago** a des racines très antiques, puisqu'il a conditionné le parler de **Santiago** dans la même direction que ceux des vallées interandines de substrat **quichua** du Pérou.

Reste qu'à **Santiago** on fricatisait seulement la liquide latérale : [**kabazo, zama, zabe ; yuyo**] pour **caballo, llama, llave, yuyo : yerba** en Qh.

Le fait que se maintienne parallèlement la liquide centrale /y/ a contribué à la réputation de casticisme de l'espagnol de **Santiago**, tout comme dans le cas de la fricative alvéolaire /ʃ/, on peut démontrer qu'il s'agit plutôt d'un héritage de la langue indigène.

En effet, il suffit de comparer à présent les deux zones fricativo-palatales du **quichua** de **Santiago** et du parler de **Santiago***⁴, pour constater qu'on y retrouve les trois mêmes phonèmes : /s,r,z/, et que dans les deux cas, la liquide centrale s'y maintient. Si l'on retrouve

¹ *Ibid.* page 248. Voir aussi *Transcriptions phonétiques*, page 169, note n°3.

² Ce maintien pourrait aussi s'expliquer par la présence d'une liquide centrale, d'articulation identique, en tonocoté, Cf. *supra* page 52.

³ *Variaciones sociolingüísticas del castellano en el Perú*, I.E.P. Ediciones, Lima, 1978, page 64.

⁴ Voir tableaux phonologiques, pages 122 et 131, respectivement.

bien ces trois fricatives dans le reste du N.O.A., il n'y a pas maintien de la liquide /y/, là où le substrat **quichua** n'est plus pratiqué aujourd'hui, ce qui tend à faire de cet élément un argument définitif pour l'hypothèse de la prégnance du **quichua** dans le système actuel du parler de **Santiago**, et à rejeter toute réputation de casticisme, là encore, il ne s'agit que d'une coïncidence, et on ne maintient pas l'articulation latérale du yod à **Santiago** par influence du castillan*¹...

On peut retracer l'historique de cette évolution de la façon suivante :

1) palatalisation affective du /s'/, due à la proximité des zones d'articulation des deux fricatives centrales et aux confusions existantes en **quichua** : /s'/ > /s/

2) fricatisation de la liquide latérale pour équilibrer le système : /s/vs/z/, due sans doute à l'andalousisme de la langue des conquérants qui passa dans les deux systèmes, **quichua** et espagnol : /l/ > /z/.

3) maintien parallèle de la liquide centrale /y/ qui fait des deux systèmes, **quichua** de **Santiago** et **castilla**, deux organisations strictement identiques dans la zone fricativo-palatale :

¹ De plus, il convient de noter que, sans doute par influence du **rehilamiento** total du reste du N.O.A., comme le signale fort justement E.M. ROJAS, la liquide centrale a tendance à se fricatiser dans la capitale de la province, alors qu'elle se maintient parfaitement dans les zones bilingues du **monte**.

$$\begin{array}{c}
 {}^1) \\
 /s' / \Rightarrow /š / \Leftrightarrow /ž / \\
 {}^2) \uparrow \\
 /l / y / \quad {}^3)
 \end{array}$$

2.2.1.8. LE CAS DE LA FRICATIVE PALATALE /r/

Le /R/ multiple du castillan est inconnu des langues de substrat, dans l'ensemble de L'Amérique Latine, c'est le cas en **quichua** où on n'enregistre qu'une vibrante alvéolaire simple /r/*¹.

Cependant, le système actuel du **quichua** de **Santiago**, et celui de la **castilla**, comptent un phonème de plus par rapport au **protoquechua**, décrit de la sorte par Ricardo L.J. NARDI :

*« fricativa retroflexa apicoprepalatal sonora con tendencia a ensordecirse ; se emplea en hispanismos, (en el español regional es la pronunciación que adquirió la vibrante múltiple), y también en algún caso de voz quichua o de otra filiación : raku : grueso, rua : ave, ron ron : picaflor. »*²

D'où peut-il bien provenir ? La question reste difficile, on sait qu'il est connu de zones de substrats différents, de la zone guaranitique par exemple, qu'il est connu aussi au Mexique, mais que par contre, dans la Péninsule, seules les régions **d'Álava, La Rioja, Aragón** et **Navarra** connaissent la même fricatisation du /r/.

Ce qui écarte d'emblée une influence péninsulaire, à cause du rôle réduit que jouèrent ces régions dans la conquête du continent sud-américain.

¹ Le rejet de la vibrante /R/ à l'initiale est déjà sensible dans le refus de la vibrante simple, transformée en liquide dans le passage du **protoquechua** au Qh de **Santiago**, Cf. note n°8, page 119, et note n°13, page 127.

² *Ibid*, page 248.

Quant à une influence indigène, elle a pu être multiple, compte tenu de l'absence de vibrante multiple dans les langues de substrat, c'est-à-dire qu'on est arrivé, dans des zones très éloignées, à une articulation identique par la prégnance de substrats ou adstrats divers.

C'est pourquoi, ce qui nous semble le plus intéressant dans la citation de NARDI, c'est la référence à des lexies d'origine **kakán** ou **tonocoté** à la fin de celle-ci, on sait que cette langue avait ses bases dans tout le couloir andin du N.O.A. et des ramifications dans la plaine de **Santiago** par les **Yuguitas** et les **Juríes**, pratiquant le **tonocoté**, langue à mettre en relation avec le dit **kakán**.

Nous sommes là au carrefour des deux grands substrats, **quichua** et **guaraní**, et la langue tampon entre les deux, c'est bien le **kakán**, dans lequel le /r/ paraît particulièrement récurrent. Cette articulation, si caractéristique de l'habitant du N.O.A., aurait pour origine le **kakán**, dans ce cas précis, et d'autres substrats dans les régions guaranitiques.

En tout état de cause, la fricatisation de la liquide latérale /l/ a sans doute influé sur celle de la vibrante /R/ par une sorte de contagion phonologique, il est d'ailleurs intéressant de constater que dans les régions citées, hormis le Mexique, les deux phénomènes vont de pair, ce qui conforte l'hypothèse de l'influence du **kakán**, ou du **tonocoté**, et sans doute de langues **chaqueñas** qui connaissaient un phonème identique, qui aujourd'hui survit en ornithologie ou en phytonymie*¹.

Reste à savoir quels sont les différents degrés de cette fricatisation en fonction de la position du dit phonème /r/.

- dans les groupes consonantiques [pr, br, tr, dr, kr, gr] : on perçoit une légère assibilation, qui en ferait sans doute une liquide palatale en phonétique, avec une vibration simple : [bɾoma].

¹ Voir *infra* pages 227 à 240 ; d'ailleurs il convient de se rappeler que le **tonocoté** est aussi à mettre en relation avec les langues **chaqueñas**.

- en position implosive devant nasale, on remarque la même assibilation intermédiaire : [s'ɔpna].

- en position finale : dans ce cas non plus, on n'arrive à la fricatisation totale de la vibrante, il s'agit là encore de la même articulation intermédiaire, entre une vibrante et une fricative : [muxep].

- en position initiale et à l'intervocalique : le /R/ multiple se fricatisé toujours en /r/, il s'agit comme nous l'avons déjà dit d'une apico-prépalatale sonore rétroflexe qui n'a déjà plus rien à voir avec une vibrante : [riko, barjo] : rico, barrio.

Nous pouvons donc dire en substance que, d'une part, le substrat **quichua** local, influencé sans doute par le **kakán**, a permis l'inclusion d'un troisième phonème dans la zone fricativo-palatale et que, d'autre part, cette intégration d'un nouveau phonème est sans doute due aussi à une fricatisation conjointe de la liquide centrale /l/ et de la vibrante multiple /R/ du castillan, justifiée par leur proximité en phonologie.

Dans les deux cas, c'est bien du rejet d'un phonème vibrant, inconnu en Amérique Latine, dont il s'est agi, ce qui explique à la fois l'emprunt au **kakán** et l'assibilation de /R/*¹.

¹ Le plus intéressant, c'est de se demander si l'on va vers une fricatisation totale de la vibrante multiple, ce qui semblerait logique, et surtout, si on ne va pas aussi vers la fusion entre deux phonèmes fricatifs sonores : /z/ et /r/, car la présence de trois phonèmes dans la même case, remet en cause l'équilibre de la corrélation /s/ et /z/. Voir aussi les transcriptions phonétiques, pages 162 à 167.

2.2.1.9. CONCLUSIONS

La comparaison des différents systèmes phonologiques des langues intervenant dans le bilinguisme de **Santiago**, apporte des indices quant aux hésitations des locuteurs actuels.

On peut dire en synthèse qu'un phonème absent en **quichua** fait l'objet de la part du locuteur bilingue d'un rejet, ou d'hésitations pour le moins, c'est le cas pour les voyelles centrales /e,o/ et les occlusives sonores.

Par contre, dans la zone fricativo-palatale, c'est au contraire à une recherche qu'on assiste de la part du locuteur **santiaguéño**, celui-ci aura tendance en effet à rapprocher inconsciemment l'articulation du phonème espagnol à celle du **quichua**. C'est remarquable en ce qui concerne le /s'/ dit **acanalado**, cela l'est encore plus en ce qui concerne la palatalisation affective de celui-ci, directement issue d'une corrélation existant depuis le **protoquechua**.

C'est toujours la recherche d'un système phonologique **quichua** qui peut justifier la nécessité d'un corrélat sonore à la fricative palatale sourde issue de la palatalisation affective de /s/ > /s'.

Tous les phonèmes du système actuel de la **castilla** s'enchaînent ainsi les uns aux autres, c'est pourquoi on peut considérer que la fricatisation du /R/ multiple procède d'une contagion phonologique due à la fricatisation de la liquide latérale /l/.

De plus, on remarque que bien souvent apparaissent des hésitations entre deux corrélatifs, au-delà de ce que supposent les lois de la phonétique, il est par exemple possible de rencontrer des fermetures du /o/ en [u] en position accentuée*¹, ou encore des hésitations entre les occlusives en position explosive, en espagnol standard.

Il en est de même pour l'absence d'aspiration du /s/ implosif, ce sont même parfois les bases de la phonologie qui sont remises en cause, on peut penser en ce cas à la présence de trois fricatives palatales dont une, le /r/, vient rompre la corrélation directe entre /s/ et /z/.

Nous sommes donc face à un système phonologique unique en Amérique Latine, ce qui justifie largement le titre choisi, mais cette singularité ne peut pas s'expliquer seulement par les influences d'un seul substrat indigène, différentes influences y ont contribué, on peut citer l'exemple du **kakán** ou du **tonocoté** pour le /r/ fricatif, et sans doute celle de la langue des Conquistadors, qui fixa le système phonologique du **quichua**, langue générale, en le rapprochant de son propre système, ce qui peut expliquer les étranges ressemblances entre les

zones fricativo-palatales du **castillan** médiéval, du **quichua** de **Santiago** et du parler actuel de **Santiago**.

Cette singularité, ne serait ce que par rapport au reste du N.O.A., autorisa les hypothèses les plus farfelues quant au casticisme de la **castilla**, (comme son nom ne l'indique pas), le maintien du yod et l'articulation alvéolaire du /s'/ sont directement issus du substrat indigène, on retrouve bien là l'autodérision qui caractérise le **santiagueño**.

Reste à savoir à présent si l'on retrouve les mêmes empreintes au niveau morphosyntaxique, celles du **quichua**, du castillan médiéval, du **kakán**, c'est ce à quoi nous allons nous consacrer à présent, en nous intéressant surtout aux influences de l'idiome de l'Inca ; mais nous allons tout d'abord retranscrire quelques passages d'enregistrements, ou de récits **santiagueños**, qui auront le mérite de démontrer que toutes ces théories trouvent leur prolongement dans le discours quotidien, d'une part, et d'autre part, qu'elles concernent, pour la plupart, tous les niveaux de langue.*²

¹ Cf. *supra*, page 140 ; on remarque aussi des ouvertures de /i/ en [e], en position accentuée, ce qui est impossible dans le système péninsulaire.

² Il convient de se souvenir qu'au début du XVII^e siècle, on comptait seulement 10% d'Espagnols à **Santiago**, voir *Chronologie du quichua* page 29, et que de plus ces « Espagnols » pratiquaient, nécessairement*^A, eux-aussi le **quichua**, d'où la prégnance de cette langue à tous les niveaux, situation presque comparable à celle du Paraguay, où le **guaraní** est passé à tous les niveaux socioprofessionnels. Ces affirmations ne tiennent pas compte, bien entendu, de la langue de l'élite **criolla** qui s'est de toute façon fondue avec le temps dans la langue populaire.

^A Il est souvent fait référence par les voyageurs à des **terratenientes** de **Santiago**, qui au début du siècle, défilaient à cheval en ville, tels des **hidalgos**, en vociférant en **quichua** des ordres à leurs serviteurs indigènes, ou aux passants pour qu'ils s'écartent...

2.3. TRANSCRIPTIONS PHONETIQUES

2.3.1. TEMOIGNAGES ORAUX

Nous avons eu le temps d'étoffer, ces morceaux choisis de discours, en écoutant à nouveau les enregistrements de **Nueva Colonia** de 1992, en pleine zone bilingue, département Figueroa, et nous les avons complétés par les entretiens de l'été 1995, avec les différents spécialistes du **quichua**, ainsi que l'enregistrement des habitants de **Suncho Corral** en zone trilingue syrien-espagnol-**quichua**, département **Sarmiento**.

Voici pour commencer les témoignages oraux de **María**, habitante de Nueva Colonia, âgée de 57 ans et pratiquant le **quichua** :

*« Yo cincuenta y siete años tengo, he tenido nueve hijos en soltera. Yo les hablaba nomás, uno me ha llenado y andaba con otra mujer, ¿ qué no ? Con otro hablaba y hablaba, me ha dado otro hijo y hablaba nomás, y bueno ahí he terminado nueve hijos y ha muerto uno, ocho nomás viven ellos, ocho nomás son. »*¹*

[Yo s'inkwéntai sjete ános téngo. i tenídu nwébe íxos en s'oltéra. Yo les'ablába nomás', uno mía zenáo iandába kon ótra muxéμ, ¿ ké no ? Kon ótru ablába i ablába, i mía dáotru íxo, i ablába nomás'. I bwéno ái i termináo nwébe íxos' ía mwérto úno, óCo nomás' bíben ézos, óCo nomás' s'on.]

Inutile de préciser qu'il s'agit là d'une langue très populaire, où tous les relâchements sont possibles, mais qui reflète néanmoins la réalité phonétique et morphosyntaxique d'un habitant moyen du **monte santiagueño**.

D'un niveau de langue un peu plus élevé (celui d'un musicien du **monte**, don Sixto PALAVECINO*², exilé dans la capitale, et ayant subi les influences linguistiques de ses différentes tournées en Argentine), est la citation suivante, tirée de nos fiches-vidéo de l'été 1995 :

*« En el corazón del monte soy nacido y me he criado.
[En el korasón del mónte soi nas'ío imi criáo.]*³*

¹ Il s'agit là d'une locutrice haute en couleurs, comme vous l'avez constaté, qui se prêtait volontiers à tous les enregistrements et qui constitue un excellent « échantillon » de la fameuse **castilla** ; nous avons gardé une place pour elle au fond de notre mémoire et de notre cœur.

² Le célèbre musicien de **chacarera** eut la bonté de nous recevoir chez lui, en août 1995, et nous conservons de lui aussi un souvenir ineffable.

³ Voir l'emploi de **ser**, comme auxiliaire d'aspect, en *infra*, page 315.

On remarque, dans ces deux textes, le relâchement du /d/ en coda, les fermetures de la voyelle /e/ en phonétique syntaxique, et surtout, le sifflement prolongé du /s'/ **acanalado**, ainsi que les différents états de fricatisation : /s,μ,z/, avec le maintien parallèle du yod.

Par contre, chez Hilda JUÁREZ DE PAZ, maître de linguistique régionale **quichua-espagnol**, on remarque que le yod se fricatisé parfois, comme dans le reste du N.O.A. :

« ¿ Ah tu hijo el mayor cómo se llama ? »
[A tu íxo el mazór kómo s'e záma]*¹

Mais il ne s'agit là que de cas sporadiques, dus sans doute au niveau culturel du locuteur, et à son ouverture sur l'espagnol du reste du N.O.A.

On peut donc dire que le système phonologique, décrit antérieurement, du parler actuel de **Santiago**, correspond à la norme moyenne d'un habitant de cette région plutôt de zone bilingue et vivant en dehors de la capitale.

¹ Enregistrement datant de l'été 1992, et qui correspond à un niveau de langue supérieur pour **Santiago** ; il s'agit de celle qui nous ouvrit les portes du **monte**, sous l'égide de D.A. BRAVO, dont nous n'oublions pas non plus l'aide fructueuse.

2.3.2. CANCIONERO, CONTES ET PROVERBES

Le **cancionero** bilingue de **Santiago** heureux mélange de **coplas** et **romances** castillans populaires du XVI^e siècle et de la pensée indigène, est une véritable mine d'or pour les emplois de la **castilla** calqués sur des structures incasiques et pour la perception de la réalité discursive où l'on retrouve toutes les articulations et tous les idiotismes qui définissent cette langue hybride.

Voici un exemple, il s'agit de la **copla** n° 275, tirée du *Cancionero quichua santiagueño*, de D.A. BRAVO*¹ :

*« Dicen que es lejos Buenos Aires
pero no había sido lejos,
en una sola noche fui y vine
de detrás de tres enaguas. »*

[dís'en kes' léxos' bwenos' áires'
pero nuavía s'íu léxos',
en una s'óla noCe fwí bíne
de detrás' de tres' enágwas']

On remarque là encore le sifflement prolongé des /s'/, quelle que soit leur position et, au niveau syntaxique, l'emploi du plus-que-parfait de récit, sur lequel nous aurons l'occasion de revenir plus avant.

El Ckaparilo, recueil de contes et de proverbes de Andrónico GIL ROJAS, est aussi d'un grand intérêt, nous avons déjà eu l'occasion de l'utiliser et nous l'utiliserons encore, on y remarque par exemple, des idiotismes et des proverbes, où tous les relâchements phonétiques sont retranscrits par l'auteur, dans un souci d'authenticité :

« Oh... también había sin ushpa-rupaj. »
[o tanbjén abía sin úspa rúpah]

¹ *Ibid.*, page 56.

Cette expression signifiait : « *Que baila como si pisara o se quemara en ceniza caliente. Ushpa 'ceniza'. Rupaj 'quemara'.* »*¹

Au-delà des deux emprunts directs au **quichua**, on remarque surtout la fricative palatale /s/ qui s'est phonologisée grâce aux emprunts, et le **rehilamiento** du /r/ à l'initiale, dans un emprunt au **quichua**, pour lequel on est sans doute passé d'une vibrante simple à une fricative par influence du **kakán** ou du **tonocoté**.

Et comment ne pas terminer ce rapide panorama des contes et proverbes **santiagoueños** sans citer l'oeuvre remarquable de Domingo A. BRAVO*² : *Estado actual del quichua santiagueño*, et nous permettre ainsi d'approfondir notre connaissance sociologique de ces locuteurs bilingues dont les contes sont l'évident résultat d'un syncrétisme des plus fertiles :

EL CONDENADO

« *Francu HUISSHUN (Fransisco IGUANA) quedó viudo y entonces llevó a su cuñada para que le atiende la familia y cuando le anduvo atendiendo él se apoderó de su cuñada. Con esto, después se perdió y transformándose en iguanas solían andar uno tras otro. Había una acequia, y en ella un vinalar*³, a las doce, en horas de la siesta solían andar jugando los dos, ya perdidos, Francu HUISSHUN con su cuñada ya transformados en iguanas, ¡ así ! »*

[fránku wísun (frans'ís'ko igwána) kedó bjúdo ientóns'es' zebó asu kunáda pakeliatjénda la famílja ikwando li andúbo atendjéndo él s'e apoderó de su kunada. Kones'tu, des'pwés' s'e perdjó i transformándos'enigwánas' s'olíanandár uno tras' ótru. Abíaunas'ékja ienéza un binalár alas' dos'e en oras' de la s'jésta s'olíanandar xugáandu los'dós' ya perdidos fránku wísun kon s'u kunáda ya trans'formádos' enigwánas', as'i]

¹ *Ibid.*, page 49.

² *Ibid.*, page 144.

³ Mot d'origine incertaine < **vino** ?, assimilé par le **quichua** local, entrant dans la fabrication de nombreux toponymes ; désigne le **prosopis ruscifolia**, légumineuse dont la Calebasse constitue un excellent fourrage.

On remarquera ici le maintien de l'articulation latérale du yod : **ya**, opposé à la fricatisation de la liquide latérale : **ella**, plus de nombreux /s'/ **acanalados**, opposés là encore à la fricative palatale /s/, directement issue d'un substrat d'origine **chaqueña** selon D.A. BRAVO : **huishun** 'iguana', sans doute le **tonocoté**, dans une lexie assimilée par le **quichua** local.

On voit donc qu'au niveau phonétique, dans les contes et proverbes, on arrive au même état d'hybridation entre divers substrats ou adstrats indigènes et, ce qui reste malgré tout de l'espagnol, dont les coïncidences phonologiques avec le **castillan**, /s/ alvéolaire et yod, donnent l'illusion d'un certain casticisme.

2.3.3. PROSE ET POESIE GAUCHESQUES DE SANTIAGO

La veine gauchesque ne s'est pas épuisée à **Santiago**, j'en veux pour preuve ces deux petits recueils de poésie gauchesque, qui me furent remis lors de mon dernier séjour, l'un de 1965, intitulé : *El Gaucho Ramon GAITAN**¹, et l'autre, oeuvre récente de 1993, d'un poète de **SUNCHO CORRAL**, d'origine syrienne*².

Dans l'une et l'autre oeuvres sont restituées, la prononciation et la langue des habitants du **monte**, qui ont conservé en partie les articulations gauchesques et sa langue d'une si grande richesse.

Voici pour commencer, l'exergue du premier recueil décrivant le poète vu par lui-même :

*« Monta siempre en un rosillo
bien plantao como su dueño
y enjaezao con empeño
porque es de su conocencia*³
que al gaucho y a su montao
los delata la presencia. »*

[monta sjénpme en un ros'ízu
bjen plantáu komu s'u dwénu
ienxaes'áu konenpénu
porkés' desúkonos'éns'ja
kial gáuCu iasúmontáu
los'deláta lapmes'éns'ja]

Ou encore cette strophe tirée de ses *Consejos* :

*« Y cuando quieras castrar si buscas buena fortuna fijate bien en la luna que te puede traicionar ...si no es en cuarto menguante se te lo han de desangrar. »*⁴*

¹, O.A. OLMEDO FUNES, *El Gaucho Ramón GAITÁN*, **Santiago**, 1965.

² MORENO Emilio, *Semblanzas de mi pago*, **Suncho Corral**, 1993.

³ **conocencia** : archaïsme signalé par KANY (*Semántica*, page 192), comme un cas de permutation entre la qualité de la personne ' **conocida**' et la personne elle-même, la fiancée. Ici, le signifié semble tout autre ' **conocimiento**', et la morphologie semble résulter d'une fusion du premier avec **ciencia**.

⁴ *Ibid.*, page 23.

[ikwádu kjéras' kas'tɥám s'ibúskas' bwénafoɥtuna fixatebjen enlalúna ketipwéde trais'jonár sinoes'enkwártumengwánte seteluánde des'angɥám]

Dans lesquels on remarque les différents états de fricatisation du /r/, fricative apico-prépalatale sonore, directement issue du **kakán** ou du **tonocoté**, qui apparaît à l'initiale dans **[ros'izu] = [r]**, ou liquide palatale avec un reste de vibration et l'ébauche d'une fricatisation, à l'implosive et dans les groupes consonantiques : **[kas'tɥam, tɥaisjonam, kwamtu, des'angɥam] = [ɥ]**.

En ce qui concerne le recueil de Emilio MORENO, voici le début d'un poème de facture récente, qui vaut bien par son contexte et sa langue nombre de passages de *don SEGUNDO SOMBRA**¹ :

*« Eligieron tiro y cancha
para correr la carrera
opinaban los de afuera
que el lance sería muy bravo
y un domingo veinticinco
se juntó la gente del pago. »**²

[elixjéron tiruikánCa
pakoréɥ lakaréra
upinában los'diafwéra
keláns'e s'ería muibrábu
iundumíngu vintis'inku
s'exuntó laxénte delpágu]

Dans lequel on remarque la fermeture systématique des /o/ non accentués en [u], on a même vu que cette tendance pouvait s'étendre aux /o/ accentués, ce qui est le cas pour les clitiques, comme dans l'exemple suivant : **lo : [lu]** :

*« El trébol se había llamao,
no era un colectivo nuevo
pero estaba bien arreglao,
y pa dejarlo más churito
verde y blanco lo habían pintao. »**³

¹ *Ibid.*, page 22.

² **pago** : Cf. *infra*, page 306.

³ *Ibid.*, page 44.

[eltrébol s'eabíazamáu
nuéraun kulektíbu nuebu
perus'taba bjenareglau
ipadexárlu más' Curítu*¹
berdiblánku luabían pintáu]

¹ **churito**, diminutif Qh de **churo** ' **amante, mozo lindo, elegante, buen gaucho**', etc. Emploi connu de tout le N.O.A., avec en plus les signifiés possibles de ' **diestro, hábil**', ou encore, pour la forme en **-ito**, de ' **lindito, buenito**'. S'applique surtout aux personnes, pour emphatiser leur élégance : **¡qué churo !** ; peut s'appliquer aussi aux objets, ici, en l'occurrence, au premier bus de **Suncho Corral***^A.

^A Voir autres idiotismes, en *infra*, page 342.

2.3.4. PROSATEURS CONTEMPORAINS

J.W. ABALOS consacre son existence aux **changos** des **Shalakos**¹ du **Río Salado** comme maître rural bilingue, initiant ainsi une longue série dans cette tradition de pédagogie bilingue du **monte santiagueño**, dont nous avons eu l'occasion d'apprécier l'efficacité, malgré des conditions de travail des plus précaires.

Il a restitué dans trois ouvrages majeurs², la réalité linguistique de ses petits élèves, maniant merveilleusement bien les deux dialectes du **monte**, le **quichua** local et la **castilla**, comme ils disent.

Nous avons choisi ce dialogue savoureux, entre le maître et l'un de ses élèves, au sujet d'un **KHOSHULO**³, escargot géant local, pour sa spontanéité, source d'emplois très idiomatiques et de relâchements articulatoires :

« Miguelito trajo un khoshulo:era un caracol grande y blanco, con el borde de la boca color rojo, como labios.

*- Ullari*⁴, señor... -dijo poniéndoselo al oído-, tiene curu*⁵.*

El maestro lo acercó también a la oreja.

- No tiene « gusano ».

- Sí tiene, señor ; ¿no oyes el ruidito ?

- Oigo el ruidito, pero no lo hace el curu, sino que se produce por la forma que tiene adentro ¿Quieres ver que no tiene curu ? ¿Quieres que lo rompamos?

- ¡Meta!

Los chicos rompieron el caracol entre dos piedras ¡Cómo había sido adentro ! El caracol no tenía curu. »

¹ **chango** : enfant en **quichua** ; **Shalakos** : remarquable cas d'hybridation entre une racine espagnole **SALA** < **SAL**, avec palatalisation affective du /s/, /s/ et le suffixe **quichua -cu** qui sert d'augmentatif à de nombreux hypocoristiques. Ces descendants des **Juríes** ou des **Tonocotés** ont la réputation d'être tristes et incivils, d'où le passage suivant du cancionero :

*« Óiganle cuando cante
un triste saladinito. »*

² *Shunko, Shalakos, Terciopelo*, voir bibliographie.

³ *Shunko*, page 118 : « *ckoshulu o ckoshul o ckollul : caracol, es el nombre del molusco vivo. Cuando su concha está vacía y seca recibe el nombre de choro.* » D.A. BRAVO, voir *bib.* n°1, page 78. Outre la contradiction entre les déclarations du lexicologue argentin et celle du récit de ABALOS : **KHOSHULO** / **CHORO**, on peut remarquer une hésitation sans doute précoce, entre la liquide latérale /l/ et la fricative palatale sourde /s/, dans deux de ces trois graphies, ce qui pourrait constituer un autre indice de l'influence indigène, dans le rehilamiento de la liquide latérale /l/ : [kolul / koSul].

⁴ **Ullari** < **uyariy** : entendre, écouter. A noter la confusion peu commune entre les deux liquides.

⁵ Cf. *infra*, page 342.

[migelito tráxounkosúlo eraunkarakól grándeiblánko konelbóµde delabóka koloróxo komolábjos'. Uzári sénór díxo ponjéndos'eloaloído tjene kúru. El maes'tro loas'eukó tambjén alaoréxa.

Notjéne gusáno. S'ítjéne sénór ; nuóyes' el ruidítu. Oigo el ruidíto pero noloás'e el kúru s'inokes'eprodús'e porlafórma ketjéne adéntro. Kjéres bér kenotjénekúru. Kjéres kelorompámos' .Méta.

Los'Çikos' rompjéron elkarakól, entre dos' pjédµas'. Kómo abía s'ido adéntro, notenía kúru.]

Dans ce passage, on peut remarquer que le suffixe augmentatif du **quichua -lo** est allomorphe de **-lu** dans **khoshulo**, ce qui est un bon indice de l'origine indigène des hésitations entre les deux voyelles /o,u/, on y remarquera aussi l'emprunt de la fricative palatale sourde /s/ et de son corrélat sonore /z/ : **khoshulo** / **ullari**, ainsi que quelques idiotismes, comme **meta**, sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir*¹.

Lisandro AMARILLA quant à lui*², dans cette remarquable biographie romancée de la vie du grand musicien de **chacarera**, don Sixto PALAVECINO*³, nous communique une langue encore plus authentique, surtout dans les dialogues fictifs entre les parents de Sixto, riches en idiotismes et en relâchements articulatoires, dont voici un bon échantillon :

« *¿No sientes viejo, como sonido de violín que viene de la lomada?*

No siento nada, son ideas tuyas.

- *Cada vez estás mas inútil Pancho. Hasta upa tucana*⁴ te has vuelto.*

- *¿Qué tocan el violín, dices ?... ¿Y quién po va a ser? En la lomada del albardón no vive nadies.*

- *Ya lo tengo visto, viejo. Cada que va llover como ahura, suena el violín. Es como un llanto que sale de adentro. Es como un sonido atajado Pancho. »*

¹ Cf. *infra*, page 339.

² *El Violín de Dios, Ibid.*, pages 34 et 35.

³ Issu d'une famille bilingue, coiffeur-chanteur-violoniste et traducteur du *Martin Fierro* en **quichua**.

⁴ **Upa tucana** < **upan tucana** : expression **quichua** composée de **upan** 'sordo' et de **tucana** 'mortero', il conviendrait de traduire par 'sordo como tapia', 'sourd comme un pot.'

[No s'jéntes' bjéxo komos'onídu debjoli'n kebjéne de lalomáda. Nos'jento náda s'onidéas' tuyas'. Kádabes'tás' más'inútil panCu. As'ta úpatukána tias'bwélto. Ketókan elbjolín dis'es'... Ikjénpóbas'ér. Enlalomáda delalbaumdón nobibenádjes'. Yalotengobís'to bjéxo. Kadakebázobér komuaúra s'wéna elbjolín. Es'komunzántu kes'álediadéntru. Es'kómuns'onídu ataxadu pánCu].

Dans lequel on remarque la fermeture d'un /o/ accentué en [u], sans doute due à sa position en hiatus : **ahura** < **ahora**, l'emploi de **po** pour **pues**, qui renforce les confusions entre les deux voyelles, et celui de **nadies** pour **nadie**, sans doute par analogie sur **algunas***¹.

Mais nous aurons l'occasion de revenir sur ces différents emplois ultérieurement, on peut noter aussi le caractère très palatal de la **castilla**, avec ici, pas moins de trois articulations différentes : /s',s,z/, qui peuvent justifier le **rehilamiento** du /R/, par une sorte de contagion phonologique, comme nous l'avons déjà démontré*².

¹ Voir cet emploi, en *infra*, page 335.

² Cf. *supra*, page 151.

2.4. ASPECT MORPHOSYNTAXIQUE

2.4.1. PROPOS LIMINAIRES

Nos témoignages écrits et oraux en sont l'illustration, c'est dans la langue affective que le locuteur bilingue de Santiago laisse transparaître les influences substratiques. C'est ce que dit Nélida DONNI DE MIRANDE, sans toutefois appliquer son jugement aux langues indigènes : « *recursos fonológicos, léxicos y sintácticos del habla están al servicio de la vida afectiva.* »*¹

C'est donc l'affectivité*² qui laissera apparaître dans la **castilla** des idiotismes qui n'ont rien à voir avec l'espagnol péninsulaire, voire avec celui du reste de l'Argentine. Prenons l'exemple de **meta**, adverbe d'adhésion, employé aujourd'hui dans toute l'Argentine, mais qui procède de Santiago, selon Elvio Aroldo AVILA*³ et équivaut à **bueno**. On est tenté de l'inclure dans la catégorie des argentinismes, n'ayant rien à voir avec des archaïsmes ou des quichuismes. Cependant, il est possible aussi, étant donné qu'il a son origine dans une zone bilingue **quichua**-espagnol, qu'il s'agisse d'un calque syntaxique sur un adverbe, de même signifié et récurrence en **quichua** de Santiago, qui resurgirait indirectement et inconsciemment dans le parler du locuteur bilingue actuel.

Ces traductions inconscientes entre les deux langues auraient commencé dès le début de la Conquête. Il convient de rappeler que les Espagnols représentaient au début du XVII^e siècle, seulement 10 % de la population, et que le castillan superstratique fut obligatoirement imprégné par le **quichua**.

¹ Rosario de Santa Fe, 1967, *Recursos afectivos en el habla de Rosario*.

² Nous touchons là au domaine de « *la sémantique pragmatique* », telle que la définit POTTIER*^A, « *[qui] tient compte des relations de savoir et vouloir entre les interlocuteurs.* » Cette remarque m'a été inspirée par Pablo KIRTCHUK, correspondance du 02 mai 1996. Voir aussi l'analyse de **meta**, en infra page 338.

^A *Sémantique, ibid.*, page 20.

³ ¿ *Comó habla el Santiagueño ?*, *ibid.*, page 224.

Les descendants de ces premiers locuteurs bilingues perpétuèrent ces idiotismes, dont il convient à présent de s'interroger sur l'origine, en louvoyant entre deux caps, a priori antagoniques, l'hispano-centrisme et l'indigénisme...

Mais, ce qui frappe surtout l'attention du chercheur, c'est qu'on ait pu jusqu'à aujourd'hui admettre sans difficultés des influences lexicales ou morphologiques, dans les différents parlers latino-américains, concernés par le bilinguisme, sans jamais aller jusqu'au coeur de la langue, la syntaxe, où se révèlent les emplois les plus enfouis dans l'inconscient collectif, porteurs d'affectivité et partant de calques sur la langue de naissance.

D'où l'intérêt tout particulier que nous portons à cette partie de notre étude, car, par le biais d'une méthode comparative entre les deux systèmes syntaxiques, on se retrouve parfois face à de véritables combinaisons algorithmiques, où les deux phrases semblent les deux faces d'une même monnaie, tant l'organisation de l'une est semblable à celle de l'autre; malgré les différences fondamentales entre les deux langues, elles se pré-déterminent mutuellement.

C'est ce que nous aurons l'occasion de voir en ce qui concerne le gérondif causal ou le plus-que-parfait de récit, ces deux calques syntaxiques sont le fruit de deux langues en contact qui s'influencent réciproquement, phénomène naturel de créolisation. Comment peut-on donc nier que la syntaxe de l'espagnol ait pu être modifiée par une langue qui l'a côtoyée pendant plus de quatre siècles et demi et qui, de plus, l'a dominée démographiquement ?

On ne peut voir dans ces blocages universitaires que de vieilles réactions ethnocentristes de la part de grammairiens qui plaçaient le castillan sur un piédestal et qui avaient oublié que celui-ci était isolé, dans des noyaux sociaux-culturels de plus en plus dominés par les langues indigènes générales.

En effet, si l'on se penche sur le parler quotidien de Santiago, on se rend compte que celui-ci diffère de nombre d'autres parlers hispaniques et que bien souvent sa singularité a des racines **quichuas**. D'ailleurs, tout bilingue sait bien que le discours qu'il reproduira dans une langue cible, qui n'est pas celle de sa naissance, constitue bien souvent une langue possible, le résultat d'une traduction simultanée, qui diffère de celle d'un monolingue non influencé par un quelconque substrat.

C'est ce qui se produisit à l'aube de la Conquête, dans ces longs palabres entre **lenguaraces**, et certains de ces idiotismes sont arrivés jusqu'à nous, cristallisés par un bilinguisme d'une grande fertilité linguistique.

Ces emplois calqués sur le **quichua** sont présents à tous les niveaux de la langue, du pronom à l'interjection en passant par les emplois verbaux, ils sont souvent le fruit d'une

langue affective, c'est le cas des redoublements, et de certains pronoms interrogatifs ou exclamatifs dont nous allons analyser l'emploi et l'origine à présent.

2.4.2. LES EMPLOIS PRONOMINAUX

2.4.2.1. LE PRONOM INTERROGATIF : « ¿ DE CÓMO ? »

L'emploi de cette forme interrogative n'est pas répertorié par KANY, elle est pourtant d'un usage très fréquent dans le N.O.A., avec le signifié de : **¿ de qué modo, cómo?**

Nous avons choisi pour illustrer nos propos, un témoignage oral de don FÉLIX¹, qui en s'étonnant de la présence conjointe d'un Français et d'une **Tucumana** à **NUEVA COLONIA**, lors de notre séjour de 1992, nous posa la question suivante :

« *Perdone, ¿ de cómo lo ha encontrado a la señorita de Tucumán ?* »

Au delà de l'emploi d'un pronom cataphorique, de genre différent de celui du nom auquel il renvoie², on peut remarquer que l'emploi de la préposition **de** est superflu dans cette construction interrogative et que le locuteur a pu employer un idiotisme procédant d'une analogie sur d'autres pronoms interrogatifs : **¿ de dónde, de quién ?**, ce qui n'explique cependant pas tout.

En effet, cette forme très prisée des Argentins pourrait résulter d'un calque syntaxique sur une structure strictement identique en **quichua** : **imayna manta = cómo de**, si l'on excepte l'ordre inversé des termes³.

Cette combinaison est très usuelle en **quichua** de Santiago, très naturelle, beaucoup plus qu'en espagnol, et elle peut avoir constitué la base d'une traduction inconsciente par le locuteur bilingue, dès le début de la Conquête, reprise ensuite par ses descendants.

¹ Habitant de NUEVA COLONIA, retraité, et dont la langue est d'une grande pureté.

² Cf. *infra*, page 174.

³ Voici un exemple et sa traduction donnés par Marco Henrique del PONT, cf. *Bib* n°7, page 24 :

« $\frac{y \text{ de } \text{cómo} \text{ vos } \text{por } \text{aquí}}{1 \ 2 \ 3 \ 4 \ 5 \ 6} = \frac{\text{Imayna manta taq qan kay niqpi}}{3 \ 2 \ 1 \ 4 \ 6 \ 5}$ »

2.4.2.2. L'EMPLOI DU PRONOM EXCLAMATIF « DIÁNDE »

KANY*¹ mentionne un emploi similaire qu'il inclut dans la liste des interjections synonymes de « *j ca, quiá !* », sous la forme : « *¿ de ánde = de dónde?* ».

Il indique qu'il s'agit d'un emploi rural, sans en préciser l'aire géographique, et nous pensons qu'il s'agit d'une forme au signifié similaire, pour dire l'incrédulité, et nier de façon tranchante ce qui vient d'être dit par l'interlocuteur, qui serait parfaitement traduite en français par l'expression familière : « d'où tu sors que... »

On la retrouve en partie dans l'expression **santiagueña** suivante*² : « *j Diánde yerba puros palos !* », qui serait équivalente à :

« *j de dónde sacas que es yerba si son puros palos !* ».

Elle s'est lexicalisée avec le signifié suivant selon Andrónico GIL ROJAS :

« *Para significar que no tiene de donde sacar alguna cosa, como dinero, provedurías, etc. Que están con lo último que les queda, como cuando por necesidad se toma mate de yerba simple, de puros palos, de tanta usarla.* »

On voit que le signifié est à peu près le même que celui proposé par KANY, mais on constate aussi que les deux formes sont différentes : **¿ de ánde/diánde !**, c'est sur cette différence que nous allons porter notre attention.

Il nous semble que celles-ci résultent d'altérations d'une forme exclamative originelle qui devait être : **¿ de a dónde !**

Avec dans le premier cas une assimilation à distance entre le [a] et le [o] et dans le second, la rupture du hiatus [ea] > [ia] : **de a dónde > diadónde > diánde**, et la monophthongaison [ao] > [a].

Cet emploi semble limité à Santiago, la rupture et la monophthongaison témoignent du rejet par le locuteur bilingue des voyelles /e,o/, qui, comme nous le savons, étaient absentes en **protoquechua**, cette singularité morphologique et cet emploi connu seulement de la zone bilingue du **monte** nous autorisent à penser qu'il s'agit non pas , comme dans le cas précédent, d'un calque syntaxique sur le **quichua**, mais d'une influence articulatoire, ceci sans compter avec la tendance à agglutiner les morphèmes : **¿ de a dónde > diánde !**, qui semble être tout à fait indigène.

¹ *Sintaxis*, page 475.

² *El Ckparilo, Ibid.*, page 50.

2.4.2.3. L'EMPLOI DU PRONOM REFLECHI « SE » POUR « NOS »

Il n'est pas rare d'entendre dans tout le N.O.A., un emploi surprenant du pronom réfléchi de troisième personne **se**, en lieu et place de celui de première personne du pluriel **nos**, et ce quel que soit le verbe régissant ce pronom, très fréquent avec le verbe **ir** : **se vamos**, et souvent avec une telle affectivité que l'invite devient irrésistible...

Voici quelques exemples tirés de nos travaux antérieurs qui illustrent parfaitement l'étendue de cet emploi :¹

*« ¿ Se vamos ya ?
Che, se vamos al río pa'buscar agua.
Che, se llevamos bien, ¿ qué no ?
Si se portamos bien, el patrón nos va a dar permiso. »*

KANY² signale cette confusion et la limite à l'Argentine en donnant des exemples de Catamarca et de Buenos Aires, il cite Samuel LAFONE QUEVEDO³ qui pensait qu'il s'agissait d'une influence **quichua**, mais pense pour sa part qu'il s'agit d'un héritage péninsulaire, dû à la confusion entre **se** et **os**, connue dans la langue populaire de Murcia.

Or, si l'on se penche avec un peu d'attention sur l'emploi des pronoms réfléchis en **quichua**, on se rend compte que l'infixe pronominal **-ku-** est commun à toutes les personnes, selon D.A. BRAVO⁴, il équivaudrait donc à **me, te, se, nos, os**, et pourrait donc être à l'origine de ces confusions, tel était notre argument des années antérieures.

¹ *El Ckparilo*, Ibid, page 50.

² *Sintaxis*, page 132.

³ *Tesoro de Catamarqueñismos*, page 210.

⁴ Voir Bib, n°1, pages 24 et 25.

Et puis, en y portant une attention encore plus grande, nous avons pu constater que l'infixe pronominal **-ku-** avait un homophone, qui sert de pluralisateur au C.O.D., en l'appliquant à la racine verbale : « *qati-ku-spa:corriéndolos.* »

Cela devient très intéressant quand on sait que le locuteur de Santiago confond aussi **nos** et **los** : « *los vamos a ir. Ya los viene alcanzando.* »

Nous pensions jusqu'alors que cette confusion n'était qu'articulatoire : [l/n], et comparable aux assimilations du Chili décrite par KANY*¹, mais cela semble beaucoup plus subtil.

En effet, le locuteur bilingue semble avoir assimilé, dès ses premiers exercices de traduction spontanée, deux équivalences possibles : **ku = se, nos; ku = los**, correspondant parfaitement aux deux fonctions possibles de cet infixe : réfléchi, pluralisateur, et à partir de ces deux équivalences toutes les combinaisons sont devenues possibles dans l'esprit de ses descendants : **se = nos = los**, sans qu'il puissent pour autant déterminer l'origine quichua de leurs confusions : **se/nos; los/nos**.

C'est aujourd'hui la réponse que nous pouvons apporter à deux phénomènes que nous avons traités au départ séparément, l'influence réside bien en un calque syntaxique sur le quichua, dans les deux cas, les deux types de confusion sont bien dues à l'homophonie entre deux infixes **ku** dont nous retrouvons la trace dans la castilla actuelle*¹.

¹ *Sintaxis* : pages 131 et 132, selon Charles E. KANY, la confusion entre [l/n] est très fréquente au Chili, elle s'étend aussi à des lexies : **frionera, penícula, alimar**, en ayant sans doute pour base une confusion articulatoire entre la liquide et la nasale, peut-être d'origine substratique.

2.4.2.4. L'EMPLOI DES PRONOMS CATAPHORIQUES

Il est naturel en espagnol, et surtout en Amérique Latine, d'antéposer au verbe un pronom annonçant l'accusatif, celui-ci étant explétif, inutile au sens, et servant à clarifier l'énoncé*².

Ce pronom redondant est très commun dans le « *bajo pueblo andino* », selon KANY*³, et il semble que dans la langue affective des confusions de genre apparaissent entre celui-ci et l'accusatif. Une fois de plus celle-ci va servir de révélateur aux influences substratiques.

En effet, ce qui est vrai pour le peuple andin l'est aussi pour celui de Santiago, les emplois qualifiés d'incorrects par la R.A.E. sont légion dans la langue du **monte**, voici quelques exemples pour illustrer mes propos :

- « *El patrón lo oye al tonto los gritos.* »
- « *Qhapari / kuna / ta uparuna / ta wiraqhocha / qauyari / pu / n* »
- « *¿ De cómo lo ha encontrao a la señorita ?* »*⁴
- « *Allá lo i topao a tu hermana.* »
- « *¿ Por qué no me lo has despachao la carta ?* »*⁵
- « *Limpiálo el agua.* »

On peut voir dans le premier exemple qu'une traduction en quichua laisse apparaître deux suffixes pour dire l'accusatif. Le cataphorique **lo** équivaldrait à **-pu-**, infixe verbal bénéfactif, de datif, traduisible par **le** selon Jorges ALDERETES*⁶. Le suffixe nominal **-ta**, quant à lui, est la marque de l'accusatif. Ce qui nous autorise à penser que la syntaxe quichua,

¹ Selon Pablo KIRTCHUK, correspondance du 2 mai 1986, il ne peut s'agir d'une influence Qh, il cite, pour le démontrer, ces paroles d'un tango, *Siglo veinte cambalache* : « ... *que ya en el horno se vamos a encontrar.* » N'oublions pas cependant que des toponymes Qh ont été identifiés comme tels jusqu'au **RÍO NEGRO** et que **SANTIAGO** a fourni nombre d'immigrants aux **VILLAS MISERIAS** de **BUENOS AIRES**, la **CASTILLA** s'exporte, et en particulier vers le **RÍO de la PLATA**, comme c'est le cas ici. Cette confusion familière, entre les deux pronoms réfléchis, a irradié depuis **SANTIAGO**, sur l'ensemble du N.O.A., puis, cheminement naturel, sur le **RÍO de la PLATA**. Et ceci sans compter avec l'origine **santiagueña** de certains auteurs de tango, comme Homero Manzi, que me rappelait Pablo KIRTCHUK, dans sa correspondance du 7 juin 1996.

² KANY : *Sintaxis* : page 149 : « *Parece tratarse de un esfuerzo compensatorio por establecer mayor claridad en un idioma en que el orden extraordinariamente libre de las palabras y la supresión frecuente del pronombre sujeto podrían provocar cierta oscuridad.* »

³ *Ibid.*, page 149.

⁴ Don Félix, *Nueva Colonia*, août 1992,.

⁵ *El Ckparilo*, *Ibid.*, page 13.

⁶ *El Quechua de Santiago del Estero*, *Ibid.*, page 136*^A.

^A Infixe verbal de troisième actant selon Pablo KIRTCHUK, *Bib.*, n°1, page 103, « *Marque de 3^{ème} personne objet* » en distribution complémentaire avec **-ku** pour le premier actant et **-mu** pour le deuxième. Il peut, selon KIRTCHUK, se substituer au suffixe de deuxième actant **-mu** donc, il indiquerait parfois un accusatif, au lieu d'un datif, en quichua de Santiago, ce qui explique la contradiction entre la traduction proposée par Jorge ALDERETES **le** et le résultat du calque **lo** *ⁱ.

ⁱ Cf. *infra*, page 258, note n°4.

(l'emploi simultané d'un infix verbal **-pu-** et d'un suffixe nominal **-ta**), a cristallisé un emploi naturel en espagnol, mais pas dans de telles proportions, et surtout, avec beaucoup moins d'emplois « fautifs », comme ceux qui suivent le premier exemple.

On peut voir aussi, dans le dernier exemple, que la confusion de genre entre le pronom

et l'accusatif peut être enclitique.

Ce qui nous amène à réitérer notre hypothèse des travaux antérieurs, l'absence d'opposition grammématique **o/a** en **quichua**¹ peut expliquer ces confusions de genre si fréquentes dans la langue affective de Santiago.

On peut donc dire en synthèse que l'emploi du pronom redondant, avec ou sans confusion de genre, reproduit en espagnol une structure morphosyntaxique **quichua** pour laquelle sont nécessaires deux grammèmes : **-ta** et **-pu-**. Les premiers locuteurs bilingues ont recherché inconsciemment cette structure double de l'accusatif et l'ont transmise à la **castilla**, en profitant de la grande souplesse du castillan en la matière².

De plus, il est très révélateur de constater que KANY signale seulement des exemples andins : argentins, boliviens et péruviens. Tous ces pays sont, comme chacun le sait, de substrat **quichua**, ce qui constitue un indice de plus de l'influence indigène dans un emploi, au demeurant, très récurrent et affectif³.

¹ En **quichua** de Stgo, on utilise un lexème grammaticalisé et proclitique, pour dire le genre, exemple : « *chino/llama* » 'lama femelle' et « *ghari/llama* » 'lama mâle'. Pour le nombre, on oppose le suffixe **-kuna** au grammème zéro, pour les mots terminés par consonne, et on intègre le suffixe espagnol pour les mots terminés par voyelles : **quari-s** 'los hombres'; **qollur-kuna** 'las estrellas', ceci sans compter avec les pluralisateurs verbaux : **-ku-**, **-nchis-**, **-cha-**.

² KANY, *Ibid.*, page 149 : « *el orden extraordinariamente libre de las palabras.* »

³ Pablo KIRTCHUK, *Bib.*, n°3, page 11, pense, pour sa part, que l'influence est espagnole, et que la souplesse de cette langue, explique l'expansion des fonctions de **-pu** au deuxième actant à Santiago. Par contre, il voit bien une influence **quichua**, dans la tendance à aligner des indices actanciels et des orientateurs en castilla, et il cite cette **chacarera** d'Atahualpa YUPANQUI (*La Olvidada*), pour étayer sa thèse : *Mi china se me lo ha ido...*, où le **lo**, anaphorique en ce cas, est effectivement explétif, comme dans nos exemples, il parle à ce sujet de « *second actant fantôme* » ou de « *patient interne* » qui résulte, sans aucun doute, d'un calque sur le morphème **-pu** et sur le système agglutinant du Qh.

2.4.3. LES EMPLOIS SUBSTANTIVAUX

2.4.3.1. L'EMPLOI RECURRENT DES DIMINUTIFS

L'emploi du diminutif **-ito** touche toutes les catégories de la langue, c'est pourquoi nous l'avons inclus dans cette partie, en rappelant ainsi sa vocation première de dérivation de substantifs ou d'adjectifs.

Cette extension semble générale en Amérique Latine et elle serait, selon KANY*¹, le fait d'une langue familière.

Cependant, malgré la liste impressionnante de diminutifs donnée par KANY, avec là aussi une prédominance de **-ito** par rapport à **-cito**, nous ne sommes pas tout à fait convaincu. D'une part, parce que ces dérivations affectives sont encore plus récurrentes qu'ailleurs dans le N.O.A et, d'autre part, parce qu'il convient de rappeler que la plupart des langues de substrat sont agglutinantes. En effet, on peut avoir affaire dans toutes les régions données, à des calques morphologiques sur les parlers indigènes locaux*².

Il convient donc une fois de plus de se tourner vers le **quichua** pour essayer de trouver l'origine d'une telle étendue et d'une telle récurrence des diminutifs.

En **quichua** de Santiago, ce sont les trois diminutifs espagnols : **itu, illu, situ** < **ito, illo, cito** qui ont été intégrés, avec en parallèle l'emploi du diminutif affectif **-la**, à faible rendement fonctionnel, avec les hypocoristiques*³.

On constate donc que l'influence est réciproque : **lla** > **la** ; **ito** > **itu**, et l'on retrouve la même récurrence de ces emplois affectifs dans les deux langues, ce qui explique qu'en intégrant la syntaxe agglutinante du **quichua** à la tendance naturelle de l'espagnol à l'emploi des diminutifs, le locuteur bilingue soit bien le générateur d'une langue double : **la castilla**.

¹ *Sintaxis*, page 317.

² Voici ce qu'en dit Pablo KIRTCHUK : « le diminutif est un trait affectif répandu dans beaucoup de langues amérindiennes, son emploi dans les variantes américaines de l'espagnol en résulte, et le N.O.A. ne fait pas exception. C'est la fonction, et non le morphème, qui est calqué en castillan de toute l'Amérique latine. » Cette remarque nous semble tout à fait pertinente, c'est bien à « la fonction » de diminutif du Qh que le locuteur bilingue a recours en dehors des emprunts, ou de leurs traductions : **/lla/** > **/la/** : **vidala** ; de plus, il est vrai que l'intérêt que je porte à mon sujet me fait ignorer des phénomènes identiques sur le reste du continent sud-américain, dont acte, en attendant de pouvoir comparer les différentes formes dialectales de l'espagnol en Amérique latine, pour en tirer des conclusions plus nettes.

³ Jorge ALDERETES, *Ibid.*, page 109.

Voici par catégorie de langue, les emplois répertoriés :

- avec pronoms indéfinis : **naita** < **nadita**, **tuito** < **todito**, etc.
- avec participe présent ou passé : **caminandito** , **corriendito** ; **cantandito** ; **acabadito**, **pisoteadito**, **muertito**, etc.
- avec adverbes : **aquisito**, **allasito**, **nomasito**, **por lo menitos**, **ahurita**, etc.
- avec adjectifs numériques : **unito**, **dositos**, **tresitos**, etc.
- avec interjections : **ujalita** < **ojala**, **ayayayita**, etc.*¹

Nous pensons donc en synthèse que, compte tenu de l'étendue du phénomène, le bilingue de Santiago a spécialisé le diminutif affectif dérivé de **-lla>la** aux hypocoristiques et a généralisé le suffixe espagnol quichuisé à toutes les catégories de la langue, fruit d'une influence réciproque entre les deux langues.*²

2.4.3.2. LE CAS DES HYPOCORISTIQUES

On peut remarquer à Santiago, plus encore que dans le reste du N.O.A., la formation d'hypocoristiques à partir d'une racine espagnole, bien souvent contractée, et qui reçoit directement les influences phonétiques du **quichua** : fermeture des voyelles centrales /e,o/ > [i,u] palatalisation affective du /s/ > /s/, mais aussi de l'espagnol, dont la dépalatalisation de la liquide latérale :/l/ > /l/, avec l'agglutination d'un suffixe **quichua** : **-lla>-la**.

Voici ce qu'en dit Jorge ALDERETES*³ :

*« Sufijo de derivación nominal atributiva. Se une a temas nominales y adjetivos para formar diminutivos, generalmente con gran carga afectiva... Es uno de los pocos préstamos morfológicos del quechua al español reconocidos por Amado ALONSO que lo cita en las voces vidala y vidalita*¹ »*

¹ Ou plus, (double diminutif affectif) : **chiquititay** < **chiquita**, avec adjonction du possessif Qh : **-y**.

² Nous avons soutenu jusqu'alors que l'influence **quichua** résultait d'un calque sur les suffixes de diminutifs : **-cha**, **-lla***^A, en l'absence de référence à celui-là, dans le dictionnaire de D. A. BRAVO, et dans l'oeuvre monumentale de Jorge ALDERETES, nous limitons celle-ci à une intégration en parallèle de la valeur affective naturelle du diminutif espagnol et de la tendance indigène à l'agglutination que l'on retrouve par exemple dans ce double diminutif : **chiquititu***^B, très récurrent dans tout le N.O.A..

^A **-cha** : diminutif connu du quechua de Cuzco, inconnu à Santiago, ce qui conforte l'hypothèse du présubstrat **chinchay**.

^B voir note n°1.

³ *Ibid.*, page 109.

Il s'agit donc cette fois-ci, non plus d'une traduction inconsciente de **-lla**, mais bel et bien d'un emprunt grammatical direct à la morphologie **quichua**, hispanisé par la dépalatalisation de /l/.

Cette traduction d'emprunt grammématique est d'une grande récurrence en **quichua**, même si son rendement fonctionnel se limite, ou presque, au champ des hypocoristiques.

Elle est aussi créatrice de nombre de lexies nouvelles en **castilla** avec la possibilité d'intégrer les deux diminutifs, **-la** comme infixé et **-ito** comme suffixe : **Jesús** > **Jishula** > **Jishulito**, témoin d'une grande hybridation entre les deux langues.

Voici la liste de ces différents surnoms qui ont supplanté dans le **monte** le prénom originel, en le modifiant à un point tel parfois qu'il est difficile de l'identifier de prime abord :

avec fermeture des voyelles centrales et palatalisation du /s/ : **Crishula** < **Crescencio**, **Cunshila** < **Concepción**, **Jishula** < **Jesús**, **Shutula** < **Sotelo**, **Shula** < **Solano**, **Shuca** < **Sócrates**, etc.

- avec fermeture des voyelles et sans palatalisation : **Rupila** < **Roberto**, **Cuñila** < **Cornelia**, **Cuñilu** < **Cornelio**.

- sans fermeture des voyelles et avec palatalisation : **Joshela** < **José**, **Crushula** < **Cruz**, **Shofa** < **Sofía**, **Belishu** < **Belisario**, **Juanchu** < **Juancito**.

¹ **vida** > **vidala** > **vidalita** > **vidalita** : Danse et chant du N.O.A., de strophes octosyllabiques, accompagné à la guitare et au tambourin, de tonalité triste et nostalgique, chanté à deux voix. D'un point de vue morphologique, il est intéressant de constater l'ajout du suffixe **quichua** d'adjectif possessif de première personne **-y**, ce qui

Cette traduction d'emprunt morphologique a le mérite de constituer une sorte de parangon pour notre étude, en effet, on y trouve des influences phonétiques **quichuas** : /e,o/ > [i,u], /s/ > /s/, mais encore espagnoles : /l/ > /l/, ainsi que des influences morphologiques **quichuas** : **-la = -ito**, et aussi espagnoles, quand le suffixe **quichua** reçoit les marques de genre de l'espagnol : **Cornelia > Cuñila > Cuñilo > Cuñilu**.

Dans ce dernier cas, on voit toute la complexité de l'imbrication entre les deux langues, puisqu'il conviendrait de rajouter une nouvelle influence du **quichua** dans le passage de **-lo** à **-lu**, il s'agit en ce cas d'un véritable phénomène de créolisation.

constitue un cas d'hybridation unique, en dehors du champ des hypocoristiques et donne à entendre de l'amour que portent les **santiagoños** à leur musique.

2.4.3.3 SUFFIXES DE DERIVATION QUICHUAS

Nous allons inclure dans cette partie des suffixes de dérivation nominale ou verbale, à partir d'un thème espagnol; comme nous l'avons soutenu jusqu'alors, il ne s'agit pas seulement de transferts lexicaux, mais bel et bien d'influences tant morphologiques que sémantiques, en effet, le suffixe quichua modifie la forme du signifiant espagnol et il transmet à la **castilla** son signifié.

Voici la liste de ces différents cas d'hybridations classés selon le signifié de chaque suffixe :

- incorporation du diminutif affectif **-lla** (en dehors des hypocoristiques) : **vidala, mamitila** < **mamitilla**, (avec dépalatalisation du suffixe quichua).

- incorporation du suffixe d'adjectif possessif de première personne **-y** : **vidalitay, aguitay, nay** < **natay** < **naday** < **nada, mamitay, palomitay**.^{*1}

- incorporation du suffixe d'infinitif **-y** : **culumbiy** < **columpiar, reditey** < **derretir, gatiay** < **gatear**.

- incorporation du suffixe de nominalisation verbale **-na**, d'instrument ou de lieu; **picana** < **picar/na** : bâton à pointe de fer pour aiguillonner le bétail; **mudana** < **mudar/na** : bouchon d'herbes ou de terre pour changer le cours des rigoles d'irrigation; **raspa/na** < **raspar/na** : instrument employé par les tisseuses pour démêler la chaîne de tissage; **Sestiana** < **sestear/na** : toponyme de Santiago; **divisana** < **divisar/na** : lieu pour observer le loin (**divisadero** est synonyme en castilla).

- incorporation du suffixe de verbalisation dénomminative **-cha** qui indique que l'on fait, que l'on crée, ce qui est dénoté par la racine nominale, ou qu'on l'enlève. Il est souvent précédé de l'infixe **-n-** > **-ncha**, neutre ou sémantiquement vide : **pilachar** < **pila** : dénuder (**pila** : calvitie dans le N.O..A); **puntachar** < **punta** : aiguiser, tailler; **tripanchar** < **tripa** : étripper; **maninchar** < **manija** < **mano** : mettre des anses à un objet; **tartanchar** < **tartamudo** : bégayer; **bolanchau** < **bola/n/cha/ado** : boules de **mistol**, voir lexique culinaire; etc.

¹Voir infra page 207.

- incorporation du suffixe de nomination dénominative **-lu** qui permet de former des adjectifs qui indiquent la possession de façon augmentative et parfois péjorative. Par influence de l'espagnol, il reçoit les marques de genre **o/a***¹ : **mudrilo** < **mugre** : sale, crasseux; **caguila** < **cagón** : couard, trouillard; **pashilo** < **paseo** : littéralement celui qui se promène de trop; « traînard » en langue familière, ou même « sirop de la rue »; **Tululo** < **tolondro** : étourdi, nigaud ; **tapalo** < **tapa** : cruchon de terre bouché qui se trouve sous terre et renferme un excellent miel sylvestre, (= **guanquero**)*².

- incorporation du suffixe de nomination dénominative **-nchu** qui indique un défaut dont le sème est dans le thème nominal : **maninchu** < **mano** : qui a un défaut aux mains, par extension, animal aux pattes trop courtes ; **curcunchu** < **curcu** : apocope de **corcova**, en **quichua** de Stgo : bossu. Ce suffixe a parfois le sens du suffixe **-ete** de l'espagnol et dit la ressemblance avec une nuance péjorative*³ : **Juanchu** / **Juancito** (**palacete** / **palacito**).

On peut constater que l'influence est réciproque, puisque le thème nominal ou verbal est espagnol et que, bien souvent, il s'agit de parasyntèses, avec suffixe espagnol et infixes **quichua** : **pilachar**, **maninchar**, **bolanchau**, ou infixes espagnols et suffixes **quichua** : **mamitila**, **vidalitay**, qui dénotent toutes une hybridation profonde, et que parfois, c'est un grammème de genre qui impose l'espagnol en affectant le suffixe **-lu** : **mudrilo**, **caguila**, etc.

Il convient de noter pour finir que la plupart de ces suffixes sont restés actifs dans le **quichua** de Santiago et dans la **castilla**, où ils apparaissent dans de nombreux emprunts directs à l'idiome de l'Inca : **macana** < **maka** : massue, ce qui explique leur prégnance sur des racines espagnoles qui vont chaque jour grandissant, et contribuent à faire de Santiago un réduit idiomatique avec une forte irradiation sur le reste du N.O.A., de par son bilinguisme et la créolisation qui en découle.

¹ Voir supra page 180.

² Voir lexique culinaire en *infra*, page 248.

³ Cf. BRAVO Domingo A., bib n°1, page 101.

2.4.4 LES EMPLOIS VERBAUX

2.4.4.1 LE GERONDIF A VALEUR CAUSALE

Cet emploi est surtout connu de pays de substrat **quichua**, le N.O.A. et l'Equateur selon KANY*¹, il fut qualifié de « *locución quichua* » par LAFONE QUEVEDO *², et il résulte en effet d'un calque syntaxique sur une structure identique et naturelle en **quichua**. Il s'agit de donner comme prédicat au gérondif (d'un verbe d'action en général), le pronom interrogatif **qué** avec une valeur causale, ce qui est tout à fait étranger à l'espagnol péninsulaire.

Voici quelques exemples, avec leur traduction en **quichua**, qui révèlent le parallèle syntaxique entre les deux langues et l'exacte concordance entre **ima/ta** et **qué** d'une part, et entre les deux suffixes de gérondif d'autre part : **-s** et **-iendo (ando)** :

¿ Qué dic/iendo has traído ese caballo ?
1 2

Imata ni/s cha caballuta apamunqui ?
1 2

¿ Qué hac/iendo has caído ?
1 2

Imata rua/s urmanki ?
1 2

Nous pouvons citer aussi les exemples suivants qui témoignent de la grande récurrence de cet emploi synthétique, en ce sens qu'il évite une question trop longue : ¿ **qué diciendo** ? = ¿ **por haber dicho qué**; ¿ **qué haciendo** : ¿ **por haber hecho qué**?, etc.

¿ *Qué haciendo has venido tan temprano?*

¿ *Qué diciendo vas a salir tan elegante?*

¿ *Qué pensando has ido a verla?**³

Inutile je crois d'ergoter sur la tendance hispano-centriste de ceux qui n'acceptent cette influence indigène qu'à demi-mot, comme KANY, ou de ceux qui la rejettent*¹, elle est tellement évidente que leur entêtement ne les honore pas*².

¹ *Sintaxis*, page 285

² Cité par KANY, *ibid*, page 285

³ BRAVO Domingo A., *Estado actual del quichua santiagueño*, pages 51,52

2.4.4.2. AUTRES CALQUES SUR LE GERONDIF QUICHUA

Il n'est pas rare d'entendre à Santiago des syntagmes verbaux intégrant un semi-auxiliaire : **ir**, **andar**, **venir** et un gérondif, dans des emplois complètement étrangers à l'espagnol péninsulaire, dans leurs formes et leurs significés.

En effet, s'il est commun d'employer ces semi-auxiliaires avec un gérondif, pour dire la progressivité en espagnol standard, nous allons voir que dans le N.O.A, et particulièrement à Santiago, certains emplois semblent agrammaticaux et ne se limitent pas aux habituels semi-auxiliaires, c'est le cas pour **volver**, **decir** et surtout **querer** qui fera l'objet de la dernière analyse.

Nous avons soutenu jusqu'à aujourd'hui que ces différents emplois résultaient de calques syntaxiques sur des structures identiques en **quichua** où l'aspect d'actualité est très développé.

En effet, en **quichua** de Santiago, il existe un paradigme de conjugaison indépendant qui dit l'actualité³. Dans ce dernier, on retrouve tous les temps de l'indicatif à la forme progressive. De plus, il convient de noter que d'un point de vue morphologique, en quechua du **Cuzco***⁴, nous arrivons à cette surprenante équivalence: **CAY**, 'SER' > **CA/SA***⁵/**Y**, 'ESTAR SIENDO, ESTAR', comme s'il existait une confusion entre présent simple et duratif ou cursif, selon POTTIER.

On voit bien ici que c'est la conception même du présent qui diffère complètement de celle de l'espagnol. Le présent est ressenti en quichua dans sa dimension cursive, progressive et non plus seulement comme « *élément non marqué* », base de toutes les *⁶oppositions temporelles.

¹ Cf M.M pages 88-89.

² KIRTCHUK Pablo, correspondance du 2/05/96, admet sans aucun problème l'influence Qh, il va même plus loin, il considère que le castillan est dans cette syntaxie gérondive à valeur causale, complètement « *dénaturé* ». Ce qui donne à entendre de la perfection de ce calque syntaxique, qui peut outrepasser les limites de la langue, en créant des syntaxies nouvelles. Nous pensons, nous aussi, que ce calque est le plus remarquable, parmi tous ceux étudiés...

³ Selon DEL PONT Marco Henrique, cet aspect est traduit par le suffixe duratif : **-sha - ska - chka** (selon J. ALDERETES), d'ailleurs, le présent s'utilise presque exclusivement avec le duratif, voici ce qu'il en dit : « *En Quichua, el presente se usa casi solamente en su forma durativa* » Cf Bib n° 6, page 33.

⁴ MERCADO Agustín, *Sobre estructura lingüística quechua*, Sucre, Universidad de San Francisco XAVIER, 1954, page 25.

⁵ Suffixe de gérondif = **-sa**, à Cuzco. A Santiago = **-spa**, apocopé en **-s**

⁶ DARBORD Bernard, cf Bib n° 1, page 146

L'aspect d'actualité, cursif, s'étend ainsi à d'autres verbes que les semi-auxiliaires habituels, tant en **quichua** de Santiago qu'en **castilla**, ce sont des traductions inconscientes de ces emplois familiers en quichua que nous retrouvons dans le parler actuel du N.O.A.

Voici à présent ces différents emplois, que nous avons enrichis depuis le dernier mémoire, et que nous avons classés en fonction de leur signification.

L'emploi le plus commun est celui du gérondif de **ir** avec un impératif à la première personne suivi d'un pronom enclitique : **Vete yendo, Andate yendo, Ite yendo : ri/spa/ri** : calque syntaxique sur **-ri : 'ir haciendo lo que dice la raíz.'** Ces combinaisons sont impossibles en espagnol standard, où elles n'auraient d'ailleurs aucun sens, en effet, comment concilier l'aspect inaccompli de l'impératif et l'aspect en accomplissement du gérondif ? Ces formes ne peuvent donc que résulter d'un calque syntaxique sur le quichua de Santiago, on constate alors que les trois ordres, considérablement adoucis par l'emploi du gérondif, peuvent être traduits par un syntagme verbal tout à fait courant en quichua : **Ri /spa/ri**.

Cet emploi, non signalé par les spécialistes de linguistique latino-américaine, tout comme les autres d'ailleurs est très courant à Santiago d'où il a irradié sur le reste du N.O.A.

Un autre emploi du gérondif, avec le semi-auxiliaire **venir**, mérite d'être signalé, il s'agit là encore d'une remarquable opposition aspectuelle entre le procès accompli d'un **pretérito perfecto compuesto** et le procès en accomplissement de **venir** + gérondif :

« *Ya he venido comiendo.* »

« *Na micu/s amuni* ».

L'emploi du gérondif ici s'oppose complètement à l'idée du locuteur qui décline une invitation à manger, comme s'il avait dit : « *Ya he comido.* »*¹

Par contre, la même structure est commune en quichua de Santiago où l'aspect d'actualité ou cursif autorise ce genre de tournures.

L'opposition entre un gérondif + **venir** et un procès accompli, est encore plus flagrante dans ces cas signalés par Marco Henrique Del PONT*², avec cette fois-ci le **pretérito perfecto simple** dans une temporelle indiquant la simultanéité entre deux actions révolues :

¹ La plupart des exemples qui vont suivre ont été tirés de l'oeuvre de BRAVO Domingo: *Estado actual del quichua santiagueño*, ibid, pages 51,52

² *Boletín del instituto qeshwa jujuymana*, San Salvador de Jujuy, 1988, page 15.

« *Cuando vino yendo le había avisado a su tío.* »*¹

« *Amu/ptin ri/s tiun/ta huilla/cska.* »

Là où on aurait en espagnol péninsulaire un emploi de **AI** + Infinitif ; « *Al llegar le avisó a su tío* »

On retrouve là encore un emploi courant en quichua, dans lequel la temporelle avec l'aspect d'actualité du gérondif **-s** précède bien la principale, et dont nous retrouvons aujourd'hui la traduction inconsciente en **castilla**.

On peut faire la même analyse pour l'exemple suivant, avec en plus, en ce cas, deux sujets distincts dans les deux propositions, non identifiés par un pronom :

« *Cuando vino huyendo lo siguió* »

« *Ayqe/ptin ri/s seguisa/kara.* »

On trouve aussi des emplois de **volver** + gérondif, qui ne peuvent résulter que d'un calque sur le quichua, puisque leur signifié et leur forme sont étrangers à l'espagnol péninsulaire, l'inversion gérondif / verbe et le sens même de la phrase :

« *yo largo mis cabras y yendo vuelven.* »

« *Cabraniy/ta paskani y ri/s amun/cu.* »

Il existe un emploi encore plus surprenant, celui du « rapportatif » (esp : **reportativo**) : **dice que**, avec le gérondif de **decir** de façon emphatique sans doute, (tout comme pour les redoublements*²), dans les contes et proverbes de Belén à Catamarca*¹, qui résulte d'un calque du quichua, tant les deux structures semblent intimement plaquées l'une sur l'autre : « *Dice que dice diciendo = Ni/spa/s ni/n* » : **-s** : suffixe de « rapportatif », apocope de **-sa** ou **-si** : **'dizque'**. Selon César ITIER, il faudrait parler en la matière de « *citatif* » et non pas de rapportatif, (ITIER, 1997, pp96,97).

Cet emploi cantonné au récit populaire est très fréquent, il permet de faire le lien entre deux métadiégèses et est renforcé de façon affective par le gérondif et le redoublement de l'indicatif présent.

Nous avons conservé pour la fin l'emploi le plus remarquable du gérondif, celui de **querer** avec divers semi-auxiliaires, pour dire l'aspect inchoatif et probable d'une action liée aux conditions climatiques :

« *Viene queriendo llover.* »

« *Para/ naa/s amun.* »

¹ A noter aussi l'emploi du **pretérito pluscuamperfecto** de récit que nous allons analyser en infra, pages 188 à 190.

² Cf infra page 202

Il s'agit en compréhension « *médiate* »*², de métagoges relevant du virtuème de l'énonciateur, où l'on attribue des qualités humaines à la nature, sans doute un héritage des cultes incasiques aux éléments naturels, considérés par les Incas comme des fétiches, **huacas***^{3*4}. Ou bien encore, de la consolidation d'un emploi archaïque de **querer**, présent dans *Mio Cid* : « *Apriessa cantan los gallos e quieren quebrar albores.* », vers 235, par les cultes indigènes à la nature.

On peut faire la même analyse pour l'exemple suivant :

« *La chacra se está queriendo secar.* »

« *Chacra chaquicu / naa/s tian.* »

On voit bien à la lumière de tous ces exemples que l'aspect d'actualité du quichua est passé à la **castilla**, dans laquelle il a laissé des traces indéniables, en multipliant les combinaisons entre le gérondif et le verbe qui lui sert d'auxiliaire, et partant, en multipliant les signifiés, il a contribué ainsi à l'enrichissement de l'espagnol local⁵.

2.4.4.3 L'EMPLOI DE HACER COMME VERBE IMPERSONNEL

Nous avons considéré cet emploi comme un calque syntaxique sur le quichua dans notre M.M*⁶, puis nous l'avons laissé de côté pour le M.D, cependant, après mûre réflexion, il nous semble que l'infixe de verbalisation déverbale **-chi** du quichua a pu influencer sur cet emploi.

Celui-ci est très fréquent dans tout le N.O.A où on entendra toujours **me hace frío** pour **tengo frío**, en comparant cette formulation étrangère à l'espagnol péninsulaire à sa traduction en quichua : **Chiri/chi/wa/n**. On se rend compte que celle-ci y est naturelle et que tous les éléments de la structure de la castilla y réapparaissent.

1) **CHIRI** : racine nominale : **frío**

¹ *Cantos y refranes de Belén*, ibid, page 75

² POTTIER, bib n° 1, page 26

³ METRAUX Alfred, *Los Incas*, Centro Editor de América Latina, Buenos Aires, 1975, page 51, page 94. Selon le célèbre spécialiste des Incas, non seulement des êtres de la nature pouvaient être adorés mais aussi des édifices dans lesquels avait séjourné l'Inca ou des objets qu'il avait touchés, tout ce qui sortait de l'ordinaire aussi, comme un enfant anormal ou un animal insolite; cette forme d'animisme aurait donc laissé des traces syntaxiques dans la **castilla**, ce qui est sans doute le cas aussi dans les autres pays de substrat **quichua**.

⁴ On peut remarquer aussi, dans cet emploi métagogique de **querer**, un calque syntaxique sur le suffixe Qh **-naya** > **-naa**, d'inchoatif, voir note n° 9, page 119, en supra.

⁵ D'ailleurs, l'emploi du gérondif est tel en quichua, qu'un élève de D.A BRAVO, déclarait avant de se rendre à son cours de quichua. : « *voy a gerundiar* », cf Bib n° 1, page 52. Le néologisme est révélateur de la récurrence de l'aspect d'actualité dans cette langue, qui a marqué si profondément la **castilla**.

⁶ Cf M.M pages 90 à 92

2) - **chi-** : infixe de dérivation verbale qui signifie **FAIRE** ce qui est dit par la racine: **FROID**, il a donc une fonction factitive, de deuxième actant.

3) -**wa-** : infixe de C.O.I de première personne : **me**

4) -**n** : suffixe de désinence de troisième personne de singulier du présent de l'indicatif.

L'infixe **-chi-** dérive ici une racine nominale : **chiri-**, mais on retrouve bien son sens premier de causatif, avec un agent, le froid, et un patient, celui qui en souffre. De plus, on retrouve dans tout le N.O.A, d'autres emplois de ce genre où le locuteur a calqué sa pensée, non pas sur la traduction de **hacer** : **jinay, ruway, ruray**, mais sur le causatif **-chi-**, pour exprimer dans une langue affective une sensation intense :

« me hace calor; me hace picazón : me pica; me hace papelón: me da vergüenza, etc. »

Selon KANY*¹, il s'agit d'une simple analogie sur **hacer frío, hacer calor**, mais l'étendue de cet emploi à d'autres domaines semblent démontrer le contraire, et c'est bien la traduction inconsciente de **-chi-** que l'on retrouve aujourd'hui dans la **castilla**, dans cet emploi singulier de **hacer** *¹.

D'autre part, on remarque un autre emploi non péninsulaire de **hacer** impersonnel, avec la forme pronominale :

« Se me hace que va a caer una tormenta ». **Hacersele algo a uno** serait l'exact équivalent de **ocurrirsele algo a uno**, la syntaxe est parfaitement espagnole, mais l'emploi de **hacer** pourrait être aussi un calque sur l'infixe **-chi-**, qui transparaîtrait là encore dans un énoncé fortement coloré par l'affectivité.

On retrouve une fois de plus un agent extérieur, les conditions climatiques, et un patient qui les subit, l'homme qui pressent l'orage. On peut donc supposer que l'infixe **-chi-** a induit l'emploi de **hacer** dans des traductions inconscientes, depuis le début de la Conquête.

2.4.4.4 L'EMPLOI DE L'INFINITIF HYBRIDE « MAVER »

Cet emploi résulte d'une évidente hybridation morphologique entre le défectif du quichua « *ma : a ver, veamos, di otra vez* » et l'impératif de l'espagnol, à l'infinitif, précédé de la préposition : **a ver** .

¹ *Sintaxis*, page 280

Nous avons inclus celui-ci dans les emplois verbaux, car il procède d'un infinitif*², mais il a en fait la valeur d'une interjection familière : « *Maver ¿qué decís?* », il est très récurrent dans tout le N.O.A, jusqu'à **Córdoba**, selon Marco Henrique Del Pont*³, avec le pronom enclitique **lo**, il donne l'emploi très connu de « *mavelo* » pour « *a ver esto* ».

Pour mieux se convaincre de son origine mixte, quichua-espagnole, il suffit de signaler comme le fait Marco Henrique del Pont*² qu'il existe sous forme de traduction d'emprunt à l'espagnol cette fois-ci, dans le dialecte **quichua d'Ayacucho**, ce qui dénote parfaitement l'interpénétration entre les deux langues.

En tout état de cause, l'épenthèse d'un [m] à l'initiale n'a aucune justification phonologique ou morphologique dans le cadre strict de l'espagnol, ce qui nous autorise à réitérer notre affirmation, **maver** est bien un cas d'hybridation, entre deux formes ayant un signifié identique, pour inviter l'interlocuteur à s'expliquer un peu plus.

2.4.4.5 L'EMPLOI DU PLUS QUE PARFAIT D'IMPREVISION ET DE RECIT

Nous avons développé, lors de nos deux précédentes études, l'analyse de l'emploi récurrent du futur et du conditionnel périphrastiques dans le N.O.A, en invoquant un calque sur le paradigme de conjugaison quichua, **amoj pacha**, qui, de fait, confond les deux temps du castillan : « *Nocka casaj : Yo seré o voy a ser* », futur simple et périphrastique.

Mais des recherches plus approfondies ne nous ont pas permis d'identifier le suffixe auquel nous faisons référence alors, ce qui explique l'abandon de cette partie de notre thèse.

Par contre, en ce qui concerne l'emploi du plus-que-parfait de récit, les dernières vérifications d'usage se sont avérées plus fructueuses.

En effet, nous avons soutenu jusqu'à aujourd'hui que celui-ci était le fruit d'un grand développement du **Astaan llalliscka pacha**, ou plus-que-parfait en quichua de Santiago, sans savoir qu'il existait en fait deux formes de **pluscuamperfecto** dans cette langue, le premier nommé et le **Ckaylla*⁴llalliscka pacha** ou « *Tiempo de imprevisión* », selon D.A. BRAVO*⁵.

¹ Cet emploi a été analysé de façon précise par DEL PONT Marco Henrique, bib n°7, pages 65 et 66

² Nous avons essayé de respecter la chronogenèse de Gustave GUILLAUME, ce qui explique qu'à l'intérieur des emplois verbaux, le mode quasi-nominal précède le mode indicatif.

³ Cf bib n°7, page 33.

⁴ **Ckaylla** ' **cerca, inmediato, cercano.** ' D'où sa valeur d'actuel, de premier plan, et l'équivalence avec le passé simple dans de nombreux cas.

⁵ Cf Bib n°1, page 147

Ce temps, bien que traduit par le plus-que-parfait, dans la conjugaison de D.A BRAVO, n'a pas d'équivalent castillan propre, le procès oscille en effet entre passé et présent, sans la connaissance ou la volonté du locuteur, acteur involontaire, qui exprimera le plus souvent la surprise de façon interjective*¹.

« *j Hua ! yacka punu/sa-cani.* »

« *j Eh !, casi me había dormido.* »

« *j Cka ! sackesh ca/sa-cani huatasckayta.* »

« *j Ve ! había estado dejando mi atado.* »

On voit bien dans ces exemples qu'il ne s'agit pas d'un emploi péninsulaire, où l'on préfère en la matière employer un temps de l'actuel en perspective d'opérativité, incident, et non pas décadent, comme le plus-que-parfait : **casi me dormí.**, avec toute l'actualité du passé simple par exemple.

On peut remarquer aussi dans le dernier exemple que le plus que parfait d'imprévision peut se substituer à l'imparfait : « *iba a dejar mi atado* », ce qui le rend encore plus récurrent dans l'ensemble du N.O.A.

Voici pour continuer quelques exemples, avec leurs traductions en quichua*², qui démontrent que cet emploi résulte bien d'un calque sur ce second paradigme de plus-que-parfait, dit temps de l'imprévision, qui dit parfaitement l'actualité d'un passé simple.

On peut penser d'ailleurs que celui-ci est à l'origine de ces deux équivalences possibles en **castilla**, de par sa ressemblance morphologique avec le plus-que-parfait de première forme, il n'y a par exemple pas de distinction à la troisième personne du singulier, la désinence **-sa -cara** est en effet commune aux deux formes de plus-que-parfait du quichua de Santiago*³

De plus, il convient de rappeler que celui-ci ne distingue pas les autres temps du passé : **Nocka carani ' Yo fui, era o he sido'**, ce qui pourrait expliquer le choix du locuteur de Santiago pour le plus-que-parfait dans l'expression de la surprise, avec une forte dose d'actualité, et dans celle du récit, pour éviter des confusions entre les distinctions subtiles des temps de passé de l'espagnol, inconnues des paradigmes du quichua.

¹ Cet emploi est connu de la langue gauchesque, ROJAS Elena.Malvina, *don Segundo Sombra, Colección Archivos*, Madrid, 1991, p 360, signale deux exemples de *don Segundo Sombra* : « *Y es claro que vos nomás habías sido* » (chap X), « *Había sido celoso hasta de lo que no es suyo* » (chap XIX)

² Dues pour la plupart à la collaboration de ALDERETES Jorge.

³ On peut supposer aussi que le plus-que-parfait d'imprévision a son origine dans le second paradigme, alors que celui de récit, résulte du premier non spécialisé, et partant, plus apte à dire ces alternances diégétiques entre passé simple et imparfait.

Enfin, il convient de remarquer une fois de plus que ces emplois, surtout ceux où le locuteur exprime toute son impuissance face aux circonstances sont très affectifs, d'où leur extension sans doute au **cancionero***¹ et aux contes populaires*², avec une valeur narrative, actuelle ou inactuelle selon les cas :

« *Buenos Aires dicen que es lejos,
no había sido lejos siquiera,
porque no había sido lejos siquiera. » ‘era’
una sola noche yendo volví »*³
« *Cuando vino yendo le había avisado a su tío. » ‘avisó’
« *Amuptin ri/s tiunta willa/sacara.* »

« *El zorro había solido ser sobrino del tigre. » ‘era’
« *Atoj kaj ca/sacara uturunkup sobrinun.* »***

Il est d'ailleurs intéressant de constater que cet emploi ne se limite plus à la langue populaire, D.A BRAVO lui-même, lors de l'entrevue vidéo du 18/07/95, ne nous déclara t'il pas en parlant de l'ethnie paraguayenne des **Chiripaes** et de la culotte du **gaucho**, la célèbre **chiripá** ?

« *Resuelto el problema, habían sido del Paraguay. » ‘eran’*

2.4.4.6 CALQUES DE SEQUENCES ORATIONNELLES QUICHUAS

On remarque dans l'ensemble du N.O.A, mais aussi dans la langue gauchesque, une tendance du locuteur à rejeter le verbe en fin de phrase, employé comme thème ou support, et à placer au début de celle-ci, le rhème, qu'il soit attribut ou objet du dit verbe.

¹ BRAVO Domingo A., *Cancionero santiagueño*, , cf bib n° 7, page 234

² D.A BRAVO, cf bib n°1, page 58 à 62 : « *Comunicado par Mamerto GONZÁLEZ, de 55 años, sabe leer y escribir pero jamás ha leído textos quichuas, habla el idioma como lengua familiar. Versión fonomagnética tomada en la localidad LA GUARDIA, Departamento FIGUEROA, el 4 de septiembre de 1961. »*

³ On remarque aussi à la lumière de ces exemples que les calques sur le gérondif quichua et sur le plus-que-parfait sont souvent concomitants, ce qui constitue un indice de plus de la survivance de la langue indigène à travers la castilla.

L'attribut, par sa mise au premier plan, serait donc le rhème, ou apport de la phrase, alors que le verbe en constituerait le thème.*¹

« *Tu alumno que antes era.* »*²

'El que era antes tu alumno'

Cette mise au premier plan du prédicat, en début de phrase, on la retrouve bien entendu en quichua :

« *Chiri/chi/wa/n.* »*³

'Frío hacer a mí'

Dans ce dernier exemple, c'est bien la désinence verbale **-n**, de troisième personne du singulier, qui clôture l'ordre syntaxique et c'est bien le rhème de la phrase qui l'ouvre, la sensation de froid.

Cette «*mise en chaîne*»*⁴(syntaxique), est la plus commune en quichua et l'on peut supposer que l'élève bilingue de Santiago, qui ponctue sa phrase par le verbe **era**, calque sa pensée sur un modèle identique en quichua, c'est d'autant plus vraisemblable que ces élèves de Jorge Wenceslao ABALOS étaient monolingues quichua, dans les années quarante, avant que leur maître ne leur enseigne le castillan, qu'ils transformèrent allègrement en **castilla**.

Cette façon d'échafauder une phrase dans une langue étrangère n'est pas inconnue de tout étudiant en langue qui se respecte. En effet, celui-ci calque parfois sa pensée sur sa langue maternelle, et restitue une langue possible, mais étrangère parfois à la syntaxe de la langue ciblée par la traduction.

On peut penser qu'avec une majorité écrasante de monolingues indigènes, au début de la colonie, le phénomène a dû connaître une ampleur considérable et qu'il en reste des vestiges dans le parler espagnol actuel du **monte santiagueño**.

En effet, il suffit souvent de comparer l'ordre syntaxique d'un témoignage oral de Santiago à sa traduction en quichua pour voir que les combinaisons sont les mêmes, comme si le locuteur passait de l'une à l'autre langue, sans se plier aux exigences de la seconde :

¹ On voit bien dans cet exemple que la chronologie de la langue espagnole est bouleversée, et que la chaîne syntaxique correspond à la structure O.S.V, propre au Qh. Cela ne manque pas d'intérêt, quand on sait que «*l'opération de thématization*», (POTTIER, *Sémantique*, ibid, page 83) a plutôt tendance à suivre la chronologie de pensée, et donc à apparaître au premier plan, dans l'ordre syntaxique, en espagnol. Dans cette approche pragmatique du phénomène, on voit que le «*thème intentionnel*» (POTTIER, *Sémantique*, ibid, page 85), est toujours postposé à l'apport tant en castilla qu'en **quichua** ce qui témoigne d'un rapprochement indéniable entre les deux langues.

² ABALOS Jorge Wenceslao, *Shunko*, , Ed LOSADA, B.S.A.S, 1981, page 9.

³ Cf supra page 194

⁴ POTTIER, bib n° 1, page 18

« *Aquí mi marido, cuando lo han herido, ha venido anoche.* »*¹

« *Kaypi qosa/y, nanachiptinkuna amu/sakara tuta.* »

La souplesse naturelle de l'espagnol, d'ordre analytique, s'arrange de cet ordre bouleversé, beaucoup plus synthétique, avec mise au premier plan du rhème et rejet du thème verbal en fin de phrase, exactement comme en quichua : **Kaypi** : rhème/**amu/sakara** : thème. On remarque aussi le même genre de phénomène dans la langue gauchesque, c'est le cas dans *don Segundo Sombra*, avec en plus le redoublement emphatique du verbe : « *No Señor, son ocho no más, son.* »

On aurait plutôt dit, dans un castillan normatif : (**Mi marido ha venido aquí cuando lo han herido anoche**).

Ces exemples ne sont pas rares en **castilla** et ils démontrent la survivance de mécanismes amérindiens d'ordonnement de la pensée, en discours, qui ont profondément affecté la langue argentine.

¹ Rumi Ñawi, *Sobre la naturaleza del bilingüismo en Santiago del Estero*, , cf bib n° 5, page 14.

2.4.4.7 L'EXPRESSION DU SALUT EN CASTILLA

Le salut traditionnel en castillan n'est pratiqué dans le N.O.A que sous forme apocopée : **buen día**, sans distinction temporelle précise, mais ce qui apparaît comme encore plus surprenant, c'est l'expression du salut par une longue périphrase, qui regarde vers le passé immédiat de l'interlocuteur, et non pas vers son futur, qui regarde vers les faits antérieurs à l'acte d'élocution, et non pas vers des supposés postérieurs comme en espagnol standard :

« ¿ *Qué tal ha amanecido señor ?* »*¹

« ¿ *Imayna packari/nki señor ?* »

(Buenos días).

Cette structure est tout à fait possible en castillan, mais elle n'y est pas d'un usage aussi systématique, en lieu et place de **buenos días**. De plus, là encore, la comparaison entre les deux langues révèle des parallèles syntaxiques évidents, l'interrogation dans les deux cas, l'antéposition du pronom **Imayna** ' **cómo**', et surtout le transfert sémantique de cette forme de salut incasique, qui ne doit rien à une traduction littérale, puisque celle-ci est commune en quichua.

Dans le même ordre de calque syntaxico-sémantique, on dira le soir :

« ¿ *Qué tal ha pasado el día señor ?* »

« ¿ *Imayna chisia/nki ?* »

(Buenas tardes o Buenas noches)

Selon D.A BRAVO*², il s'agit de partie de la survivance du salut incasique*³, plus attaché au comportement, aux faits du quotidien, qu'à la notion de bonne fortune, plus ésotérique, du castillan. On peut penser qu'effectivement, dans l'expression du salut, l'espagnol a servi de réceptacle syntaxique, dans une langue possible, pour une

¹ BRAVO Domingo A., *Estado actual del quichua Santiagueño*, , cf bib n° 6, page 50

² Cf Bib n°6, page 50

³ «*Ama sua, ama llulla, ama ckella. (No robes, no mientas, no seas perezoso).* »

structure indigène sur laquelle il est calqué, et qui s'est imposée comme la plus usuelle à Santiago, comme dans le reste du N.O.A.

2.4.5 LES EMPLOIS ADVERBIAUX

2.4.5.1 L'EMPLOI DE « *NOMÁS* »

L'emploi de **no más** n'est pas inconnu de l'espagnol du Siècle d'Or, il survit même dans certains emplois contemporains avec un faible rendement fonctionnel, supplanté qu'il est par **nada más**.

Il est de plus général en Amérique Latine avec différents signifiés que nous retrouvons à Santiago.

Il peut avoir une simple valeur limitative et équivaut en ce cas à **sólo, solamente**, c'est d'ailleurs l'une des valeurs de **-lla**, suffixe et infixes indépendants de limitatif *¹:

« *Chay/lla/ta munani.* »

« *Quiero eso nomás.* »*²

Il existe un second emploi qui semble résulter non plus d'une traduction inconsciente de **-lla**, mais plutôt d'un calque syntaxique sur le quichua, tant l'alignement d'orientateurs spatiaux, temporels ou notionnels avec **nomás**, toujours postposé, semble résulter d'une langue agglutinante comme le **quichua**. Cette impression est renforcée par l'emploi des diminutifs pour les différents déictiques spatiaux, y compris pour **nomás** > **nomasito**.

« *Aquí nomas vive.* »

« *Kaypi/lla kausa/n.* »

« *Acá nomás.* »

« *Acasito nomás.* »

« *Aquisito nomás.* »

« *Ahicito nomás.* »

« *Ahora nomás.* »

« *Ahí nomás se armó la gresca.* »

« *Así nomás.* »*¹

« *Bien nomás.* »

¹ ALDERETES Jorge, *El Quechua de Santiago*, ibid, page 142

² La graphie péninsulaire avec deux morphèmes séparés semble en voie de disparition dans le N.O.A : **no más** > **nomás**.

« *Lindo nomás.* »

Il a en ce cas une valeur emphatique que l'on retrouve en quichua, l'alignement sémantique entre la particule du quichua **-lla** et le limitatif de l'espagnol américain ne peut qu'attirer l'attention du chercheur.

C'est encore le cas dans l'exemple suivant où **nomás**, employé emphatiquement, sert d'atténuation à un impératif, cet emploi est connu de l'ensemble de l'Amérique Latine et en particulier des Andes Centrales de substrat quichua :

« ¡ *Vení nomás lindo te va a ir!* »

1 2 3 5 4

« ¡ *Amuy/lla sumaj ri/soncka!* »

1 2 3 4 5

Où l'on constate le parfait alignement entre les deux structures syntaxiques, avec dans les deux langues la volonté de la part du locuteur de prendre à partie son interlocuteur tout en atténuant l'emploi de l'impératif de façon affective.

On remarque aussi une valeur conclusive, dans ce cas **nomás** équivaldrait à **pues**, là encore sa traduction par **-lla** est tout à fait courante en quichua :

« *Así nomás será!* »

« *Jina/lla/tachus!* »

« *Bueno, y se llamó Picarito nomás.* »*²

« *Resultó cornudo nomás!* »

Ce véritable rictus linguistique que constitue **nomás**, (dont la fréquence d'emploi est inversement proportionnelle à son signifié), en arrive à être dénué de sens véritable, tout à la fois limitatif, emphatique, atténuatif et conclusif. Il s'impose comme la cheville du discours idoine dans l'expression de l'affectivité, calqué qu'il est sans doute sur **-lla**.

¹ **Nomás** à valeur notionnelle, réponse à la question : « ¡ *Cómo estás?* »

² ÁBALOS Jorge W. *Shunko...*, ibid, page 9

KANY*¹ lui-même admet que les emplois atténuatifs de **nomás**, en Equateur et au Pérou, peuvent assumer le rôle de la particule quichua **-lla**, il nous semble pour notre part que l'équivalence entre les deux morphèmes, quel que soit le signifié de **nomás**, démontre qu'il s'agit bien de traductions inconscientes du limitatif affectif du quichua, intégrées avec la plus grande facilité à la syntaxe espagnole.

Quant aux autres emplois latino-américains, on peut supposer qu'un suffixe limitatif équivalent, a pu lui aussi servir à cristalliser l'emploi général de **nomás**.

La graphie avec deux morphèmes agglutinés semble d'ailleurs confirmer une influence indigène. On peut donc penser pour conclure, que cet emploi classique a suivi deux parcours diamétralement opposés, jusqu'à l'extinction, ou presque, dans la Péninsule, et jusqu'à se transformer en une **muletilla** vidée de sens véritable en Amérique latine, particulièrement dans les pays andins, où il fut cristallisé par le limitatif du quichua. Influence réciproque donc, et enrichissement réciproque des deux langues.*²

2.4.5.2 L'EMPLOI DE L'ADVERBE DE TEMPS « RECIÉN »

Selon ZAMORA VICENTE*³, l'emploi de **recién** est général en Amérique Latine, KANY*⁴ confirme d'ailleurs cette diffusion géographique.

Il est néanmoins beaucoup plus fréquent dans les Andes Centrales et le Cône Sud qu'en Amérique Centrale, et il est souvent considéré, à tort, comme un emploi strictement argentin.

Il est vrai qu'à Santiago, et d'ailleurs dans tout le N.O.A, son extension est telle qu'il serait difficile pour un locuteur de ces régions de trouver un substitut à celui-ci.

C'est devenu un véritable rictus linguistique, limitatif comme **nomás**, mais réservé au domaine temporel.

¹ *Sintaxis*, ibid page 371 : « *Con facilidad pudo asumir el papel de la partícula quichua -lla.* »

² Il convient de rappeler en effet, voir supra page 180, que le suffixe subit l'influence phonétique de l'espagnol, dépalatalisation : **-lla** > **-la** et qu'il permet sous cette forme la formation de nombreux hypocoristiques. On voit donc que la prégnance de **-lla** est telle en **castilla** qu'il apparaît à la fois comme suffixe altéré, emprunt morphologique, et comme traduction inconsciente de **nomás**, calque syntaxique.

³ Ibid, page 438

⁴ *Sintaxis*, ibid, page 378 à 380

On sait qu'en espagnol standard, **recién**, apocope de **recientemente**, ne peut s'employer que comme modificateur d'un participe passé, et que la liste d'emplois possibles est assez figée : « *recién nacido, recién casado, recién llegado, etc.* »

On sait aussi que la langue classique a employé **reciente**, avec un signifié de limitateur temporel, mais que cette possibilité a disparu en castillan moderne. Il aura donc fallu l'intervention d'une langue de substrat, pour étendre cet emploi qui n'existait qu'à l'état embryonnaire, dans l'espagnol des Conquistadors. C'est ce que nous allons nous appliquer à démontrer, en rappelant tout d'abord la palette des emplois de **recien**.

1) **RECIÉN, 'AHORA MISMO, HACE POCO TIEMPO'** : « *Recién llegó* ». « ¡ *Qué macana ! ¡ Recién la vi en la calle !* » Son emploi peut même emphatiser celui de **acabar de**, ce qui signifie qu'il a un contenu plus étendu que celui-ci : « ¡ *Recién acaba de salir !* »

2) **RECIÉN, 'SÓLO, SÓLO ENTONCES, NO ANTES'** : « *Recién ahora empiezo a conocerle.* »

3) **RECIÉN, 'APENAS, TAN PRONTO COMO'** : « *Recién voy escribiendo dos páginas.* » » *Lo vi recién que llegó.* »

Ces exemples, tirés de KANY*¹, sont tout à fait courants dans l'ensemble du N.O.A, où il n'est pas rare de combiner les deux limitatifs, en les emphatisant, avec des diminutifs : « *Reciencito nomás salió.* »

Cet indice d'un triple calque sur le quichua, deux pour les limitatifs, et un autre pour le diminutif, est tout à fait probant. En effet, on sait qu'en quichua de Santiago le monovocable **CHAY/RAQ***², combinaison du pronom indéfini **CHAY 'ESO'** et du suffixe temporel - **RAQ 'TODAVÍA, AÚN, HASTA, MIENTRAS, DURANTE'**, est tout à fait courant et qu'il correspond parfaitement à l'emploi de **RECIÉN** dans le N.O.A.

¹ Ibid, page 379

² **Chay/raj**, selon D.A BRAVO, bib n° 1, page 128 : « *Sufijo adverbial de tiempo. Se lo emplea como sufijo adverbial recalcante. Mana/raj amun : Todavía no viene.* »

Voici quelques exemples avec leurs traductions en quichua qui démontrent bien l'existence d'une stricte équivalence entre les deux formes*¹ :

« *Llegó recién.* »

« *Chay/raq chayamun.* »

« *Recién comeré.* »*²

« *Chay/raq mikusaq.* »

Ce parallèle entre les deux syntaxes ne peut manquer d'attirer l'attention du chercheur, de plus, il convient de signaler que l'emploi de **recién** ne se limite pas à la langue familière, il est même l'apanage de l'argentinisme, puisqu'il a été utilisé par les grands acteurs de l'Indépendance argentine :

« *Cuando recién llegué a este ejército.* »

(BELGRANO)

« *Recién he llegado a saber.* »

(RIVADAVIA)*³

On retrouve donc en **castilla**, par l'intermédiaire d'un calque sur **CHAY/RAQ**, cette valeur temporelle et intensive du limitatif quichua. En effet, l'emploi de **recién** exprime la permanence d'un état, dans un passé immédiat à l'acte d'énonciation, qu'il permet d'emphatiser tout comme en **quichua**. *⁴

¹ RUMI ÑAWI, bib n° 7, page 8

² ALDERETES Jorge, ibid, page 144

³ RUMI ÑAWI, ibid, page 9

⁴ Jorge ALDERETES, ibid, page 144 : « *El estativo -raq ..., expresa permanencia de estado y se combina con un escaso número de raíces [mana-, chay-].* »

2.4.5.3 LA LOCUTION ADVERBIALE D'ASSENTIMENT ¿ QUÉ NO ?

Caractéristique de l'idiosyncrasie du **santiagoño***¹ est l'emploi de l'adverbe d'assentiment interro-négatif : ¿**qué no** ?

Il manifeste en effet une véritable volonté, de la part du locuteur, de faire preuve de la plus grande sollicitude et de parvenir à un accord amiable avec son interlocuteur.

Cette locution semble résulter d'une ellipse du verbe et de l'attribut : ¿ **qué no (es cierto)** ?, ce qui semble tout à fait attribuable à une économie du langage due à un emploi massif de celle-ci.

Dans la Péninsule, seule l'Andalousie semble connaître un emploi analogue, mais réduit à la négation : ¿ **no** ?

De fait, l'espagnol standard emploiera plutôt en l'occurrence, la formule consacrée : ¿**verdad** ?, ¿ **no es verdad** ?, ¿ **no es cierto** ? Il faut donc une fois de plus se tourner vers les substrats pour tenter d'obtenir une réponse à l'origine de cette forme.

KANY la mentionne*², elle semble concerner plus particulièrement les Andes Centrales, avec quelques cas sporadiques en Amérique Centrale, au Chili et en Argentine où elle est très usuelle, particulièrement à Santiago, d'où elle semble avoir irradié sur le reste du pays.

Alors pourquoi ne pas penser une fois de plus au substrat quichua ? KANY fait une timide allusion à l'emploi analogue de «*man/chu* » en quichua, en citant une recherche de VÁZQUEZ sur l'espagnol d'Equateur, mais d'une part, il orthographe mal **mana/chu**, et d'autre part, il semble remettre en cause la pertinence de cette influence.

Pour notre part, il ne fait aucun doute que l'emploi récurrent en quichua de Santiago de la locution **mana/chu**, composée de l'adverbe de négation **mana (ou maa)**, et du suffixe emphatique interro-négatif **-chu**, a pu cristalliser, par calque, un emploi possible en espagnol, mais pas avec une telle fréquence et sous cette forme elliptique.

¹ Cf supra, page 101.

² *Sintaxis*, page 469.

On retrouve tous les sèmes de la locution **quichua** : la recherche de l'assentiment et l'aspect affectif rendus dans les deux langues par une forme interro-négative, qui donne toute sa douceur expressive à cette invitation à approuver ce qui vient d'être dit.

Nous avons choisi, pour illustrer nos propos, ce témoignage oral de NUEVA COLONIA, en 1992, quand **María** dénonce, à sa façon, le manque de miséricorde en ce monde, et cherche donc à chaque instant l'assentiment de l'interlocuteur muet que je suis, tout à mon plaisir d'enregistrer un texte aussi caractéristique du **monte** :

« Sí, sí...creyentes son. Yo le creo. Porque siempre uno está comiendo y no convida. Ese es un criminal, ¿qué no ? Yo escucho. Algunos no quieren dar agua, esos son criminal, no tienen Dios ¿ qué no ? »

On y remarque en effet le rejet en fin de chaîne syntaxique du verbe « *son* » dans la première phrase*¹, et l'absence d'accord entre attribut et verbe dans « *esos son criminal* », qui sont caractéristiques tous deux de l'influence de la langue indigène. En ce qui concerne l'équivalence **mana/chu** = **¿ qué no ?**, elle dut s'établir dès le début de la période de contact linguistique, avec, d'une part, le phénomène d'économie en espagnol, et d'autre part, le passage, par traduction inconsciente, d'une forme quichua traduite naturellement en espagnol andin par **¿ qué no ?**.

¹Cf supra page 190

2.4.5.4 REDOUBLEMENT D'ADJECTIFS ET D'ADVERBES

Il est fréquent dans tout le N.O.A de répéter des adjectifs ou des adverbes, en donnant à ce redoublement du signifiant une valeur sémantique.

En effet, dans l'emprunt direct au quichua du redoublement **chayna chayna** *¹, on retrouve le signifié de ce type de massif en quichua qui indique la possession à moitié.

De plus, en conservant ce sème quichua indiquant ce qui est fait ou possédé à moitié, les locuteurs bilingues créèrent de nombreuses lexies complexes basées sur le redoublement du signifiant qui indique, paradoxalement, une diminution du signifié.

Signifiant double et signifié divisé par deux, c'est l'association qui est faite entre forme et sens en castilla sur une base quichua, il s'agit donc en ce cas de calques, de véritables équivalences entre le redoublement quichua et sa traduction en castilla :

- **tampa tampa** ' medio enredado' <Qh : **tampa** ' greña, maraña'
- **piti piti** ' a medio cortar' <Qh : **pitiy** ' cortar'
- **tuta tuta** ' medio de noche, crepúsculo' < Qh : **tuta** ' noche'
- **sonso sonso** ' medio sonso' < **zozzo**
- **durmi durmi** ' medio dormido'
- **tira tira** ' medio roto' < **tira** ' pedazo alargado de carne'
- **mala mala** ' medio mala'

On voit donc se dessiner deux catégories de redoublements, avec le sème de l'inachèvement, les emprunts directs au quichua et les créations en castilla, à partir d'adjectifs, voire de substantifs employés comme adjectifs, comme dans **tira tira**, de nouveaux cas de redoublement avec des lexies espagnols et une syntaxe quichua.

De tous ces emplois, c'est sans nul doute **chayna chayna** le plus récurrent, avec le signifié de 'así así, más o menos, medio así, regular' *², dans un espagnol plus normatif ;

¹CHA/INA : **cha-**, apocope du déictique moyen ' eso, ese, esa' et adverbe employé comme suffixe **-ina** ' como, semejante, igual que, parecido a', littéralement 'como eso.'

² En réponse à la question ¿Cómo estás?

on peut donc supposer qu'il a servi de base analogique à tous les autres cas de redoublements indiquant une approximation, une indéfinition, un état intermédiaire, avec au départ des lexies doubles quichuas intégrées comme emprunts à la syntaxe espagnole, et ensuite, des lexies espagnoles sur une base syntaxique quichua, calquée par le locuteur.

Mais le redoublement en quichua n'a pas seulement ce signifié d'acte à moitié réalisé, il est aussi une forme de pluriel, une sorte de massif, c'est le cas dans l'exemple suivant : **rumi rumi ' pedregales' < rumi ' piedra.'**

D'où, par dérivation, des valeurs emphatiques en castilla, indiquant de grandes quantités avec une forte coloration affective, ces emplois résultent de véritables traductions inconscientes du quichua, comme le démontrent les exemples qui suivent :

« *Flaca flaca está la hacienda, (no se puede ganar más)* »*¹

« *Hacienda/yki tullu tullu tiyan.* »*²

« *Frío frío está tu mate chinita.* »

« *Mate/yki chiri chiri tiyan chinita.* »

« *De un golpe en la cabeza, tonto tonto lo has largao.* »

« *Umanpi maqaywan yanga yanga larga/pun.* »

« *El cielo estuvo claro claro.* »*³

« *Ana/pacha claru claru tiara.* »

On retrouve cette valeur d'augmentatif, hérité du massif quichua, dans le redoublement de l'adverbe **encima** : « *encima encima le pega a ese pobre animal.* », qui serait la traduction inconsciente de **saan saan ' uno sobre otro'** en **quichua**, sur le modèle de **chayna chayna**, et qui a ici la valeur pondérative de l'adverbe espagnol, renforcée par le redoublement de la lexie.

Il convient de signaler aussi que ces cas de redoublements étaient connus aussi des autres langues de substrat, comme le **kakán** ou le **tonocoté**. On en retrouve deux exemples très usuels dans tout le N.O.A, pour exprimer de façon emphatique un froid intense, on dira

¹ BRAVO Domingo A., bib n° 6, page 52

² Traductions en quichua de ALDERETES Jorge

³ *Cuentos de Belén*, ibid page 40.

chuy chuy : interjection provenant du **kakán** ‘**frío**’. Pour exprimer au contraire, une chaleur insupportable, on dira : **tuy tuy** ‘**calor**’, avec la même origine pour cette emprunt.*¹

On voit donc que les différents cas de redoublements, soit avec valeur d’acte à moitié réalisé, soit avec valeur emphatique, ont une évidente origine indigène, soit sous forme d’emprunts, soit sous celle de traductions inconscientes de la langue substratique.

On remarque enfin que les substrats locaux, et dans une moindre mesure le **quichua***², ont laissé des lexies-vestiges en phytonimie et en zoonomie. Cela n’est guère étonnant, quand on sait la spécificité et la diversité de la flore et de la faune de Santiago d’une part, et d’autre part, quand on réfléchit à la valeur affective que revêtent ces plantes ou ces animaux familiers pour l’habitant du **monte**. On y retrouve majoritairement des lexies indigènes doubles, mais aussi des lexies espagnoles :

- PHYTONIMIE : **chalchal, vira vira, cina cina, sisa sisa, etc.***¹

- ZOONOMIE : **plusplus (ulpulpa), chalchalero, shira shira, tucu tucu, shujshuj, huilhuil, ron ron, moro moro etc.**

On retrouve dans ces derniers cas de redoublements le sème de quantité extrême du massif indigène, lié à celui de petitesse, ce qui explique leur développement en entomologie par exemple.

2.4.5.5 LA LOCUTION ADVERBIALE DE YAPA.

A partir de l’emprunt au quichua du substantif **yapa**, l’espagnol des Andes Centrales s’est enrichi d’un syntagme nominal, construit à partir du relateur **de** et de l’emprunt susdit, sur une base syntaxique espagnole, analogue à d’autres expressions ayant le même signifié : **de balde > de yapa**.

Il s’agit donc d’un cas intéressant d’hybridation entre les deux langues, qui semble remonter aux premières heures de la Conquête. En effet, dans les relations commerciales, le

¹ Il est intéressant de remarquer comme le fait E.A. AVILA*^A que les dérivés de ces interjections doubles, **chucho** pour **chuy** et **tuto** pour **tuy**, se sont substantivés, ce qui donne à entendre de la capacité de création morphologique de la castilla à partir de radicaux empruntés au quichua.

* ^A *¿Cómo habla el Santiagueño?*, cf bib n° 2, page 77. Celui-ci focalise son attention, non pas sur la substantivation, à partir de racines indigènes, mais, sur la non intégration par le R.A.E., du dérivé **tuto**, et même des deux cas de redoublements.

² On peut inclure, et non pas exclure, le **quichua** de ces influences, il convient en effet de se rappeler que le **kakán** est sans doute une variante archaïque du **quichua CHINCHAY**.

sème de la gratuité se serait exprimé en empruntant au **quichua**, et en calquant son énoncé sur une structure espagnole.

Cependant, cette influence ne nous semble pas des plus convaincantes quant à notre objectif principal, seul son historique mérite une plus grande attention. Ainsi, selon KANY*², citant lui-même GILLET*³, l'emprunt **yapa** aurait vu son yod nasalisé par influence du guaraní : /y/ > /n/ et aurait continué son périple, via les immenses zones substratiques du **tupí-guaraní**, jusqu'au Panamá, pour finir sa course à la Nouvelle Orléans, sous forme déjà francisée : **YAPA > ÑAPA > LAGNIAPPE**.

Cette expression adverbiale de manière, à partir d'un emprunt au quichua, aurait donc dominé dans les échanges du continent sud-américain, elle est toujours d'actualité dans la **castilla** de Santiago, ainsi que dans les autres pays de substrat quichua, elle est donc l'indice d'une pénétration lexicale totale de la langue indigène, qui est lui-même l'indicateur d'influences plus profondes, syntaxiques, qui peuvent elles-aussi effectuer de longs périples en modifiant leur forme. Il ne faut donc pas écarter des idiotismes, qui semblent calqués sur le

¹ Voir différents lexiques thématiques en infra pages 221 à 258.

² *Sintaxis*, ibid, page 358.

³ GILLET : *Lexicographical notes american speech*, XIV, 1939, page 93 «[la palabra yapa] se convirtió en ñapa posiblemente bajo influencia del Guaraní, viajó por el sur del continente y, alcanzada la costa oriental de Panamá, cruzó el Caribe, tocó Puerto Rico y el extremo oriental de Cuba, desembarcando con toda felicidad en Nueva Orleans, [bajo la forma de lagniappe.] »

quichua, pour quelque emplois sporadiques en Amérique Centrale; l'exemple de **de yapa** vient à point pour nous rappeler à l'ordre.

2.4.6 CONJONCTIONS ET INTERJECTIONS

2.4.6.1 LA CONJONCTION *NAY*

Les hypothèses ne manquent pas quant à l'origine de cette conjonction, qui sert à emphatiser le discours de l'énonciateur, en le précédant dans la chaîne syntaxique, sur le mode exclamatif :

« ¡ *Nay, dónde andabas que no podía encontrarte !* »

« ¡ *Nay, de bien que lo has hecho !* »

Elle serait, selon Elena Malvina ROJAS*¹, une forme emphatique de la conjonction espagnole *y* et du pronom indéfini **nada**, qui sert à renforcer l'expression du locuteur.

Ces cas de subduction sont tout de même assez rares en espagnol, et on semble avoir ici plutôt affaire à un cas de suffixation indigène.

D'aucuns prétendent aussi qu'il s'agit d'une altération de l'expression familière de négation **nanay**, cette forme, avec redoublement du morphème, aurait plutôt été conservée par les locuteurs bilingues, qui en sont grands amateurs*², ce qui invalide en partie cette piste péninsulaire.

Nous pensons, pour notre part, qu'il s'agit bien d'une agglutination entre **nada** et un yod subduit, mais celui-ci aurait pour origine le quichua, où il a valeur, comme chacun le sait, d'adjectif possessif de première personne, on retrouve sa trace dans les emplois affectifs de **vidalitay, namitay, aguitay, naditay, ujalitay**, etc.

Particule qui donnerait toute sa dimension affective à la conjonction interjective, que l'on ne retrouve pas dans la conjonction espagnole, ce qui nous permet de réviser quelque peu nos thèses antérieures.

¹ Cf bib n° 1, page 209.

² Cf supra, page 202

En effet, nous soutenions jusqu'alors que cette forme était un emprunt précoce à l'espagnol, passé au quichua de Santiago sous différentes formes : « *na, nata, natay, nay* » (qui témoignent toujours du rejet de l'occlusive espagnole /d/ à l'explosive), et qui signifie, selon le contexte, la menace, le défi, ou l'approbation, pour un dommage causé, ou un coup donné dans le mille*¹.

Nous pouvons aujourd'hui dire que les deux langues, **quichua** et **castilla**, ont intégré dans leur système une hybridation espagnole/quichua, dont l'origine semble plutôt indigène, malgré l'emprunt d'une racine espagnole, que celle-ci aurait atteint une grande récurrence en **quichua**, la diversité de ses formes semble en attester, et qu'elle serait ensuite revenue à l'espagnol, modifiée par son passage dans la langue indigène.*²

2.4.6.2 L'EMPLOI DE L'INTERJECTION ¡OJALA !

On remarque à Santiago, pour la forme du signifiant, un déplacement de l'accent sur la pénultième syllabe, qui semble résulter d'un calque sur la phonologie quichua, par analogie à des formes identiques : **baguala, vidala**, etc.*³

En ce qui concerne le signifié, de valeur optative en espagnol péninsulaire : « *¡ojalá vengas !* », il a été modifié, tout en conservant le premier sème et dit aujourd'hui une concession sur fait réel ou virtuel, tout comme **aunque** :

« *¡ojala vengas a buscarme, no voy a ir.* ».

On l'inclut dans la subordonnée, sous la forme d'un défi que l'on rejette par avance, en affirmant avec plus d'intensité ce qui est exprimé dans la principale. C'est un peu comme si, intimement, l'énonciateur, désire l'objection, l'obstacle, pour pouvoir exprimer plus fermement, la volonté de la vaincre.

¹ Cf BRAVO Domingo A., bib n° 4, page 100

² D'ailleurs, il est intéressant de constater que cette subduction d'un yod se produit toujours dans des groupes formés d'une dentale /t, d/ et d'un /a/, dans les autres cas répertoriés, il s'agit bien d'une suffixation quichua, ce qui nous autorise à rajouter **nay** à ces exemples de racines espagnoles, modifiées par des suffixes de dérivation quichua.

³ María Ynés Raiden de NÚÑEZ : *Relatos folklóricos de Belén*, CATAMARCA, ibid, page 101. On y remarque la présence d'une même séquence graphique (POTTIER, ibid, page 44) - **ala-**, qui semble déterminer l'emploi de paroxytons dans cette série.

On en arriverait au signifié de ‘no me importa, no temo (que vengas)’, qui n’a plus grand chose à voir avec son signifié péninsulaire, on remarque même une antonymie entre les deux emplois.

Nous ne connaissons pas l’origine de cette évolution sémantique, mais nous remarquons dans la forme, la prégnance du substrat quichua, notable aussi dans les différentes altérations possibles de celle-ci : **ujala > ujalita > ujalitay**.

2.4.6.3 L’EMPLOI DE L’INTERJECTION ; ANCHUY !

L’emploi des formes impératives du Qh n’est pas rare en **castilla**, on trouve assez souvent ; **AMUY !**, ‘; **VEN !**’, chez Lisandro AMARILLA ou J.W ABALOS.

; **ANCHUY !** est l’impératif de l’infinitif de même forme « *ANCHUY*, ‘*retirarse, apartarse*’ »*¹

Il s’emploie en **castilla**, en combinaison avec l’interjection ; **hombre !**, on ne peut plus académique, pour semble-t’il en renforcer le sens, de façon emphatique, dans les exemples qui suivent, on ne pourrait en effet le traduire que par ‘; **Retírate !**’ :

« - ¡ *ANCHUY*, *hombre yuya !* *²

Deje de tirar la taba cargada.

- ¡ *ANCHUY*, *llulla, el hombre ! ¿ y esa plata que tienes guardada en el bolsillo del saco ?... »*

Cet emprunt d’un impératif Qh permet au locuteur, de façon interjective de remettre en cause, de rejeter, ce qui a été dit , on note aussi qu’il modifie la syntaxe espagnole, en créant de nouvelles interjections plus complexes.

¹ BRAVO Domingo A., bib n° 1, page 8.

² *El Violín de Dios*, ibid, pages 99 et 100. **Yuya (Qh)** < *yuya* ‘recordar’; **tirar la taba cargada** ‘mentir’, (*taba cargada* : dés pipés) ; **llulla** ‘mentira.’

2.4.7 L'EMPLOI DES « MOTS OMNIBUS »*¹

2.4.7.1 LE CAS DE LA CHEVILLE DU DISCOURS ESTÉ

Nous aurions pu inclure ces **comodines** dans le chapitre antérieur, comme nous l'avions fait jusqu'à présent, mais il nous a semblé bon de les traiter à part cette année, à cause de leur grande récurrence, qui appauvrit leur contenu au profit de leur forme, et qui en fait de véritables substituts de discours, prêts à pallier les défaillances de l'énonciateur.

Tel est le cas pour l'emploi de **esté**, nous allons reprendre à présent la première hypothèse quant à l'origine de cette **muletilla**, en en suggérant une seconde, qui pourrait s'avérer déterminante.

Nous avons pensé tout d'abord à un calque sémantique sur le polysème **kay** du quichua, en effet, la variété des sèmes et des valeurs grammaticales de celui-ci *², nous autorisaient à penser qu'il était passé indirectement à la **castilla**, sous la forme d'une traduction inconsciente.

Le fait est qu'il constitue un véritable rictus linguistique, inséparable de l'expression de l'argentinisme, et que cette fréquence, inhabituelle en espagnol standard, dans lequel il est plutôt remplacé par **pues**, pour dire l'hésitation de l'énonciateur, doit avoir une origine substratique.

¹ On entend par mots omnibus, des chevilles du discours, simples outils du locuteur dans la chaîne syntaxique, sans signifié précis, qui permettent de compléter l'énoncé, bien souvent de façon affective, d'où la prégnance du substrat.

² BRAVO Domingo A., bib n° 4, page 22 :

1) ADJECTIF DEMONSTRATIF : (**este, esta, estos, estas**). Il s'apocope en **ca** dans cette fonction là.

2) PRONOM DEMONSTRATIF (**éste, ésta, éstos, éstas**).

3) DEICTIQUE DE LIEU ET DE TEMPS : **aquí, ahora** (les deux domaines sont confondus dans le concept temps-espace : **pacha**).

4) SUBSTANTIF : l'Être, l'Existence, l'Essence qui donnent leur intégrité aux choses de la nature.

5) VERBE : Être, résider, rester, se trouver (est utilisé comme auxiliaire dans la formation des temps composés).

Le plus étrange, c'est qu'il a son exact correspondant en quichua de Santiago, grâce à l'emprunt de **bueno**, et qu'il faudrait donc trouver un morphème de cette langue qui dit aussi le doute du locuteur.

Nous allions abandonner notre entreprise, quand nous remarquâmes que le suffixe indépendant de conjecture **-cha** pouvait être le corrélat inconscient de **esté** dans la langue source.

Jorge ALDERETES*¹ le traduit par un futur d'hypothèse, et ajoute à cette conjecture, celle de la **muletilla pues** :

« ¿ *Cómo irá a ser pues ?* »

« ¿ *Imaynallapas/cha kanqa ?* »

Il précise que ce suffixe occupe le point le plus bas dans l'échelle de sécurité exprimée par le locuteur, ce qui évoque étrangement l'insécurité du locuteur de Santiago, et de l'ensemble du N.O.A, quand il emploie, par excès de commodité, la **muletilla esté** :

« *El chango se llamaba, esté, esté... Bueno, no me acuerdo.* »

« *Y hay muchos productores que aquí no han cosechado esa cantidad y es un problema que tienen los esté... minifundistas.* »*²

Nous avouons nos hésitations à ce jour quant à l'origine exacte de cet emploi, traduction inconsciente de **kay** ou de **-cha**, la première hypothèse a l'avantage de la polysémie, mais nous n'y retrouvons pas le sème de la conjecture, présent dans la deuxième.

De plus, les spécialistes en dialectologie ne lui accordent que peu de place, pas de trace de cet emploi chez KANY, et trois lignes chez ZAMORA VICENTE, qui en fait un rictus linguistique « *rioplatense* », connu aussi d'autres pays andins (Chili, Venezuela, Equateur).*³

Il ne serait pas surprenant qu'une traduction inconsciente du quichua soit passée dans la langue portègne. En tout cas cet emploi est général dans le N.O.A d'où il a pu irradier sur le reste du pays à la faveur de l'émigration. Quant aux emplois vénézuéliens et mexicains, on a vu qu'il ne fallait plus s'étonner des périples linguistiques de certaines lexies, ce pourrait être le cas ici, via les Andes Colombiennes.*⁴

¹ Ibid, page 141

² Témoignage oral de Nora, jeune habitante bilingue de Nueva Colonia, août 1992.

³ Ibid, page 434.

⁴ On peut voir aussi, dans cet oxyton, une influence phonétique du **guaraní**, ce qui explique sa fréquence d'emploi dans le **Río de la Plata**.

2.4.7.2 LE CAS DE L'INTERJECTION CHE

Voilà un cas des plus intéressants de **comodín**, sans signifié précis, mais dont la perte de signifié est inversement proportionnelle à la fréquence d'emploi, en effet, quelle interjection peut mieux définir l'argentinité ?*¹

Il faut remarquer cependant que cet emploi n'est pas inconnu d'autres pays du Cône-Sud, et en particulier de ceux de substrat **guaraní**, on enregistre même une forme identique en Amérique Centrale, mais qui aurait des significations plus limitées, se limitant à l'isosémie du dégoût ou du mépris, et par dérivation à celle du désaccord.*²

En Argentine, le **che** est un véritable point d'orgue du discours, plus que partout ailleurs, si l'on excepte le Paraguay et l'Uruguay, dont l'emploi est automatique et inévitable pour renforcer l'expression, en particulier sur le mode interrogatif et exclamatif.

Il constitue donc une sorte de particule emphatique*³, qui précède ou suit l'énoncé, et contribue à exprimer l'affectivité de l'énonciateur :

« ¿ Y vos, que dijiste che ? »

« ¿ Che, qué vamos a quedarnos en Quimilioj ? »

« ¡ Che, qué grandota está ! »

« ¡ Sos una porquería che ! »

Ces exemples nous prouvent que le **che** emphatise le discours qu'il est conatif, dans la mesure où on prend « l'interprétant » ou le destinataire à témoin*⁴, et qu'il renforce dans la chaîne syntaxique le doute, l'ironie, l'admiration ou le mépris.

Ces orientations sémantiques nous avaient permis de rejeter l'hypothèse de la survivance de l'interjection du valencien **ce**, et de nous intéresser aux signifiés identiques de la particule interro-négative du quichua **-chu**.

Celle-ci peut être en effet, tour à tour une particule interrogative :

« ¿ Ckam/chu, viday, sayaranqui cielo verde huasamanta ? »*⁵

« ¿ Tú, vida mía, estuviste parada detrás de un cielo verde ? »

Dans ce cas, une traduction en argentin usuel donnerait le résultat suivant :

¹ L'exemple historique du **CHE GUEVARA** est un indice humoristique de la prégnance dans le discours d'un argentin de cette particule.

² KANY Charles, *Sintaxis*, page 79.

³ Son emploi concomitant à **vos**, fait penser à un alignement de deux particules indigènes, monosyllabiques et agglutinées dans la chaîne discursive, même si ce **voseo** est bien évidemment un archaïsme.

⁴ POTTIER, Bib n° 1, page 16

⁵ BRAVO Domingo A., *Cancionero santiagueño*, page 23, copla n° 130.

« ¿ (Y) vos, che, vidualitay...? »

Il peut faire aussi fonction d'adverbe emphatique qui renforce la négation **mana/chu**, (monovocabulaire qui serait aussi la traduction inconsciente de **¿ qué no ?**), comme nous l'avons démontré en supra.*¹

Il peut emphatiser aussi le gérondif à valeur causale*², en lui ajoutant une touche pittoresque et souvent hilarante :

« ¡ Mana risaj/chu ! »

« ¡ no iré che ! »

« Yacha/spa/chu ?... »

« ¿ Qué sabiendo che ?... »

On voit que dans tous les cas, une traduction par **che** serait satisfaisante, ce qui justifiait à nos yeux l'hypothèse d'un calque sémantique, ou traduction inconsciente de **chu** par **che**, par le locuteur bilingue de **Santiago** et ses descendants. Cependant, l'aire plutôt guaranitique de l'emploi de **che**, nous incita à jeter un oeil sur la langue du guerrier.*³

Nous y constatâmes que le grammème **che** avait les valeurs d'un pronom de première personne : « Yo; mi, mis; me, a mí. »*⁴

Il s'agissait donc, non plus d'une paronymie entre **che** et **chu**, mais bel et bien d'un emprunt direct au **guaraní**.

Nous avouons qu'aujourd'hui nous sommes toujours dans l'expectative quant à l'origine de ce « mot-omnibus », la mise en avant de l'énonciateur dans chaque emploi de **che**, son identité de forme avec le grammème **guaraní**, nous incitent à pencher pour la dernière hypothèse. Par contre, la similitude entre les emplois de **che** et **-chu** ne laisse pas non plus d'être séduisante. Le **che** pourrait être aussi d'origine italienne, car il n'apparaît pas dans la littérature gauchesque, ce qui coïncide avec l'arrivée des immigrants italiens à la fin du siècle dernier. Cependant, en **guarañol** actuel, il est très courant, avec un sens emphatique : « *che ama mi*. » : '**querida amiga mía**', voir par exemple la dernière œuvre de la trilogie de ROA BASTOS, *El Fiscal*, où cet idiotisme est très courant.

¹ Cf pages 201 et 202.

² Cf supra page 182.

³ **Guaraní** < **Guaríní** 'guerrear' > **Guarini/hara** 'guerrero', A. JOVER PERALTA, *Diccionario guaraní-español*, cf Bib n° 1.

⁴ A. JOVER PERALTA, *ibid*, page 49.

Ce qui est sûr, c'est que la grande valeur affective, la grande fréquence de **che**, tout comme celles d'autres **muletillas**, telle que **nomás, qué no, esté** autorise à penser à une emprise substratique. D'une part, parce que de tels emplois résistent à une seule origine péninsulaire, et d'autre part, parce que l'on sait bien que c'est dans l'affectivité que resurgissent les habitudes linguistiques de la langue source, le **quichua** ou le **guaraní** en l'occurrence. Ce sera là l'une des premières conclusions que l'on pourra apporter à l'analyse des influences morphosyntaxiques du quichua sur le parler de Santiago.

2.4.8 CONCLUSIONS

On remarque des influences du **quichua**, parfois du **guaraní** ou du « **kakán** » à tous les niveaux, du pronom à l'interjection, en passant par le verbe qui semble être le domaine grammatical subissant le plus la prégnance de la langue de l'Inca.*¹

On note aussi que l'affectivité, comme cela a déjà été dit, est le moteur de ces emplois qui laissent transparaître le(s) substrat(s). Le locuteur de Santiago utilise quand son affect le domine, des moyens linguistiques subissant à divers degrés l'influence du **quichua**. Et toujours de façon inconsciente, puisque ces emprunts divers à la langue indigène remontent pour la plupart au début de la période de contact linguistique. Ils ont pu aussi se former par la suite et ont donc été intégrés au système bilingue de la **castilla**.

Il peut s'agir de simples influences articulatoires : **diánde**, **ujalitay**, d'emprunts de lexies en syntaxe indigène pour les divers cas de redoublements, d'emprunts de morphèmes quichuas : **-lla**, **-la,- y**, **-na**, **-cha**, **-lu**, **nchu**, parfois hispanisés : **-lla > -la**, **-lu > lo**, **la**, configurant ainsi une influence réciproque.

Il peut s'agir aussi, comme au niveau lexical, de véritables fusions ou hybridations, où l'on retrouve le quichua soit en position de radical : **maver**, soit suffixale : **nada/y**, **de yapa**, parfaitement intégrés à la syntaxe espagnole.

Il peut s'agir enfin de calques syntaxiques, pour lesquels l'énonciateur opère des traductions inconscientes sur des grammèmes : **-ku**; **-pu**; **-s < spa**, **-ska ?**; **-chi**, **-lla**, **-cha**, **-chu ?**, ou sur des structures **quichuas**, allant du fonctème : **Imayna/manta**, **chay/raq**,

¹ Voir tableau page 218.

mana/chu, à l'énoncé complet pour le salut incasique et l'emploi du verbe comme thème, ou support de la phrase.

Nous avons fait figurer ces diverses influences dans le tableau suivant, dans lequel nous constatons que les calques syntaxiques sont les plus fréquents, ce qui témoigne parfaitement de la profondeur de l'influence de la langue indigène, jusqu'au coeur de la langue, où la combinatoire des signifiés subit de plein fouet le contact avec le **quichua**.

A noter enfin que certains de ces emplois sont propres à Santiago, comme le gérondif à valeur causale, le plus-que-parfait d'imprévision et de récit, les différents emplois du gérondif calqués sur l'aspect d'actualité du quichua, les hypocoristiques, le salut incasique et l'emploi de **¿ qué no ?**; d'où ils semblent avoir irradié sur le N.O.A et le reste de l'Argentine, à des degrés divers.

TABLEAU

2.5 ASPECT LEXICAL

2.5.1 INTRODUCTION

Santiago constitue, comme nous l'avons déjà vu, une véritable île linguistique, tant d'un point de vue phonologique que morphosyntaxique. En ce qui concerne les différents emprunts au quichua, au-delà des cas de redoublements déjà abordés, elles sont légion les lexies empruntées à la langue de l'Inca, selon Elvio Aroldo ÁVILA*¹. La R.A.E aurait intégré 105 vocables originaires de cette région en 1985, et bien sûr, la plupart sont d'origine quichua.

Nous ne pouvons donc en établir une liste exhaustive; c'est pourquoi nous avons choisi une classification thématique des différentes lexies empruntées au quichua.

Chaque classe sémantique sera choisie selon un critère onomasiologique, du « *monde référentiel vers le discours* », alors qu'à l'intérieur de chaque classe, on suivra un critère sémasiologique, « *du discours vers le référent* »*²

On pourra alors analyser différents cas d'hybridations dans les deux sens, **quichua**/esp et esp/Qh, et des emprunts au **quichua**, tous parfaitement intégrés au lexique de la **castilla**.

On y remarquera aussi la prégnance du **kakán** qui, comme nous le savons déjà, dérive du **quichua chinchay**.

Ce lexique pourra donner un aperçu de la fusion qui s'est produite entre les deux langues, dans tous les domaines sémantiques, et particulièrement dans ceux où l'affectivité est la plus grande, la toponymie et le monde animal et végétal, qui constituent avec les croyances locales, des classes sémantiques propices à l'influence **quichua**.

Nous avons eu recours aux auteurs suivants, depuis 1992 jusqu'à aujourd'hui, pour établir ce lexique thématique :

¹ ¿Cómo habla el Santiagueño?, Talleres Gráficos de la Agencia Periodística Cid, B.S.A.S, 1991, p. 1

² B. POTTIER, *Sémantique*, page 16, page 77.

D.A BRAVO, Adolfo COLOMBRES, Félix COLUCCIO, E.M. ROJAS, J.M.B FARFÁN, Roxana COURTHÈS, Paul VERDEVOYE, dont les références sont citées en bibliographie.

Nous avons pu y rajouter cette année l'excellente étude de Elvio AROLDO ÁVILA sur le parler de Santiago et différentes autres sources.*¹

¹ Andrés FIGUEROA, Emilio CHRISTENSEN, Antonio SERRANO, Lucio.V.SALTO, Jorge ALDERETES, Angel LUCIANO LÓPEZ, María Ynés NÚÑEZ DE RAIDEN, Andrónico GIL ROJAS, Alba OMIL, William-Henry HUDSON, dont les références seront citées à chaque emprunt à ces auteurs.

2.5.2 CLASSIFICATION DES DIFFERENTS EMPRUNTS ET HYBRIDATIONS DU QUICHUA A L'ESPAGNOL

2.5.2.1 TOPONYMIE

1) **AMICHA** : dpt RÍO HONDO*¹ : < **AMICHU** : mot d'origine **kakán**, intégré au quichua, avec les signifiés de 'oeuf à deux jaunes', par extension 'chose unie à une autre, jumelles'. On remarque l'influence morphologique du castillan dans la féminisation du terme. Dans le contexte orographique, ce toponyme semble désigner deux courants qui convergent, ou deux point d'eau pour le bétail, réunis au même endroit.

2) **ATAMISQUI** : dpt du même nom : < **ATAMISHKI** : mot composé de **ATA** : 'arbre, plante' et **MISHKI** 'doux'. Ce toponyme et ce département pourraient donc être traduits par 'arbre doux'. Désigne aussi une plante médicinale et utilisée en teinture, dont les fruits qui ressemblent à des petites perles rouges, sont en effet très doux. Il s'agit aujourd'hui de la désignation du département de **Soconcho**, au coeur même de la zone bilingue, et dont nous pensons qu'il constituait le royaume de **TUCMA**.^{*2}

3) **BREA PUÑUNA** : dpt RÍO HONDO : hybridation cast/Qh, en syntaxe Qh, < **BREA** : 'brai' et **PUÑU/NA** : mot **quichua** composé de **PUÑUY** 'dormir' et du suffixe de locatif **-NA**. Littéralement, 'lieu où dort le brai', donc, où l'on en trouve beaucoup. A noter que le mot espagnol **BREA**, qui désigne le produit de calfatage, est très commun en toponymie avec d'autres lexies espagnoles : **BREA CORRAL**, **BREA POZO**, mais toujours en syntaxe quichua.^{*3}

¹ Nous privilégierons dans ces lexiques la graphie de D.A BRAVO, qui en est la principale source, nous signalerons celle officielle du quechua par le signe < *^A, au contraire, nous indiquerons par >, le passage de la graphie officielle, à celle de D.A BRAVO.

^A Graphie de Jorge ALDERETES, ou parfois graphies **cuzqueñas** ou boliviennes ou **kakanas**, quand la comparaison présente un intérêt linguistique.

² Cf supra, pages 72 à 75.

³ Il s'agit d'un dérivé organique du goudron ou du pétrole, et de certaines gemmes, ce qui est sans doute le cas ici.

En effet, on constate que l'ordre des signifiés est inverse par rapport à un espagnol standard, dans lequel on dirait : **lugar donde duerme la brea**.

4) **BURRUYACU** : dpt FIGUEROA : hybridation cast/Qh, en syntaxe qh, mot composé de **BURRO** 'âne' et **YACU** 'point d'eau', littéralement le point d'eau de l'âne. On remarque que l'ordre du génitif est inversé par rapport à l'espagnol ' **aguada del burro** ', ce qui semble constituer une constante pour les toponymes hybrides.

5) **CACHIHUASI** : dpt ? Mot composé de deux lexèmes Qh : **CACHI** < **KACHI** : 'sel' et **HUASI** < **WASI** 'maison', littéralement, 'la maison du sel', sans doute pour indiquer le lieu où on le récoltait et le vendait.

6) **CACHIYACU** : dpt PELLIGRINI : mot composé de deux lexèmes Qh, **CACHI** < **KACHI** : 'sel' et **YACU** < **YAKU** 'point d'eau', 'le point d'eau salée'. A noter que le lexème hispanisé **CACHI** intervient dans la formation de nombreux toponymes dans le N.O.A, nous limiterons donc notre liste à deux exemples.

7) **CHAÑAR POZO** : divers dpts : cas d'hybridation en syntaxe Qh, composé de **CHAÑAR** 'mimosée du Chili', (voir phytonomie) et **POZO** 'puits', 'le puits du **chañar**'.

8) **CHURQUI** : divers dpts : emprunt de la lexie **CHURQUI** < **CHURKI** au Qh de Santiago, hispanisée en ce cas, origine incertaine. Désigne une sorte d'acacia (voir phytonomie), très courant en composition de toponymes : **CHURQUI ESQUINA**, **CHURQUI POZO**, **CHURQUIOJ**.

9) **CKENTI TACKO** < **KENTI TAQO** : **pracopistorvata** : dpts QUEBRACHOS et RÍO HONDO : toponyme composé de deux lexies quichuas, **KENTI** 'sorte de caroubier' et **TAQO** > **TACKO**, dans la signographie de D.A BRAVO), 'fruit de celui-ci, caroube'. désigne donc le lieu où on trouve cet arbre en abondance; on fabrique de l'**aloja** avec la gousse de ce caroubier.

10) **CUYOJ** : dpt LA BANDA : emprunt direct au Qh de la lexie **CUYOJ** < **KUYOQ** 'sorte de cactus parasite, de couleur brune, qui pousse entre les branches des arbres', ou mot

composé des lexèmes **CUYUY** < **KUYUY** ‘tresser un fil’ et du grammème : **YOJ** : suffixe de nominalisation dénomminative, qui indique la possession de l’objet cité en référence, dans la racine. Dans le contexte toponymique, pourrait signifier ‘endroit où l’on tresse’, ou ‘endroit où l’on trouve le cactus parasite’.

11) **EL CHILCAR** : dpt ATAMISHKI : hybridation Qh/cast en syntaxe castillane, **CHILKA** ‘arbuste balsamique qui croît près des rivières et des étangs’ (voir phytonimie). Radical Qh combiné avec le suffixe locatif de collectif espagnol **-AR (pinar)**, pour indiquer un endroit planté de nombreux arbres de ce type, ce qui donnerait la traduction suivante ‘le bois de **chilcas**.’ A noter quelques uns des nombreux toponymes formés à partir de ce mot : **CHILCA, CHILCAS, CHILCA POZO, CHILCA LA LOMA, CHILCAL, CHILCA ALBARDÓN, CHILCA JULIANA**, etc. *¹

12) **EL GUAYACÁN** : dpt COPO <**WAYAKA** ‘tabatière’ et suffixe de **possessif --N**, littéralement, ‘la tabatière à moi’. A noter en phonétique l’influence de l’espagnol dans la consonantisation de la diphtongue initiale (**wanaku** > **guanaco**). Il s’agit, dans le contexte de Santiago, d’une blague à tabac de cuir ou de tissu. On peut supposer que cette objet fut trouvé lors de la création du village.

13) **HUACANA** : dpt PELLEGRINI : D.A BRAVO fait dériver ce toponyme du verbe Qh **HUACKAY** < **WAQAY** ‘pleurer’, et en fait donc ‘l’endroit où l’on pleure’. On pourrait penser aussi à une combinaison entre **HUACA** ‘fétiche’ pour les Incas et **-NA**, suffixe de locatif, littéralement le ‘lieu du fétiche’. Cette hypothèse nous semble plus plausible.

¹Pour la liste complète, voir D.A BRAVO, Bib n° 4, page 39

14) **HUILLA KATINA** : dpt LA BANDA : emprunt de deux lexies Qh : **HUILLA** < **UILLA** ‘lièvre’, mot d’origine **kakán** et **KATINA** < **KATIY** < **QATIY** ‘courir, poursuivre’, et le suffixe de locatif **-NA** ‘ lieu où l’on chasse le lièvre’ , toutes proportions gardées, on pourrait comparer cet emploi à celui du terme très spécialisé de ‘ garenne’ dans la toponymie française.

15) **ISCA YACU** : dpt JIMÉNEZ : emprunt de deux lexies qh , <**ISHKAY** : deux et **YAKU***¹ : eau, point d’eau, lieu où l’on trouve deux points d’eau pour le bétail, à noter que le même sème peut être exprimé par le toponyme **AMICHA**, d’origine **kakán**, ce qui démontre parfaitement la diversité de la **castilla**.

16) **KISHKA YACU** : dpt ? Emprunt de deux lexies Qh : **KICHKA** > **QUISHCA** : épine et **YACU** < **YAKU** : point d’eau, « le point d’eau aux épines ». A noter la fréquence de la lexie **YACU** dans la création de toponymes, ce qui peut s’expliquer par le caractère quasi-désertique du **monte**.

17) **MANOGASTA** : dpt CAPITAL : toponyme historique de l’expédition de l’**Oïdor MATIENZO**, sur les traces de celles de Francisco de AGUIRRE, du 12 mai 1566, vers un port de la « *mar del norte* ». *²

Il s’agirait de l’altération de **mayu** ‘ fleuve’ en Qh > **mayo** > **mano**, avec alternance entre le [o] et le [u] : **mayu** > **manu**, combinée avec le suffixe **kakán** - **GASTA** ‘ village’. Littéralement, ‘ le village du fleuve’ . *³

¹ A noter les différences entre la signographie de D.A BRAVO et celle, officielle, du Qh : **-c, ck, qu-** = [k]; **-ck, k-** = [q], sans compter que les diphtongues initiales du Qh : [wa, we, wi] sont graphiées **-hua, hue, hui**, une foule de petites nuances qui ne facilitent en rien une version panaméricaine du Qh.

² Emilio A. CHRISTENSEN, *ibid*, pages 53 et 54. Cet auteur précise qu’il s’agissait de la première étape de MATIENZO, à 27 km au sud de Santiago.

³ Quant à l’origine du suffixe **-GASTA**, elle a toujours fait couler beaucoup d’encre, selon Lizondo BORDA. (cité par Eduardo ROSENZVAIG, *ibid*, page 31). Ce terme provient de l’aymara **HATHA** ‘ famille’, selon Antonio SERRANO, il ne s’agirait pas d’un suffixe **TONOCOTÉ**, mais de la variante dialectale méridionale du **KAKÁN**, cet auteur remarque même que le suffixe **kakán** : **-AO, -AHAHO** est allomorphe de **-GASTA**, dans toute une série de toponymes des premières chroniques : **TUCUMANAO/ TUCUMAGASTA**, ce qui l’autorise à penser avec justesse que le **KAKÁN** connaissait deux formes, la forme montagnarde des **DIAGUITAS** et celle de la plaine, des **JURÍES** et **TONOCOTÉS** . Il suffit à présent de se rappeler que le **KAKÁN** est sans doute une variante archaïque du **QUECHUA CHINCHAY**, pour comprendre à quel point cette langue a marqué la région de Santiago, avant la Conquête, par ses formes dialectales qu’étaient sans doute le **KAKÁN** et le **TONOCOTÉ**, par l’imposition ensuite du **QUICHUA** de **TUPAC YAPANQUI**, et après celle-ci, par l’obligation d’une langue générale d’évangélisation. **GASTA** a son équivalent en Qh de Santiago, **-LLASTA** < **-LLAQT**A, voir *supra*, pages 64 et 73.

18) **MANSUPA** : dpt RÍO HONDO : hybridation à partir d'une racine espagnole : **MANSO** 'doux', et du suffixe de génitif **-PA** du Qh. On pourrait traduire par 'terre de l'homme affable', désignation rendant hommage sans doute au caractère de son premier habitant.

19) **SAN ANTONIO DE QUISHCA** : dpt ? Toponyme hybride en syntaxe espagnole, l'emprunt de la lexie **QUISHCA** < **KISHKA** signifiant 'épines', qui intervient dans la formation de nombreux toponymes : **QUISHCA YACU**, **EL ALTO DE QUISHCA**, **QUISHCA POZO**, ce qui est tout à fait concevable dans l'environnement de **caatingas** du **monte santiagueño**, signifierait donc 'Saint -Antoine des Epines'.

20) **SESTANIA** : dpt FIGUEROA : désigne sous son appellation complète : **EL PADRE SESTANIA**, une butte proche du département JIMÉNEZ, emprunt d'un grammème Qh **-NA** de locatif *¹, agglutiné à un radical espagnol **SIESTA**, altéré par une interversion de la diphtongue, pourrait désigner un endroit propice au repos, 'la colline du Père Sieste', que connut sans doute son premier occupant.*²

21) **SINQUIEAL** : dpt JIMÉNEZ : hybridation du radical altéré **SITQUI** < **SITKI**, et du suffixe de collectif espagnol **-AL** (**trigal**), pour désigner un lieu planté de ce petit cactus au fruit comestible, littéralement 'le bois de **sitquis**.'

22) **SOCONCHO** : dpt ATAMISQUI : ancienne désignation de celui-ci, dérive sans doute du Qh **SONCKO** < **SONQO** 'coeur, esprit, bonne volonté, sentiment' et du suffixe emphatique **-SHU**, **-NCHU**, pour désigner un 'lieu où se trouvaient des gens de cœur', des alliés des Incas, sur les rives du Dulce*³. Il n'est pas saugrenu de penser que ce lieu eût servi de tête de pont à l'avancée incasique dans la plaine et que ce caractère stratégique n'eût pas échappé aux premiers conquérants, qui y installèrent leurs premières bases. La capitale mythique du royaume de **TUCMA** doit aujourd'hui révéler sa vérité archéologique, qui pourrait corroborer nos hypothèses philologiques.

¹ Cf supra page 180.

² A noter aussi un autre toponyme forme à partir de l'altération de **SIESTA** : **VIRGEN SESTIANA**.

³ Cf supra, page 72.

23) **SUMANPA** : dpt QUEBRACHOS : toponyme historique de l'expédition de AGUIRRE vers l'Atlantique, situé dans la montagne du même nom, tout près de la frontière de la province de Córdoba. Selon CHRISTENSEN*¹, il s'agirait de la contraction de deux lexèmes d'origine Qh : **SUMAJ** < **SUMAQ** 'beau' et **PAMPA** 'plaine', littéralement 'belle plaine'. Ce qui semble peu vraisemblable, puisqu'il s'agit de l'une des rares régions accidentées de Santiago. FIGUEROA*², pour sa part, pense qu'il s'agit de la contraction de **SUMAJ** et de la particule **-PA** de génitif ce qui signifierait donc 'beau lieu', et enfin, D.A BRAVO*³ pense qu'il s'agit d'une hybridation entre le Qh **SUMAJ** et le terme **MAMPA**, **AMPA**, **MPA**, qui signifie 'eau qui coule', en **SANAVIRÓN** ou en **VILELA-CHULUPÍ**, le substrat local.

Ce qui constitue un indice de plus du bilinguisme de ces terres avant la Conquête, et en tout état de cause, de la connaissance du Qh que l'on utilisait déjà comme base morphologique dans la toponymie.

24) **TINTINA** : dpt TABEADA : emprunt du lexème Qh **TINTI** 'sauterelle', et du grammème de locatif **-NA**, littéralement, 'lieu des sauterelles', où elles abonderaient. Lucio V. SALTO*⁴ propose une étymologie plus douteuse, en prétextant que cet endroit n'est pas assez vert pour les dits insectes : **TINTI** < **INTI/NA**, 'lieu où se réfugie le soleil, où il se couche' et même **INTI/INA** 'comme le soleil'.

25) **TIPIRO** : dpt CAPITAL : toponyme historique de l'endroit où eurent lieu les batailles entre NUÑEZ DEL PRADO et Francisco de VILLAGRÁN, situé juste avant d'arriver à SANTIAGO; selon l'**Oïdor de CHARCAS***⁵, ce toponyme connaissait quatre graphies différentes dans les chroniques : **TIPIRO**, **TEPIRO**, **TEPIRU**, **TEPURU**, résulte sans doute de la contraction de **PIRU** o **PERU**, (la première graphie était courante à l'époque de la Conquête), et du verbe **TIAY** < **TYAY** 'rester, demeurer'. L'apocope de cette racine verbale et les hésitations quant aux voyelles du lexème **PERU**, nous semblent tout à fait concevables; ce qui renforcerait la thèse du substrat quichua, il eût pu s'agir en effet d'un

¹ Ibid, page 59.

² Cité par Antonio SERRANO, ibid, page 50.

³ Cf Bib n° 4, pages 143 et 144.

⁴ Ibid, page 82.

⁵ Cf CHRISTENSEN, ibid, page 52.

relais de poste incasique, tout comme **LAS PIRUAS***¹ plus au nord, il est intéressant de constater que dans les deux cas, il est fait mention implicitement à l'Empire du Cuzco.

26) **TOTAL** : dpt ATAMISQUI : emprunt d'un lexème Qh : **TOTORA**, en radical, et suffixation d'un grammème espagnol de collectif **-AL**, très récurrent en toponymie comme dans **SINQUIEAL**, littéralement 'La Jonchère', ou 'La Jonchaie', ou encore, 'La Joncheraie', pour dire un lieu planté de joncs et de roseaux.

¹ Cf supra pages 76 à 80.

27) **TUAJ CKAPARINA** : dpt LORETO : emprunt de deux lexèmes Qh: **TUAJ** ‘oiseau de proie’ (voir ornithologie) et **CKAPARIY = KAPARIY** ‘crier’, et du grammème de locatif - **NA**, littéralement ‘ lieu où crie le **tuaj**’ . A noter que **TUAJ** résulte d’une onomatopée et que dans le **LITORAL**, ainsi qu’au **PARAGUAY**, on dit **CHAJÁ**.

28) **UTURUNCO** : Dpt COPO et Dpt ROBLES : Emprunt du lexème Qh castillanisé **UTURUNCO < UTURUNGU < UTURUNKU** ‘jaguar’, entre dans la composition de nombreux toponymes de la région*¹ : **UTURUNGU HUASI, UTURUNGU POZO**, ce qui témoigne de la présence importante du félin à Santiago, espèce aujourd’hui en voie de disparition.

29) **YUTU YACU** : divers dpts : emprunt de deux lexèmes Qh **YUTU** ‘perdrix’ (voir ornithologie), et **YACU < YAKU** ‘eau, point d’eau’, ce qui nous donne, ‘le point d’eau de la perdrix’ .

2.5.2.2 PHYTONIMIE

1) **ACHIRA : canna edulis** : cannacée du Pérou à racine comestible et résistante à la sécheresse. On peut sans doute trouver la racine de cette lexie dans le verbe **ACHIY** : ‘éternuer’.

2) (**ALGARROBO**) **CASPI : prosopis alba** : sorte de caroubier blanc, de petite taille, appelé aussi **ÁRBOL PAMPA**, voici ce qu’en dit J.W ÁBALOS : « *El algarrobo aguantará la seca con todo su trapo desplegado y la bandera al tope cuanto más dura sea la sed, más frutos dará, para que sus semillas repongan la pérdida de las que zozobraron en el sequedal... ¡ Algarrobo macho !.* » Hybridation cast/Qh en syntaxe Qh, **CASPI < KASPI** ‘bois’, littéralement ‘ bois de caroubier’ .

¹ A noter aussi la sonorisation de l’occlusive explosive [k] > [g], par influence de l’espagnol.

3) **CHALCHAL** : **allophylus edulis** ‘schmidélie’, cas de redoublement affectif, arbuste aux feuilles caduques, sans épines, à l’écorce fine, dont les baies rouges sont appréciées des oiseaux.

4) **CHAÑÁR** : **geoffroea decorticans** : arbre à l’écorce jaune*¹, excellent pour la construction, et dont les fruits sont comestibles et ont des vertus médicinales. Il s’agit d’une mimosée du Chili, dont les fruits ont l’aspect de la prune et le goût de la jujube. Cet arbre ressemble un peu à l’olivier. Lexie d’origine incertaine, mais parfaitement intégrée en Qh de Santiago, où elle entre dans la formation de nombreux toponymes : **CHAÑÁR AGUADA**, **CHAÑÁR BAJADA**, **CHAÑÁR CORRAL**, **CHAÑÁR ESQUINA**, etc.*²

5) **CHILCA** < **CHILKA** : **tagetes minuta** o **flouencia tortuosa** : arbuste balsamique à fleurs jaunes, commun au bord des rivières et des étangs. Il a des vertus médicinales et s’emploie en teinturerie, sert aussi à la construction des **ranchos**.

6) **CHURQUI** < **CHURKI** : **acacia atramentaria** : arbuste, sorte d’acacia, appelé aussi **ESPINILLO**, arbre épineux, au bois dur et aux fleurs délicieusement parfumées. Voir à **TUSCA**

7) **HUMI-HULLI** < **HUMI** : **spirotachys ritterania** ou **suaeda divearicata** : arbuste appelé aussi **JUME**, dans sa forme castillanisée, cas de quasi-redoublement pour désigner le **jume** de petite taille, emploi sans doute affectif et onomatopéyique.

¹ William Henry HUDSON, *Un Flâneur en Patagonie*, 1893; Petite bibliothèque PAYOT, VOYAGEURS, 1994, page 37 : « Haut de trois à cinq mètres; le CHAÑÁR est fort gracieux, son tronc est vert, lisse et poli, son feuillage gris pâle, pareil à celui du mimosa ». A noter qu’en Qh de Santiago, cette lexie est paroxytone, par adaptation à cette langue, selon P. KIRTCHUK, correspondance du 19/11/96.

² D.A BRAVO, bib n° 4, ibid, page 84.

8) **MISHOGGO** : **mamilaria sp** : cactée de forme cylindrique et de petite taille, étymologie sans doute **kakán***¹, la graphie **-gg-** : [G] apparaît seulement dans deux emprunts à ce substrat, d'origine quichua rappelons-le. De plus, il convient d'ajouter qu'entre ces deux emprunts semblent apparaître un « *noyau sémique* »*² : **MISHOGGO/OCHOGGO /shoggo/** qui est aussi phonémique : [sogo], la deuxième lexie désignant un oiseau vivant dans la même région de marais, voir ornithologie. A noter que D.A BRAVO castillanise cette lexie et ne tient pas compte du caractère postvélaire de la graphie **-gg-** **MISHOGHA, MISHOGA, MICHOGA**.*³

9) **MISTOL** : **zisiphus mistol** < **MISHTOL** : lexie d'origine sans doute **kakán**, à noter l'influence de l'espagnol dans la dépalatalisation du [s] implusif. Désigne le jujubier d'Amérique, bel arbre au feuillage rond et touffu, son fruit est très employé dans la cuisine populaire. A noter là-encore la présence d'un noyau phonémique avec **SIMBOL**, autre lexie **kakán** désignant une plante, voir à ce mot.

10) **MOLLE** : **lithraea molleoides** 'mollé', désigne un arbuste épineux à petites feuilles et dont les fruits ont des vertus médicinales. Il est très commun dans l'ensemble du N.O.A et a une grande récurrence toponymique.

11) **PICHANA** : **cassia aphilla** : petite plante légumineuse aux feuilles et aux tiges dures utilisées pour faire des balais. Emprunt du verbe **PICHAY** 'balayer', en radical et suffixe d'instrumental **-NA**.

12) **PICHANILLA** : **neosparton aphedroide** 'parois de bois', arbustes dont les branches sont utilisées pour faire des balais et pour construire les **ranchos** et **quinchos**. A noter la suffixation du diminutif espagnol **-ILLA** au lexème Qh, cas d'hybridation avec un suffixe Qh d'instrumental : **-NA** et un suffixe espagnol.*⁴

¹ Voir note n° 9, page 125.

² POTTIER, *Sémantique*, page 45.

³ Bib, n° 4, page 96.

⁴ Voir supra, page 180.

13) **QUIMIL** : **opuntia quimilo** : deux graphies chez D.A BRAVO : **QUIMIL**, **QUIMILÍ** < **KIMIL**, **KIMILI**, cactée aux grandes feuilles et à fleurs rouges, elle ressemble beaucoup à la **TUNA** et est utilisée pour ses vertus curatives contre les morsures de serpents. La lexie est sans doute d'origine **KAKÁN**, à noter que celle-ci entre dans la composition de nombreux toponymes : **QUIMILIOJ**, **QUIMILÍ PASO**, **QUIMILÍ MONTÓN**, etc. , et qu'elle a sans doute reçue l'influence **guaraní** dans sa forme longue qui est oxytone.

14) **SHINKI** : **fluorencia tortuosa** : plante épineuse qui abonde dans le **monte**.

15) **SIMBÓL** : **arundo Occidentalis** : graminée à tige dure, cette lexie est sans doute d'origine **KAKÁN**, (voir à **MISTÓL**), entre dans la formation de nombreux toponymes en syntaxe Qh : **SIMBÓL POCITO**, **SIMBÓL CUCHUNA**; **SIMBÓL HUASI**, etc.

16) **TACKO** < **TAQO** : **presonis** : ' caroubier' et son fruit 'la caroube', appelé aussi **algarroba**, par antonomase, désigne n'importe quelle sorte d'arbre, graphie correcte : **TAQO**, [q] = occlusive postvélaire sourde / [k] : occlusive vélaire sourde, glottale ou explosive, selon D.A BRAVO. Il y a deux sortes de **TAQOS** selon ce même auteur*¹: **TACKO YURAJ** : « *Procopis alba* » et **TACKO YANA** : « *Procopis nigra* », le blanc et le noir. Cette lexie entre dans la composition de nombreux toponymes : **TACKETUYOJ**, **TACKO ATUN**, **TACKO QUISHCA**. La forme castillanisée **TACO**, **TACU** est aussi possible.

16 bis) **TALA** : **celtis spinosa** ' mertensie', arbre au magnifique feuillage et à petits fruits orangés et doux. Ses feuilles s'utilisent en médecine populaire pour les douleurs stomacales en infusion. Mâchées, elles peuvent s'employer pour faire mûrir les abcès cutanés. Il en existe deux autres sortes : **TALA MAYU** et **TALA PISHPITA**, la première est plus

¹Bib n° 4, page 151.

haute et croît près des rivières, la seconde est plus petite et est utilisée dans la fabrication des arcs. L'origine de cette lexie est incertaine, elle entre dans la composition de nombreux toponymes : **TALA ARROYO, TALÁN, TALA YACU**, etc.

17) **TINTITACO < TINTITAQO: prosopis torcuata** ‘ caroubier’, dont l'essence est utilisée en teinturerie, cas d'hybridation entre le lexème Qh **TAQO** suffixe : arbre en général, et plus spécialement le caroubier, et l'espagnol **TINTA**, en radical. Autre étymologie possible : **TINTI** ‘sauterelle’ en Qh, ce qui pourrait se justifier aussi si cet insecte apprécie effectivement cet habitat.

18) **TIPA : tipuana tipu** : arbre au large feuillage et au bois dur et jaunâtre employé en ébénisterie. Son écorce, sans être blessée, sécrète une résine d'un brun rouge, cette lexie est d'origine incertaine, sans doute d'origine **kakán**, elle permet de former de nombreux toponymes : **TIPA POZO, TIPA PASO**, etc. A noter qu'un homonyme désigne un petit panier tressé avec du **SIMBOL**, que l'on porte sur la tête.

19) **TUAJ YUYUN** : plante aquatique des marais appelés **BAÑADOS**, elle est rampante, tendre, a de petites feuilles arrondies vert-claires avec des tâches jaunes et violettes. Elle est visible de très loin, pérennante, et sert à alimenter le bétail. Emprunt de deux lexèmes au Qh, **TUAJ < TUWAQ** ‘oiseau de proie’, voir ornithologie et **YUYUN < YUYO** ‘ herbe’, et d'un grammème **-N**, indiquant le possessif de troisième personne, littéralement ‘l'herbe du **TUAJ**’. A noter d'un point de vue phonétique, la chute du [w] intervocalique et la fricatisation de la postvélaire à l'implosive : [q] > [x].

20) **TUSCA : acaccia aroma** : épineux ressemblant à l'acacia, de la famille des légumineuses, dont les fleurs parfumées ressemblent à de belles petites houpettes jaunes. Lexème d'origine **kakán**, intégré au Qh local, dans la toponymie : **TUSCA POZO, TUSCA PAMPA, TUSCAYOJ**, etc. La graphie correcte devrait être : **TUSKA**.

21) **VIRA VIRA** < **WIRA WIRA** : **gnaphallum cheiranthifolium** : herbe médicinale, aux feuilles blanchâtres et satinées de la famille des composées; on peut supposer l'étymologie suivante, redoublement affectif de **WIRA** 'gros' en Qh, avec en parallèle la fermeture de la semi-consonne initiale : [w] > [b], qui chute plutôt dans le passage du protoquechua au Qh de Santiago, où on aurait pu avoir*¹ **huira huira**, sur le modèle **WANAKU** > **GUANACO**.

¹ C'est en tout cas la graphie donnée par D.A BRAVO pour la diphtongue initiale : [wa, wi].

2.5.3 ZOONOMIE

2.5.3.1 ORNITHOLOGIE

1) **AHNAQUITO : picumnus temminchii** : petit oiseau charpentier à l'odeur forte et désagréable, très commun dans les marais du **monte**. Semble résulter de la contraction de **ANAQ** ' la partie supérieure, en haut', (et par suffixation **ANAQMANTA** ' ciel'), et du suffixe de diminutif espagnol **-ITO**, le sème de la hauteur commun à l'oiseau et à l'adverbe semble confirmer cette origine.

2) **ARARACUCU < ARAKUKU : otus cholita** : petit hibou très commun à Santiago. Par extension, sert d'hypocoristique, comme dans cet exemple de J.W. ÁBALOS¹ : « *Vení Juancito, ¿ vos sos araracucú ?* ». A noter qu'il s'agit sans doute d'une hybridation entre une altération de l'espagnol **CUCO** 'coucou', en position de suffixe, un radical guaraní **ARARACÃ**, apocopé **ARARA**, puis **ARA = LORO**, ce lexème étant inconnu du Qh, la forme oxytone de l'onomatopée **araracucú** semble confirmer l'influence **guaraní**.^{*2}

3) **ASHQUITO : charadrudoe** 'chevalier', petit échassier des **bañados** de Santiago, à la course très rapide qui ressemblerait à celle d'un chien, sans doute le chevalier aboyeur. Il s'agit en fait d'une hybridation entre **ALLQO** 'chien' en Qh et le diminutif espagnol **-ITO**, à noter aussi l'assourdissement de la fricative palato-alvéolaire [z] en position implosive, comme dans **ALLPA > ASHPA** : 'terre'.^{*3}

¹Ibid, page 89.

²D.A BRAVO, bib n° 4, page 10.

³Cf supra, page 124, note n°5.

4) **CACÚY : nyctibus griseus cornutus** : oiseau nocturne de la famille des caprimulgidés dont le cri mélancolique et profond semble être une lamentation humaine, ce qui n'a pas manqué d'alimenter les superstitions locales.*¹

La graphie correcte est **KAKÚY** < **KAKU** 'enfant entre 10 et 15 ans', lexème Qh auquel est suffixé le possessif de première personne **-Y**. Son origine serait onomatopéique, le cri est **CACÚY TURAY** 'mon frère', (**TURA** désignant le frère de la soeur, par opposition à **PANA** 'la soeur du frère', **ÑAÑA** 'la soeur de la sœur', et enfin, **HUAUCKE** 'le frère du frère'. Pour une meilleure compréhension, voir la légende de **CACÚY** en infra, p 260 et 261.

5) **CARANCHO < QARANCHU : poliborus plancus** 'caracara', hibou de Santiago, qui imite le cri des autres oiseaux et fait des ravages dans les poulaillers. Il est très présent dans le **CANCIONERO** et les contes populaires : **Bicho feo, carancho asao, meteté al río y saca un pescado**. Il existe deux graphies à Santiago, celle de D.A BRAVO : **CKARANCHI, CKARANCHU** et une autre castillanisée que nous proposons ci-dessus, en réalité, il faudrait orthographier **QARANCHU**, pour bien signaler la présence d'une postvélaire : [q]. Lexie composée d'un radical et d'un suffixe Qh : **QARA** : cuir, peau et **-NCHU** : suffixe de nominalisation dénomminative, qui a valeur d'augmentatif et qui met en relief ce qui est dit par la racine, ici, sert sans doute à caractériser la couleur, semblable à celle de la peau ou du cuir, de l'oiseau.

6) **CHALCHALERO : turdus amaurochalinus** 'litorne', variété de grive blanche à la tête cendrée, se dit aussi 'jocasse ou tourd'. Doit son nom à sa préférence pour les baies rouges du **CHALCHAL**, voir phytonimie. Il s'agit donc d'une hybridation Qh/cast, un cas de redoublement affectif en radical, et le suffixe d'agentif espagnol **-ERO**, indiquant une action sur la racine, comme dans **CARPINTERO**.

¹Cf infra, *Etres surnaturels*, pages 260 et 261.

7) **CHILILLO** : **brogne** ‘hirondelle’, très commune à Santiago. Etymologie incertaine, on peut toutefois remarquer la présence du diminutif espagnol **-ILLO** et la présence d’une racine sans doute indigène : **CHIL**, que nous n’avons pu identifier.

8) **CKOCKO** < **QOQO** : **strix rufipes chacoensis** : hibou de taille moyenne, oiseau de mauvaise augure, origine onomatopéique, qui renvoie au cri de l’oiseau, la graphie correcte serait **QOQO**, selon J. ALDERETES. On peut penser aussi à un emprunt précoce à l’espagnol : **CUCO** > **QOQO**.

9) **HUILHUIL** : oiseau au dos marron, à la poitrine plus claire et au long bec. Origine onomatopéique, on peut penser aussi à un redoublement affectif du lexème **kakán** : **huil** ‘rivière’, ou à un radical Qh **huili** < **wili** qui désigne une ethnie de Córdoba, mais dans ce cas, c’est plutôt le groupe ethnique qui aurait reçu le nom de cet oiseau, comme dans l’exemple de **SURÍ** > **JURÍES**. La graphie correcte devrait être **WIL-WIL**, le traitement hésitant de la diphtongue explosive du Qh a donné les altérations suivantes : **HUILBUIL**, **GÜILGÜIL**, **HUILDU**, **GUILDU**.

10) **ICACU** < **IKAKU** : **zanotrichia capensis hypoleuca** : petit oiseau qui fait des nids d’épines, désigne par dérivation tout oiseau de petite taille à Santiago. Emprunt au Qh du radical **ICA-** qui indique le sème de la petitesse et du grammème **-cu** qui sert d’augmentatif. Selon LAFONE QUEVEDO, le lexème **ICA** serait d’origine **kakán** et selon D.A BRAVO*¹, il serait **TAÍNO**, au même titre que **TUNA**. Cette origine **caribe** se justifierait par la présence de soldats de cette région, dans les expéditions venues du Pérou. En tout état de cause, le terme est parfaitement intégré dans le Qh local. A noter aussi, pour désigner le même oiseau, la variante **ICA/NCHU**, avec l’ajout du suffixe péjoratif **-NCHU**. On dit aussi **ICACU TACANERO** < **TACANA** ‘mortier pour piler le maïs’, à cause de la présence fréquente de cet oiseau familier, près du mortier, pour picorer les grains qui échappent à la surveillance de la femme. La graphie correcte devrait être : **IKAKU**.

¹Cf Bib n° 4, pages 61 et 62.

11) **ÑAN ARKAY : *hydropsalis torcuata furcifera*** : engoulevent du **monte**, insectivore de la famille des caprimulgidés. Emprunt du lexème Qh **ÑAN** ‘chemin’ et **ARKAY** ‘couper, prendre un raccourci’, plus le grammème de participe actif des verbes **-J**, littéralement, ‘celui qui coupe les chemins’, sans doute pour la propension de cet oiseau à y nicher et à les survoler.*¹

12) **ÑUÑUMA : *cairina moschata*** : canard sauvage de Santiago à la chair très prisée, emprunt du lexème **ÑUÑU** ‘mamelles, pies, poitrine, tétons’, et du lexème **-UMA** ‘tête’, employé comme suffixe, en référence à la carnosité spéciale de la crête de cet oiseau, qui rappelle celle du dit organe féminin.

13) **OCHOGGO : *phalacrocarax olivaceus*** : oiseau des marais de Santiago à la chair très appréciée, appelé aussi **VIGUÁ** ou **BIGUÁ***². Lexie d’origine **KAKÁN** comme **MISHOGGO**, voir phytonimie. Les graphies **OCHOGHO** et **OCHOGO** ne tiennent pas compte du caractère postvélaire de la gémignée -gg = [G] issue du **kakán**.

14) **PUPA***³ : **loranthus** : sorte de pigeon, le plus proche du pigeon ramier, qui vit seul à l’ombre des arbres, d’où par dérivation l’expression : « *Estar como pupa trapiada* » : ‘être affligé, tourmenté par ses fautes’, comme la **pupa** prise au piège. L’origine de cette lexie est sans doute onomatopéique : **puuu...puuu**, quant à savoir de quelle langue elle provient, on ne peut, une fois de plus, qu’invoquer le **kakán**, en l’absence de référence à celle-ci dans les oeuvres de D.A BRAVO, E.A ÁVILA et Jorge ALDERETES.

Le Qh connaît un signifiant identique pour désigner le gui et la glu qu’on en retire *⁴, il est possible que le signifié qui nous intéresse ait disparu et qu’il se soit maintenu à travers le **kakán**, variante archaïque du **quechua chinchay**, dans la **castilla**.*¹

15) **QUETUPÍ : *pintagus sulphuratus bolivianus*** : petit oiseau à la poitrine et à la queue jaunes et au dos brun. On l’appelle aussi **Bienteveo**, **Cristifoi**, **Diostedé**, **Benteví**, **Tristefín**, **Pitojuan**, **Nei Nei** (cas de redoublement du **Tupí**), **Pitagua** (en **guaraní**). On voit

¹Voici ce qu’en dit Angel L. LÓPEZ, ibid page 97 : « *Es un ave caprichosa que con marcada porfía frecuente los caminos o sendas de paso, donde siempre se coloca delante de cualquier transeúnte, y en esa forma, posado sobre el suelo, mueve la cabecita con ímpetus de sorprenderlos o atajarlos, y en alguna vez no es de extrañar que por descuido le ocasione la caída de algún jinete...* ».

²Vient du **guaraní MBIGUÁ**.

³Andrónico GIL ROJAS, ibid, page 51.

⁴Jorge A. LIRA, ibid, page 771.

dans cette série de synonymes que la **castilla** se prête aux alignements de lexèmes*², pour former des monovocables, comme en Qh, c'est le cas dans les six premiers exemples, dont certains ne manque d'ailleurs pas d'humour. On remarque d'autre part que cette lexie, qu'il faudrait graphier **QETUPI**, est orthographiée avec une fricative sonore chez D.A BRAVO : **CKETUVÍ**, ce qui témoigne une fois de plus des hésitations des locuteurs quant au trait de sonorité, dues sans doute à l'absence d'occlusives sonores en Qh*³. Et enfin, le fait qu'il s'agisse d'un oxyton démontre une fois de plus l'influence des langues **chaqueñas**. Son origine serait onomatopéique selon D.A BRAVO*⁴, et renverrait au cri strident de l'animal; **cketuví ! ; cketuví !**

16) **SHISHPI** : petit oiseau aquatique des marais de la région, désigne aussi la boue craquelée des marais en saison sèche. Toponyme du département **AVELLANEDA***⁵, où l'on vénère une icône dénommée **NUESTRA SEÑORA DE SHISHPI**. Selon D.A BRAVO, d'un point de vue morphophonémique, cette lexie a toutes les chances d'être Qh mais il est vrai qu'on n'en retrouve pas la trace chez Jorge LIRA ou chez Jesús LARA, on peut donc là encore invoquer le substrat **kakán**, variante archaïque du **QUECHUA CHINCHAY**.

17) **SURI** : **rhea americana albescens** 'autruche de Santiago, nandou'. L'animal, mythifié par les **JURÍES**, est connu dans le folklore populaire sous le nom de **PAMPAYOJ**, voir Croyances en infra. On peut penser que ce paroxyton d'origine Qh est devenu oxyton par

¹Selon Maximina GOROSTIAGA, correspondance du 8/11/96, on qualifie les jeunes filles à forte poitrine, de **PUPAS**, par analogie avec la chair tendre du jabot de ces colombidés.

²Cf supra, page 175, note n° 3.

³Cf supra, page 140.

⁴Cf Bib n° 4, page 75.

⁵D.A BRAVO, bib n° 4, page 149.

influence du **guaraní** : **ñandú**, et a servi à désigner l'ethnie de Santiago : **SURI >JURÍ**, à cause de la vélocité des dits indigènes et de leurs vêtements en plumes d'autruche.*¹.

18) **TUAJ < TUWAQ** : **chauna torcuata** : oiseau de haut vol, quand il décrit des cercles en criant **tuaj tuaj**, on considère qu'il s'agit de l'annonce de la pluie. Cette lexie d'origine onomatopéique*² provient du Qh : **TUWAQ**, castillanisée par son passage à la **castilla**, chute de la continuative sonore à l'intervocalique et fricatisation de la postvélaire implosive. On utilise une lexie **guaraní** castillanisée : **CHAJÁ < CHAHÁ**, dans la région du **LITORAL**, pour désigner le même oiseau.

19) **TIS TIS**: **vireosyeva calidris** : petit oiseau qui fait son nid avec des épines. Cas de redoublement, commun en ornithologie et phytonimie, lexie double sans doute d'origine **kakán**, que seul Jorge ALDERETES mentionne.*³

20) **UITALTA, HUITALTA < WITALTA** : **jacana spinosa jacana**: oiseau des marais de Santiago au plumage chatoyant qui porte un ergot comme le **TERO**, (petit échassier de la région aux longues pattes très fines d'où l'idiotisme : **patitas de tero** 'avoir des jambes comme des fils de fer' . Il faut signaler aussi une espèce de perdrix du **monte** de couleur café appelée **SACHA UITALTA**, littéralement **uitalta** sylvestre qui porte le même nom.

21) **URITU** : **myodopsitta monacha** 'perruche'; petit perroquet vert de Santiago, cette lexie Qh entre dans la composition de nombreuses lexies complexes, dans de nombreux domaines sémantiques, tels la toponomie : **URITU ORCKO** ou encore la botanique : **URITUP CHAQUIN**, voir à ce sujet D.A BRAVO.*⁴

¹Cf supra pages 58 à 61.

²On remarque la présence en ornithologie de nombreux icones, signes dont le signifiant et le signifié sont dans une relation naturelle, le cri évoquant toujours l'animal.

³Ibid, page 228.

⁴Cf D.A BRAVO, bib n° 4, page 172.

22) **URPILITA** : **columbina picui picui** : petit pigeon ramier de Santiago, qui symbolise l'être aimé dans le **Cancionero** de Santiago*¹; cas d'hybridation entre un radical Qh **URPILLA** 'pigeon, colombe' et le suffixe de diminutif espagnol **-ITA**.

23) **YULU** : **phoenicopterus ruber chilensis** : flamand rose de Santiago, lexie d'origine **kakán**, selon LAFONE QUEVEDO, castillanisée parfois en **YULO**; nous avons signalé une forme plus complexe dans notre M. D : **YULU/UMA/N/RUN**, qui doit désigner une variété de flamand proche du premier, et dont la combinatoire révèle une hybridation entre le **kakán YULU** et le **Qh -UMA** : tête, agrémenté du suffixe **-N** d'adjectif possessif, quant au troisième lexème **-RUN**, il pourrait s'agir d'une altération du **guarãní RU** : noir, ce qui donnerait la traduction suivante 'flamand à tête noire'. Cette triple origine donne à entendre de la complexité de la **castilla**.

24) **YUTU** : **tinamidae** : perdrix de Santiago, lexie Qh parfois castillanisée en **YUTA**. Le paysan du **monte** les distingue par les combinaisons suivantes : **YUTU UMAN YANA** 'perdrix à tête noire', **ALTO YUTU** 'grande perdrix', **SACHA YUTU** 'perdrix sylvestre', et enfin, **PAMPA YUTU** 'perdrix de la plaine'.

2.5.3.2 ENTOMOLOGIE

1) **ACATANCA** < **AKA/TANQAJ** : **planeus imperator** : sorte de bousier, scarabée coprophage de Santiago qui pousse des boulettes de fumier. Cette lexie complexe est le résultat de l'agglutination de deux lexèmes Qh : **AKA** 'fumier' et **TANQAY** 'pousser', et

¹Cf D.A BRAVO, bib n° 4, page 173.

d'un grammème **-J**, de participe actif des verbes, littéralement, ' le bousier qui pousse du fumier.'*¹

2) **ASHPA MISHQUI : trigona sp.** < **ALLPA MISHKI** 'abeille sylvestre'. Lexie complexe composée de deux lexèmes Qh **ALLPA** ' terre', et **MISHKI** ' doux, sucré ; sucrerie, miel'. Désigne aussi par métonymie la ruche souterraine, creusée par cette étrange petite abeille, sans aiguillon, de la taille et de la couleur d'une mouche. Tant la désignation de la ruche que celle de l'abeille constituent de remarquables emplois métaphoriques.

3) **CHAMPI : trox** 'petit coléoptère terricole, timide et balourd'. Lexie d'origine **kakán** selon LAFONE QUEVEDO*², qui par connotation, en est arrivé à définir l'idiosyncrasie de Santiago*³, dans l'idiotisme **hacerse el champi** ' faire l'âne pour avoir du son' . Cette attitude, somme toute très sournoise, atteindrait des degrés rares à Santiago, selon CANAL FEIJOO : « *Champismo es la fórmula de viveza santiagueña.* »*⁴

4) **CHILICOTE < CHILIKOTE : gryllidae** : grillon qui se caractérise par son pénétrant chant nocturne et la puissance de son saut, d'où, en conservant le sème du saut, l'idiotisme **saltar como chilicote** ' sauter comme une puce' .

5) **CHUMULULO < CHUMALULU** : abeille avide de sucreries, et particulièrement de la caroube, que l'on met à fermenter dans des jarres à Santiago. Emprunt d'un lexème Qh **CHUMA < CHUMAY** ' égoutter, absorber, éponger', et d'un grammème d'augmentatif **-LU** redoublé : **LULU**, à noter l'assimilation entre [a] et [u], ainsi que l'ouverture du [u] final dans la forme castillanisée.

¹A noter que ce suffixe conditionne l'ouverture des voyelles fermées [i,u] en [e,o] en passant du verbe irrégulier avec voyelle thématique [i, u] au participe en [e, o]: **MICUY** ' manger' > **MICOJ** 'commensal', et **YACHACHIY** 'enseigner' > **YACHACHEJ** 'enseignant', etc. S'agissant d'une position implosive, on peut penser à une influence du conditionnement des voyelles centrales par la postvélaire [q] qui se vélarise dans cette position. Cf supra, note n° 2, page 123.

²Cité par D.A BRAVO, cf bib n° 4, page 33.

³Cf Idiosyncrasie du **Santiagoueño**, en supra pages 101 à 103.

⁴ÑAN, p 36, cité par D.A BRAVO, cf bib n° 4, p 33.

6) **COYUYO** : **cicacidae** < **CKOYUYU** < **QOYUYU** ‘cigale’, dans les croyances populaires, cet insecte fait naître par son chant le fruit du caroubier, et ne meurt pas quand il disparaît sous terre, pour faire renaître les caroubes. Emprunt direct d’une lexie Qh, altérée par l’ouverture du [u] final en [o], sans doute par analogie sur la marque de masculin de l’espagnol, voir même sur le Qh : **YUYU** > **YUYO** ‘herbe’.

7) **ITA** : **derranyssus gallinae** : petit pou des oiseaux et en particulier des gallinacées. Emprunt d’une lexie Qh de même signifié.

8) **KUSHI KUSHI** : **salticidae** : variété de petite araignée du **monte**. Ce redoublement est sans doute d’origine Qh puisque l’on retrouve chez Jorge A.LIRA*¹ un signifiant identique **K’UCHI** ‘diligent, vif, actif, perspicace, spirituel : **pizpereta**.’ De plus, le Qh de Cuzco connaît aussi un cas de redoublement à valeur d’augmentatif dans **K’UCHIY K’UCHIY** ‘en toute hâte, avec la plus grande diligence’, ce qui nous autorise à penser que c’est le sème de la vivacité qui a été conservé à Santiago pour désigner ce petit animal très vif et actif.

9) **MORO MORO** : **anpullaria d’Orbignii** ? : petite abeille sylvestre qui porte le pollen dans les pattes pour fabriquer le miel. D’où l’idiotisme populaire suivant : « *Moro moro con cera en la pata*. », pour se moquer de celui qui, exceptionnellement, étrenne des chaussures neuves*¹. La lexie **MORO** est évidemment espagnole, mais la syntaxe est assurément indigène, cas de redoublements très courant en Qh et en **kakán**.

¹Ibid, page 374.

10) **PILPINTU : pieridae** : petit papillon de la famille des lépidoptères, en particulier le blanc des luzernières. A noter qu'à TUCUMÁN et à SALTA, on dit plutôt **PIRPINTO**.^{*2}

11) **SIQUIN BOTIJA : grillotalpidae** : grillon pataud, qui ne chante ni ne saute, et dont l'abdomen a la forme d'un cruchon. Emprunt d'un lexème Qh **SIQUI < SIKI** 'anus, cul', et d'un grammème d'adjectif possessif de troisième personne **-N**, plus une lexie espagnole, littéralement, 'qui a le cul en forme de cruchon'.

12) **TUCU TUCU < TUKU TUKU : pyrophorus punctatissimus o noctilucus** : coléoptère de la famille des élatéridés, ver luisant de Santiago, d'un noir passé et aux yeux phosphorescents. Cet insecte qui niche dans les caroubiers indique aux enfants où se trouvent les dits arbres. On l'appelle en pleine nuit, on le capture à l'aide d'un tison enflammé, on le pose sur le dos, sur une table, et on lui demande : « *Tucu tucu maypi tacko tian ?* » 'Tucu tucu où se trouvent les caroubiers ?' ^{*3} La direction qu'il prend, en se redressant d'un bond, indique l'endroit où se trouve le dit arbre. Cas de redoublement onomatopéique, de plus cet icône est dérivé du lexème Qh **TUKU** 'noir, terne', le redoublement ayant ici une évidente valeur emphatique et affective.

13) **UNCACA < UNKAKA : nephelis argentina** 'lombric, ver de terre', très recherché pour la pêche à l'athérine : **pejerrey**. Lexème d'origine Qh, connu aussi à TUCUMÁN.

14) **USAMICO, USAMICOJ, USAMICU, USHAMICU < USA/MIKU/Q : mantis religiosus** : mante religieuse, insecte orthoptère appelé à TUCUMÁN : **comepiojo** et dans la région du LITORAL : **mamboretá**, (lexie d'origine **guaraní**).

Monovocable constitué de deux lexèmes Qh : **USA** 'pou' et **MIKUY** 'manger', ainsi que du grammème de participe actif des verbes **-Q**, qui se vélarise en position implosive dans le dialecte de Santiago : **MIKU/Q > MIKU/J**, (l'ouverture du [u] final en [o] étant

¹ ROJAS A.G, *EL Ckaparilo*, ibid, page 52.

² Jorge ALDERETES, ibid, page 223.

³D.A. BRAVO, bib n° 4, page 162.

conditionné par le postvélaire ou sa variante combinatoire). Littéralement, ‘ celui qui mange des poux ‘, à noter, dans la forme **USHAMICU**, la palatalisation affective du [s] > [š], comme en **castilla**.^{*1}

15) **USAPUCA** < **USAPUKA** : **tetranichus molestissimus** : petit pou de couleur rouge, provoquant d’importantes démangeaisons. Emprunt de deux lexèmes Qh : **USA** ‘pou’ et **PUKA** ‘rouge’.

¹Nous avons signalé dans notre M.D, page 57, la présence de deux autres suffixes Qh : **-ku** et **-sha**, respectivement augmentatif et affectif, suivant en ceci la description morphologique de D.A. BRAVO (bib n ° 4, page 173); l’hypothèse de la palatalisation affective du [s] nous semble aujourd’hui plus plausible, dans la forme **USHAMICU**, quant au suffixe **-ku**, sa présence nous semble encore moins vraisemblable, puisque le lexème **MIKUY** contient déjà cette syllabe.

2.5.4 US ET COUTUMES

2.5.4.1 ALIMENTS

1) **AMCA, ANCUA < AMKA** : maïs que l'on fait griller à la braise, dans une marmite spéciale, de fer ou de terre; cette lexie est surtout connue du Chili et du Nord argentin, ce qui nous autorise à lui attribuer une origine **kakán**. Par extension, signifie 'grillé', employé comme adjectif dans le Qh local, Jorge ALDERETES signale aussi une prononciation **AWUNKA**.^{*1}

Dans la lexie complexe **trigu amca**, on peut remarquer le degré d'hybridation entre les deux langues, à l'image des champs lexicaux déjà exploités.

2) **AMCHIAPI < AMCHI/API** : bouillie de maïs épaisse à laquelle on peut rajouter du lait ou du sucre. Monovocable composé de deux lexèmes Qh, le premier désignant le maïs concassé, et le second, la bouillie de maïs en général.

AMCHI est très producteur dans le champ culinaire : **AMCHI LOCRO** : ragoût de maïs grillé et concassé avec de la viande, **AMCHI/LU** : désigne la nourriture très riche en maïs grillé, signifié obtenu grâce à l'augmentatif **-LU** ou à sa forme féminine et castillanisée : **-LA > AMCHI/LA**.

A noter aussi cet idiotisme à valeur parémiologique : « *No hay que llorar por amchiapi fruú, estando el mio caliente* ».^{*1}

C'est ce que les femmes disent aux hommes quand ils se lamentent sur l'amour qu'ils ont perdu, ce qui correspondrait, de façon plus imagée, à notre expression 'Une de perdue, dix de retrouvées !'.

FRUÍU constituant sans doute une altération de **FRÍO**, on voit comment la **santiagoña** sait jouer de l'antonymie avec **CALIENTE** pour exprimer de façon emphatique et métaphorique son amour.

¹Ibid, page 210.

3) **ANCO < ANKU** : une variété de calebasse aux multiples applications culinaires, en particulier pour la préparation du pot-au-feu créole : **puchero criollo**.

4) **BOLANCHAU < BOLA/NCHA/ADO** : pâte de jujube : **mistol**^{*2}, moulue au mortier, de forme ronde, que l'on prépare en la roulant dans la farine de maïs grillé.

Monovocable en syntaxe Qh, composé d'un lexème espagnol **BOLA**, du grammème Qh d'instrumental **-NCHA-** et enfin du suffixe espagnol de participe passé : **-ADO**, qui renforce le signifié de l'infixe Qh.

5) **COCA < KOKA : erytroxilon coca** : feuille de cette plante originaire du PÉROU et de la BOLIVIE, qui a comme principe actif la cocaïne. L'usage de cette feuille, ou, comme l'on dit **COQUEAR**, est plus connu des régions andines de JUJUY à CATAMARCA, cela consiste à mâcher ou à sucer les dites feuilles en formant une boule et en la maintenant longtemps dans la bouche pour libérer sa sève. Il s'agit d'un excellent remède contre la **PUNA**, ou mal d'altitude, et pour combattre la faim ou la soif.

KOKA procède sans doute de **KUKA**, qui proviendrait lui-même de l'aymara **KHOKA**, qui selon FORTUNY^{*3}, désignerait l'arbre par antonomase.

6) **COCHADA < KOCHO/ADA** : boisson faite avec du lait ou de l'eau et de la farine de maïs mélangée à de la farine de caroubier. **KOCHO** désigne la même préparation mais sans liquide. Monovocable en syntaxe Qh composé du lexème Qh **KOCHO** et du suffixe espagnol **-ADA**, de participe passé. Selon Jorge ALDERETES^{*4}, il existerait aussi une variante masculine qui se prononce [**koçaw**].

¹ROJAS A.G., *EL Ckaparilo*, ibid page 52.

²Voir Phytonomie, page 229.

³Cité par Maria Ynés RAIDEN de NÚÑEZ, *Relatos folklóricos de Belén, Catamarca*, ibid page 95.

⁴Ibid, page 217.

7) **CONANA** < **KONANA** < **QHONAY** : mortier sur lequel on frappe pour mouder le maïs, (à opposer à **PECANA** : mortier où l'on broie le maïs avec des mouvements de va-et-vient).

Emprunt au Qh du lexème **KONA**, provenant lui-même du verbe **QHONAY** du quechua **cuzqueño***¹, qui signifie 'moudre, broyer, concasser', plus le suffixe d'instrumental **-NA**.

8) **CONCHANA** < **KONCHA/NA** : foyer circulaire de pierres à moitié enterrées, à l'intérieur duquel on fait le feu pour cuisiner. Emprunt du lexème Qh **KONCHA** 'foyer' et du grammème d'instrumental **-NA**.

9) **CHARQUI** < **CHARKI** : viande boucanée que l'on fait sécher au soleil. Emprunt d'une lexie Qh de même signifié. Par hybridation avec le suffixe espagnol de diminutif -**CILLO** > **CHARQUICILLO**, désigne le ragoût préparé avec du **charqui** haché, des pommes de terre, des haricots blancs et diverses cucurbitacées locales.

10) **CHAUCHA** < **CHAWCHA** : haricots verts, emprunt d'une lexie Qh. Cet emploi a d'ailleurs supplanté totalement les péninsulaires **judías, habichuelas verdes**, (on peut effectivement frôler le ridicule, en demandant des haricots verts dans un magasin, si l'on ne connaît pas cette désignation Qh).

11) **CHAUNCA** < **CHAMQA** : maïs broyé grossièrement pour faire le **LOCRO***¹. Emprunt d'un substantif déverbal Qh < **CHAMQAY** 'triturer, broyer, concasser'.

12) **CHINCHULÍN** < **CHUNCHULLI** : désigne les intestins ou tripes d'un bovidé ou d'un ovidé, constitue le complément indispensable d'un **ASADO** digne de ce nom. La forme **CHINCHULÍN** procède sans doute du Qh **CHUNCHULLI (CHUNCHILLI)**, par métathèse entre le [u] et le [i] et par dépalatalisation de [l].

¹Jorge ALDERETES, *ibid*, page 217.

Ce lexème Qh est très producteur dans le champ culinaire : **CHUNCHULLI LAÑU** ‘tripe maigre’, **CHUNCHULLI MISHQUI** ‘tripe douce’, **CHUNCHULLI RACU***² ‘grosse tripe’, en **quechua** bolivien, on dit **CHUNCHULA**, lexie qui est connue aussi à SANTIAGO, selon Elvio AROLDO ÁVILA.

A noter enfin que cet emploi ne se limite pas à SANTIAGO qu’il est connu du **RIO DE LA PLATA** à l’EQUATEUR, qu’il est plus fréquent, bien évidemment, sous sa forme plurielle : **CHINCHULINES**, et qu’il peut désigner en ce cas, par métaphorisation, les bourrelets chez l’homme ou la femme, d’où une possible analogie sur le gallicisme **MICHELINES**, qui pourrait expliquer la présence d’un [n] final, à moins qu’il ne s’agisse d’une assimilation avec la première syllabe : [i] > [in].

13) **CHIPACO** < **CHIPAKU** : pain de son gras avec des petits morceaux de porc haché. Emprunt d’un lexème Qh castillanisé **CHIPA** ‘serré, entremêlé’, et d’un grammème -**KU**, (-**CU** ou -**COJ** à SANTIAGO), de fréquentatif, par référence sans doute aux petits morceaux de porc, que l’on a coutume d’enfoncer dans la pâte de ce pain, en grand nombre.

A noter aussi l’idiotisme **HACERSE CHIPA** ‘s’entasser, s’accrocher les uns aux autres, en parlant d’une foule’.

14) **CHOCLO** < **CHOKLO** : épi de maïs tendre et chaud, que l’on mange comme entrée, ou que l’on met dans la soupe. L’emprunt de cette lexie Qh est général en Amérique Latine.

15) **CHUSPA** : petit sac de cuir, de laine, ou encore, fait avec le jabot ou la vessie d’une autruche : **SURI**, que l’on utilise pour transporter la **COCA** ou le tabac. Emprunt d’une lexie Qh de même signifiant et signifié.

¹Voir en infra à ce mot.

²ÁVILA E.A., ¿ *Cómo habla el Santiagueño* ?, ibid, page 134.

16) **CHUYA** : liquide transparent, limpide, clair ; peu épais en ce qui concerne les aliments, autrement dit, ‘aqueux, insipide’ : **aguachento**. Peut qualifier aussi le **mate** qui a perdu sa saveur; provient du QUECHUA de CUZCO : **CH’UYA** ‘cristallin, diaphane, clair, transparent, limpide’*¹, avec le même sème de la transparence, mais sans cette extension à l’insipidité.

17) **GUANQUERO** < **HUANQUERO** > **WANKERO** ? : miel sylvestre qu’une abeille dépose sous terre, très prisé à Santiago, j’en veux pour preuve la liste impressionnante de synonymes pour désigner ce miel terrestre : **MISHQUI/LA**, **TAPA/LU** ou **TAPA/CU**, avec dans le premier cas, l’emprunt du lexème **MISHQUI** ‘doux, sucré’ et du suffixe **-LA** d’augmentatif, et dans le deuxième, l’hybridation entre le lexème espagnol **TAPAR** et le suffixe **-LU** ou **-CU**, qui servent aussi d’augmentatifs, et même **ALLPA-MISKI***².

Quant à l’étymologie de la forme castillanisée **GUANQUERO**, il s’agit peut-être d’une altération de **WANKERO**, qui désigne une variété de bourdon dans le Qh local.

18) **GUARAPO** < **HUARUPU** < **WARUPU** : eau de vie à base de miel terrestre : **GUANQUERO**, selon Emilio A. CHRISTENSEN*³, les indiens d’**ATAMISQUI**, selon toute vraisemblance les descendants des **DIAGUITAS**, s’enivrent en mélangeant le **guanquero** et un liquide spécialement préparé pour l’occasion, qu’ils laissent fermenter, ils boivent du **guarapo** et de la **chicha**, ou de l’**aloja** de caroubier, dans des verres en terre et dans des cornes de boeuf qu’ils appellent **CHAMBAS** ou **GUAMPARES**.

Emprunt d’une lexie Qh castillanisée par la consonantisation de la diphtongue initiale sur le modèle de **WANAKU** > **GUANACO**.

19) **GUASCHALOCRO** < **HUAJCHALOCRO** < **WAQCHA/LOKRO** : ragoût à base de maïs, littéralement , ‘ragoût du pauvre’ . Emprunt de deux lexèmes Qh : **WAQCHA** ‘pauvre, orphelin’ et **LOKRO** ‘ragoût de maïs et de viande’.

¹Jorge A. LIRA, ibid page 197.

²Selon Andrés A. FIGUEROA(cité par EMILIO A. CHRISTENSEN, ibid, page 57, qui pense pour sa part que l’étymon serait **ZACHA/MISQUI**, ou ‘arbre doux’ , cette désignation du miel terrestre, serait l’étymologie du grand département quichuisant de Santiago, **ATAMISQUI**. Toujours selon CHRISTENSEN, il serait produit par de petites abeilles noires qui sécrètent un miel à la saveur aigre-douce, servant à la préparation du **GUARAPO**, voir le mot suivant.

³Ibid, page 57.

20) **LOCRO < LOKRO** : plat de la cuisine populaire préparé avec du maïs broyé et de la viande et fortement épicé. On peut en faire aussi avec du blé, d'où l'hybridation, en syntaxe Qh : **TRIGU LOCRO**.

21) **MATE : lagenaria vulgaris ou Ilex paraguariensis** : plante de la famille des cucurbitacées, dont la calabasse, appelée aussi **poronguito**, sert pour prendre en infusion le thé du PARAGUAY, du même nom, ou maté.

Cette sorte de thé rustique est la boisson nationale en ARGENTINE ainsi qu'au PARAGUAY et en URUGUAY, on pense même pouvoir affirmer, selon les déclarations de **LOZANO**¹, que celui-ci était connu des empereurs incas qui le faisaient venir par caravanes depuis le **CHACO**.

Dans l'ARGENTINE actuelle, c'est l'instrument de la convivialité, le rituel obligé de l'après-sieste, qui voit toute la famille se réunir pour aspirer cette infusion au **poronguito**, à l'aide de la **bombilla**, pipette de métal que l'on plonge dans le liquide brûlant.

La calabasse passe de mains en mains et on la remplit de nouveau, cela peut durer deux bonnes heures qui permettent aux gens de se retrouver.

Les vertus de cette infusion sont stimulantes puisqu'elle contient de la caféine, elle permet aussi de couper la faim, ce qui n'est pas négligeable en cette période de récession économique.

22) **NASCHA < ÑAJCHA < ÑAQCHA** : morceau de boeuf allongé et fin : **achura**, que l'on trouve entre les côtes de la bête, c'est sans doute l'un des morceaux les plus fins de l'**ASADO** 'barbecue géant d'origine gauchesque'.

¹Padre LOZANO, *ibid*, page 19 : « ...llevándose con gran comodidad al Perú la célebre yerba del Paraguay, que es bebida tan usual en todo este imperio peruano, como lo es en México la del chocolate. »

Il s'agit d'un substantif déverbal dérivé de ÑAQCHAY 'peigner', sans doute par métonymisation à cause de la forme allongée, comme un peigne, du dit morceau de viande. On peut remarquer, dans le passage à la **castilla** la dépalatalisation du [n] initial et la vélarisation de la postvélaire implosive [q] > [x].

23) **PALTA** < **P'ALTA** : lauracées, 'avocatier', arbre originaire du Mexique, dont le fruit n'est connu dans le N.O.A que sous le signifiant de **PALTA**, le péninsulaire **AGUACATE** n'est pas usité.

L'étymon est sans doute l'adjectif Qh **P'ALTA**, qui caractérise une forme oblongue, comme dans le cas précédent, c'est le sème de la forme par métonymisation qui a été conservé dans les dérivations successives. A noter aussi la perte systématique du trait d'explosivité entre le Qh de **CUZCO***¹ et celui de SANTIAGO : [p'] > [p], si tant est qu'on puisse les affilier, puisque celui-ci procède plutôt du **quechua chinchay**.

24) **PATAY** : galette, ou pain, fait avec de la farine de caroube. Même si ce signifiant ne semble pas tout à fait étranger au Qh: **PATA**: 'en haut, au bord de', sans compter la probable présence du suffixe d'adjectif possessif de première personne -Y, D.A BRAVO*², citant LAFONE QUEVEDO, pense qu'il s'agit d'un mot **kakán**.

25) **POCHOCLO** < **PO/CHOKLO** : maïs que l'on fait sauter dans une poêle, comme le **pop corn**. On peut penser d'ailleurs que le préfixe **po-** provient de l'américain **pop** 'éclaté', et que cette hybridation résulte d'une analogie sur le mot américain, **CHOKLI** désignant quant à lui l'épi de maïs en Qh. Selon Jorge ALDERETES, on dit aussi **PORORÓ**, cette forme oxytone semble résulter d'une influence du guaraní.

26) **POROTO** < **PURUTU** : haricot blanc de grosse taille que l'on sert en amuse-gueule dans certains restaurants, l'un des aliments de base du N.O.A. Emprunt d'une lexie Qh castillanisée, à noter à ce sujet l'ouverture d'un [u], accentué en [o], dans le passage du Qh à la **castilla**, à l'image des variantes habituelles entre les deux phonèmes.

¹Jorge A. LIRA, *ibid*, page 743.

²D.A. BRAVO, *bib n° 4*, page 113.

27) **SANCO** < **SANKU** : plat de la cuisine populaire qui consiste en une épaisse bouillie de farine de maïs grillé.

Emprunt d'une lexie Qh **SANKU** 'épais, pâteux, dense, peu liquide', on note que, de l'adjectif Qh au substantif désignant cette recette, c'est le sème de l'épaisseur qui a été choisi, par métonymisation

28) **TULPO** < **TULLPA** : plat connu de tout le N.O.A, à base de farine de maïs diluée dans l'eau que l'on réchauffe directement dans l'âtre.

Emprunt du lexème Qh **TULLPA** ' pierre qui sert à construire des foyer à même le sol'. On note le passage de l'instrument pour réchauffer au résultat de cette opération, autre emploi métonymique.

A remarquer aussi la dépalatalisation du [l] implosif très courante dans le dialecte de Santiago.

29) **ZAPALLO** < **SAPALLU** : **cucurbita melanosperma** : plante rampante dont la calabasse, du même nom, entre dans la composition de nombreux plats populaires : **puchero**, **locro**, **puré**, etc.

Emprunt d'une lexie Qh castillanisée.

2.5.4.2 VÊTEMENTS

CHAQUIRA < CHAKI/RA ? : colliers de coquilles de mollusques dont se paraient les indigènes de la civilisation **CHACO SANTIAGUEÑA** selon **Enrique PALAVECINO***¹.

L'étymologie est incertaine, mais partant du fait que les **JURÍES** connaissaient la langue de l'Inca avant la Conquête, on peut supposer une hybridation entre un radical Qh : **CHAKIY** ' sécher', (il fallait en effet faire sécher les coquilles, qui devaient provenir des côtes péruviennes), et un suffixe issu d'un substrat local.

CHIRIPA < CHIRI/PAJ < CHIRI/PAQ : vêtement masculin qui consiste en un grand pagne que le **gaucho** se passe entre les jambes et qui lui sert de culotte.

Selon D.A BRAVO*², seul le dialecte de Santiago connaît ce signifié d'une lexie complexe Qh : **CHIRIPA** 'tout objet ou endroit pour s'abriter du froid', signifie littéralement 'pour le froid' .

La vélarisation, puis la chute de la postvélaire implosive ont permis la spécialisation de ce signifiant dans le champ vestimentaire gauchesque.*¹

USHUTA < USSUT'A : sandale indienne fabriquée à la maison. On note une palatalisation du [s] par rapport au Qh du Cuzco, cette lexie est sans doute Qh, son radical pourrait être **USHA < USSA** qui, au sens figuré, signifie, avare, avec conservation du sème de l'indigence pour ces modestes sandales. À noter aussi la castillanisation de **ushuta** en **ojota**, avec les variantes habituelles entre [o] et [u], et la vélarisation de la fricative palatale du Qh : /s/ > /x/, les deux formes **ushuta** et **ojota** sont en concurrence à Santiago.

2.5.4.3 MUSIQUE

CHACARERA < CHAKRA/ERA : danse folklorique connue de toutes les Andes Centrales, dans ses trois aspects constitutifs : chorégraphie, danse et chant. A l'époque de la **MINGA**, elle clôturait la cueillette du maïs, elle serait passée de l'**INCANATO** au **RÍO DE LA PLATA**, via **SANTIAGO**, et c'est de cette région que proviennent les meilleurs

¹Cité par A. SERRANO, *ibid*, page 65.

²Cf bib n°4, page 41.

interprètes : **SIXTO PALAVECINO, LOS CARAVAJAL, LOS HERMANOS ÁBALOS, LOS CHALCHALEROS, LOS TUCUTUCU, LOS DEL SUQUÍA, LOS MANSEROS SANTIAGUEÑOS**, etc.

La **sacha guitarra**^{*2}, le **bombo** et le violon en sont les principaux instruments, les danseurs pratiquent un énergique **zapateo** dont les influences andalouses sont évidentes et qui vient ponctuer une musique endiablée. D'ailleurs, les expériences de fusion avec des genres plus modernes ne manquent pas, telle cette expérience entre Sixto PALAVECINO et León GIECO, le **rockero** argentin.

Le radical est bien évidemment Qh : **CHAKRA > CHAKARA** 'champ de maïs'; 'travailleur de celui-ci'; 'fête et danse de la récolte du maïs', par dérivation, quant au suffixe, il est espagnol : **-ERO(A)**, grammème d'agentif exprimant une action sur la racine.

¹La forme oxytone **CHIRIPÁ** vient sans doute d'une influence phonétique du **guaraní**. Il existe aussi un homonyme qui désignait une ancienne ethnie guaranitique : **LOS CHIRIPAES**, ce qui laisse planer quelques doutes quant à l'origine Qh de cette lexie, nous avouons ne pouvoir trancher entre les deux hypothèses.

²Littéralement 'guitare sauvage', hybridation Qh / espagnol, en syntaxe Qh, avec emprunt de la lexie **sacha** 'sauvage, sylvestre.'

PHOTO N°4

GROUPE DE MUSICIENS
DE CHACARERA

source : Jorge JUAN

CHARANGO < CHARCHAR ? : sorte de petite mandore à cinq cordes et aux sons très aigus, de la taille d'un banjo, dont la caisse harmonique est faite avec la carapace d'un petit tatou : **quirquinchu**, en Qh de Stgo.

Cet instrument n'est pas propre à Santiago, il est connu aussi de la musique andine.

L'étymologie est incertaine, en quechua de Bolivie, on trouve un cas intéressant de redoublement : **CH'ARCH'AR**, qui signifie 'gratter' et qui aurait pu passer à la désignation d'un instrument à cordes avec l'ajout du suffixe espagnol **-ango**.

En Quechua du Cuzco, on trouve le signifiant **CHARCHA** ou **CH'ARCHA**¹, pour désigner un 'enfant braillard et pénible', d'où une possible filiation avec le sème du son qui dérange, cette seconde hypothèse nous semble plus douteuse. Corominas², quant à lui, fait dériver cette lexie de « *charanga* » 'fanfare' et la R.A.E.³, la traite comme dérivée d'un icône : « *char* ».

GUASTANA < HUAJTANA < WAQTAY/NA : baguette pour faire sonner la grosse caisse, elle est enveloppée en son extrémité d'une boule de chiffon.

Emprunt d'un lexème Qh en radical : **WAQTAY** 'frapper', et d'un grammème d'instrumental **-NA**, littéralement, 'ce qui sert à frapper.'

JOI JOI : **vidalita** :chanson d'amour mélancolique, à trois notes, que l'on accompagne à la grosse caisse et que l'on répète sans cesse. Ce type de **vidalita** est plus connu des **VALLES CALCHAQUÍES** que de **SANTIAGO**, mais il donne lieu, à une intéressante analyse morphologique, en effet, il s'agit d'un cas de redoublement, issu une fois de plus du **kakán**, dans un registre affectif, ce qui semble constituer une constante à travers plusieurs champs lexicaux, phytonimie, entomologie, etc., où règne l'affectivité du locuteur dont les ancêtres s'adonnaient à la chasse et à la cueillette.

PACHANGA < PACHA/NCHA : rythme musical du N.O.A, par extension, 'bal, fête, bombance en général.'

¹Jorge A. LIRA, *ibid*, page 104.

²*Ibid*, page 192.

³*Ibid*, page 426.

Emprunt du lexème Qh : **PACHA** , ‘temps, espace’, et du grammème **-NCHA**, qui indique des mouvements successifs ou intermittents sur la racine, ici, sans doute pour dire le rythme de cette danse. Le suffixe **-NCHA** a semble t’il été castillanisé à cause de son analogie avec le suffixe espagnol **-ango**.

QUENA < QENA : flûte, ou chalumeau, des Andes Centrales, à cinq ou sept trous, qui accompagne la plupart des musiques folkloriques de Bolivie, du Pérou et du Nord Argentin.

Emprunt de la lexie Qh de même signifié.

2.5.4.4 CROYANCES

2.5.4.4.1 PROPOS LIMINAIRES

Nous avons inclus dans ce lexique des êtres surnaturels du N.O.A, des déités des **VALLES CALCHAQUIÉS**, que nous nous contenterons de rappeler, sans leur accorder un développement aussi important que dans nos mémoires de maîtrise et de D.E.A.*¹

En effet, nous focaliserons ce lexique des êtres surnaturels sur **SANTIAGO**, ce qui nous vaudra d’en découvrir de nouveaux, sans oublier tout à fait les déités andines.

Nous ne nous contenterons pas non plus d’y analyser des lexies d’origine indigène, puisque certains être surnaturels dominants ont des signifiants espagnols : **ALMAMULA, EL DUENDE, URDEMALAS**, etc.

2.5.4.4.2 LEXIQUE DES ETRES SURNATURELS

¹Cf M.M pages 136 à 143 et M.D pages 63 à 69. Sont concernés par cette nouvelle approche : **EL COQUENA, LLAJTAY, ÑUSTA, PACHAMAMA, EL PUJLLAY**.

1) **ALMAMULA** ou **MULÁNIMA** : la légende serait d'origine espagnole, mais on note d'emblée, dans ces deux monovocables, l'emprise de la langue agglutinante, qui synthétise support et apport, en les confondant.

Selon celle-ci, la **mulánima** désigne la femme qui a eu des relations avec le curé, et qui se transforme en mule et sort la nuit, en jetant des flammes par le nez et par la bouche, en hennissant de façon lugubre, accompagnée par le bruit des chaînes qu'elle traîne et celui du mors*¹.

A Santiago, la légende a pris une autre tournure, puisqu'on y croit que les relations incestueuses sont à l'origine de la métamorphose.

Selon Ángel LUCIANO LÓPEZ*², ces manifestations sont facilitées par des conditions climatiques extrêmes, par exemple en plein été, quand le vent de l'**huracán** menace, et surtout en pleine nuit.

Toujours selon A.L. LÓPEZ, les femmes incestueuses sortaient surtout ces nuits-là, en provoquant la plus grande panique chez ceux qui pouvaient les croiser. Cet auteur assure même, qu'en tranchant l'une des grandes oreilles de la **MULÁNIMA**, on pouvait l'empêcher définitivement de nuire...

CACHANCHIC < KAKA/NCHIK : le culte au dieu **kaka/nchik** se pratiquait dans toute d'aire **diaguita** avant l'arrivée des espagnols et sa tradition s'est perpétrée jusqu'à nos jours à travers des chansons et des récits*³.

¹ Cf M.Y. RAIDEN DE NÚÑEZ, *Relatos folklóricos de Belén*, , ibid, pages 90 et 91.

² *El Desierto saladino*, ibid, page 54.

³ Jorges ALDERETES, ibid, page 56, citant **RUMI ÑAWI**, indique cette **vidala de BELÉN**, à l'Est de la province de **CATAMARCA**, que l'on chante toujours dans cette région :

*Kakanchik, Kakanchik
no tronís
que me vas hacir iorar
no tronís, no tronís
que me vas hacir iorar
Kakanchik, Kakanchik
agüita a mi chacrita
y agüita y agüita
que se me la va secar*⁴
te he'i de ofrendar
te he'i de ofrendar,
Kakanchik, Kakanchik.*

⁴ On remarque là encore la tendance de la castilla à aligner les orientateurs, comme s'il s'agissait d'une langue agglutinante, cf supra page 176, note n° 3, inspirée des remarques de Pablo KIRTCHUK.

Cette déité est, semble-t-il, associée au culte de la tempête et le l'ouragan, selon **RUMI ÑAWI***¹, on dispose aujourd'hui de deux témoignages historiques de l'existence de ce culte à SANTIAGO entre les **RIOS DULCE Y SALADO**, en 1586 et en 1629*².

Selon Ricardo L.J NARDI, cité par Jorge ALDERETES*³, il s'agit d'une lexie d'origine **kakán**, mais on peut supposer aussi qu'elle est Qh, emprunt d'un lexème : **qaqa** : 'pic, paroi du pic', et champ sémantique qui s'étend à 'forteresse,fermeté,divinité', plus un grammème de possessif de première personne du pluriel **-nchik**, littéralement, 'notre divinité'. De plus, il convient de signaler, comme le fait Jorge ALDERETES, que les références ethno-historiques ne manquent pas dans les Andes Centrales quant à l'acception religieuse du thème /**qaqa**/, ce qui renforce l'hypothèse de cette étymologie Qh.

Si cette divinité d'origine andine était connue à SANTIAGO en 1586, on peut en déduire qu'elle y était connue à l'époque précolombienne, ce que ne manque pas d'admettre D.A. BRAVO*⁴; on peut même supposer qu'il s'agit d'un culte d'origine incasique, qui viendrait renforcer la thèse du substrat Qh à SANTIAGO, c'est là la thèse de Marco Henrique DEL PONT, et il faut admettre qu'il pourrait effectivement s'agir d'un vestige culturel de la présence incasique dans la mésopotamie de SANTIAGO.

3) **EL CACÚY < KAKÚY** : oiseau nocturne de la famille des caprimulgidés*⁵ qui a donné forme à une légende des plus étranges, celle de la femme-oiseau qui appelle

¹*La Hipótesis del kakán en la historia lingüística del N.O.A.*, Instituto Qheshwa Jujuymanta, VII Congreso Nacional de Historia Regional, Argentina, LA RIOJA, 1992.

²1586 : **padre José GUEVARA**, *Historia de la conquista del Paraguay*, Tome I, Livre I, page 16, Chapitre IV, , cité par Jorge ALDERETES, bib, page 47.

1629 : **provincial Francisco VÁSQUEZ TRUJILLO**, cité aussi par J. ALDERETES, ibid page 47.

³Ibid, page 47.

⁴Cité par Jorge ALDERETES, page 47.

⁵Cf ornithologie en supra, page 234.

désespérément son frère du haut des arbres, condamnée à crier : **cacúy turay** , ‘mon frère, je t’en prie, délivre moi...’

Cette légende est tout à fait fondatrice de SANTIAGO, il y aurait eu, à l’origine, un frère et une soeur, lui, docile et tendre, elle, perfide et indolente, las des coups bas de sa soeur, le frère aurait décidé un beau jour d’accrocher celle-ci tout en haut d’un arbre, où elle se trouverait toujours selon la coutume locale...

Il y a dans cette gémellité, quelques influences culturelles guaranitiques évidentes, mais la lexie empruntée est bien Qh, attestée en plus par J.A. LIRA, sous la forme **KAKKO** : jeunes gens¹. Elle est aujourd’hui entrée en désuétude dans le dialecte de Santiago, avec ce signifié primitif, et subsiste seulement dans la toponymie, en dehors de notre exemple.

Ce qui est tout aussi intéressant, c’est la superposition entre l’oiseau et l’être surnaturel, ce qui confirme la dominante ornithomorphe de cette civilisation de marais que constitue SANTIAGO.

La métamorphose femme-oiseau serait cependant plus fréquente dans le Nord de la province, dans les départements **PELLEGRINI**, **COPO** et **ALBERDI**, zone de forêts tropicales où abondent les **CACÚY**.

¹Jeunes filles et garçons entre 10 et 15 ans, **turay** ‘mon frère’, (sous entendu de la soeur), pour traduire parfaitement **CACÚ/Y TURA/Y**, avec deux marques de possessif, il faudrait dire, ‘mon petit frère à moi’, mais cette longue périphrase, on ne peut plus analytique, ne rendrait compte qu’imparfaitement de la richesse sémantique synthétisée dans cette lexie complexe du Qh de SANTIAGO, et particulièrement dans cet icône, **CACU**, qui du cri à la légende, en passant par l’oiseau, définit, en partie, Santiago...

ILLUSTRATION N°6

LE CACÚY

source : Ángel LUCIANO LÓPEZ

4) **EL COQUENA < KUKA/NA** : déité **calchaquí**, d'origine incasique, connue surtout des régions de **SALTA** et **JUJUY**, c'est le protecteur des troupeaux de camélidés andins : vigognes, lamas, guanacos et alpagas. Son rayonnement n'a pas atteint la plaine de **SANTIAGO**, mais il convient de rappeler son intéressante étymologie : **KUKA < KUKAY** 'mâcher de la coca,' et l'agrégat du suffixe d'instrumental **-NA**, de déverbalisation nominative, en ce cas, pour arriver au signifié de 'celui qui mâche de la coca.' *¹

5) **EL CKAPARILLO < QAPARI/LU** : personnage de légende du **monte santiagueño** qui se divertirait en faisant peur aux chasseurs et aux chiens.

En effet, il imiterait tous les cris d'animaux, et resterait toujours invisible pour ceux qui tenteraient de l'attraper, par ces cris divers, il met bien entendu sur de fausses pistes les chasseurs, ce qui en fait un génie protecteur des animaux de la forêt.

L'étymologie est intéressante, emprunt, en radical, du verbe **QAPARIY** 'crier', et ajout du suffixe **-LU**, d'augmentatif, littéralement, 'celui qui crie beaucoup.'

6) **EL PUJLLAY < PUKLLAY** : substantif déverbal, dérivé de **PUKLLAY**, 'jouer, faire des blagues, des plaisanteries, se divertir,' en Qh de **SANTIAGO**.

Personnage du carnaval andin, que l'on pourrait donc qualifier ainsi, 'le farceur, le joueur', qui fait office de bouffon public à la fin des fêtes de Carême, et que l'on enterre symboliquement le mercredi des Cendres, cet enterrement symbolisait, en des temps préhispaniques, le passage du solstice d'été.*²

¹Pour de plus amples détails sur cette croyance, plutôt andine, voir M.M pages 136 et 137 et M.D page 63.

²Cette déité précolombienne ramenée au rang d'amuseur public, a été étudiée plus en détail dans mon M.M, page 141 et mon M.D page 66, pour appartenir plutôt au panthéon **calchaquí**.

7) **EL DUENDE** : personnage de légende, d'origine espagnol, connu dans tout le N.O.A et bien au-delà...

La lexie **DUENDE** résulte de la crase de **dueño de casa**, avec apocope du premier terme en **DUEN**, étant donné que l'on croyait qu'il s'agissait d'un esprit familier et fripon qui habitait la maison.

Aujourd'hui, il est décrit à **SANTIAGO** et à **CATAMARCA**, comme un personnage de petite taille, avec une grosse tête, et coiffé d'un grand chapeau, qui a une main gantée de fer et l'autre de laine, la première pour les méchants et la seconde pour les gentils, avec d'autres variantes, selon le conteur, par exemple la main de fer pour ceux qui demandent la laine et vice versa...

Ses victimes préférées seraient les enfants, des deux sexes, qu'il attirerait par la magnificence de ses habits, où domineraient le vert et le rouge.

D'aucuns y voient une référence à l'ange hautain *¹, de l'Ancien Testament, qui fut condamné à errer ici-bas, d'autres l'identifient directement au diable, et d'autres enfin, pensent que c'est l'âme d'un mort-né ou d'un enfant avorté, non baptisé, qui erre sur la terre en persécutant les plus beaux enfants.

En tout état de cause, cette vieille légende espagnole a fait souche dans la plaine de **SANTIAGO**, aux côtés d'autres déités d'origine plus indigène.

8) **EL SUPAY** : emprunt d'une lexie Qh : **SUPAY**, 'diable', cette déité était déjà connue de l'**INCARIO** comme principe du mal qui règne sur le **supay huasin**, 'la maison du diable, inframonde situé dans le centre igné de la terre*².'

C'est le seigneur des ténèbres qui corporise le mythe de la tentation qui cause inévitablement la chute, selon Adolfo COLOMBRES.

On a coutume de le représenter comme un riche **GAUCHO**, élégamment vêtu de noir avec une **chiripá** de même couleur.

Connu dans l'ensemble du N.O.A et du monde andin, il revêt un aspect particulier à **SANTIAGO** où on l'associe à **LA SALAMANCA**, le **SUPAY HUASIN** de la plaine, qui surgirait n'importe où, d'un tronc d'arbre ou d'une source*¹.

Il s'agit, en tout état de cause, d'un cas intéressant de récupération des mythes locaux par les missionnaires, essentiellement les Jésuites, entreprise systématique de rapprochement

¹ «*El ángel soberbio* », traduit de A.L.LÓPEZ, ibid page 40, antonomase pour Lucifer.

²Nous devons ces remarquables informations sur le **SUPAY** à l'excellent ouvrage d'Adolfo COLOMBRES, voir note n° 1 à la **SALAMANCA**, ibid, page 125.

entre les deux cultes, qui débouche aujourd'hui sur des cas de fusion syncrétique des plus riches.

Même si dans ce cas c'est bien de l'image du diable dont il s'agit, qui règne en maître sur les cavernes de **LA SALAMANCA**, de plus, nous avons-là un culte très vivace à **SANTIAGO**, hérité en partie de l'**INCANATO**, qui perdure enraciné dans la superstition locale.

9) **LA HUMITA** : désigne en premier lieu une recette de cuisine, une boulette de maïs enveloppée dans une feuille de la dite plante : **humita en chala** . Avec conservation sans doute du sème de la rondeur, désigne une légende connue à **CATAMARCA** et à **SANTIAGO**, qui prétend qu'une boule volante, d'environ un mètre cinquante de large, avec la forme d'une tête humaine, protégerait les voyageurs dans les profondeurs sylvestres du **CHACO** et de **SANTIAGO**.

Celle-ci accourerait au secours des chercheurs de miel, qui doivent marcher de longues heures dans la forêt, la nuit, près du bivouac, pour les protéger des dangers de la forêt : serpents, pumas, et mauvais esprits.

Il s'agit donc de la déité protectrice des voyageurs et apiculteurs de **SANTIAGO**, il est intéressant de constater que cette forme féminine du diminutif de **HUMO** a étendu son champ sémantique, en passant de la fumée à la rondeur, pour ne conserver finalement que le second sème.

¹ Voir **LA SALAMANCA**, en infra, n° 10, page 264.

10) **LA SALAMANCA** : être mythique de l'inframonde **toba** qui régnerait sur le monde aquatique et aurait la capacité d'appeler les chamanes et de leur transmettre le chant.*¹

Cette légende **toba**, groupe ethnique du **CHACO** argentin, a fait souche à **SANTIAGO** où les exemples de musiciens de **chacarera** qui pactisent avec **LA SALAMANCA**, pour obtenir un succès éternel, ne manquent pas*².

Selon Alba OMIL*³, il s'agirait de l'école du démon qui fonctionnerait dans les grottes, généralement aux abords des rivières, et toujours dans les endroits isolés.

Ce serait en fait la version latino-américaine du sabbat, **aquelarre** au **PAYS BASQUE**, mythe universel qui se serait superposé au mythe **toba**. Son aire de dispersion a été étudiée par les plus grands spécialistes, au **BRESIL** se trouverait la grotte centrale d'où irradieraient toutes les autres, avec une ramification importante au **CHILI** et dans le couloir andin du **N.O.A.**

A **SANTIAGO**, elle est mêlée intimement au folklore puisqu'elle se manifesterait par des airs de violon sortant de nulle part, de la souche d'un arbre ou d'une cavité dans le sol.

L'étymologie est nettement espagnole, du latin **salamandra** : esprit du feu associé à l'université de **SALAMANCA** que l'on considérait au Moyen-Age comme le centre des sciences occultes, avec conservation de ce sème de la magie, ce mot a fini par désigner, au **XIX**, la grotte où se réuniraient les sorciers.*⁴*⁵

¹ COLOMBRES Adolfo, *Seres sobrenaturales de la cultura argentina*, Biblioteca de Cultura, Ediciones Del Sol, 1986, page 176.

² *La Sacha pera* : **Chacarera** du **DUO SANTIAGUENO** :

« En **SANTIAGO** del **ESTERO**
LA SALAMANCA me espera,
y el **SONKO** dejarte quiero,
para cantarle a mi tierra. »

³ *EL Problema del mal*, Consejo de Investigaciones de la U.N.T, Proyecto n° 151, 1990.

⁴ **COROMINAS** Joan, *Breve diccionario etimológico de la lengua española*, Editorial GREDOS, Madrid, 1990, page 521.

⁵ Pablo **KIRTCHURK**, bib n° 1, pages 104 et 105. Cet auteur qualifie **LA SALAMANCA**, « d'université du diable », et donne des précisions quant au rite d'initiation, il faudrait se rendre nu, de nuit, à la grotte, et supporter tous les reptiles du **monte** de façon stoïque, pour pouvoir accéder au diable dans la grotte, qui enseignerait alors tous « les arts » nécessaires à cette vie sylvestre : « à jouer de la guitare, à dompter les chevaux, à manier le couteau et à séduire les femmes ».

11) **LLAJTAY, YASTAY, LLAPTAY***¹ : déité tutélaire des oiseaux et des camélidés de la **PUNA**, dont la protection est invoquée pour partir à la chasse dans ces régions du Nord Argentin, près de la **BOLIVIE**. N'est pas connue à **SANTIAGO***², par contre le signifiant **GASTA**, en **kakán**, ou **LLAJTA < LLAQTA**, en Qh de **SANTIAGO**, y est connu, avec le signifié de 'village, région, terre de l'enfance,' **pago** .

Cette forme est connue aussi du Quechua de **CUZCO** : **LLAKKTA**, avec le même signifié, on peut donc lui supposer une origine **CHINCHAY**, commune à tous ces dialectes.

Au niveau sémantique, on peut supposer le passage du sème de la proximité à celui de la protection d'un être familier, à la fois proche et bénéfique.*³

12) **MAILINPAYA < MAYLLIY/PAYA** : déité des marais : **esteros**, selon Oreste di **LULLO***⁴, personnage de légende qu'on utilise pour faire peur aux enfants.

Emprunt au Qh de la lexie **MAILI**, substantif déverbal de **MAYLLIY** 'laver', plus le grammème **-NA** de locatif apocopé : **MAILI/NA**, 'lavoir', > **MAILI/N**, et enfin du lexème **PAYA**, 'grand-mère du lavoir.'

13) **ORKOMAMAN < ORQO/MAMA/N** : déité de la montagne, littéralement, 'la mère de la montagne', **ORKO**, 'mont, montagne'.

Tout comme **MAYUMAMAN**, elle apparaîtrait sous la forme d'une belle jeune femme blonde.

14) **MAYUMAMAN < MAYU/MAMA/N** : déité des rivières de **SANTIAGO**, qui apparaîtrait pendant les crues, sous la forme d'une sirène blonde, peignant ses cheveux d'un peigne d'or.*⁵

La forme originelle serait **MAYU/PA/MAMA/N**, selon D.A BRAVO, ce monovocabulaire aurait comme support le noème*¹ **MAMA** et comme apport le lexème Qh **MAYU**, signifiant 'rivière', plus deux grammèmes Qh, de génitif **-PA** et de possessif de troisième personne : **-N**, avec le signifié littéral de 'sa mère à la rivière.'

¹COLOMBRES Adolfo, *Seres sobrenaturales de la cultura popular argentina*, Ediciones del Sol, B.S.A.S, 1986, page 164.

²A noter que Jorge ALDERETES en fait deux signifiants distincts : **llaqta**, 'pueblo' / **llastáy**, 'Dieu le la **Puna**', en faisant du second un oxyton, ce que ne précise aucune des autres sources consultées.

³Voir M.M page 138 et M.D page 64.

⁴*Santiago del Nuevo Maestrazgo*, ibid, page 23.

⁵D.A BRAVO, bib n° 4, page 94.

15) **ÑUSTA** : emprunt de cette lexie Qh signifiant ‘ princesse, fille de l’Inka ’, et par dérivation, ‘ la dame d’honneur ’, à la cour incasique.

Ce signifiant est inconnu du Qh de SANTIAGO, tout comme la déité **calchaquí** du même nom, fille de la **PACHAMAMA** et de **LLAJTAY**, que l’on choisit chaque année parmi les plus belles filles de ces vallées andines, pour la représenter à l’époque du carnaval.*²

16) **PACHAMAMA** : la mère de la terre en Qh, déité féminine d’origine aymara qui atteignit une grande extension dans tout l’**INCARIO**.

Cependant, les Conquistadors espagnols parvinrent à extirper son culte de SANTIAGO*³, et cette déité suprême du N.O.A, qui symbolise la fécondité, n’atteint plus les rives du **Dulce**. Cette déité domine toutes les autres du panthéon **calchaquí**, elle témoigne des relations évidentes qui étaient établies entre l’**ALTIPLANO** et **LA PUNA**, entre l’**INCARIO** et les **DIAGUITAS**, avant la Conquête.*⁴

17) **PAMPAYOJ** < **PANPA/YOQ** : esprit des plaines, être mythologique du N.O.A, localisé principalement dans les régions désolées du centre de la province de SANTIAGO.

Il a coutume d’adopter la forme d’un petit **guanaco**, d’une autruche blanche, ou d’un autre animal. C’est l’esprit protecteur des animaux de la plaine, en particulier des autruches : (**suris**).

Emprunt du lexème Qh **PAMPA**, ‘ plaine ’, sous sa forme castillanisée, en radical, et du suffixe de nominalisation dénominative **-YOJ**, (avec fricatisation de la postvélaire implosive : [q[> [j]), qui indique la possession de l’objet dit par la racine), ce qui nous donnerait la périphrase suivante, ‘ le maître de la plaine ’ .

18) **SACHAYOJ** : emprunt d’un lexème Qh : **SACHA** : sauvage, sylvestre, et d’un grammème **-YOJ** < **-YOQ**, de possessif, littéralement, ‘ le maître de la forêt ’ .

¹POTTIER Bernard, *Sémantique*, ibid page 78 : « relation abstraite universelle...représentation mentale partagée. »

²Voir M.M page 138 et M.D page 64.

³Selon Jorge ALDERETES, ibid, page 47.

⁴Voir aussi M.M pages 139 et 140 et M.D pages 64 et 65.

Le génie protecteur des forêts de SANTIAGO, il est souvent représenté chargé d'essaims d'abeilles, de miel terrestre*¹, et de tatous, dont il ferait cadeau à ceux qui oseraient l'approcher.

Il imite le bruit de la hache du bûcheron pour l'attirer, ainsi que les chercheurs de miel du **monte**.

Cet être surnaturel est sans doute le plus représentatif de la réalité sylvestre de SANTIAGO, avec le **CKAPARILLO** et le **CACUY**, mise à mal, hélas, depuis longtemps par l'exploitation massive des **QUEBRACHOS**, par l'impérialisme britannique, dans la région du **CHACO**, en y incluant la plaine de SANTIAGO, qui ressemble aujourd'hui à un maquis, quant elle abritait autrefois une gigantesque forêt primaire.

19) **SARAMAMAN** < **SARA/MAMA/N** : emprunt du lexème Qh : **SARA**, 'maïs', du noème **MAMA**, et de deux grammèmes Qh, même construction que **YACU/MAMAN**, etc. Littéralement, 'sa mère du maïs.'

20) **SONKOCOKMER** < **SONQO/QOMER** : il s'agit tout d'abord d'une plante, **morrenia odorata**, appelée aussi **TASI**, (synonyme qui proviendrait du quechua péruvien, selon D.A BRAVO, citant LIRA, et qui désigne les jeunes filles de 14 à 15 ans : **TASKI** > **TASI**).

Une telle étymologie ne peut se comprendre sans recourir à la légende, pas plus que celle de **SONKOCOKMER** : coeur vert en Qh, altération castillanisée de **SONQO/QOMER**.

Celle-ci fut créée par un instituteur de SANTIAGO, Medardo MORENO SARAVIA, qui imagina une filiation romantique entre l'**INCARIO** et SANTIAGO, voici de quoi il en retourne . *²

Après le mariage de **INTI** et de **KILLA**, le soleil et la lune, alors que le roi des incas s'appelait **HUIRACocha**, (celui qui succéda au roi blanc et barbu **MANCO CAPAC**), vint depuis le PÉROU jusqu'à SANTIAGO, le fils d'un général inca appelé

¹**guanquero, mishquila, tapalu**, etc, voir lexique culinaire en supra, page 248.

²Cité par Emilio A. CHRISTENSEN, ibid, pages 13 et 14.

SUMAJTAKANCHA, qui au nom de **HUIRACCOCHA**, y fonda un nouveau royaume sur les rives du **SALADO**.

SARAVIA donne même des précisions toponymiques sur l'emplacement du royaume : « en *KOROKISHKA*, *ahora KOROSPINA*, *junto a ESTACIÓN BELTRÁN*. ».

SUMAJTANCHA y aurait rencontré l'âme soeur, en la personne de **SISA/KOMER**, **SISA** : fleur; partie du végétal qui contient les organes de la reproduction, etc., et **KOMER** : vert; végétal luxuriant; fruit vert.

Puis il serait reparti au **CUZCO** et **SISA/KOMER** aurait trouvé la mort en partant à sa recherche, fou de tristesse, il aurait arraché le coeur du cadavre et l'aurait gardé dans unealebasse, (**poronguito**), qu'il aurait enterré au pied d'un acacia, (**usca**), en fleur.

De la terre aurait ensuite surgi le **SONKOCOKMER**, 'la plante aux coeurs verts', fruit du coeur de **SISAKOMER**, 'fleur en bouton.'

On peut voir dans cette légende que 'la glaciale du **CHILI**', **DOCA** en espagnol, a nourri l'imaginaire fertile de SARAVIA, à partir, semble-t'il, de l'étymologie de **SONKO/COKMER**.

On peut voir aussi, en filigrane, le sème de la virginité dans **TASI**, **SISA**, **CKOMER**, ce qui donne un attrait supplémentaire à cette légende, peut-être s'agit-il aussi d'une manifestation parallèle au mythe du royaume de **TUCMA**, si l'on rajoute le site de **LAS PIRUAS**, on voit se dessiner une filiation mythico-historique entre SANTIAGO et l'Empire Inca.*¹*²

21) **UTURUNCO**, (**UTURUNGU**)*³ < **UTURUNKU** : **panthera onca** : emprunt de la lexie Qh **UTURUNKU**, sous sa forme castillanisée.

Désigne 'le jaguar', animal en voie de disparition à SANTIAGO, tout comme le puma.

¹Cf en supra le chapitre consacré au royaume de **TUCMA**, page 66.

²On peut supposer aussi que les fondements historiques de cette légende proviennent des témoignages de MONTESINOS et CIEZA DE LEÓN, ainsi que de ceux de l'INCA GARCILASO, cf supra, page 22.

³Graphie castillanisée de D.A BRAVO, qui reflète bien les hésitations, quant au trait de sonorité des occlusives du **quichua** de Santiago.

Désigne aussi une déité locale, 'le tigre à deux têtes', qui revêtirait parfois la forme humaine;

A noter que cette lexie Qh a un bon rendement en phytonimie **UTURUNGU HUACKACHINA**, 'cactus', et en toponymie.

22) **URDEMALAS** : personnage traditionnel espagnol qui était déjà connu au XVI siècle, Juan del ENCINA, Cristóbal de VILLALÓN, entre autres, le firent apparaître dans leurs oeuvres*¹; **Pedro de URDEMALAS**, le valet fripon qui a plusieurs maîtres, est toujours très présent dans le folklore de SANTIAGO, avec de nombreuses variantes du signifiant : **URDEMALES, URDEMÁN, URDIMÁN, ORDIMÁN, ODRIMÁN**.

On le retrouve aussi dans la prose contemporaine de SANTIAGO*², sous l'avant-dernière forme, pour désigner une sorcière du **monte**, la forme **ODRIMÁN**, métathèse de la précédente, est très fréquente dans les récits populaires de CATAMARCA, selon Maria Ynés RAIDEN de NÚÑEZ.*³

23) **YACUMAMAN < YAKU/MAMA/N** : la déité de l'eau, synonyme de **MAYUMAMAN**, selon D.A BRAVO*⁴, emprunt du lexème Qh **YAKU**, 'eau', sous sa forme castillanisée, à noter que dans le champ sémantique des êtres surnaturels, on retrouve souvent des monovocables de morphologie identique : **mayumaman, orkomaman**, etc.

¹Cf M.Y RAIDEN de NÚÑEZ, *Relatos folklóricos de Belén*, ibid, page 91

²Cf AMARILLA Lisandro, *El Violín de Dios*, , ibid, page 210..

³Cf note n° 2.

⁴Bib n° 4, ibid, page 180.

En effet, on retrouve toujours le noème **MAMA**, en support, et une autre lexie indigène, en apport, qui sert de déterminant, ici **YACU**, c'est toujours le support qui a la marque de possessivité : **MAMA/N**.

2.5.5 CONCLUSIONS

En explorant ces différents champs lexicaux, pour la troisième fois depuis 1992, nous avons pu y déceler quelques constantes.

On emprunte au Qh local, des lexies simples ou complexes, ce sont les cas les plus classiques d'emprunts, ceux-ci sont souvent modifiés au niveau phonémique ou morphologique, ce sont les cas, très fréquents aussi, de traductions d'emprunts.

Au niveau morphologique, on emprunte à la langue indigène des morphèmes : lexèmes, ou plus souvent grammèmes, qui viennent hybrider le signifiant espagnol dans sa forme, mais aussi le signifié dans sa syntaxe, c'est le cas de nombre de toponymes, où les cas de génitif sont inversés par rapport à l'espagnol : **BURRU/YACU**, 'agua del burro.'

On y remarque aussi la prégnance du **kakán**, en phytonimie et en ornithologie, on note surtout de nombreux cas de redoublements issus de cette langue ou du Qh local, et ce, dans tous les champs sémantiques étudiés, hors de la toponymie, ces lexies doubles disent une affectivité latente du locuteur : **CHALCHAL, VIRA VIRA, HUILHUIL, TIS TIS**, etc.

Il s'agit sans nul doute en ce cas, d'un héritage de la valeur emphatique du redoublement indigène, que nous avons déjà abordé.*¹

La présence contiguë à SANTIAGO de deux formes dialectales, de l'espagnol, pour la castilla, et du **quechua**, pour le **quichua** de SANTIAGO, contribue à faire de cette région, un véritable laboratoire inter-linguistique, dans lequel la perméabilité de ces dialectes dans leurs interpénétrations réciproques, provoque un enrichissement des deux langues sources, que sont le **quechua** et le castillan.*²

¹Cf en supra, page 202.

²Nous rappelons à ce sujet, l'intégration à la R.A.E*³, de cent cinq lexies originaires de SANTIAGO, dans son édition de 1984, la plupart d'origine indigène.

³ÁVILA E.A, *¿Cómo habla el Santiagueño?*, ibid, page 41.

Et ceci, comme nous l'avons vu depuis le début de cette étude, à tous les niveaux, depuis le graphème et le phonème, jusqu'au morphème et au lexème, tant sur le plan du signifiant que sur celui du signifié, les deux langues s'interpénètrent profondément et contribuent à la propagation de ces nouveaux éléments de langue, depuis SANTIAGO vers le reste de l'Argentine.

Il ne nous reste plus à présent qu'à entamer le troisième volet de ce travail, à savoir les influences de l'espagnol sur le Qh local, pour prendre conscience de la réciprocité de l'interpénétration.

CHAPITRE 3

3. DES INFLUENCES DE L'ESPAGNOL SUR LE QUICHUA DE SANTIAGO

3.1 INTRODUCTIONp 275

3.2 ASPECT SYLLABIQUEp 277

3.3 ASPECT PHONOLOGIQUE.....p 279

3.3.1 OCCLUSIVESp 279

3.3.2 FRICATIVESp 280

3.3.3 NASALESp 281

3.3.4 LIQUIDES.....p 281

3.3.5 SEMI-CONSONNESp 281

3.3.6 VOYELLES CENTRALES /e,o/p 282

3.4 ASPECT MORPHOSYNTAXIQUE.....p 284

3.4.1 EMPRUNT DE DIVERS GRAMMEMESp 284

3.4.1.1 EMPRUNT DU GRAMMEME DE PLURIEL.....p 284

3.4.1.2 EMPRUNT DE GRAMMEME DE GENREp 284

3.4.1.3 EMPRUNT DE DIMINUTIF ESPAGNOLp 285

3.4.2 DIVERS CAS D'HYBRIDATIONp 286

3.4.2.1 RADICAL ESPAGNOL + SUFFIXE QHp 286

3.4.2.2 RADICAL QH + INFIXE ESPAGNOL + SUFFIXE QH p 287

3.4.2.3 RADICAL QH + INFIXE QH + SUFFIXE ESPAGNOL p 287

3.4.2.4 RADICAL QH + SUFFIXE ESPAGNOLp 288

3.4.3 APPARITION D'UN ARTICLE DEFINIp 288

3.4.4 INVERSION DES SYNTAMES NOMINAUXp 289

3.4.5 CONSOLIDATION DE LA VOIX PASSIVE.....p 290

3.4.6 EMPRUNT DE CHEVILLES DU DISCOURS ESPAGNOLES ...p 290

3.5 ASPECT LEXICAL	p 292
3.5.1 EMPRUNT DE LEXIES ESPAGNOLES ALTEREES	p 292
3.5.2 EMPRUNT DE LEXIES CULTURELLES	p 293
3.6 CONCLUSIONS	p 294

3 DES INFLUENCES DE L'ESPAGNOL SUR LE QUICHUA DE SANTIAGO

3.1 INTRODUCTION

Tout comme l'espagnol de SANTIAGO se modifia au contact du Qh pour créer la **CASTILLA**, le Qh actuel de SANTIAGO offre de notables différences avec son origine **CHINCHAY** et avec les Qh actuels du Pérou ou de la Bolivie.

Le temps a fait son oeuvre de distanciation, puisque l'on peut supposer que l'expansion du Qh **chinchay** vers le Sud-Est, date principalement du VIIIème siècle, soit douze siècles d'autonomie linguistique par rapport à la source de la côte centrale du Pérou.

Le **kakán** aurait été la première forme de Qh pratiqué dans le N.O.A, jusqu'à la fin du XVème siècle, et l'invasion de **TUPAC YUPANQUI** aurait contribué à des influences du Qh de Cuzco, confirmée par l'implantation de colons **yanaconas** par les Espagnols au XVIème siècle.

On peut supposer, qu'en plus du substrat **kakán**, le Qh local a été influencé aussi par le **tonocoté**, qui lui est apparenté, et par les langues **chaqueñas**.

Mais, depuis l'arrivée de Diego de ROJAS, l'influence principale a été celle de l'espagnol, que nous allons retrouver à tous les niveaux de la langue, en effet, la langue du dominant, malgré le nombre réduit d'Espagnols au début du XVIIème, environ 2 000, a modifié profondément le Qh local.

On peut supposer que ces influences de l'espagnol ont affecté aussi les Qh andins, mais sans doute dans une moindre mesure, car dans le cas de Santiago, le Qh était coupé de son noyau originel, par environ deux mille kilomètres de montagnes.

Cependant, à la lecture récente du dernier ouvrage de César ITIER sur le quechua du Cuzco, j'ai pu constater que les emprunts lexicaux à l'espagnol y étaient aussi légion.

Les relevés statistiques de D.A BRAVO font état d'environ 35 % d'emprunts lexicaux et grammaticaux à l'espagnol*¹, ce qui représente tout de même une très forte influence.

¹ *Estado actual del quichua santiagueño*, ibid, voir aussi aspect lexical, en supra , pages 219-273.

Celle-ci commence d'ailleurs au niveau syllabique, c'est ce que nous allons voir à présent.

3.2 ASPECT SYLLABIQUE

La syllabe Qh est une unité phonémique du mot qui est formé par un noyau, constitué uniquement de voyelles, et de marges, qui sont les contours du noyau, formés par des consonnes.

On ne pourrait donc en théorie retrouver dans la même syllabe deux voyelles ou deux consonnes, comme cela est possible en espagnol, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui dans le Qh de Santiago qui a subi en cela l'influence espagnole.

On sait par exemple que les groupes consonantiques de deux consonnes sont les plus communs en Qh de Santiago, ils devraient former deux syllabes selon le patron syllabique Qh, mais les emprunts à l'espagnol altèrent cette structure, les séquences de deux consonnes à l'initiale sont caractéristiques de ces emprunts.

La structure la plus commune au Qh de Santiago est la suivante :

$(C)V + CV(C)$ et $(C)VC + CV(C)$ ^{*1*2}

mais l'on trouve aussi des séquences de deux consonnes dans une seule syllabe, du type **CVCC**, c'est le cas dans la réduction de la marque de deuxième personne pluriel : -**ykichis** > -**ysh** : **lloqsi/na/ysh/paq** = **para que ustedes salgan** = **VCC + CVC**.

Cet allègement du signifiant est peut-être dû à une influence de l'espagnol qui rend ainsi possibles des structures de deux consonnes qui se suivent.

En ce qui concerne la deuxième impossibilité, deux voyelles qui se suivent dans la même syllabe, la chute des semi-consonnes /w,y/ entre deux voyelles identiques ou non, provoquée sans doute par l'espagnol, produit des combinaisons du type $(C)V + V(C)$: **qaway** > **qa/ay**, 'voir', **warmi wan** > **warmi/an**, 'con mi mujer.'

¹Jorge ALDERETES, *ibid*, page 72.

Cerrón PALOMINO*¹ constate d'ailleurs qu'à mesure que croît le bilinguisme des quichuisants, les structures syllabiques se modifient de plus en plus, en intégrant les groupes consonantiques et vocaliques de l'espagnol.

Il est d'ailleurs intéressant de constater que l'intégration possible de groupes consonantiques dans la même syllabe modifie le système phonologique du Qh de Santiago, c'est le cas pour l'occlusive vélaire /k/ qui se réalise comme fricative, variante combinatoire, en position implosive, si la séparation syllabique se fait selon le modèle Qh : /k/ > /x/ : **chak/ruy**, 'mélanger', **lik/ra**, 'aile', alors que si l'on respecte la structure de l'espagnol, elle demeure occlusive, n'étant plus implosive : **cho/klo**, 'épi de maïs', **cha/kra**, 'champ de maïs.'

Ces rencontres consonantiques étant étrangères au Qh, elles provoquent à leur tour des réajustements vocaliques de la part du locuteur, c'est le cas pour la lexie **chacra**, qui en étant réintroduite en Qh, provoqua la forme **chacara**, elle-même à l'origine de la désignation de la danse folklorique locale : **chacarera**, avec rajout d'un suffixe espagnol.*²

¹Cité par Jorge ALDERETES, *ibid*, page 73.

²Jorge ALDERETES, *ibid*, page 69.

3.3 ASPECT PHONOLOGIQUE

3.3.1 OCCLUSIVES

Nous vous renvoyons, pour une meilleure analyse de cette étude des influences phonologiques de l'espagnol sur le Qh, au tableau phonologique de la page 123.

Pour le rang des occlusives, on constate que trois phonèmes sont soulignés : /b, /d, /g/, en effet, les trois occlusives sonores appartiennent au système phonologique actuel du Qh de Santiago, mais résultent soit d'emprunts directs à l'espagnol : **boliakuy** < **volver**, **dominiku** < **dominico**, '**picaflor**', **nigri** < **negro**, '**oreja**', soit d'altérations de la semi-consonne du protoquechua, en ce qui concerne la bilabiale : /w/ > /b/ : **liwiy** > **libes**, '**boleadoras**', à ce sujet, il convient de remarquer que le phénomène inverse se produit de l'espagnol au Qh : **servir** > **serwiy**, **deber** > **dewey**, ce qui laisse supposer une opposition instable entre les deux phonèmes dans tous les cas d'emprunts au castillan*¹

En ce qui concerne la dentale /d/ et la vélaire /g/, en dehors des cas d'emprunts, elles apparaissent toutes les deux dans le même contexte phonologique, comme des sonorisations de leurs corrélats sourds, en contact avec la nasale /n/ et à l'explosive : **kuntur** > **kondor**, **uturunku** > **uturungu**, 'tigre', ce qui semble résulter là-encore d'une influence espagnole.

Quant à l'absence de corrélats glottalisés et aspirés des occlusives, elle peut s'expliquer non pas par une influence de l'espagnol, qui aurait appauvri le système*², mais plutôt par l'origine archaïque du Qh de Santiago, présubstrat d'origine **chinchay**, qui n'aurait jamais connu les dits corrélats, puisqu'ils n'apparurent en Qh de Cuzco qu'au début du XVIème siècle, par influence de l'aymara.

¹Cette opposition est déjà notable dans la consonantisation systématique de la diphtongue initiale du Qh : **huanaku** > **guanaco**, **huano** > **guano**, **huahua** > **guagua**, etc.

²Cf M.D, page 70.

Un autre indice de cet archaïsme du Qh de Santiago apparaît dans l'opposition entre la vélaire /k/ et la postvélaire /q/, en effet, ces deux phonèmes ont souvent fusionné dans d'autres dialectes du Qh*¹.

On constate donc, qu'en ce qui concerne les occlusives, le Qh de Santiago offre un panorama contrasté, en effet, on y trouve à la fois des emprunts à l'espagnol, conditionnés ou non par une nasale, et des traits archaïsants, comme l'absence de corrélats aspirés et glottalisés et l'opposition entre vélaire et postvélaire.

3.3.2 FRICATIVES

La graphie /f/ résulte, soit d'emprunts à l'espagnol, et elle est en ce cas labiodentale, soit d'un affaiblissement du /p/ implosif : **noqap** > **noqaf**, 'yo', **llapsa** > **llafsa**, 'delgado', elle est alors bilabiale avec tendance à l'occlusivité.*²

Ces deux réalisations fluctuent en distribution complémentaire dans le Qh actuel de Santiago, la première résultant directement de l'espagnol et la seconde indirectement, dans la mesure où l'occlusive labiale peut difficilement maintenir sa fermeture à l'implosive, pour être peu coutumière dans cette position en espagnol.

En ce qui concerne la fricative palatale sourde /s/, on remarque un phénomène inverse à celui de la **castilla**, elle se dépalatalise par influence de l'espagnol : **mishtol** > **mistol**, mais cela semble moins récurrent que la palatalisation affective du /s/ en **castilla**.

Par contre, la prédominance de celle-ci dans le triangle fricativo-palatal : /s,ç,z/, avec la perte d'occlusivité de /ç/ et l'assourdissement de /z/, semble bien résulter d'un phénomène d'inertie articulatoire*³, indépendant de l'influence du castillan.

Quant à la **jota**, elle peut résulter d'emprunts directs à l'espagnol ou de la transphonologisation du /h/ non initial du Qh : **uhu** > **uju**, 'tos', que l'on peut attribuer à une volonté inconsciente de rapprochement des deux idiomes.*^{4*5}

¹Cf supra, note n° 3, page 117.

²Cf supra, note n° 3, page 123 .

³Cf supra, note n° 5, page 124.

⁴Cf supra, note n° 8, page 125.

⁵Elle est aussi la variante combinatoire de l'occlusive vélaire /k/, en position implosive : /k/ > [x], phénomène naturel en Qh, mais modifié par la structure syllabique espagnole.*^A

^A Cf supra, page 279.

3.3.3. NASALES

La dépalatalisation du /n/ explosif du protoquechua semble résulter du contact avec l'espagnol, surtout à l'initiale, où cette articulation est peu commune en espagnol, (on remarque d'ailleurs que la plupart des signifiants qui commencent par cette nasale palatale en espagnol sont d'origine sud-américaine ou résultent d'oppositions instables entre /n/ et /ɲ/ comme dans /**nudo**/vs/**nudo**/).

On peut citer les exemples suivants*¹ : **ña** > **na**, 'ya', **ñiy** > **niy**, 'decir', **ñoqa** > **noqa**, 'yo', **qosñi** > **qosni**, 'humo', etc.

Quant à la labialisation du /n/ en /m/, en combinaison avec /p/, elle résulte sans aucun doute d'un calque sur les groupes consonantiques /mp/ et /mb/ du castillan : **ura/n/pi** > **ura/m/pi**, 'abajo de', **pata/n/pi** > **pata/m/pi**, 'al lado de'; **panpa** > **pampa**, **tanpu** > **tambo**, **sinpa** > **simpa**, 'trenza de los caballos', etc.

3.3.4 LIQUIDES

La liquide latérale dento-alvéolaire /l/ résulte soit d'un emprunt direct à l'espagnol, soit de la latéralisation du /ɾ/ initial du protoquechua*¹ : **rokro** > **lokro**, **roro** > **loro**, etc., ou encore de la dépalatalisation de la liquide palatale sonore du protoquechua : **challa** > **chala**, **chillikote** > **chilicote**, etc.

On remarque, comme pour les emprunts des rangs précédents, une double origine, soit un recours direct au castillan, soit des transphonologisations, conditionnées plus ou moins directement par celui-ci, en effet, on peut penser que dans le cas de la dépalatalisation de /l/ > /l/, sa fricatisation en **castilla** et en Qh de Stgo n'est pas étrangère à son rejet par le locuteur bilingue, qui a intégré cette liquide comme une fricative : **caballo** = [kabazo]; **llama** = [zama].

3.3.5 SEMI-CONSONNES /w , y/

Ces deux semi-consonnes remontent au protoquechua, la bilabiale sonore a subi l'influence de l'espagnol dans la consonantisation de la diphtongue initiale /wa/ > /gwa/ :

¹Cf supra, note n° 11, page 125.

huahua > **guagua**, quant à sa chute entre deux voyelles identiques, elle semble relever d'un rejet des triptongues par le locuteur bilingue : /tawɑ/ > /taa/ > /ta/*²

On peut faire la même analyse pour la chute de la liquide centrale à l'intervocalique, ou en position implosive*³, la diphtongaison de la triptongue initiale, puis sa monophthongaison : **mikunayani** > **mikuna : ni**, '**tengo deseos de comer**', semble résulter d'une volonté inconsciente de simplification du complexe système vocalique et syllabique du Qh.*⁴

3.3.6 VOYELLES CENTRALES /e,o/

Elles résultent soit d'emprunts directs à l'espagnol, comme dans l'emploi de la **muletilla** : **bueno**, soit d'emprunts aux substrats locaux : **chelko**, '**lagartija**', **erke**, '**instrumento de música**', avec en ce cas la phonologisation d'une variante combinatoire de /i,u/ > [9,A] > /e,o/, en contact avec la vélaire /k/.

Le même phénomène de phonologisation s'est produit dans les cas d'allophones de /i,u/ > [9,A] > /e,o/, en contact avec la postvélaire /q/ : **qellu**, '**amarillo**', **qomer**, '**verde**', dans ces deux derniers cas, on passe de simples variantes combinatoires à de véritables phonèmes, que le contact avec l'espagnol a consolidés, en effet, le passage de [9, A] à /e,o/ conditionne celui d'un système trivocalique à un autre pentavocalique, plus en harmonie avec celui du castillan.

L'influence de l'espagnol est encore plus nette, quand, en dehors de ces contextes, les voyelles fermées s'ouvrent par attraction de l'espagnol : **upa** > **opa**, '**tonto**', **liwi** > **libes**, '**boleadoras**', dans tous ces cas l'emprise de l'espagnol est apparente, soit directement par l'emprunt, soit indirectement par la phonologisation des anciennes variantes combinatoires de /i,u/, ou l'ouverture des voyelles fermées, dans n'importe quel contexte.*⁵

Il est intéressant de remarquer aussi que dans les emprunts à l'espagnol, le plus souvent, c'est la phonétique Qh qui s'impose, avec la fermeture des deux voyelles centrales : **lavatorio** > **labatoryu**, **gatear** > **gatiay**, mais on remarque aussi le phénomène inverse, des

¹Cf supra, note n° 13, page 126.

²Cf supra, note n°15, page 126. Voir aussi l'étude complète du phénomène par Pablo KIRTCHUK, bib n° 1, pages 97 et 98.

³Cf supra, note n° 16, page 126. On peut voir aussi dans la chute du yod implosif du protoquechua en contact avec un radical en -i, **wasiy** > **wasi** : , '**mi casa**', le rejet par le locuteur bilingue d'une séquence homosyllabique /iy/ peu naturelle en espagnol.

⁴Cf supra, page 277.

⁵Cf en supra note n° 10, p 118 et note n° 17, pages 126.

ouvertures des voyelles fermées, sans doute par ultracorreption, dans un contexte où l'espagnol était la langue du dominant : **aullar** > **agollay**, **liar** > **leay**, 'envolver'.*¹

On peut donc constater que les hésitations entre voyelles fermées et voyelles semi-ouvertes, dues au contact entre les deux langues, ont contribué à la phonologisation des anciens corrélats des occlusives vélares en Qh de Santiago, alors que c'est un phénomène inverse, de fermeture des voyelles centrales qui prédomine en castilla, ce qui laisse à penser que les deux phénomènes sont complémentaires, et partant, l'influence réciproque.

¹Exemples tirés de Ricardo L.J NARDI, bib n° 2, note n° 14.

3.4 ASPECT MORPHOSYNTAXIQUE

3.4.1 EMPRUNTS DE DIVERS GRAMMEMES

3.4.1.1 EMPRUNT DU GRAMMEME DE PLURIEL -S

On retrouve dans le système actuel du Qh de Santiago, deux marques de pluriel en distribution complémentaire, le suffixe de pluriel castillan **-s**, pour les mots terminés par voyelle, et le suffixe Qh **-kuna**, pour les mots terminés par consonne.*¹

«*QARI/S : LOS HOMBRES*

«*QOLLUR/KUNA : LAS ESTRELLAS* »

La pénétration morphologique de l'espagnol peut être encore plus importante puisque le grammème **-s** peut avoir des occurrences d'infixe dans des énoncés plus synthétiques :

«*WASI/S/NI/Y : MIS CASAS* »

Il peut même être employé simultanément avec le suffixe Qh dans la pluralisation des génitifs :

«*WARMI/S/NI/N/KUNA : LAS MUJERES DE ELLOS* »

ou même être renforcé directement par celui-ci dans les cas de redoublement emphatique du suffixe Qh :

«*WARMI/S/KUNA/N/KUNA : LAS MUJERES DE ELLOS* »

On voit donc, qu'en distribution complémentaire avec le suffixe Qh, ou en concurrence avec celui-ci, le grammème castillan de pluriel a pénétré profondément les signifiants Qh et modifié le système de cette langue.

3.4.1.2 EMPRUNTS DES GRAMMEMES DE GENRE

Deux suffixes Qh sont modifiés par l'intégration, par hybridation, des marques de masculin et de féminin espagnoles, tout d'abord le suffixe de nominalisation dénomminative, avec valeur péjorative ou augmentative : **-lu** > **-lo** > **-la***²

ex : **mudrilo**, ‘**mugriento**’, **caguilo**, ‘**cagón**’, **pashilo**, ‘**paseador**’, **tululo**, ‘**tolondro**’, **tapalo**, ‘**miel silvestre**’, etc.*³

On remarque que cette influence de l’espagnol se caractérise par la recherche inconsciente des suffixes de genre, dans une série où tous les radicaux sont empruntés à cette langue, et qui fonctionne tant en **castilla** qu’en Qh de Santiago.

De plus, le locuteur bilingue et ses descendants ont naturellement choisi le corrélat ouvert de /u/ qui fluctue avec celui-ci en position finale.

Le second suffixe est le suffixe de diminutif affectif **-la**, traduction de l’emprunt au Qh de **-lla**, qui en certains cas acquiert la marque de masculin de l’espagnol comme dans **kuñilo**, ‘**especie de conejo***⁴.’

3.4.1.3 EMPRUNT DES DIMINUTIFS ESPAGNOLS

Les diminutifs espagnols /-ito, -illo, -cito/ ont été généralement quichuisés en /-itu, -illu, situ/, suivant en cela le patron habituel des influences phonologiques Qh sur l’espagnol.

On remarque que ces diminutifs intégrés aux lexèmes-bases Qh subissent parfois des influences de genre, de plus, le /i/ accentué du suffixe de diminutif semble s’ouvrir en /e/, au contact d’un lexème-base terminé par une voyelle ouverte /o, a/.

WARMI/SITA : MUJERCITA

PICHA/N/ILLA, ‘**ARBUSTO**’*⁵

ORQ/ETU, ‘**MACHITO**’ < **orqo**

TAQ/ELLU, ‘**ARBOLILLO**’ < **taqo**

CA/SQ/ETA/N, ‘**SU SIDITO**’*⁶

BOLILLU, ‘**BOLITA**’

On voit donc en ce cas une double influence espagnole, l’emprunt d’un grammème de diminutif et la possibilité d’adopter la flexion de genre; on voit aussi l’adaptation

¹Jorge ALDERETES, *ibid*, pages 92 et 93.

²Jorge ALDERETES, *ibid*, pages 108 et 109.

³L’influence de l’espagnol peut même aller jusqu’à l’intégration de la marque de féminin, Jorge ALDERETES a répertorié dans notre série : **tululo (turulo) / tulula (turula)**, et en dehors de celle-ci, dans les mêmes conditions sémantico-morphologiques : **tontulo/ tontula**, ‘**tontito**’, **bumbulo/bumbula** < **bombo**, ‘**persona baja y gorda**’, par métonymisation. On peut penser que l’intégration des deux grammèmes -o/a se fait en parallèle, en reconstituant le système espagnol.

⁴Voir aussi supra pages 180 à 181.

⁵Dérivé de **pichay** : **barrer** + **-na** : suffixe d’instrumental + **-illa** : littéralement, ‘l’arbre dont les branches servent à faire des balais.’

⁶Voir en infra page 287.

morphologique et phonologique de celui-ci à la langue réceptrice, ce qui témoigne du degré d'hybridation entre les deux langues.*¹

3.4.2 DIVERS CAS D'HYBRIDATIONS

3.4.2.1 RADICAL ESPAGNOL + SUFFIXE QH

On remarque la substitution systématique de la consonne thématique des marques d'infinitif espagnols par celle de l'infinitif Qh : /-ar, -er, -ir/ > /-ay, -ey, -iy/*²

ex : **agollay** < **aullar**, **gatyay** < **gatear**, **leay** < **liar**, **kulumpiay** < **columpiar**, etc.*³

Dans cette série d'emprunts à l'espagnol de lexèmes-bases plus ou moins altérés, on voit comment la liquide centrale du Qh se substitue à la vibrante de l'espagnol, de par la proximité de sa zone d'articulation, de plus, il est intéressant de noter que l'allomorphe -y de première personne de possessif a pour sa part été intégré à la syntaxe de la castilla : **mamay**, 'madre mía.'

Bien entendu, les exemples d'emprunts de lexèmes-bases à l'espagnol sont légion et ils peuvent recevoir l'agrégat de nombre de suffixes Qh, en effet, on estime à trente-cinq pour cent la pénétration de l'espagnol au niveau lexical, sans compter les suffixes de dérivation.

Voici pour finir un exemple tiré de D.A BRAVO*⁴ qui vous donnera une idée de la récurrence de ce type d'hybridation :

« *Ratu/n/manta animal/qa qallarisakara bufa/y/ta manchaku/y/ta.* »

« *Al rato el animal había empezado a bufar y a tener miedo.* »

¹A preuve, cet emploi de **-ito**, comme infixe avec un lexème base Qh : **atoj**, 'zorro' et l'agrégation d'une fricative vélaire /x/, consonne finale, à l'origine, du radical :

AT/ITO/J, 'ZORRITO' < **atoj***^A

^A Voir en infra page 287.

²Avec des variantes possibles /-ar/ > /uy/, **majakuy** < **machacar**, ou /-ir/ > /-ey/, **rreditey** < **derretir***⁵

⁵ Voir en infra page 292.

³R.L.J. NARDI, bib n° 2, note n° 14.

⁴D.A BRAVO, bib n° 6.

3.4.2.2 RADICAL QH + INFIXE ESPAGNOL + SUFFIXE QH

Le cas le plus fréquent est l'incorporation entre un lexème-base Qh et un suffixe Qh, du suffixe diminutif espagnol*¹ **-ito**, en position d'infixe :

ATOJ > AT/ITO/J, 'ZORRITO'

CAY, 'SER' > CA/SQA, 'SIDO' > CA/SQA/N, 'SU SIDO' > CA/SQ/ETA/N, 'SU SIDITO'*².

Comme on peut le voir dans le dernier exemple, celui-ci peut subir des altérations phonétiques, on constate là-encore l'ouverture du /i/ accentué en /e/ au contact d'une voyelle ouverte : **-ito- > -eta-***³

3.4.2.3 RADICAL QH + INFIXE QH + SUFFIXE ESPAGNOL

On a déjà pu analyser en supra*⁴ le cas de la lexie complexe hybride **PINCHA/N/ILLA**, avec apocope du suffixe d'instrumental **-NA** en **-N**, au contact du diminutif espagnol **-ILLA**, d'autres exemples sont tout à fait possibles tant la gamme d'hybridations entre les deux langues est étendue.

¹Voir supra page 286, note n°1.

²Ces exemples sont dus à l'aimable collaboration de Jorge ALDERETES.

³On peut signaler aussi l'emploi du grammème de pluriel **-s** comme infixé, dans la pluralisation des génitifs (voir supra page 285), ou dans l'emploi de la double pluralisation emphatique : **warni/s/kuna, 'unas mujeres.'**

⁴Voir page 285, note n° 5.

3.4.2.4 RADICAL QH + SUFFIXE ESPAGNOL

Comme nous l'avons vu en supra*¹, le Qh de Santiago a intégré plusieurs suffixes de dérivation espagnols, de par sa nature agglutinante, il a fait de ces morphèmes grammaticaux, marques de genre, de nombre, de diminutifs, des éléments à part entière de la langue indigène qui viennent dériver des lexèmes-bases Qh, avec dans le cas de la marque de pluriel, une distribution complémentaire avec **-kuna** :

« *Tia sakara/ranku rueda/pi aychucha wayna/s alojat upiya/s.* »

« *Estaban en la rueda no sé cuántos hombres tomando aloja.* »

De toutes les intégrations de suffixes espagnols, cette dernière est la plus remarquable, en effet, on peut constater dans cette citation de D.A BRAVO*², que la concurrence avec l'allomorphe de gérondif : **upiya/s** n'a pu guère empêcher l'incorporation en langue de ce nouveau grammème.

3.4.3 APPARITION D'UN ARTICLE DEFINI

Ce phénomène remarqué par BALMORI*³ et analysé par KIRTCHURK*⁴, consiste en la grammaticalisation d'une « *marque de générique non spécifié* »*⁵, à partir de l'apocope des déictiques spatiaux.

L'opposition est donc pertinente entre démonstratif et article, nous avons affaire à deux séries proches par la forme, mais distinguables par la fonction :

/kay/ : déictique proche > /ka/ : déterminant (proche)

nt (proche)

/cay/ : déictique moyen > /ca/ : déterminant (moyen)

¹Voir pages 284 à 287.

²Voir bib n°6.

³ BALMORI Ch, *El quichua santiagueño*, Actas del XXXIII Congreso de Americanistas, San José de Costa Rica, 1958, références dues à Pablo KIRTCHUK.

⁴ KIRTCHUK P., *Le Parler quechua de Santiago del Estero : quelques particularités*, AMERINDIA n° 12, 1987, page 103, bib n° 1.

⁵Ibid, page 104, terminologie de G. GUILLAUME.

/caqay/ : déictique lointain > /caqa/ : déterminant (lointain)

Par exemple : « /ka miSi diablo -á/ » : « en ce qui concerne le chat, et bien c'est un diable »*¹

La chute du yod final permet donc la création d'une série d'articles qui doivent sans doute se différencier, selon un critère de proximité, dans le contexte linguistique.

Cette grammaticalisation d'articles, issus de déictiques, est connue d'autres langues selon P.KIRTCHURK*², mais elle est propre au dialecte Qh de Santiago, par rapport aux autres dialectes dérivés du protoquechua.

On peut voir dans cette singularité un rapprochement inconscient entre les systèmes espagnols et Qh par les locuteurs bilingues, le phénomène semble nouveau et est « bien amorcé » selon P. KIRTCHUK.*^{3*4}

3.4.4 INVERSION DES SYNTAGMES NOMINAUX

RUMI ÑAWI*⁵ et R.L.J NARDI*⁶ ont signalé ce phénomène, le premier en invoquant une influence espagnole et le second, en se référant à Samuel LAFONE QUEVEDO, prétend qu'il s'agit d'une influence **kakán**.

Il s'agit en fait d'une inversion dans l'ordre des syntagmes nominaux entre le protoquechua et les autres dialectes du Qh, d'une part, et d'autre part, le Qh de Santiago.

En effet, dans le premier cas, on a affaire à une structure où l'adjectif employé comme modificateur est antéposé au noyau constitué par le substantif :

ex : **sumaj warmita, 'bella mujer'**

alors qu'en Qh de Santiago, on retrouve l'ordre inverse :

ex : **warmi sumaj/ta, 'mujer bella'**

¹Ibid, page 104.

²Ibid, page 104.

³Ibid, page 104.

⁴Nous avons longuement hésité avant d'introduire ce phénomène, au demeurant tout à fait intéressant, mais que les spécialistes du Qh de Santiago comme D.A BRAVO et J.ALDERETES ne mentionnent pas, nous devons à la correspondance nourrie avec P.KIRTCHUK, la mouture définitive de l'analyse de celui-ci.

⁵Ibid, bib n° 6, page 59.

⁶Ibid, bib n° 3, page 253.

avec dans ce dernier exemple un adjectif qui devient support de la phrase et reçoit la marque de suffixe d'accusatif **-ta**.

La chronologie du **protoquechua** qui veut que le déterminant précède le déterminé est donc inversée. Elle subit sans aucun doute l'influence de l'espagnol, qui tolère les deux structures, et participe donc d'un rapprochement inconscient entre les deux langues.

3.4.5 CONSOLIDATION DE LA VOIX PASSIVE

L'extension du suffixe de troisième actant **-pu** à des fonctions de deuxième actant, autrement dit à l'accusatif*¹, a contribué à la consolidation d'une voix passive en Qh de Santiago, ce qui n'est pas le cas dans les autres dialectes dérivés du protoquechua.*²

En effet, cet accusatif deviendrait le sujet de la phrase à la voix passive, le patient deviendrait agent, cette possibilité syntaxique a sans aucun doute été calquée sur l'espagnol*³.

On voit donc que cette extension de **-pu** a des conséquences dans les deux dialectes étudiés, la **castilla**, pour l'emploi du pronom cataphorique*⁴, le **quichua** de Santiago, pour la consolidation d'une voix passive.

Elle existait déjà en germe dans la langue Qh qui possède un suffixe de participe passé **-scka** qui recouvre à présent les deux fonctions Il s'agit en fait d'un suffixe non spécifique de voix active et passive : **muna/scka/cani** : 'yo he amado ou yo soy amado.'

3.4.6 EMPRUNTS DE CHEVILLES DU DISCOURS ESPAGNOLES

Il ne s'agit pas seulement, en ce cas, de transferts lexicaux d'une langue à l'autre, mais bel et bien d'emprunts de fonctions à l'espagnol, c'est le cas par exemple pour la conjonction de coordination **Y**, qui n'ayant pas de strict équivalent en Qh, s'est imposée à la langue cible*⁵, ce qui ne manque pas d'intérêt car l'on passe ainsi d'un système complètement synthétique à un autre semi-analytique :

¹Voir note n°3 page 175, en supra.

²KIRTCHUK Pablo, bib n°1, page 103.

³Voir supra, page 174

⁴Voir supra, page 174

⁵Nous soutenions jusqu'alors*^A que la conjonction espagnole venait en substitution du suffixe Qh **-ri**, cependant, celui-ci est, selon J.ALDERETES*^B, plutôt un suffixe d'inchoatif que de coordination, il est d'ailleurs présent, à l'état de noyau sémique, dans le verbe Qh **QALLA/RI/Y**, 'comenzar, empezar.'

^A Voir M.D page 72.

« *Y esa linterna había sido un palo grueso.* »¹

« *Y cha lanterna caj/casa/cara caspi/racu.* »

On pourrait rajouter à cet emploi d'articulateur du discours de la conjonction espagnole, les cas d'autres grammèmes qui ont la même fonction, et, qui, eux-aussi, rendent le Qh de Santiago plus analytique, en le rapprochant du système espagnol : **que, pero, de, bueno**, etc.

^B Ibid page 133.

¹BRAVO D.A, Bib n°6, page 133.

3.5 ASPECT LEXICAL

3.5.1 EMPRUNTS DE LEXIES ESPAGNOLES ALTEREES

On peut estimer à 25 %*¹ ces emprunts à l'espagnol, en leur rajoutant les différents cas d'hybridations que nous venons d'étudier; il s'agit ici de traductions d'emprunts, d'adaptations à la langue-cible de lexies espagnoles, en voici une liste non exhaustive qui donnera à entendre de l'ampleur du phénomène.*²

« *agollay* < *aullar*, *bambako*, ' *el que se bambalea*', *boliakuy* < *volver*, *bolichu* < *boliche*, *gatiay* < *gatear**³, *kriyiy* < *creer*, *kulumpiyay* < *columpiarse*, *leay* < *liar*, ' *envolver*', *liriay* < *lidiar*, *majakuy* < *machacar*, ' *fastidiar*', *rreditey* < *derretir*, *tuluá* < *tolva*, *uñiy* < *uncir*, *uyariy* < *oír*. »

Outre les variantes possibles des suffixes d'infinitif espagnols étudiées en supra*⁴, on remarque une variante **-er** > **-iy** : **kriyiy**, et même **-er** > **-uy** : **boliakuy**, on remarque aussi que le signifié, en plus du signifiant, peut être modifié : **gatiay**, **majakuy**, par extension sémantique, on notera enfin que certaines d'entre elles ont des « *composantes culturelles* »*⁵ spécifiques à la culture argentine : **bolichu**, ou espagnole : **tolva**, ce qui explique qu'elles aient été empruntées par le Qh.

¹ BRAVO D.A, *Estado actual...*, ibid, page 125.

² NARDI R.L.J, *El Liberal*, ibid, note n°14.

³ Selon le même auteur signifie : « *pasar en la oscuridad al lecho de las mujeres para mantener relaciones sexuales* », le signifié semble donc plus restreint que dans le reste de l'Amérique Latine où ce verbe signifie 'courir le guilledou'*^a

^a DENIS, POMPIDOU, MARAVAL, voir Bib., page 890.

⁴ Voir page 286

⁵ POTTIER Bernard, *Sémantique...*, ibid, page 72.

3.5.2 EMPRUNT DE LEXIES CULTURELLES

A la lecture de textes Qh, on se rend compte que de nombreuses lexies empruntées à l'espagnol subissent peu ou pas d'altérations de leurs signifiants, elles représentent environ 10 % de l'apport espagnol, selon D.A BRAVO*¹, on remarque surtout qu'il s'agit de termes dont les composantes culturelles sont très ancrées dans la culture espagnole et qui servent à pallier des concepts absents de la culture indigène au moment de la Conquête, nous prendrons comme exemple le champ lexical de la fabrication de la farine de blé, apport purement européen, dans un texte de D.A BRAVO*²

« *molino, rueda, trigo, almud, tuluá, cernidor, cedazo* »

Certaines de ces lexies apparaissent plusieurs fois dans le texte, sous différentes formes : **molinu/molino**, elles sont aussi employées comme lexèmes-bases dans une proportion encore plus grande : **rueda/n/pi, trigo/ta, almud/esan, cernidor/pi**, on pourrait bien entendu remettre en cause le choix d'un texte dont l'isosémie est si flagrante, cependant, on peut penser, qu'en général, des 10 % d'emprunts à l'espagnol comme lexies, et des 25 % comme lexèmes*³, une bonne partie est occupée par ces termes culturels.*⁴

¹ BRAVO D.A, *Estado actual...*, ibid, page 125.

² BRAVO D.A, ibid, page 55.

³ Les suffixes, ou grammèmes, sont ici hors de propos.

⁴ Il faudrait ajouter, pour être complet, les emprunts au présubstrat **kakán**, qui représentent, selon NARDI*^A, 2 à 3 % du total.

^A NARDI R.L.J, *El Liberal*, ibid, note n°15.

3.6 CONCLUSIONS

D'un point de vue syllabique, nous avons pu constater que le Qh de Santiago, de par son intégration de structures syllabiques espagnoles, voyait son système phonologique modifié.

Les emprunts phonologiques au castillan sont légion, ils résultent pour la plupart d'emprunts directs à cette langue ou de transphonologisations conditionnées par celle-ci.

En ce qui concerne la morphologie, on remarque l'intégration des grammèmes de genre et de nombre de l'espagnol, les premiers modifient les suffixes Qh /-la, -lu/, et le second intègre une distribution complémentaire avec son équivalent en Qh : -s/-kuna.

On note aussi la présence de diminutifs espagnols, plus ou moins altérés, avec de nombreuses variantes, qui témoignent d'une grande hybridation entre les deux langues.

C'est encore le cas pour les traductions d'emprunts d'infinitifs espagnols, altérés par leur passage à la langue indigène.

Cette étude morphologique nous aura permis de déterminer quatre formes possibles d'hybridations entre les deux langues, qui donnent à entendre de la souplesse de chacune pour intégrer l'autre, au niveau du lexème-base ou des différents grammèmes.

D'un point de vue syntaxique, nous avons analysé l'intégration d'un article défini sur le modèle espagnol, nous avons remarqué des inversions support/apport, au niveau du groupe nominal et la création d'une voix passive, à partir de l'extension au deuxième actant du suffixe -pu.

On a remarqué enfin l'intégration d'articulateurs du discours espagnols dans les récits Qh qu'on a pu étudier, ce qui modifie l'ordonnement syntaxique de cette langue en la rendant plus analytique.

D'un point de vue lexical, on a différencié deux types d'emprunts, les lexies culturelles absentes du Qh de la Conquête, et forcément intégrées par le locuteur bilingue et ses descendants, sous l'emprise de la langue dominante, et des lexies moins spécifiques, qui subissent bien souvent de profondes altérations morphologiques et parfois des extensions sémantiques.

Qu'il s'agisse de lexèmes-bases et de grammèmes, environ 25 % de l'apport espagnol, ou de lexies, environ 10 %, le Qh de Santiago présente un aspect hybride, renforcé par les apports du **kakán**, environ 3 %, qui le différencie nettement des Qh andins ; notre manque de connaissances théoriques, et surtout pratiques, de cette langue nous prive sans doute d'une analyse plus approfondie, mais nous avons pu déterminer des faisceaux d'intersections entre les deux langues qui ont fait l'objet de cette étude.

CHAPITRE 4

4. *ARCHAISMES*

4.1 INTRODUCTION -----	p 298
4.2 EMPLOIS PRONOMINAUX -----	p 299
4.2.1 LE « VOSEO » DE SANTIAGO -----	p 299
4.3 EMPLOIS SUBSTANTIVAUX -----	p 302
4.3.1 LE CAS DU VOCATIF TATAY -----	p 302
4.3.2 LE CAS DE CIÉNEGO -----	p 303
4.3.3 LE CAS DE CUCHI -----	p 304
4.3.4 LE CAS DE PAGO -----	p 305
4.4 EMPLOIS VERBAUX -----	p 307
4.4.1 LA CONFUSION SOLER/SABER -----	p 307
4.4.2 L'EMPLOI DE DENTRAR -----	p 309
4.4.3 L'EMPLOI RECURRENT DE HABER DE DE CONJECTURE -----	p 309
4.4.4 L'EMPLOI DE OCHAR -----	p 310
4.4.5 L'EMPLOI DE OFLAR -----	p 312
4.4.6 L'EMPLOI DE SER COMME AUXILIAIRE D'ASPECT -	p 313
4.4.7 L'EMPLOI DE HAIGA -----	p 314
4.4.8 L'EMPLOI DE VELAY -----	p 315
4.4.9 L'EMPLOI DE DIZQUE -----	p 316
4.4.10 L'EMPLOI DE VÍAN -----	p 317
4.5 EMPLOIS ADVERBIAUX ET ADJECTIVAUX -----	p 319
4.5.1 LE CAS DE ANSINA -----	p 319
4.5.2 LE CAS DE LA LOCUTION CAPAZ QUE -----	p 320
4.5.3 L'EMPLOI DE LA LOCUTION DE JURO -----	p 321
4.5.4 L'EMPLOI DE LA LOCUTION ENDE UN VAMOS -----	p 322

4.5.5 L'EMPLOI DE LA LOCUTION ENDEMENTRAS -----	p 322
4.5.6 L'EMPLOI DE ENDENANTES -----	p 323
4.5.7 L'EMPLOI DE ENDEVERAS -----	p 324
4.5.8 L'EMPLOI DE MESMO -----	p 324
4.5.9 L'EMPLOI DE MUY MUCHO -----	p 325
4.5.10 L'EMPLOI DE NADA MAS QUE -----	p 326
4.6 CONJONCTIONS ET INTERJECTIONS -----	p 328
4.6.1 L'EMPLOI DE PO MIS POUR PUES -----	p 328
4.6.2 LE CAS DE L'INTERJECTION GUAY OU JUAY -----	p 329
4.7 CONCLUSIONS -----	p 329

4 ARCHAISMES

4.1 INTRODUCTION

Il convient de préciser, avant toute chose, le sens que nous donnons au mot archaïsme, en effet, comme nous le faisait remarquer E.M ROJAS*¹, il conviendrait de parler plutôt de mots ou d'idiotismes, dont l'usage a disparu dans la Péninsule*², et qui continuent à s'employer en **castilla**.

En précisant toutefois que le même phénomène se produit dans l'autre sens, des emplois péninsulaires ont disparu de la **castilla**, et sembleraient archaïques à un habitant du **monte**.

Cette précision revêt toute son importance afin de contourner l'écueil de la modernité, il faut cesser en effet d'analyser la langue espagnole à travers le prisme déformant du castillan, s'il est vrai que l'espagnol d'Amérique Latine dans sa distanciation temporelle, spatiale et culturelle, par rapport à la Péninsule, a eu tendance à figer des emplois disparus ailleurs, il a fait preuve par contre d'une grande capacité d'innovation au contact des langues amérindiennes.

De plus, ces archaïsmes, comme on a coutume de les désigner, sont bien souvent d'un extrême **casticismo**, on en trouve la trace chez les plus grands auteurs, de la langue médiévale à celle du Siècle d'Or, ils sont donc marqués du sceau de l'hispanisme et ne devraient pas faire l'objet d'un rejet universitaire.

¹Conférence du 16 août 1996, U.N.T.

²Ou qui n'y ont jamais existé, du fait d'évolutions phonétiques séparées, c'est le cas de **ochar** = **ojea** <* **oxear**, ou encore, qui auraient pu y exister en latin vulgaire, c'est le cas de **oflar** <* **ofulare**, voir les exemples en infra, pages 310 à 313.

4.2 EMPLOIS PRONOMINAUX

4.2.1 LE VOSEO DE SANTIAGO

On connaît l'évolution de l'emploi du pronom **vos**, de la marque de respect et de confiance des emplois médiévaux, aux relations entre personnes du même rang au Siècle d'Or, on sait son extinction dans la Péninsule et sa survivance en Amérique Latine, particulièrement en Argentine et en Amérique Centrale, à l'exception du Mexique, avec quelques foyers en Colombie, au Venezuela et au Chili.*¹

On sait aussi qu'en Argentine ce pronom s'est substitué à **tú** au nominatif, et à **ti** dans les emplois prépositionnels, et qu'il a logiquement entraîné la disparition de la forme plurielle de **tú** : **vosotros**, supplantée par **ustedes**.

On sait encore que les formes verbales sont modifiées au présent de l'indicatif : **vos amás, vos temés, vos partís** et aux temps qui en découlent, présent du subjonctif et impératif : **vos amés, vos temás*², vos partás; amá (vos), temé (vos), partí (vos)**, puisque le **vos** est ressenti comme un pronom pluriel, qui doit nécessairement être accompagné d'une forme lourde, allégée en la circonstance par la perte de diphtongue : **amáis > amás**.

Cependant, Santiago fait une fois de plus exception en la matière, on y emploie bien le pronom **vos**, mais il est accompagné d'une forme régulière de singulier au présent de l'indicatif*³ : **vos amas**, ce qui modifie en ce cas la position de l'accent, ou restitue dans d'autres la diphtongue : **vos tienes**.

¹Dans ce pays, le voseo présente des désinences verbales en **-í**, qui se substitue au **-é** des verbes en **-er** : **vos tenís, vos querís**, etc, et bien d'autres particularités, il y est cependant en concurrence avec le **tú**, comme en Colombie.

²Selon Bernard DARBORD, au présent du subjonctif, les formes oxytones et paroxytones coexistent, on peut donc avoir : **que vos temás / que vos temas**, pour l'exemple de l'Argentine et partant pour Santiago.

³L'impératif conserve les formes du **voseo** traditionnel : « *Sí, claro. Andá y sentate; no te preocupés...* »*^A

^A ABALOS J.W., *Shunko*, , ibid, page 92.

On peut donc parler en ce cas de **voseo** partiel, réduit à son aspect pronominal et non plus de **voseo** verbal, comme dans le reste de l'Argentine.

D'où peut-être la réputation de **casticismo** de l'espagnol de Santiago ? On aurait continué à employer les formes verbales de singulier, en accordant seulement une concession à l'argentinisme, l'emploi du pronom **vos** ?

En tout état de cause, cette démarche consciente a été le fait des autorités de la région, qui ont préservé, au niveau scolaire par exemple, l'emploi des formes académiques, à noter que dans le reste du N.O.A, ce sont les formes du **voseo** qui se sont imposées à l'école.

Néanmoins, on remarque depuis peu, à Tucumán par exemple, l'emploi du **voseo** pronominal sur le modèle de Santiago.

Il faut voir en ce cas un phénomène d'économie de langue, de simplification, tant le système pronominal est ardu pour l'emploi traditionnel de **vos**, à preuve les hésitations des locuteurs du N.O.A entre les formes de **tuteo** et de **voseo** dans le style épistolaire.*¹

Ces hésitations existent de longue date à Tucumán et elles semblent avoir été renforcées par la capacité d'irradiation de la **castilla** sur le reste du N.O.A, il s'agirait selon E.M ROJAS*² d'un processus historique qui remonterait à la création de Santiago : **madre de ciudades** ; il nous semble, pour notre part, que sans nier l'influence précoce de Santiago sur le reste du N.O.A, il faut plutôt voir dans cette simplification du **voseo**, une influence ancienne des travailleurs de la **zafra**, et aujourd'hui des musiciens de **chacarera**.

On peut donc constater que le **voseo** partiel de Santiago a sans doute été la marque de la volonté officielle de préserver un certain académisme des formes verbales et du système pronominal, face au **voseo** généralisé du reste du N.O.A, par contre, ses apparitions tardives

¹ COURTHÈS Roxana, bib n° 1, pages 42 et 43.

²Entrevue-vidéo du 3/08/95.

dans la langue de Tucumán par exemple, relève plutôt d'une volonté inconsciente de simplification renforcée par les migrations de **santiagueños** et de leur folklore.

4.3 EMPLOIS SUBSTANTIVAUX

4.3.1 LE CAS DU VOCATIF TATAY

De prime abord, il semble s'agir de l'emploi d'un lexème-base Qh **TATA-** : père, et d'un grammème de possessif de première personne **-Y** : mon père, que l'on emploie dans les relations familiales comme vocatif, dans l'ensemble du N.O.A.

D'ailleurs, D.A BRAVO et J. ALDERETES, le font apparaître dans leurs lexiques respectifs avec ce signifié, le premier signale aussi le sens possible de progéniteur.*¹

Chez Jorge A. LIRA*², il apparaît avec les mêmes signifiés, mais celui-ci le fait dériver de **TAYTA**, en tout état de cause, il est clair pour tous ces auteurs qu'il s'agit bien d'une lexie Qh.

La R.A.E pour sa part la fait dériver du latin **tata**, avec le signifié de '**niñera**', on remarque à l'occasion la polysémie de celle-ci, dans le champ lexical de la famille, elle désigne en effet la petite soeur en Aragon, et le père à Murcie, ainsi qu'en Amérique Latine.

ZAMORA VICENTE*³ signale trois formes différentes pour l'ensemble de l'A.L : **tata**, **taita**, **tatita**, avec le même signifié, KANY ne fait pas mention de cet emploi, quant à COLUCCIO et E.A ÁVILA ils n'abordent pas du tout le problème.

P. VERDEVOYE est l'un des rares à signaler, avec ZAMORA VICENTE, une extension sémantique commune en Argentine : 'Dieu, Dieu le Père', sans doute à partir de la lexie complexe **TATADIÓS** (**TATA YAYA** en Qh, qui désigne à la fois le guérisseur et la mante religieuse), mais surtout un personnage historique, lieutenant de **ROSAS**, sorte de **caudillo gaucho**, qui est très célèbre dans le pays.*⁴

¹Ibid, page 157.

²Ibid, page 966.

³Ibid, page 440.

⁴M.Y RAIDEN de NÚÑEZ, ibid, page 44 : « *Y entonces, Tata Dios, pa' perjudicarlos a ellos les manda la tormenta* ». Dans l'un des contes recueillis par cet auteur, le roi des animaux de la forêt, est même désigné par « *TATA LEÓN* », il s'agit en ce cas du roi des **pumas** du **monte**, ibid p. 72.

Nous pouvons donc constater que cet emploi est considéré comme un quichisme outre-atlantique et comme un dérivé du latin par l'Académie, les deux courants signalent le signifié de « père », ce qui nous fait penser qu'il s'agit au départ d'un régionalisme, sans doute d'origine cantabrique, (il convient en effet de remarquer que cette lexie a le même signifié en basque).

Cet emploi était sans doute courant en espagnol de la Conquête et il a perduré en Amérique Latine, alors qu'il disparaissait de la Péninsule, à l'exception de Murcie*¹, et il s'est donc tout naturellement intégré au quichua avec le même signifié.

Nous manquons encore de preuves tangibles pour pouvoir confirmer notre hypothèse, mais elle nous semble relever de la plus élémentaire des logiques, **TATA** serait un emprunt précoce à l'espagnol des Conquistadors, qui aurait été intégré par le Qh de Santiago et la **castilla**, et dont on aurait perdu l'origine, nettement péninsulaire, puisque l'on peut penser au substrat cantabrique. En basque et bien entendu dans les Karpates, on retrouve ce même emploi.

4.3.2 LE CAS DE CIÉNEGO

Cette lexie est un substantif déverbal dérivé de **encenegar**, en relation de synonymie avec trois autres signifiants très proches : **ciénega**, **ciénaga**, **ciénago**, et un autre plus éloigné : **cenagal**.

Les deux formes où une dissimilation ne se produit pas entre les deux /e/ sont plus proches du verbe dont elles dérivent : **encenegar** > **ciénega** > **ciénego**, c'est cependant la forme en /e, a/ qui domine par sa fréquence d'emploi dans la Péninsule.

Quant aux formes en /e, e/ elles sont considérées comme plus anciennes et propres à l'Amérique Latine, de plus à Santiago et à Catamarca, on oppose la forme en /e, e/, masculine avec le signifié de « *cenegales cubiertos de hierbas* »*², à la féminine en /e, a/ qui serait, pour sa part, dépourvue de végétation : **/ciénego/vs/ciénaga/**.

¹Selon un ami navarrais, il resterait des traces de cet emploi dans cette région, ce qui conforterait d'autant notre thèse; en ce qui concerne les emplois de Murcie, il s'agit, soit du maintien de cet archaïsme d'origine cantabrique, soit d'une influence latino-américaine, commune dans ces régions qui ont connu tant de **peruleros**.

²M.Y RAIDEN DE NUÑEZ, *ibid*, page 95, elle cite la définition de **ciénego** de F.E.PAÍS.*^A

^A *Viaje a Laguna Blanca. Crónica e impresiones, Catamarca, 1955, page 33.*

De plus, il est intéressant de constater que contrairement au modèle **barco/barca***¹, c'est ici la forme masculine qui est la plus riche sémantiquement, elle est particularisante : un marécage recouvert de végétation, alors que la forme féminine est globalisante : n'importe quel marécage.

Ce qui prouve que l'étude des modifications morphologiques et des extensions sémantiques de certaines lexies sud-américaines peuvent modifier le panorama habituel du castillan; nous aurons eu aussi l'occasion de constater que les lexies qui permettent de désigner les marais de Santiago sont légion, il conviendrait en effet de rajouter à celles-ci l'emploi très courant de **bañados**.

4.3.3 LE CAS DE CUCHI

Cette lexie employée couramment en **castilla** et en Qh de Santiago est considérée comme appartenant à celui-ci par D.A BRAVO, avec la graphie : **cuchi**, et par J. ALDERETES, avec **kuchi**, pour désigner le porc ou cochon.

On la retrouve même chez J.A LIRA, avec une graphie plus quichuisée : **khuchi**, qui témoigne de l'intégration de celle-ci aux différents Qh, ainsi qu'à d'autres idiomes amérindiens, selon E.A ÁVILA.*²

Cependant, il convient de rappeler tout d'abord, que le cochon a été introduit en Amérique Latine par les Espagnols, celui-ci était désigné alors par le mot **cochino**, dérivé de l'interjection, **¡ coch !**, d'origine onomatopéique, dérivée elle-même des langues germaniques et celtiques, par exemple le cimbrique et le breton, où l'on utilisait l'interjection **¡ hoch, hoch !**, avec un /h/ initial aspiré.*³

Il nous semble donc évident qu'il s'agit d'une traduction d'emprunt précoce à l'espagnol, concomitant à l'introduction de l'animal, à partir de **cochino** ou de **¡ coche !** ; **cochi !**, interjections utilisées par les espagnols pour appeler l'animal*⁴ et que les indigènes

¹B. DARBORD, bib n° 2, page 47, la forme masculine est généralement plus pauvre sémantiquement, comme dans **leño/leña**, 'bout de bois / bois de chauffage', ou désigne quelque chose de plus petit : **charco/charca** 'flaque / mare', ce qui n'est pas le cas ici...

²Bib, n° 1, pages 120 et 121 : « *el hecho mismo de que tres idiomas aborígenes coincidían en la denominación, y la extensión por todo el continente, lleva a suponer que éste es también un caso de superstrato.* » Il cite F.E. PAÍS : *Estudios catamarqueños de dialectología*, 1976, page 1978.

³E.A AVILA, *ibid*, page 121.

⁴E.A AVILA, *ibid*, page 120, cite cet exemple de *don Quijote*, seconde partie, chapitre VIII : « *debe andar mi honra a coche acá, cinchando y, como dicen, al estricote.* », qui a donné pour sa part l'expression suivante : « *andar a coche acá, cinchando* » = « *Empeñarse trabajosamente en hacer cumplir bien a quienes rehuyen hacerlo.* »*^A

ont naturellement modifiées en **cuchi** par rejet des voyelles semi-ouvertes du castillan : **coche** > **cochi** > **cuchi**.

On peut donc constater ici que le superstrat lexical s'est combiné au substrat phonétique pour donner ce savoureux américanisme, fruit d'une interjection ancienne, mais toujours en usage dans la Péninsule, et des influences articulatoires indigènes.

Cette analyse démontre aussi une trop grande faculté des quichuistes, à intégrer des lexies nettement espagnoles à la langue indigène, en faisant fi de leurs origines.

4.3.4 L'EMPLOI DE PAGO

Pago directement dérivé du latin *pagus* : « *pueblo, aldea, distrito* »*¹ a été incorporé en castillan en 1095 avec le signifié de « *distrito agrícola, especialmente de viñas u olivares.* »*², il était toujours vivant en castillan classique et a perduré en andalou et en léonais plus longtemps encore.

Il est présent aussi en Amérique Latine et particulièrement en ARGENTINE où on le retrouve d'abord dans la langue gauchesque :

« *Pago es patria chica y, por más que nos independicemos, nos quedan metidas dentro cuñas de goce o de dolor, ya hechos carne con el tiempo.* »*³

Il apparaît dans cet exemple, avec son signifié actuel, qui a connu une extension sémantique, puisque **pago** désigne aujourd'hui le lieu où l'on naît et où l'on est élevé, qui correspondrait approximativement au français 'pays', avec le signifié restreint de 'région' .*⁴

Il désigne donc les terres de l'enfance, pour lesquelles on ressent en général une grande nostalgie, ce qui est le lot de nombre de **santiagoueños** exilés dans la capitale, d'où sa récurrence dans les **chacareras** et les **tangos**, il est aussi très présent dans la langue

^A R.A.E, page 330, édition de 1984.*^B

^B Il est intéressant de comparer aussi les dérivations péninsulaires à partir de **cochi** > **cochitril** et latino-américaines, **cuchi** > **cuchitril**, avec le même signifié de 'cagibi, pièce sale, mal rangée', on dirait en ce cas 'porcherie', en français.

¹ COROMINAS J., *Breve...*, , ibid, page 433.

² KANY Charles, *Semántica*, , ibid, page 251.

³ COLUCCIO F., *Diccionario de voces y expresiones argentinas*, ibid, page 233, cet exemple est tiré de *Don Segundo SOMBRA* de R. GÜIRALDES.

⁴ Cf la désignation géographique : « *le Pays de Caux* », que me suggère Pablo KIRTCHUK, correspondance du 18/10/96. A remarquer aussi que le toponyme **Pau**, dérivé de **Pagus**, est présent aussi en catalan, selon COROMINAS et PASCUAL, on peut donc supposer la même origine pour la capitale du Béarn.

contemporaine de SANTIAGO, nous pourrions citer l'exemple d' E. MORENO : *Semblanzas de mi pago*

Paul VERDEVOYE signale d'autre part l'emploi de la forme plurielle **pagos** avec le signifié de « lieux [parages] » et donne cet exemple de R. ARLT : *¹

« *Veinte años hacía que daba vueltas por esos pagos* ».

On constate donc que **pago**, après s'être éteint peu à peu dans la Péninsule, est passé en Amérique Latine par l'intermédiaire des Conquistadors, sans doute via l'andalou, et qu'il a connu une extension de ses emplois, puisqu'il désigne aujourd'hui en argentin le lieu où l'on a passé son enfance avec toutes les connotations de nostalgie que cela implique.

¹*Léxico argentino...*, ibid, page 177.

4.4 EMPLOIS VERBAUX

4.4.1 LA CONFUSION SOLER/SABER

A l'occasion de nos différents séjours à **Santiago** et, plus généralement dans le N.O.A, nous avons constaté une propension du locuteur à niveler sémantiquement les verbes **sol**er et **sab**er, en employant ce dernier comme semi-auxiliaire, pour exprimer l'habitude et, implicitement, la connaissance que l'on a de l'action, grâce à sa fréquence.

Cette extension de **saber** aux fonctions de **sol**er est attestée depuis le Moyen Age, dans l'*Alexandre*, on la retrouve aussi au Siècle d'Or chez MIRA de AMESCUA et LÓPEZ de GÓMARA.*¹

On ne peut donc invoquer aucune influence indigène, cependant, le développement parallèle en Qh de Santiago de l'aspect d'habitualité, langue qui consacre deux paradigmes à celui-ci, en confondant **sol**er et **sab**er, ne peut manquer d'attirer l'attention du chercheur :

« *Nocka caj cani* »

« *Yo suelo (o sé) hacer* »

« *Nocka caj carani* »

« *Yo solía (o sabía) hacer* »*²

On peut penser en effet que ce sont les missionnaires qui ont introduit cette confusion, qui a conduit à la caducité de **sol**er en **castilla**, mais comment ne pas imaginer en même temps que les aspects d'habitualité, et d'actualité, si développés en Qh de Santiago, n'aient pas des racines purement indigènes ?

¹ZAMORA VICENTE, *ibid*, page 427.

²BRAVO D.A, *El Quichua santiagueño*, p. 166.

En effet, l'emploi du gérondif causal*¹, et celui de **saber** en lieu et place de **soler**, sont, malgré l'ancienneté de cette confusion, des calques inconscients sur des structures Qh identiques, il faudrait donc distinguer diachroniquement, l'intégration à la langue indigène de cette confusion médiévale, sur un terrain sémantique sans doute propice, et le retour ensuite en **castilla** de structures, étrangère au castillan dans le premier cas, directement calquées sur la langue indigène dans le second, voici quelques exemples tirés de nos témoignages oraux de 1992 tout d'abord :

« *Cuando hay riego tenemos para comer todo el año hasta que llegue la cosecha, porque uno cosecha algodón, vende y compra mercadería, YO SÉ HACER ASÍ, ¿ NO ?* » dans lequel, la femme de ménage de l'école bilingue de **NUEVA COLONIA**, nous apprend comment elle occupe son quotidien entre deux récoltes de coton; on voit bien ici que l'emploi de **soler** a disparu et on peut supposer que la locutrice bilingue calque sa dernière phrase sur le Qh.

Les exemples de ce type ne manquent pas, à Tucumán par exemple, on dit couramment :

« *Cada mañana sé levantarme a las ocho.* »

Dans cet exemple, le doute n'est plus permis, **saber** recouvre complètement les emplois de **soler**, sans que pour autant le sens primitif de celui-là disparaisse, voici pour nous en convaincre un exemple de *El Ckaparilo**², où **saber** apparaît dans la même phrase, avec les deux valeurs :

« *Alojas lindas sabe hacer y las empanadas, como para entrar a dormir, saben ser lindas.* »

De plus, l'extension sémantique de **saber**, polysème s'il en est*¹, ne s'arrête pas là, on le retrouve, dans l'ensemble du N.O.A, pour renforcer l'emploi conjecturel du futur hypothétique :

« *Sabrán ser las doce.* »

Employé là-encore comme semi-auxiliaire, dénué en ce cas de toute notion d'habitude, avec une valeur purement emphatique, qui met en relief l'aspect évaluatif de l'énoncé.

On constate donc que **saber**, à partir d'une confusion médiévale, recouvre les emplois de **soler**, devenu inutile en langue, tout en maintenant ses emplois habituels, que cette

¹Voir en supra, page 182.

²A.G. ROJAS, ibid, page 125.

confusion a fait souche en Qh et que la **castilla** s'en est trouvée modifiée à son tour, par l'intermédiaire de calques, enfin, on note que l'extension de **saber** ne se limite pas à une équivalence avec **solér**, puisqu'on remarque des emplois où il renforce le futur d'hypothèse.

4.4.2 L'EMPLOI DE DENTRAR

Nous ne connaissons pas d'emploi ancien de **dentrar**, formé par analogie sur **dentro** < **entro** < (**lāt**) **intro**, mais son emploi est très courant en Argentine, depuis fort longtemps, où il se substitue dans un registre assez familier à **entrar**.

La prothèse*² du /d/ initial vient renforcer le signifiant de l'infinitif, en prenant comme modèle le déictique de lieu, ce qui permet de créer une série de signifiants homogènes : **dentro, adentro, dentrar**.

4.4.3 L'EMPLOI RECURRENT DE HABER DE DE CONJECTURE

On retrouve dans de nombreux textes, ainsi que dans la langue orale, un emploi de **haber de** exprimant une probabilité assez forte, qui dénote chez le locuteur une quasi-certitude:

- « *No hay ser cuento que le han contao, sino mano que le han pasao.* »
(« *Cuando uno cuenta o se refiere a un caso que le ocurrió al mismo.* »)*³
« *Ahh... hay estar como pupa trapiada.* »
(« *Estará afligido, acorralado en sus culpas* »)*⁴
« *Canten, canten muchados, coplas no les hay faltar.* »*⁵

On remarque dans les deux premiers exemples que ces emplois de **haber de** sont figés dans les idiotismes qui confinent bien souvent au parémiologique, que dans tous les cas, on assiste à une réduction des signifiants : **ha de** > **hae** > **hay***⁶, proportionnelle à l'usage

¹On peut penser en particulier aux emplois intransitifs de celui-ci avec la préposition **a** pour dire la saveur ou la ressemblance : « *sabe a café; sabe a música andina.* »

²Sur le modèle **onde** > **donde**.

³*El Ckparilo*, ibid, page 50.

⁴*El Ckparilo*, ibid, page 50.

⁵BRAVO D.A., *Cancionero santiagueño*, , ibid, page 57.

⁶Voir supra, page 136.

récurent qui en est fait, que ces emplois au présent et à la troisième personne expriment une probabilité assez forte.

On note aussi, assez souvent, des antiphrases, avec ellipse de l'adverbe de négation :

« *Hay faltar el hilo colorao.* »

(« *Cuando una persona llega siempre y en todas circunstancias y no hay caso de zafarse de ella. El hilo colorado o rojo es difícil que falte en dibujos, bordados, etc.* »)*¹

On remarque aussi de nombreux emplois à l'imparfait, avec une réduction identique de la préposition **de** > **i**: **había de** > **habíai**, qui équivaldraient à un subjonctif présent :

« *Ojala me habíai pegar...Así siquiera i de cambiar pollera.* »

(« *Que le harían un favor al pegarle (a alguna muchacha), porque entonces, si que habría causas o motivo para que se vista bien a costilla del atrevido. [sic]* »)*²

On note aussi, qu'à la première personne du présent de l'indicatif, la réduction est la suivante : **he de** > **i de**, qui correspond au patron des influences phonétiques Qh sur l'espagnol local.*³

On peut supposer que tous ces emplois sont anciens, en effet la forme « **aver de** » était très courante dans la langue médiévale*⁴, mais ici, la nuance d'obligation a disparu, il s'agit plutôt d'emplois conjecturels qui dénotent une assez grande probabilité.

Ces emplois sont souvent le fait d'une langue familière, mais ils tendent à atteindre tous les niveaux de langue, tant leurs occurrences sont nombreuses.

4.4.4 L'EMPLOI DE OCHAR

Ce verbe, inconnu aujourd'hui dans la Péninsule, dériverait d'un ancien **oxear** [**osear**]*⁵, commun en espagnol de la Conquête, avec le signifié de « *rabattre le gibier; effrayer, effaroucher* »*¹, connu sous la forme **ojeat** en espagnol actuel.

¹El Ckparilo, ibid, page 51.

²El Ckparilo, ibid, page 50.

³Les monosyllabes clitiques voient leur /e/ accentué se fermer en /i/, cf supra, page 136.

⁴Esbozo de una nueva gramática de la lengua española, R.A.E, ESPASA CALPE, Madrid, 1991, page 447, note n° 1.

⁵M.Y. RAIDEN de NÚÑEZ, ibid, page 101. L'étymologie de **ochar** pose problème, selon E.A AVILA, citant Pedro Osvaldo ALCAIDE*^A, il dériverait de l'hypothétique latin vulgaire ***OFFULARE** : « *Respirar agitadamente* » > **OFLARE** > **OCHAR**, avec un phonétisme propre au gallicien et au portugais, signale t'il, sur le modèle **flamma** > **chama**.

Par contre, si l'on admet que **OCHAR** a la même origine que le péninsulaire **OJEAR** de signifié concomitant, il faut admettre que celui-là provient aussi de l'interjection ; **ox** ! pour effrayer les animaux : **OX** > ; **oxear** → **ochar** !, et qu'il s'agit d'un doublet.

On constate que dans ce cas la fricative palatale /s/ se ferme en /C/ alors que dans la Péninsule elle s'est naturellement ouverte et vélarisée en **jota** /x/; à la suite de « *la disparition de la corrélation fricative / affriquée : /s vs ʃ/, de la zone alvéolaire, au XVIème siècle.* »*²

En plus de cette particularité phonétique, le verbe **ochar** a connu dans le N.O.A une « *permutation* » sémantique, on est passé en effet de l'idée d'exciter les chiens pour la chasse au résultat concret de cette action, les aboiements de ceux-ci, **ochar** signifie donc '**ladrar**', 'aboyer', on emploie beaucoup **torear** avec le même sens.*³

Selon Joan COROMINAS*⁴, cité par Charles KANY, cette permutation se serait faite sur le modèle catalan, **abordar**, '**atacar**' et **bordar**, '**ladrar**', on passerait donc dans les deux cas d'un emploi transitif, avec action d'un agent sur un patient, à un autre intransitif, qui serait le résultat de cette première action, ce qui semble tout à fait cohérent d'un point de vue sémantique.

Pour finir, nous pouvons signaler, que selon COROMINAS et PASCUAL, **ochar** dérive de **huchear**, avec le même signifié, ce qui contredit l'hypothèse de ALCAIDE.

La seconde hypothèse nous semble plus probante, mais la première ne manque pas d'intérêt non plus, pour tenter d'expliquer l'étymologie de **OFLAR***^B

^A *Cómo habla el santiagueño*, ibid, page 243.

^B Voir chapitre suivant, page 312, en particulier la note n° 4

¹DENIS, POMPIDOU, MARAVALL page 1220.

²B. DARBORD, Bib n° 1, ibid, pages 85 et 86.

³ KANY Charles, *Semántica...*, ibid, page 191.

⁴*Indianorománica*, page 29, cf KANY, note n°4. Nous donnons au mot « *permutation* », le sens donné par KANY, une extension de signifié basée sur une « *circonstance concomitante* », ici l'action d'exciter les chiens pour la chasse et celle d'aboyer.

4.4.5 L'EMPLOI DE OFLAR

E.A ÁVILA consacre deux pages à l'analyse de ce verbe qui s'emploie à SANTIAGO avec le signifié de « *amasar, aplastar, estirar la masa.* »*¹

Celui-ci est connu, selon lui, de l'ensemble de l'Argentine, ainsi que son dérivé, substantif déverbal, **oflador** : « *palo de amasar* », formé par métonymisation.

Cependant, aucune référence n'y est faite chez les différents spécialistes de l'argentin, pas plus que dans les ouvrages habituels de dialectologie latino-américaine.

Ce qui est fort dommage, tant l'étymologie de ce verbe pose problème, j'en veux pour preuve l'excellente intervention du professeur Pedro Osvaldo ALCAIDE, à l'Université Nationale de SANTIAGO en octobre 1990.*²

Selon celui-ci, le dérivé **oflador** correspond aux schémas phonétiques et morphologiques du latin, groupe consonantique **-FL-**, terminaison en **-dor**, qui provient de **-tor**, après sonorisation des sourdes intervocaliques, déroulement trisyllabique, etc.

Cependant la lexie ***oflator** n'est pas connue du latin classique, mais ALCAIDE signale à juste titre que l'on y retrouve le noyau sémique **-fa-**, dans le champ lexical de la farine : « *far : semilla parecida al trigo, farina : harina, offa : far, offula : bollito de pan.* »*³

A partir du diminutif **offula**, ALCAIDE fait dériver un possible **OFULARE**, avec chute des voyelles pré et post-toniques, > **OFLAR**.

Cependant, comme le remarque justement ALCAIDE, le groupe **/fl-/** à l'initiale aurait dû se palataliser en **/l/**, sur le modèle **flamma** > **llama**, ou **sufflare** > **sollar**, ce qui aurait dû donner **ollar et ollador**.

Comment expliquer donc ce phonétisme savant ? Selon ALCAIDE, on peut supposer l'existence de deux formes quasi-identiques : **ofulare : amasar** et ***offulare : respirar agitadamente** > **ochar**, qui seraient devenues homophones, ce qui aurait entraîné la disparition de l'emploi de **ofulare**, avec le signifié de **amasar**, au profit de **ochar**.*⁴

Ainsi la forme **oflare**, avec le signifié de **oflar**, aurait été préservée de toute évolution phonétique, grâce à l'oubli dans lequel elle était tombée, elle aurait été remise ensuite en usage en Amérique Latine au XVIème, il s'agirait donc d'une forme savante, qui resterait en

¹ *Cómo habla...*, ibid, pages 244 et 245.

² A l'occasion des *Primeras jornadas de Lingüística Regional*, références citées par E.A ÁVILA.

³ Le noyau sémique **-fa-** apparaît ici détaché.

⁴ Voir note n° 5, page 310; B. DARBORD nous signale que les groupes **/pl, kl, fl/** peuvent donner aussi **/C/** en espagnol : **implere** > **henchir, inflare** > **hinchar**.

concurrence avec une forme populaire, comme dans le doublet : **colocar** / **colgar** < **collocare**, qui équivaldrait à **oflar** / **ochar** < * **ofulare**.

Ce raisonnement tient tout à fait, mais on peut tout de même émettre quelques réserves, en effet, on peut douter de l'étymologie de **ochar**, comme nous l'avons déjà signalé en supra.*¹, celui-ci proviendrait plutôt de l'interjection ; **ox** ! qui se prononçait [**os**], et qui a subi une vélarisation, naturelle en ce cas, en castillan : **os** > **osear** > **ojear**, alors que celle-ci ne put se produire en Amérique Latine, du fait de la concomitance des deux événements.

Or, sans la concurrence entre les deux homophones, **ofulare** / **offulare**, ALCAIDE ne peut justifier de la stagnation de **oflar**, on peut donc penser que **oflar** procède d'une analogie sur **inflar**, comme le suggère Pablo KIRTCHUK*²

4.4.6 L'EMPLOI DE SER COMME AUXILIAIRE D'ASPECT

Cet emploi a disparu de la Péninsule depuis le XVIIème,*³, il était courant avec des verbes déponents, impliquant le franchissement d'un seuil : **morir**, **nacer**, **entrar**, etc.

Mais son usage a commencé à être ressenti comme désuet à partir du XVème, il était employé jusqu'alors pour « *marquer l'aspect transcendant* », avec une visée sur le résultat de l'action, opposé en cela à **haber**, dont la visée portait sur l'opération elle-même.*⁴

On peut citer le célèbre vers de *Mio Cid*, où la transcendance est « *passive, tardive* », inscrite dans « *l'ultériorité de l'action* », en un mot résultative, opposée à celle de **haber**, « *active, précoce* », antérieure à l'action :

« *Entrados son los infantes
al Robledo de Corpes.* »*⁵

Cette opposition aspectuelle a disparu en espagnol péninsulaire, où seul l'auxiliaire **haber** est apte à dire l'aspect transcendant, elle semble s'être maintenue en partie dans le

¹Idem, voir note, ci-dessus.

²Correspondance du 18/10/96.

³Selon Maurice MOLHO, *Sistemática del verbo español*, Madrid, Gredos, 1975, page 181, la double construction du verbe **nacer** existe encore en Espagne :

« *he nacido en Barcelona y soy nacido en Barcelona* ».

Le signifié de **nacer** est modifié, d'une construction à l'autre, selon M. MOLHO, il ne précise pas toutefois si l'antique opposition : opération / résultat de l'action a été préservée.

⁴Bernard DARBORD, bib n° 1, page 169, qui tire ses théories de Maurice MOLHO : *Sistemática del verbo español (aspectos, modos, tiempos)*, Madrid, Gredos, 1975, pages 176 et 177.

⁵*MIO CID*, v 2697, que l'on peut opposer au vers 2247 :

« *Tórnanse con las dueñas
a Valencia an entrado...* »

monte santiagueño, dans une langue familière; en voici une illustration, il s'agit de l'enregistrement de María*¹, haut en couleurs, qui énumère les dates de naissance de ses neuf enfants, ainsi que la sienne, pour finir:

« ...yo nacida soy el tres de noviembre de 1935. »

Un locuteur péninsulaire aurait bien entendu dit en ce cas : **yo nací**, et s'il avait dû employer un auxiliaire, c'eût été **haber : he nacido**.

S'agit-il de la part de cette locutrice d'une emphase inconsciente ? En tout état de cause, le système d'opposition entre **ser** et **haber** semble être maintenu en partie.

Il faudrait d'autres exemples pour corroborer notre thèse*², mais il nous semble que **ser**, auxiliaire d'aspect transcendant, n'a pas complètement disparu de l'espagnol actuel.

Nous avons eu, en faisant cette constatation, un léger frémissement, il s'agit en effet d'un véritable fossile- vivant, un emploi complètement archaïque dans le reste du monde hispanique, qui survit toujours en plein **monte**, un emploi d'une grande noblesse, dans le discours d'une pauvre femme en haillons; au-delà des influences Qh sur l'espagnol local, la **castilla** réserve des secrets, qui nous font toucher l'essence même du castillan de la Conquête.

4.4.7 L'EMPLOI DE HAIGA

Selon M.Y RAIDEN de NÚÑEZ*³, on retrouve dans la langue de CATAMARCA, qui, nous le rappelons, est très proche, dans la région de BELÉN, de celle de SANTIAGO*⁴, un emploi archaïque de **haber**, au présent du subjonctif : **haiga** au lieu de **haya**; celui-ci remonterait à une hésitation ancienne, XVIème ou XVIIème siècle, entre **-y-** et **-ig-** pour les verbes suivants : **huir**, **caer**, **oír**, etc.

qui porte sur l'opération elle-même, « *transcendance active* ».

¹Travail de terrain d'août 1992, à NUEVA COLONIA.

²Voir supra page 122, un exemple d'emploi similaire de don Sixto PALAVECINO
« *En el corazón del monte soy nacido y me he criado.* »

³*Relatos de Bélen*, ibid, page 99.

⁴Cette région de Catamarca fut en effet colonisée par une expédition de **santiagueños**.

On constate en ce cas que l'élément implosif fermant, le yod, n'a pas palatalisé l'occlusive suivante, pour analogie sur les formes **caiga, oiga**, et que le modèle **huya** a été rejeté.

Cet emploi serait un vulgarisme, selon le même auteur, très présent dans les récits populaires; en particulier en combinaison avec **bien** > **bienaiga**, employé comme interjection pour dénier ce que dit l'interlocuteur, il équivaldrait en ce cas au péninsulaire '**¡ qué va !**', 'allons-donc !', en français.*¹

4.4.8 L'EMPLOI DE VELAY

¡ Velay ! est une interjection d'emploi très courant en **castilla**, dans un registre familier, véritable expression exclamative, qui a pour fonction d'emphatiser le discours et a perdu, tout ou partie de son signifié originel < **ve la ahí**, '**ahí está**', 'voilà',*²; la réduction du signifiant s'est opérée de la façon suivante : **ve la ahí** > [**belái**], tout d'abord par un changement d'accentuation du déictique de lieu : **ahí** > [**ái**], dû à la loi de l'accent*³, qui passe d'oxyton à paroxyton, puis par l'assimilation entre les deux /a/ en contact : **vela-ahí** > [**belái**]

La réduction du signifié a été proportionnelle à la fréquence d'emploi, on est passé à un usage grammaticalisé, qui, pour le locuteur qui l'emploie, n'a plus rien à voir avec sa forme et son signifié originels, voici quelques exemples :

« *Velay...en qué irán a pishtar los cahchis.* »*⁴

« *¡ Velay ! Ya había venido el cumpa.* »*⁵

« *¡ Velay ! ¡ Todavía no nos han pagado !* »

E.A AVILA signale l'intégration de cette interjection par la R.A.E, dans son édition de 1984*¹, elle y figure comme une interjection d'affirmation, mais aussi, pour indiquer la résignation ou l'indifférence.*²

¹AMARILLA L., *El Violín de dios*, , ibid, page 81 : « *-Tomasita, no seas arisca, yo me muero por quererte. Soy un hombre serio y trabajador. -¡ Bienaiga ! El serio, lo único que sabe es andar enredao en las polleras* »

²On peut effectivement remarquer la ressemblance morphologique entre le français *voilà* et **velay**, comme le signale P. KIRTCHUK, correspondance du 18/10/96.

³Le même phénomène phonétique se produit en espagnol péninsulaire.

⁴*El Ckaparilo*, ibid, page 50. Expression péjorative qui signifie selon A.G. ROJAS que l'absence de quelqu'un ne sera même pas remarquée, tout comme le chien (**kakchi**, 'roquet', en Qh), ne fait pas la différence entre une touffe d'herbes et une autre pour uriner (**pishar** : uriner en Qh)

⁵*Cómo habla el santiagueño...*, E.A ÁVILA, ibid, page 339. **Cumpa** est une apocope altérée de **compadre**.

Cet auteur signale aussi que le signifié originel de **velay** s'est maintenu parallèlement à sa dégradation sémantique, qu'il continue parfois à fonctionner comme un véritable déictique de lieu :

« *Velay está la montura* ». *³

On pourrait remplacer en effet en ce cas **velay** par **ahí** et l'énoncé serait le suivant :

Ahí está la montura.

Cet emploi n'est pas signalé par l'Académie, il s'agit pourtant du véritable signifié de **velay**, archaïsme qui s'est maintenu avec celui-ci à Santiago, tout en évoluant vers une fonction plus interjective, dénuée de signification propre.

4.4.9 L'EMPLOI DE DIZQUE

Cette forme contractée de la formule « rapportative »*⁴, **dicen que**, est l'un des signifiants possibles pour rapporter dans un récit ce qui a été dit ou fait par un troisième actant:

dice, dice que, dicen que, dizque, diz que, que le dice, dice que dice diciendo, elle était très courante en espagnol médiéval, selon ZAMORA VICENTE*¹, et

¹E.A ÁVILA, *ibid*, page 339.

²R.A.E, édition de 1984, page 1372. Il nous semble que dans l'exemple choisi par l'Académie : « ¡ *Velay ! ¡ Qué le vamos a hacer !* », c'est seulement la seconde expression qui dit la résignation et que **velay** ne sert dans ce cas qu'à renforcer le discours, privé de sens véritable qu'il est, dans son premier emploi.

³E.A ÁVILA, *ibid*, page 339.

⁴Cf supra page 185, l'emploi du « rapportatif », **dice que dice diciendo**, calqué sur le Qh; « rapportatif » est un néologisme tiré de l'espagnol « *reportativo* ». Selon César ITIER, il faudrait parler en la matière de « *citatif* » et non pas de rapportatif, dont acte.

perdurera en espagnol classique, tout en étant déjà ressentie comme archaïsante par Juan de VALDÉS :

« *decimos dizque por dizen y no parece mal.* »*²

A partir du XV^{ème} selon COVARRUBIAS*³, elle sera considérée comme ustique et ne survivra que dans la langue populaire d'Espagne et d'Amérique Latine.

De tous ces synonymes, qui ont tout la même fonction de rapporter le discours d'autrui, **dizque** est l'un des plus récurrents, de par l'économie de sa forme : apocope de **dicen** > **diz**, et maintien de la conjonction agglutinée ou non au verbe : **dizque**, **diz que**.

Il a une valeur impersonnelle équivalente à **dicen que**, **se dice**, et s'est maintenu avec une belle fréquence dans les contes et récits populaires de SANTIAGO et CATAMARCA, ce qui confère une fois de plus à notre foyer de nettes caractéristiques archaïsantes :

« *Dizque estaba una cocina grande con una conchana.* »*⁴

« *Esta diz que es en forma de una cabeza de niña...* »*⁵

« *Diz que es el quejido con que se hace notar...* »

4.4.10 L'EMPLOI DE VÍAN

On remarque dans l'ensemble du N.O.A l'emploi de **ver** à la troisième personne du pluriel de l'imparfait sous une forme altérée : **veían** > **vían**.

Selon Rafael LAPESA*⁶, il s'agit d'une licence poétique de la langue néoclassique que l'on retrouve chez Saint Jean de la Croix par exemple : *⁷

« *Cuando Tú me mirabas,
su gracia en mí tus ojos imprimían :
por eso me adamabas.
Y en eso merecían*

¹*Dialectología española*, ibid, pages 435 et 436.

²Cet exemple est donné par ZAMORA VICENTE, ibid; page 435; il est tiré du *Diálogo de la lengua*, Clásicos Castellanos, page 121.

³ZAMORA VICENTE, ibid, page 436.

⁴*Relatos de Belén...*, ibid, page 22; « *conchana* » : foyer circulaire en Qh, cf supra page 245.

⁵*El Ckparilo*, ibid, page 15.

⁶Cité par M.Y. RAIDEN DE NÚÑEZ, ibid, page 105.

⁷Chanson XXXII du *Cántico espiritual*.

los míos adorar lo que en Ti vían. »

Cet emploi appartient à un registre familier de la langue, d'un usage très courant à SANTIAGO, et qui semble avoir disparu de la Péninsule.

4.5 EMPLOIS ADVERBIAUX ET ADJECTIVAUX

4.5.1 LE CAS DE ANSINA

Selon l'Académie*¹, il s'agit d'un emploi très archaïque qui serait encore présent dans la langue rustique; l'adverbe de manière **ASÍ** est en effet apparu dans la seconde moitié du dixième siècle, selon J. COROMINAS*², mais ses deux allomorphes : **ANSÍ** et **ANSINA**, ont continué à fonctionner dans un registre familier.

C'est particulièrement le cas à SANTIAGO où nous avons relevé le cas suivant : *³

« *No digas ansina hombre, no es bueno;*

¿ *Cómo lo vas a comparar a nuestro Poderoso con el Diablo ?* »

Ces deux emplois sont en fait dérivés directement du latin, en effet, si **ASÍ** provient de l'adverbe latin **SIC**, avec renforcement du signifiant, (par l'ajout d'un préfixe **A-**, analogue de nombreux emplois adverbiaux), **ANSÍ** et **ANSINA** proviennent de l'adverbe latin **AD SIC** et ont perduré sous ces deux formes dans le parler de SANTIAGO.*^{4*5}

¹R.A.E, édition de 1984, page 98.

²*Breve...*, ibid, page 67.

³*El Ckaporilo*, ibid, page 125.

⁴Quant à la dernière syllabe : **-na**, nous ne pouvons préciser son origine. Selon COROMINAS et PASCUAL, le deuxième **-n** est analogue de **aún**, le **-a** final de **aína**, **contra**, **fuera**, **nunca**, quant au premier **-n**, il est dû à une influence de la préposition **en-**, présente dans de nombreux adverbes, comme **entonces** par exemple.

⁵Il convient de rajouter ce magnifique exemple d'Atahualpa YUPANQUI, tiré de la milonga : *El Aromo*, pour comprendre à quel point cet emploi archaïque a encore de la vigueur en Argentine :

« *Ansina vive el aroma*

sin que ninguno lo sepa;

con su poquito de orgullo

porque es justo que lo tenga ».

4.5.2 LE CAS DE LA LOCUTION CAPAZ QUE

La locution adverbiale de doute **capaz que** exprime une grande probabilité de réalisation de l'action, elle est suivie du subjonctif qui compense par sa virtualité le signifié de celle-ci :

« *Capaz que no venga.* »^{*1}

Le locuteur est en ce cas à peu près sûr que le troisième actant, non désigné, ne lui rendra pas visite.

Son emploi est général dans le N.O.A avec ellipse de l'auxiliaire : **es capaz que** > **capaz que**, il est le fait de locuteurs des niveaux socio-culturels bas ou moyens selon E.M ROJAS^{*2}, il est connu de l'ensemble de l'Amérique Latine avec une plus grande fréquence pour le Cône-Sud et le Mexique, il procède sans aucun doute d'un emploi péninsulaire, aujourd'hui en quasi-extinction.^{*3}

CUERVO^{*4} considère qu'il s'agit d'un cas de contamination, on est en effet passé de la capacité de faire quelque chose, elle même dérivé de l'idée de contenance du latin : **capax** : « *que tiene mucha cabida* »^{*5}, à la possibilité quasi certaine de réalisation de l'action : « *es capaz de insultarlo* > *es fácil de insultarlo* > *(es) capaz que lo insulte.* »^{*6}

Cette extension sémantique s'est faite naturellement en Amérique Latine, alors que la Péninsule en restait aux sèmes de la contenance : **un cuarto capaz**, et de la capacité : **un hombre capaz**.

¹Bernard DARBORD nous signale que cet emploi est très fréquent aussi en portugais, avec la même forme **capaz**.

²*Aspectos del habla en Tucumán*, bib n° 1, pages 198 et 199.

³ZAMORA VICENTE^{*A} signale des restes de cet emploi dans l'Ouest de la Péninsule, KANY, pour sa part, note un emploi négatif dans la région de Salamanque : « *es capaz que venga : probablemente no vendrá.* »^{*B}

^{*A} *Dialectología hispanoamericana*, ibid, page 440.

^{*B} Ibid, il cite cette fois-ci, l'exemple de SÁNCHEZ SEVILLA, ci-dessus.

⁴Cité par KANY : *Sintaxis*, ibid, page 488.

⁵*Breve...* : Joan COROMINAS, ibid, page 129.

⁶KANY : *Sintaxis*, ibid, page 488.

4.5.3 L'EMPLOI DE LA LOCUTION DE JURO

Cette locution adverbiale d'affirmation est d'un emploi fort fréquent dans la langue familière de SANTIAGO, selon E.A ÁVILA*¹, elle dériverait d'une analogie sur une locution de même signifié : **de seguro**, selon l'Académie elle proviendrait directement du latin : **de jure**, elle connaît deux variantes : **de jurito**, **de juramente**, la seconde semble confirmer l'analogie sur **seguro**, **seguramente**.

Il s'agit d'un archaïsme connu de l'ensemble de l'Amérique Latine et qui perdure dans la Péninsule dans une langue rurale selon KANY.*²

Voici un exemple qui mettra en évidence le signifié d'affirmation catégorique, équivalente à un serment, de cette locution :

*« Así es Pancho. También hablan que hace años en la lomada vivían indios, y de juro ahí ser nomás porque los vecinos han encontrao tinajas enteritas y se las dieron al maestro Lemos, para que las entregue en el museo de la ciudad. »**³

Cette volonté d'affirmation du locuteur est ici renforcée par l'emploi de **haber de**, de conjecture*⁴, sous une forme altérée : **ahí < ha de**; ces deux emplois donnent à la présence indienne dans le **monte** un caractère de fait historique indéniable.

C'est sans doute à partir du sème de l'officialité de **juro** : 'rente perpétuelle sur les revenus de l'Etat', que l'on est passé à une expression qui dit l'irréfutable et permet de renforcer l'affirmation.

¹*Cómo habla el Santiagueño*, ibid, page 144.

²*Sintaxis*, ibid, page 348.

³*El Violín de Dios*, Lisandro AMARILLA, ibid, page 36.

⁴Cf supra, page 309.

4.5.4 L'EMPLOI DE LA LOCUTION ENDE UN VAMOS

A. GIL ROJAS*¹ signale l'emploi de cette locution de temps dans la langue familière des habitants du département de **COPO**, au nord-est de la province.*²

Elle aurait pour signifié « *desde el principio* », elle n'est répertoriée par aucune des sources auxquelles nous avons coutume de nous reporter, mais s'inscrit dans une série de locutions adverbiales où l'archaïsme **ende** dérivé du latin : **inde : de allí** a été maintenu : **endementras, endenantes, endeveras**.

Ce qui surprend dans celle qui nous occupe c'est la substantivation de **vamos** souligné par l'emploi de l'article indéfini : **un vamos**, et surtout le fait qu'aucun autre dialectologue ne l'ait signalée.

ZAMORA VICENTE par exemple ne mentionne qu'un emploi asturien de **ende** avec le signifié d'un adverbe de lieu : **ahí** et deux composés : « *perende, pendarriba : por allí arriba* ». *³

On peut considérer que **ende** a suivi un parcours propre à l'Amérique Latine, où il a perduré dans toute une série de locutions, alors qu'il s'éteignait peu à peu dans la Péninsule, si l'on excepte le très peu usité : **por ende***⁴, et que SANTIAGO constitue une zone de prédilection à ce maintien de **ende**, puisque tous les emplois ci-dessus mentionnés y sont connus.

4.5.5 L'EMPLOI DE LA LOCUTION ENDEMENTRAS

Cette locution de temps existe sous deux formes à SANTIAGO : **endementras** et **endemientras**, elles sont toutes deux dérivées de l'ancien **demientras** dérivé du latin **dum interim**, avec le même signifié de « *mientras tanto* »*⁵

Quant à l'ajout du préfixe **en-**, il peut résulter d'une analogie sur les autres signifiants de la série avec **ende**, provenant lui-même du latin **inde**.

¹*El Ckparilo*, ibid, page 49.

²Cf carte en supra, page 13.

³*Dialectología...*, ibid, page 199.

⁴Plus dans quelques archaïsmes, en composition, comme dans : **allende, aquende, endemás**.

⁵Cf COROMINAS, ibid, pages 395 et 396.

On doit pouvoir retrouver dans des textes anciens de la Péninsule une forme équivalente, mais hélas une fois de plus cet emploi n'est pas répertorié par les spécialistes.

Voici enfin pour nous convaincre de la pérennité de celui-ci un exemple tiré de Lisandro AMARILLA*¹, romancier **santiagoño** contemporain, qui tente de restituer dans son essence la **castilla** :

« -Dormite, Pancho. Mañana será otro día y los chicos tendrán mucha tarea para alimentar las cabras. Endemientras vos tienes que desbarrar el pozo, porque si no todos moriremos de sed. »

4.5.6 L'EMPLOI DE LA LOCUTION ENDEANTES

Selon E.A ÁVILA cette locution adverbiale de temps est employée par les locuteurs des zones rurales de SANTIAGO et a pour signifié : « *hace poco, recientemente* ».*²

Ce serait donc un équivalent du très populaire **recién**, qui s'est formé à partir du préfixe **en**, plus **denantes***³, lui-même dérivé du latin : **de in ante**. L'Académie mentionne cet emploi*⁴, mais le limite à l'Amérique Latine, ou en fait un simple équivalent de **antes**, E.A ÁVILA signale avec justesse un emploi de José María de PEREDA dans *Peñas Arriba**⁵ :

« *Pues ya se lo dije endenantes y bien a las claras.* »

Celui-ci démontre de toute évidence qu'il s'agit bien d'un archaïsme, qui a perdu de sa vigueur dans la Péninsule, si l'on excepte la littérature **costumbrista**, et qui a perduré à SANTIAGO, avec même une inévitable variante agrémentée d'un diminutif : **endenantecito**, équivalente au très prisé : **reciencito**.

Comme nous le signalions en supra, on peut penser aussi qu'il s'est parfaitement intégré à une série de signifiants présentant des formes analogues ce qui a contribué à son maintien*⁶

¹*El Violín de Dios*, ibid, page 38.

²*Cómo habla el Santiagueño*, ibid, page 164.

³A noter que **denante**, qui provient de la contraction de **de** et du latin tardif **inante**, a donné **delante** en espagnol actuel, cf COROMINAS, ibid, page 203.

⁴Edition de 1984, page 550.

⁵Exemple cité par E.A ÁVILA, ibid, page 164.

⁶Cf page 322.

4.5.7 L'EMPLOI DE ENDEVERAS

Afin de compléter cette série de locutions adverbiales, présentant une analogie de formes, nous terminerons par la locution d'affirmation **endeveras** équivalente à **de veras**, qui permet aussi d'emphatiser l'adverbe **sí** :

« *j Sí, endeveras !* »*¹

Elle est le fait de locuteurs « *de peu de culture* » selon E.M ROJAS, son emploi est aussi signalé par P. VERDEVOYE*², sans restriction de niveau de langue, et pour l'ensemble de l'Argentine.

A Santiago, on la retrouve dans la **castilla**, tout comme de nombreuses autres formes adverbiales, qui voient l'archaïque déictique de lieu **ende** entrer dans leur composition.

4.5.8 L'EMPLOI DE MESMO

Selon M.Y. RAIDEN DE NÚÑEZ*³, on emploie couramment à BELÉN, CATAMARCA, l'archaïsme phonétique **mesmo**, en lieu et place de **mismo**, ce qui semble général à l'Amérique Latine dans les zones rurales.

On sait que cette forme, en concurrence avec **meísmo**, était plus courante en Espagne que **mismo**, jusqu'à la fin du XII^{ème} siècle, qu'elles dérivent toutes deux de ***medīpsīmus** en latin vulgaire selon COROMINAS*⁴, ou de **medesimo** en italien selon COVARRUBIAS.*⁵

On peut constater que dans cette forme sud-américaine la loi de l'accent a fait que celui-ci se porte sur la voyelle la plus ouverte /e/ avec chute parallèle du /i/, alors que le contraire se produisit dans la Péninsule.

¹ ROJAS E.M, *Aspectos del habla en S.M de Tucumán*, ibid, page 197.

² *Léxico...*, ibid, page 93.

³ *Relatos folklóricos de Belén*, ibid, page 100.

⁴ *Breve...*, ibid, page 398.

⁵ *Tesoro de la lengua castellana...*, édition de 1994, page 751.

4.5.9 L'EMPLOI DE MUY MUCHO

On sait que ces deux quantificateurs sont allomorphes en espagnol actuel et que **mucho** est la variante combinatoire de **muy** quand l'adjectif est sous-entendu, c'est le cas dans l'exemple suivant cité par B. DARBORD*¹ :

« *estaba muy triste, mucho.* »

Ces deux adverbes de quantité résultent du même étymon latin **multum**, **muy** résultant d'une apocope de ***muito** en **muit** et **muy**.^{*2}

On sait aussi que ces deux adverbes s'employaient ensemble dans la langue classique et que **muy** constituait en ce cas une forme emphatique de **mucho***³, c'est le cas dans ces deux exemples de grande facture : *⁴

« *era...muy mucho discreto* »

« *Porque torno a decir que si no tiene experiencia, si no tiene muy mucha humildad en entender que no lo entiende y que no por eso es imposible, que ganará poco y dará a ganar menos a quien trata.* »

Selon KANY, les emplois de cette locution adverbiale, emphatisée par l'emploi simultané de deux allomorphes, est une survivance rurale connue de la Péninsule et de

¹Grammaire explicative de l'espagnol, bib n° 2, page 58. Celui-ci nous signale que **mucho** est la forme tonique, alors que **muy** est la forme atone, comme dans **dueño** et **don**.

²COROMINAS J., *Breve*; ibid, page 406.

³KANY Ch, *Sintaxis...*, ibid, page 366. Il cite pour cet exemple KENISTON.

⁴Le premier est cité par KANY, il est issu de *don Quijote* (I, 4), quant au second, avec accord en genre de **mucho**, il provient du *Libro de la vida*, SANTA TERESA DE JESÚS, Ediciones CÁTEDRA, Madrid, 1990, page 408.

l'Amérique Latine, que l'on retrouve occasionnellement dans la langue littéraire^{*1}, elle nous semble cependant plus propre au continent sud-américain, d'ailleurs il ne cite que deux exemples contemporains, tous deux sud-américains.^{*2}

Pour notre part, nous avons noté celui-ci, issu des récits folkloriques de BELÉN^{*3}, pour lequel on remarque l'accord en genre et en nombre de **mucho**, avec le substantif elliptique qu'il modifie, en ce cas **caminos** :

« *Dice que comía toda la gente. Que sabía descaminar muy muchos.* »

Mais cet emploi est d'un usage très courant dans l'ensemble du N.O.A et ne se limite pas à des énoncés folkloriques, il n'est en effet pas rare d'entendre cette forme emphatisée, pour exprimer la méfiance extrême que l'on a vis à vis de quelqu'un :

« *Ese chico no me gusta muy mucho.* »

Son emploi semble donc s'étendre à toutes les couches socio-professionnelles dans le N.O.A alors qu'il est en état de quasi-extinction dans la Péninsule.

4.5.10 L'EMPLOI DE NADA MÁS QUE

Cette locution adverbiale de restriction a complètement supplanté les académiques, '**salvo que, excepto que, sólo que**', elle est d'un emploi général dans le N.O.A et en particulier à Santiago, on peut penser qu'elle est analogique de **nada menos que (eso)**, de plus, il est intéressant de constater que **nomás** a pour sa part supplanté **nada más**, calqué qu'il est sur le quichua **-lla**,^{*4} ce qui explique peut-être son réemploi dans cette nouvelle forme.

Cet emploi n'est enregistré par aucun des spécialistes de l'argentin, il est pourtant d'un usage très courant, voici pour nous en convaincre cet énoncé de don FÉLIX, l'un de nos locuteurs de prédilection à NUEVA COLONIA :

¹*Sintaxis*, ibid, page 406.

²De plus, il s'agit dans les deux cas, ARGENTINE et EQUATEUR, de zones où le substrat Qh a pu jouer en maintenant une forme familière dans les deux langues, cette combinaison est en effet, possible dans cette langue : **ancha ashca**, et on peut supposer qu'elle a été calquée sur l'espagnol des Conquistadors.

³Ibid, page 48.

⁴Cf supra pages 195 à 197.

« *Sí, nada más que hace la comida.* »*¹

Nous l'avons pour notre part entendu de nombreuses fois à TUCUMÁN, et cette lacune de l'Académie, et de tous les lexiques connus, devrait être comblée, tant il est révélateur de la **castilla**, de plus, il conviendrait de rassembler les connaissances pour voir si cet emploi ne serait pas un archaïsme qui aurait fait souche dans cette partie de l'Argentine et peut-être dans d'autres régions latino-américaines.

¹Enregistrements d'août 1992. **Don Félix** répondant alors à la question suivante : « ¿ *Está doña SIRÍACA ?* »*³

³ **Doña SIRÍACA**, épouse de **don FÉLIX**.

4.6 CONJONCTIONS ET INTERJECTIONS

4.6.1 L'EMPLOI DE PO MIS POUR PUES

La conjonction **pues** peut être causale, conditionnelle ou copulative selon l'Académie, elle constitue un véritable polysème qui, à SANTIAGO, est plutôt employé comme une cheville du discours, vide de signifié spécifique :

« ¿ *Qué tocan el violín, dices ?... ¿ Y quién po va a ser ? En la lomada del albardón no vive nadies.* »*¹

Elle connaît deux allomorphes à SANTIAGO : **po** et **pos**, le second étant plus fréquent que le premier, avec conservation parallèle de la forme originelle **pues**, qui reste dominante selon E.A ÁVILA*², nous avons donc dans l'ordre d'occurrence : **pues**, **pos** et **po**, avec prédominance du /s'/ **acanalado***³, ce qui semble participer de la spécificité de la **tonada** de la **castilla**, comme le suggère ce même auteur.

On sait d'autre part que l'emploi des variantes combinatoires en /o/ est plus fréquent en mexicain, selon ÁVILA, et en péruvien, selon ZAMORA VICENTE*⁴, dans les deux cas, il s'agit d'un emploi de la langue populaire.

On peut supposer que **po** et **pos**, dérivés directement du latin **post**, doivent leur non-diphthongaison au caractère de clitique*⁵, monosyllabe non-accentuée, de cette locution, ce qui n'a pas empêché la diphthongaison, naturelle en ce cas, dans l'ensemble du monde hispanique.

A SANTIAGO, c'est donc la forme académique qui domine, à tous les niveaux de la langue, avec une fréquence intéressante de **pos**; les trois y ont plutôt un emploi de cheville du discours, selon ÁVILA, alors que selon ZAMORA VICENTE, c'est l'emploi copulatif, **ilativo** en espagnol, donc celui de la conséquence, qui domine le plus en Amérique Latine, quelle que soit la variante combinatoire possible : **pos**, **po**, **pus**, **pué**, **pis**, **pu**.

Les formes en /o/ étaient connues de l'espagnol des Conquistadors, elle sont cependant devenues rares dans la Péninsule, alors qu'elles sont en plus forte concurrence avec **pues** en

¹AMARILLA L., *El Violín de Dios*, , ibid, page 34. Quant au signifié de **albardón**, voir page 99, en supra.

²*Cómo habla el Santiagueño*, ibid, page 267.

³Voir en supra pages 142 à 145.

⁴*Dialectología...*, ibid, page 439.

⁵Ce cas de non-diphthongaison d'un clitique est comparable à la paire **don/dueño** , cf l'emploi de **muy mucho** , en supra, page 325, note n°1.

Amérique Latine, ce qui dénote une fois de plus l'archaïsme de l'espagnol sud-américain, SANTIAGO ne faisant pas en ce cas exception.

4.6.2 LE CAS DE L'INTERJECTION GUAY OU JUAY

L'interjection ; **guay** ! dérivé du gothique ; **wáy íd** ! est d'un emploi très courant en **castilla** et ce d'autant plus que la consonantisation de la semi-consonne /w/ du **quichua** est systématique à l'initiale.*¹

On y trouve trois variantes : ; **guay**, **gua**, **juay** !, la deuxième, constituant une apocope de la première, est très fréquente dans les dialogues populaires, de plus, la chute d'une semi-voyelle finale est naturelle phonétiquement :

« ¡ *Gua* ! *Ese charré no sirve pa' nada, no van a dar ni una vuelta las ruedas...* »*²

On voit dans cet exemple, que l'un des signifiés originels de cette interjection : la lamentation, que l'on retrouve dans ; **ay** !, a été en partie conservée, mais là-encore, la perte de signifié a été proportionnelle à la fréquence d'emploi, et ; **guay** ! constitue aujourd'hui à SANTIAGO un emploi idiomatique, mécanique, vidé souvent de son sens.

Malgré tout, les autres signifiés demeurent, comme celui de la menace : « ¡ *guay de los traidores* ! »*³, mais ce qui domine, comme le signale KANY*⁴, c'est l'expression de la surprise, de l'admiration ou de la peur, sensations mêlées que cette interjection sait rendre, en se dépouillant de ses traits sémantiques.

D'ailleurs, on réalise que cet emploi chevauche en partie celui de **che** mais il n'atteint pas sa fréquence d'emploi.*⁵. Quant à la forme palatalisée, elle est moins fréquente, et semble être le fait d'une langue très populaire : « ¡ *Juay me has quitado la ropa* ! », « ¡ *I juay pucha ! gritó Pancho* ! ¡ *Lo único que nos faltaba* ! *Venir a toparnos con Mandinga* »*⁶.

4.7 CONCLUSION

On constate, à la relecture de cette partie, que SANTIAGO et la **castilla**, tout imprégnées qu'elles sont par le **quichua**, n'en sont pas moins une région et un dialecte de

¹Cf supra, page 279, note n°1.

²AMARILLA L., *El Violín de Dios*, ibid, page 111.

³AVILA E.A., *Cómo habla el Santiagueño*, ibid, page 185.

⁴*Sintaxis*, ibid, page 467. On constate que dans la Péninsule, en espagnol contemporain et familier, seul le sème de l'admiration a été conservé : ; **guay** !, 'super !'

⁵Cf supra, pages 212 à 214.

⁶AMARILLA.L., *El Violín de Dios*, ibid page 130.

l'espagnol où les emplois archaïsants sont légion, ce qui est vrai en règle générale pour l'ensemble de l'Amérique Latine et l'est encore plus dans cette région isolée.

Cependant, certains emplois sont propres à celles-ci, c'est le cas du **voseo** pronominal, avec toute sa subtilité sémantique, de **ser** employé comme auxiliaire d'aspect transcendant; la série de locutions adverbiales intégrant le noyau sémique **ende** est aussi très particulière, **ende un vamos** est propre à SANTIAGO quant à **nada mas que**, connu dans l'ensemble du N.O.A, il n'est pas non plus répertorié par les dialectologues.

De plus, l'étude des archaïsmes de cette région m'a permis de confirmer le « casticismo » de certains idiotismes, comme **muy mucho**, que l'on retrouve chez Sainte Thérèse, et surtout de démêler l'écheveau entre ce qui est archaïque et péninsulaire, et ce qui provient de la langue indigène.

Les cas de **tatay** et de **cuchi** étaient en ce sens tout à fait révélateurs d'emprunts précoces à l'espagnol, qui réintègrent la **castilla**, auréolés de l'image du **quichua**, n'en déplaise à tout les éminents quichuisants.

Toutefois, il manque encore à cette étude, des énoncés propres à la langue des Conquistadors, qui démontreraient de façon certaine, l'emploi de ces archaïsmes lors du premier contact entre les deux communautés, c'est le cas pour **dentrar, endementras, nada más que, de juro**.

Quant aux latinismes comme **OFLAR** < ***OFULARE**, ils sont à l'image de ce dialecte de l'espagnol, la castilla, qui peut faire preuve de la plus grande conservation, c'est le cas ici, ou de la plus grande modernité, en intégrant des lexèmes et des grammèmes indigènes, en un mot, la « castilla », prise entre ces deux pôles antagoniques, est paradoxale, ce qui fait tout l'intérêt de cette étude.

CHAPITRE 5

5. AUTRES IDIOTISMES

5.1 INTRODUCTION	p 333
5.2 EMPLOIS PRONOMINAUX.....	p 334
5.2.1 LE PRONOM INDEFINI NADIES	p 334
5.3 EMPLOIS SUBSTANTIVAUX.....	p 335
5.3.1 L'EMPLOI DU SUBSTITUT DE DISCOURS COSO	p 335
5.3.2 L'EMPLOI DE CHIQERO	p 336
5.4 EMPLOIS ADVERBIAUX ET ADJECTIVAUX	p 337
5.4.1 L'EMPLOI DE LA LOCUTION ADVERBIALE DE TEMPS DE REDEPENTE	p 337
5.4.2 L'EMPLOI DE L'ADVERBE D'ADHESION META	p 338
5.4.3 L'EMPLOI DE L'IDIOTISME ESTAR ATORCAZADO	p 340
5.4.4 L'EMPLOI DE CHURO	p 341
5.5 INTERJECTIONS.....	p 343
5.5.1 L'EMPLOI DE CANEJO	p 343
5.6 CONCLUSIONS	p 344

5 AUTRES IDIOTISMES

5.1 INTRODUCTION

Nous n'avons pas l'intention de répertorier tous les emplois, propres ou non à SANTIAGO, qui ne soient ni des influences du Qh ni des archaïsmes, car cela dépasse le cadre de notre travail, plus axé sur le bilinguisme, et ceci le réduirait à un aspect purement lexical.

Nous avons réservé pour cette dernière partie quelques lexies et expressions caractéristiques de la région, et allons nous interroger sur leurs formes et leurs signifiés qui, bien souvent, ne sont pas répertoriés, ou le sont, mais fort partiellement, et ceci sans atteindre toutes les extensions de signifiés propres à Santiago.

5.2 EMPLOIS PRONOMINAUX

5.2.1 LE PRONOM INDEFINI NADIES

Dans la langue populaire espagnole et sud-américaine le pronom indéfini **nadie** connaît plusieurs variantes : « *naide, naiden, nadien, nadies, naides.* »*¹

A SANTIAGO, c'est plutôt la forme **nadies** que l'on emploie, ce qui semble tout à fait logique si l'on se réfère à l'emploi récurrent du /s'/ **acanalado***², quant à l'origine de cette marque du pluriel, qui rompt avec le signifié, (et le signifiant) de 'quantité nulle' *³ qu'a coutume d'avoir ce quantificateur, on peut penser à une analogie sur **algunos**, tout comme la forme **nadien (naiden)**, pourrait résulter d'une analogie sur **alguien**.

Voici un exemple tiré des dialogues pittoresques de L. AMARILLA, déjà utilisé en son temps pour l'analyse de la cheville archaïsante **po***⁴:

« ¿ *Que tocan el violón dices ?... ¿ Y quién po va a ser ? En la lomada del albardón no vive nadies.* »

Il s'agit donc d'un emploi familier, qui ne supplante en aucun cas celui de la forme académique, mais qui a une certaine récurrence en **castilla**.

¹KANY Ch., *Sintaxis*, ibid, page 179. La forme **naide** est ancienne, elle est attestée par Corominas, ibid, page 410, et procède de combinaisons telles que « *nadi ha venido* » > « *naid ha venido* », d'où **naide**, et en réaction contre le vulgarisme, **nadie**.

²Voir en supra page 328, note n° 3.

³DARBORD B., *Grammaire explicative de l'espagnol*, ibid, page 158.

⁴*El Violín de Dios*, ibid, page 34

5.3 EMPLOIS SUBSTANTIVAUX

5.3.1 L'EMPLOI DU SUBSTITUT DE DISCOURS COSO

Seul KANY mentionne cet emploi, il ne se limite d'ailleurs pas à l'Amérique Latine et est très répandu selon cet auteur*¹.

A SANTIAGO, la particularité d'un tel substitut de discours, qui est employé par le locuteur quand il ne se souvient pas de quelque-chose, est qu'il désigne à la fois l'humain et le non-humain :

« ¿ Dónde estará el coso ese ? »

« Te quiero mi cosito. »

Dans son premier emploi, il est employé avec le signifié indéfini de 'truc, machin', '**cosa, cacharro, chirimbolo, chisme, trasto**', etc.

Il remplace donc, en ce cas, la forme féminine **cosa**, plus commune en espagnol péninsulaire, avec plus d'indéfinition encore,*² alors que les nombreux synonymes cités ci-dessus sont très peu employés.

En ce qui concerne le second emploi, il est souvent accompagné de la palatalisation affective du /s/ > /s̺/, due comme nous le savons à une influence Qh, et de plus, il dit cette fois-ci l'humain, en effet, une traduction idoine en français serait 'je t'aime mon chou' .*³

Nous n'avons pas connaissance d'autres dérivés que **cosito, cosito** qui s'inscrivent dans la propension à former des diminutifs des locuteurs bilingues, il convient de noter enfin l'emploi péjoratif de **coso, cosito**, pour l'humain, avec le signifié 'd'être négligeable, qui n'atteint même pas l'humain, et dont on se plaint beaucoup.'

« ¡ Cómo molesta ese coso ! »

« ¡ Ese cosito ya me ha consado ! »*⁴

¹*Semántica*, ibid, page 247.

²La forme masculine est riche sémantiquement, on ne retrouve donc pas la même distribution que dans **barco/barca** ou encore **peño/peña** voir B. DARBORD, bib n° 2, page 47, voir aussi en supra page 305, note n° 2, nous avons donc là, avec la paire **ciénego/ciénega**, deux formes masculines dont les traits sémantiques sont plus nombreux, en particulier dans l'emploi affectif de **cosito** .

³Nous n'irons pas jusqu'à 'ma chose' qui induit des relations qui vont au-delà du simple **coso**.

⁴ÁVILA E.A, *Cómo habla el Santiagueño*, ibid, page 116.

5.3.2 L'EMPLOI DE CHIQUERO

Dérivé du mozarabe : « *sirkáir* : *cabaña, granero* », ce signifiant est connu de l'espagnol péninsulaire, avec le signifié 'd'étable à cochons', depuis 1670, entre autres signifiés, comme « *toril* » ou même « *cabane de bergers* » en Estrémadure.*¹

Dans la langue gauchesque, il désigne 'tout type de corral ou d'étable'*², et, dans le N.O.A, la perte sémantique est encore plus grande, puisqu'il désigne n'importe quel endroit, généralement une maison ou une pièce, particulièrement sale.*³

Cette extension n'est pas signalée par les spécialistes, KANY mentionne pour le COSTA RICA un homonyme avec le signifié de « *montón* », pour désigner une grande quantité; on est passé en ce cas du contenant au contenu, avec perte du sème initial.

Ces emplois ne semblent pas connus de la Péninsule, et la fréquence de **chiquero** à SANTIAGO en fait un des éléments marquants de la **castilla** :

« *Mira, que su cuarto parece chiquero...* »

¹COROMINAS J., *Breve...*, ibid, page 195. A noter l'étymologie populaire de **chiquero** < **chico**, à CATAMARCA, anecdote savoureuse d'une linguiste de terrain, M.Y. RAIDEN DE NÚÑEZ, ibid, page 97.

²*Don Segundo Sombra*, ibid, page 392; emploi signalé par E.M ROJAS.

³Cet emploi est synonyme de **cuchitril**, voir en supra, page 305, note n° 2.B.

5.4 EMPLOIS ADVERBIAUX ET ADJECTIVAUX

5.4.1 L'EMPLOI DE LA LOCUTION ADVERBIALE DE TEMPS DE REDEPENDE

KANY signale cet emploi, général en Amérique Latine selon lui, où la locution adverbiale de temps académique **de repente** a subi des modifications de forme et de sens.

Il signale plusieurs formes¹: « *redepente* », par métathèse, « *en un redepente* », mais ne mentionne pas la forme de la **castilla : de redepente**, par métathèse tout d'abord et ultra-correction ensuite, avec réintroduction de la préposition.

En ce qui concerne le signifié, il signale que l'on est passé du simple contenu temporel, avec l'idée de la soudaineté de la Péninsule, '**de repente, repentamente, prontamente, de pronto**', etc, à ceux de « *de vez en cuando, algunas veces, (más raramente por casualidad y a lo mejor)* », avec conservation sous-jacente du sème de la soudaineté très fréquente, c'est le cas dans cet exemple chilien, cité par l'auteur :

« *No me atrevo ya a mirar por la ventana porque de repente me quedo sin poder quitar la vista de la cordillera* »²

On constate donc que le sème de l'habitude, c'est le cas dans l'exemple antérieur, où **de repente** équivaut à '**a veces**', et celui de la probabilité, ont été rajoutés en Amérique Latine, c'est le cas dans cet exemple bolivien :

« *No es de descuidarse porque de repente lo zurdean a uno.* »³

¹Selon KANY, ce développement « *sémasiologique* », de **de repente** et ses allomorphes, a provoqué la spécialisation d'une quatrième forme **de un repente** pour dire le temporel, dans laquelle l'article indéfini **un** oriente vers un fait ponctuel, et partant, vers le sème de la soudaineté.

²*Sintaxis*, ibid, page 353.

³KANY, idem, page 353.

A SANTIAGO, on retrouve un signifié équivalent, dans lequel la forme **de redepente** équivaut à '**algún día**' :

« *De redepente vamos a quebrar el queso.* »*¹

Expression qui signifie qu'une amitié peut se perdre par imprudence, ou pour en avoir abusé, selon A. GIL. ROJAS ; on traduirait volontiers en français de la façon suivante, sans atteindre toutefois la familiarité et le caractère parémiologique de l'expression argentine, 'un de ces jours notre histoire sera finie' > 'toutes les bonnes histoires ont une fin.'

On voit donc qu'à SANTIAGO, c'est l'extension sémantique vers la probabilité, la conjecture, qui a été favorisée, sans que le sème de la soudaineté disparaisse tout à fait, comme dans le reste de l'Amérique Latine, avec une originalité quant à la forme, qui se différencie de toutes les autres mentionnées par KANY.*²

5.4.2 L'EMPLOI DE L'ADVERBE D'ADHESION META

Dans la Péninsule, on ne connaît que les emplois substantivaux de **meta***³, ou la forme verbale du présent du subjonctif de **meter**.

Parmi tous les signifiés de **meta** substantif, on retrouve une isosémie, celle de l'objectif à atteindre, qu'il soit concret ou figuré, d'où l'extension à une fonction adverbiale de **meta** en ARGENTINE, pour encourager quelqu'un à faire quelque chose : ¡ **meta, meta !** ; **dale, dale !**, avec le sens approximatif de 'allez, vas-y !', en français.

¹ROJAS A. GIL., *El Ckaparilo*, ibid, page 52.

²Selon B. DARBORD, la forme **redepente** est plus fréquente dans le **RÍO de la PLATA**, et on la retrouve dans le *Martín Fierro*.

³**Meta** substantif pour désigner la **meta**, 'pilier de cirque romain, le poteau ou la ligne d'arrivée, le but de football'.

On est passé de l'objectif à réaliser, aux encouragements nécessaires à celui-ci, il s'agit là-encore d'une permutation sémantique, à partir de deux actions concomitantes, comme dans le cas de **ochar**.^{*1}

Puis, logiquement, à l'adhésion de l'action envisagée, à l'acceptation enthousiaste de celle-ci;

- « ¿*Quieres que te lleve ?*

- ¡ *Meta !* »

Il équivaut en ce cas à un adverbe d'affirmation que l'on rendrait en espagnol par « ¡ *vale, conforme, de acuerdo !* »^{*2}, où en français par 'd'accord, super, ça marche !', etc.

De par l'expérience que j'en ai, on pourrait même aller jusqu'à le traduire par 'vingt-deux !', expression fort familière, soit, mais qui cadre parfaitement avec celui du **meta** d'adhésion :

- « ¿*Vamos al cine ?*

- ¡ *Meta !* »

En tout état de cause, sa récurrence est telle qu'il en arrive à ne plus avoir de signifié précis, simple interjection à valeur exclamative, en voie de grammaticalisation comme le signale E. A. ÁVILA.

Celle-ci nous a d'ailleurs fait penser à un éventuel calque sur le **quichua**^{*3} car, en plus, cette locution adverbale d'assentiment est née à SANTIAGO, d'où elle a irradié sur l'ensemble de l'ARGENTINE.

Elle est d'ailleurs aussi révélatrice de l'idiosyncrasie du **santiagoño** que le /s'/ **acanalado** ou la locution adverbale d'assertion : ¿ **Qué no ?**^{*1}

De plus, elle est l'illustration même de notre thèse, SANTIAGO est un véritable laboratoire de création linguistique qui, en dehors des idiotismes propres au bilinguisme, favorise celle d'emplois, souvent affectifs, qui irradient ensuite sur le reste de l'ARGENTINE.

Nous avons donc vu en synthèse que l'emploi adverbial de **meta** avait subi deux permutations sémantiques par rapport à ses emplois substantivaux et péninsulaires, avec une

¹Voir en supra, page 311, note n°4.

²VERDEVOYE P., *Léxico argentino...* ibid, page 158.

³Voir supra, page 167.

isosémie celle de l'objectif à atteindre, qui perdure dans la forme d'encouragement et dans celle d'adhésion, que l'on retrouve encore dans ce dernier emploi signalé par E.A ÁVILA*²

« *Anoche me la pasó meta a bailar.* »

Il y a dans ce dernier emploi une idée de continuité, voire de persévérance, qui le rattache aux emplois précédents, il est à notre sens adverbial, et non pas verbal, comme le signale E.A ÁVILA, et il pourrait être à l'origine de l'emploi exclamatif du ; **meta** ! d'adhésion.

5.4.3 L'EMPLOI DE L'IDIOTISME ESTAR ATORCAZADO

Cet emploi est signalé par A. GIL ROJAS, dans le département de COPO, au nord de la province, tout près du CHACO, mais aucun autre auteur ne le signale, il signifie « ...*verse afligido, asustado como la torcaz cuando desconfía y trata de escapar del cazador.* »*³

De plus, il est intéressant de constater qu'il s'agit d'une parasynthèse, on a en effet intégré à la lexie **torcaz (paloma)** le préfixe **a-** et la marque de participe passé **-ado**, sur un modèle existant déjà en castillan, on peut en effet, penser à la série **amilanado, azorado***⁴, dans laquelle le radical de la parasynthèse, est toujours constitué par une lexie désignant un oiseau.

Il s'agit, il est vrai, d'oiseaux de proie dans les deux derniers cas, alors que le pigeon ramier ne peut être que l'objet de la peur, mais l'analogie entre ces trois participes passés est parfaitement évidente.

¹Voir en supra, page 101.

²*Cómo habla...*, ibid, pages 223 et 224.

³*El Ckaparilo*, ibid, page 51.

⁴Dans le cas d'**azorado**, il ne s'agit pas de parasynthèse, en l'absence de préfixe, mais cela n'enlève rien à sa ressemblance morphologico-sémantique avec les deux autres membres de la série.

On peut penser donc que **atorcazado** a été formé en ARGENTINE à partir de deux modèles antérieurs et que l'on est passé d'un radical, qui est l'agent de la peur, à un autre, qui en est le patient, ou l'objet.*¹

5.4.4 L'EMPLOI DE CHURO

L'adjectif **churo**, et son diminutif **churito**, sont très employés dans le N.O.A, avec le signifié de « *beau, joli* », et quelques autres dénnotations dérivées de la première : « *bon, généreux; adroit, habile; brave, courageux; amant.* »*²

C'est sans doute le premier signifié qui domine, surtout appliqué à des personnes :

« *¡ Qué hombre más churo !* »

Mais il est fréquent aussi appliqué à des choses, chargé d'affectivité, souvent avec le renfort du diminutif :

« *El trébol se había llamao
no era un colectivo nuevo
pero estaba bien arreglao
y pa dejarlo más churito
verde y blanco lo habían pintao.* »*³

L'Académie ne mentionne pas cet emploi, elle fait seulement référence à un homographe qui signifie « *rizo de pelo; caracol molusco gasterópodo.* », sans préciser que celui-ci est issu du Qh **churu**, 'caracol', comme le fait Charles KANY.*^{4*5}

Seul l'excellent dictionnaire *Denis, Maraval, Pompidou*, fait référence à l'emploi adjectival du signifiant **churo**, avec le signifié de « *coquettement habillé* ».*¹

¹Il est intéressant aussi de constater, que c'est encore une lexie désignant un colombidé, qui a été choisi dans l'expression : « *Estar como pupa trampiada.* »*^A, qui signifie aussi, 'être apeuré, effarouché', en effet, **pupa** provient du **kakán**, avec le signifié de 'pigeon proche du ramier.'

*^A Voir ornithologie en supra, page 237.

²VERDEVOYE P., *Léxico argentino...*, ibid, page 80.

³MORENO E., *Semblanzas de mi pago*, ibid, page 44. A noter l'emploi du plus-que-parfait de récit, voir aussi supra, page 164.

⁴R.A.E, ibid, édition de 1984, page 436.

⁵*Semántica*, ibid, page 96.

Si l'on rajoute à cette définition celle de F. COLUCCIO « *En el noroeste, dícese del hombre elegante, guapo, etc. Referido a las cosas, las que se destacan por su calidad* », on peut déjà supposer que l'origine de **churo** pourrait se trouver dans le quasi-homophone **chulo***² qui distinguait au XVII^e siècle, comme chacun le sait, une « *personne du peuple de Madrid qui se distingue par l'affectation de son costume et de son langage.* »*³

La proximité des signifiés et des formes ne peut qu'attirer l'attention, de plus, on sait que d'autres cas de rhotacisme sont connus en espagnol, de par la zone d'articulation alvéolaire des deux phénomènes : /l/ > /r/, **chulo** > **churo**, la confusion des deux signifiants était inévitable.

¹Ibid, page 558.

²Cette lexie proviendrait de la « *Germanía* », selon COROMINAS, dans laquelle elle signifiait « *muchacho* », et dériverait elle-même de l'italien « *ciullo niño* », ce qui rend possible son passage au XVI^e siècle, dans le NOUVEAU MONDE. Ce que ne semble pas croire P. KIRTCHUK, qui réduit « *chulo* » à un madridisme du XVII^e siècle (correspondance du 19/11/96). Cependant, son hypothèse d'une possible influence quichua < « *churi* », 'fils aîné', puis par extension, et adjonction du diminutif espagnol « *-ito* », 'mignon, beau garçon', ne manque pas d'attrait, reste à savoir si le Qh **churi** ne serait pas plutôt une traduction d'emprunt à l'espagnol : **churito** > **churi**, par acopope...

³Denis, Maraval, Pompidou, ibid, page 557.

5.5 INTERJECTIONS

5.5.1 L'EMPLOI DE CANEJO

L'interjection familière, **¡ canejo !**, est semble-t-il, plutôt connue dans le Cône-Sud, Argentine et Uruguay, avec quelques emplois sporadiques dans les Caraïbes, à Puerto Rico.

Nous avouons ne pas connaître son étymologie, la R.A.E n'y fait aucune allusion, dans son édition de 1984.

Elle équivaut aux académiques '**¡ caray !**, **¡ caramba !**', que l'on peut traduire par 'zut, sapristi, nom d'une pipe !', pour n'employer que des euphémismes...

Voici un exemple tiré des contes populaires de **COPO**, répertorié par A. GIL ROJAS^{*1}, où le personnage peste contre la malchance, due, en grande partie, à sa méchanceté :

« ... *Ta.* ^{*2}...*madreca... nejo, cuando Dios o el Diablo no quiere es de vicio.* »^{*3}

Cet idiotisme, très récurrent en **castilla**, mériterait d'être inclus dans l'Académie, comme synonyme de '**caray, caramba.**' Selon Tomás GÓMEZ, directeur du département d'espagnol de PARIS X et membre du jury de soutenance, il pourrait s'agir d'une analogie avec **carajo**.

¹*El Chaparilo*, ibid, page 125.

²A noter la possible aphérèse de **puta** > **ta**, en concurrence avec l'euphémisme **pucha** ^{*A}, en Argentine.

^{*A} Voir en supra, à l'exemple cité pour l'emploi de l'archaïsme **¡ JUAY !**, page 331 et note n° 3 page 331.

³ Cf note n°1.

5.6 CONCLUSIONS

On constate, à la lumière de cette cinquième et dernière partie, qu'un travail d'intégration et de reconnaissance par l'Académie, reste à faire pour nombre d'idiotismes employés à SANTIAGO, et qui revêtent, de par leur forme ou leur signifié, des caractéristiques singulières. D'où l'intérêt d'un travail comme celui d'Elvio Aroldo ÁVILA, qui demande, et obtient parfois, la dite reconnaissance.

C'est le cas pour le substitut de discours **coso**, dont les emplois pour dire l'humain, de façon laudative ou péjorative, ne manquent pas d'intérêt. On pourrait dire la même chose de l'emploi adverbial de **meta**, pour signifier l'adhésion enthousiaste aux projets de l'interlocuteur. Ces deux emplois n'existent pas avec de tels signifiés dans la Péninsule et, pour le second, il est l'un des arguments principaux à la thèse de l'irradiation idiomatique de SANTIAGO sur le reste de l'ARGENTINE.

On peut toujours dire la même chose de l'appauvrissement sémantique de **chiquero**, qui est devenu plus généralisant à SANTIAGO, et de l'extension de **churo**, dont l'emploi adjectival dérivé de **chulo**, n'est pas non plus mentionné.

On fait toujours le même constat pour ; **canejo** !, les idiotismes les plus caractéristiques de la **castilla**, tout comme de nombreux quichuismes ou archaïsmes, ne sont pas pris en compte par le R.A.E, ce qui est fort dommage, quand on constate qu'ils dépassent bien souvent le cadre stricte de la province de SANTIAGO, d'où ils irradient sur le N.O.A, et le reste de l'ARGENTINE, ce travail contribuera, je l'espère, à pallier ces quelques lacunes.

6 CONCLUSION GÉNÉRALE ET PERSPECTIVES

A travers de multiples approches, nous avons pu démontrer tout d'abord que le Qh de SANTIAGO pouvait constituer un substrat à SANTIAGO, voire un présubstrat, puisqu'il dérive, à travers le **kakán**, du Qh **chinchay** de la Côte centrale du Pérou, et partant, que la thèse du Qh superstrat pourrait être remise en cause, ainsi que les limites mêmes du **Collasuyu**.

De même, nous avons constaté que la survivance de ce dialecte du Qh à SANTIAGO était paradoxale, dans la mesure où il a disparu partout ailleurs dans le N.O.A, et c'est justement cet indice de contradiction qui nous a permis d'entreprendre la démonstration du Qh substrat ou superstrat.

Nous avons vu ensuite que l'idiosyncrasie du **santiagueño**, de par ses particularités culturelles et linguistiques, était à l'image de cette «*île linguistique*» que constitue SANTIAGO, un foyer idiomatique et culturel calqué sur l'orographie locale qui, de plus, irradie sur le reste du N.O.A.

Nous avons par la suite consacré notre temps à l'étude des influences du Qh sur l'espagnol local, la **castilla**, qui constitue l'axe essentiel de notre travail. Tout d'abord, d'un point de vue phonologique, on retiendra le /s/ **acanalado**, la palatalisation affective du /s/ > /s/, et les ressemblances entre les différents systèmes concernés, dans la zone fricativo-palatale, pour ne retenir que les cas les plus intéressants.

D'un point de vue morphosyntaxique, on a pu noter des influences indigènes, y compris du **guaraní** et du **kakán**, à tous les niveaux, du pronom à l'interjection, avec une mention spéciale pour le verbe, on peut rappeler les emplois du plus-que-parfait de récit et du gérondif causal.

On a surtout remarqué que c'était bien souvent l'affect du locuteur qui déterminait les emplois calqués sur le Qh, que cette influence pouvait aller d'un simple phénomène articulatoire, **diánde**, à des calques syntaxiques : **nomás**, **¿ qué no ? esté**, **¡ che !**, particulièrement flagrante avec ces chevilles du discours, en passant par différents niveaux d'hybridations entre les deux langues, du simple emprunt de lexèmes à ceux de grammèmes indigènes.

Au niveau lexical, la prégnance de la langue de l'**Inka** est encore plus fragrante, qu'il s'agisse d'emprunts, de traductions d'emprunts, de lexèmes ou de grammèmes, la **castilla** est le fruit d'une profonde hybridation entre les deux langues. Ce qui fait de SANTIAGO un

laboratoire interlinguistique, qui tend à exporter les influences indigènes vers le reste de l'ARGENTINE, et même vers le reste du monde hispanique, avec l'intégration de 105 vocables **santiagueños** à la R.A.E, (grâce au travail opiniâtre d'Elvio Aroldo AVILA), qui bien souvent sont d'origine Qh.

De façon plus succincte, nous avons tenté de voir quel était le niveau d'hybridation de la langue indigène par rapport à l'espagnol, (pour obtenir les deux faces d'une même monnaie). Nous avons alors constaté que le dialecte Qh de SANTIAGO était profondément modifié par l'apport espagnol, tant d'un point de vue syllabique que phonologique, que les emprunts ou leurs traductions y étaient aussi nombreux, que l'on répertoriait pas moins de quatre types d'hybridation différents entre les deux langues et surtout que la syntaxe elle-même était modifiée : intégration d'un article défini sur le modèle espagnol, par apocope des démonstratifs, création d'une voix passive, et ceci sans compter l'introduction de substituts de discours espagnols.

On a pu constater que l'apport espagnol au Qh de SANTIAGO était d'environ 35 %, dont 10 % seulement sont des lexies, et donc que le dialecte du Qh était profondément hispanisé, ce qui confère toute sa vérité à l'expression «*influences réciproques*», puisque les deux langues s'interpénètrent mutuellement à tous les niveaux.

Nous sommes passé enfin à l'emploi des archaïsmes, dont notre foyer est friand, de par son isolement, et avons constaté que certains d'entre eux étaient propres à la **castilla**, comme l'emploi de **ser** comme auxiliaire d'aspect*¹, ou celui du **voseo** pronominal, que d'autres étaient d'un grand casticisme, de par leur appartenance à la langue classique, c'est le cas de **muy mucho**, et enfin, qu'il fallait analyser avec la plus grande attention des prétendus quichuismes qui s'avèrent être en fait des emprunts précoces à l'espagnol des Conquistadors, comme **tatay** et **cuchi**.

Nous avons constaté finalement que la **castilla** était paradoxale, dans la mesure où elle peut être à la fois d'une extrême modernité, dans la fusion avec la langue indigène, et d'un

¹Si l'on excepte la restriction faite par Bernard DARBORD, citant Maurice MOLHO, voir supra, page 313, note n°3.

grand conservatisme, de par l'emploi fréquent d'archaïsmes, voire de latinismes comme **oflar** ou **pago**.

Nous avons porté pour finir notre attention sur quelques-uns des idiotismes les plus marquants de la **castilla**, qui ne soient ni des quichuismes ni des archaïsmes, cette étude est loin d'être exhaustive, face à l'ampleur du travail, on constate que nombre de ces emplois revêtent des formes particulières à SANTIAGO, par rapport à la Péninsule : **coso/cosa**, **churo/chulo** et que, de plus, leurs signifiés ont subi en ce cas des extensions singulières, tout comme celui de ; **meta** ! adverbial, qui est l'un des trait marquants de la **castilla**, avec une nette tendance à l'irradiation sur le reste de l'Argentine.

On déplore aussi que nombre de ces idiotismes ne soient pas encore acceptés par la R.A.E, qu'il s'agisse de quichuismes, d'archaïsmes ou d'emplois ne résultant pas de ces deux sources, et ce d'autant plus qu'ils s'emploient bien souvent au-delà des limites de la province.

Quant aux perspectives qui semblent se dessiner pour l'avenir, il conviendrait tout d'abord de combler les quelques lacunes qui demeurent, en particulier pour les nouveaux chapitres, une meilleure maîtrise des archaïsmes et idiotismes **santiagoueños** rééquilibrerait le travail, qui reste, néanmoins, centré sur le bilinguisme; il faudrait aussi élargir la perspective à des zones bilingues Qh / espagnol des Andes Centrales, l'Equateur et la région de CHIMBORAZO pourrait constituer le prochain objectif.

En effet, celui-ci est et demeure l'analyse des influences indigènes sur les dialectes de l'espagnol du continent latino-américain, SANTIAGO a constitué en la matière un remarquable échantillon de laboratoire interlinguistique.

7 APPENDICE

7.1 INDEX THEMATIQUE

—/—		—B—	
/b/ 141; 142; 143; 280		Belén	186
/d/ 123; 137; 143; 158; 209; 280; 310		bilinguisme	182; 226; 279; 334; 340; 348
/c/		—C—	
/e/ 286; 288; 304; 326		CALCHAQUI	359
/f/ 281		calchaquí	262; 267
/g/ 280		cancionero	192; 235; 240; 362
/h/ 282; 305		castilla	181; 182; 185; 186; 187; 188; 191; 193; 194; 195; 203; 204; 207;
/i/ 286; 288; 326		cataphorique	292
/k/ 279; 281; 283		CHACARERA	254; 255; 265; 279; 301; 307; 355
/l/ 282; 283; 313; 343		CHACO	250; 253; 264; 265; 268; 341; 359; 368; 371; 372
/n/ 181; 206; 240; 280; 282; 285; 287; 288; 289; 294		<i>Champismo</i>	241
/o/ 329; 330		chayna	203; 204
/q/ 281; 284		CHIMBORAZO	348
/r/ 282; 343		Chinchay	219; 238; 251; 266; 276; 280; 346
/s/ 253; 329; 336; 346		Collasuyu	346
/s'/340; 346		comodines	211
/x/ 253; 279; 312		CROYANCES	257
/y/ 206; 288		-cu	236; 248; 249
		Cuzco	184; 251; 266; 269; 352; 357
—¿—		—D—	
¿ qué no ?	202; 214; 217; 340	DE YAPA	112; 206; 207; 216
¿qué no ?	201; 202	dépalatalisation	181; 230; 247; 251; 252; 282; 283
—A—		diánde	216; 346
acanalado	88; 125; 132; 145; 146; 155; 158; 161; 329; 335; 340; 346	diminutifs	196; 199; 286; 289; 295; 336
actualité	184; 185; 186; 187; 191; 207; 217; 308	—E—	
affectivité	189; 197; 213; 215; 216; 219; 256; 272; 342	<i>encima</i>	204
agglutinant	196; 258; 289	entomologie	206; 241; 256
ALIMENTS	245; 249; 252	épenhèse	189
analytique	194; 292; 295	ESTE	112; 211
ARCHAISMES	297; 299	esté	211; 212; 215; 346
archaïsmes	299; 331; 334; 345; 347; 348	—F—	
assimilation	242; 248; 317	FIGUEROA	222; 225; 365
assourdissement	234; 281		

fréquentatif 248
 fricatisation 232; 267; 283
 futur 190; 195; 212; 309; 310

—G—

GASTA 225
 genre 182; 186; 188; 254; 286; 287; 289; 295; 327
 GERONDIF 111; 183; 184
 gérondif 183; 185; 186; 187; 214; 217; 289; 309
 gérondif causal 309; 346
 glottalisés 280; 281
guarani 206; 213; 215; 216; 231; 234; 238; 239; 240; 244; 251; 346; 366

—H—

habitualité 308; 310
 HACER 111; 188; 189; 193; 308; 309
 HYBRIDATIONS 112; 181; 216; 219; 221; 287; 289; 293; 295; 346
 hypocoristiques 181; 217

—I—

idiosyncrasie 201; 241; 340; 346
ILE LINGUISTIQUE 352
 île linguistique 219; 346
ima 183
 immanent 185
ir 184
 irradiation 182; 301; 348

—J—

-J 237; 241
jota 282; 312

—K—

kakán 204; 205; 216; 219; 221; 224; 225; 230; 232; 233; 236; 237; 238; 239; 240; 241; 243; 245; 251; 256; 259; 266; 272; 276; 291; 296; 346
kay 211; 212; 290
-ku 217; 248

—L—

-lla 181; 196; 197; 198; 216; 217; 286; 327
-lu 182; 216; 242; 245; 249; 262; 286; 295

—M—

manta 217; 288
 massif 201; 203; 204; 206
mate 204; 249; 250
 mésopotamie 259
 métagoges 187
 métonymisation 251; 313
mistol 181; 230; 231; 246; 281
monte 194; 202; 205; 224; 225; 231; 234; 237; 239; 240; 242; 262; 268; 272
 MUSIQUE 254; 256; 257

—N—

-na 181; 216; 221; 224; 225; 227; 230; 247; 256; 262; 266; 289
NAY 112; 208; 209
 noème 267; 268; 271
 nomás 196; 197; 198; 199; 215; 322; 327; 346
 noyau 230; 276; 278; 291; 313; 331
 NUEVA COLONIA 202; 309; 328

—O—

occlusives 238; 280; 281; 284
 OMNIBUS 112; 211; 215
 onomasiologique 219
OPHIDIQUE 355
 ornithologie 228; 230; 232; 234; 239

—P—

PAJ 253
 palatalisation 244; 281; 336; 346
 paradigme 184; 190; 191; 308
 phonologie 209; 357
 phytonimie 205; 222; 223; 228; 235; 237; 239; 256; 270; 272
PIRUAS 227; 269; 359
plusquamperfecto 190
 protoquechua 233; 280; 282; 283; 290; 291; 357
-pu 217; 291; 292; 295

—Q—

qa 288
 quechua 184; 238; 248; 249; 251; 256; 266; 268; 272; 357; 361; 363; 365; 366
querer 184; 187

QUICHUA 111; 181; 182
QUILMES 353; 355

—R—

rancho 229; 230
recherche 190; 201; 202; 269; 286
redoublements 186; 203; 204; 205; 206; 216; 219; 243; 272
ri 186; 192

—S—

-s 183; 186; 217; 285; 295
SACHA 239; 240; 254; 268
se 187; 188
SER 315; 316
Soconcho 221; 226; 355
SOLER 308; 309
-spa 292
-sqa 288
substrat 183; 197; 199; 201; 204; 205; 207; 210; 213; 216; 226; 227; 230; 238; 253; 259; 276; 283; 304; 306; 346; 357; 363
superstrat 306; 346
support 193; 217; 258; 267; 271; 291; 295
syntagme 184; 185; 206; 291
syntaxe Qh 221; 222; 228; 231; 246; 250
synthétique 183; 194; 285; 292

—T—

-ta 291
tonada 329
toponymie 219; 221; 224; 226; 227; 233; 260; 270; 272
transphonologisation 282; 283; 295
TUCMA 221; 226; 269; 369

—V—

variantes combinatoire 284; 329
vélarisation 251; 253; 314
venir 184; 185; 186; 330
vêtements 239
vidala 181; 209
VOIX PASSIVE 291; 292; 295; 347
VOSEO 300; 301; 302; 331; 347

—Y—

y 181; 335; 351; 387; 303; 316
y 208; 212; 213; 216; 228; 292; 309; 319; 322; 324;
326; 335; 338; 342
yanaconas 276
-YOJ 267; 268

—Z—

zoonomie 205; 234

7.2 CARTES ET PHOTOGRAPHIES

7.2.1 CARTES

CARTE N° 1

ZONE DE PARLER QUICHUA A SANTIAGO

Source : Jorge ALDERETES, page 60.

Page 13

CARTE N° 2

ZONE DE CONCENTRATION MAJEURE DU QUICHUA (L'ILE LINGUISTIQUE DU N.O.A)

Source : Domingo A. BRAVO

Page 18

CARTE N° 3

SITUATION DE SANTIAGO PAR RAPPORT A CUZCO ET A L'EMPIRE INCASIQUE

Source : Domingo A. BRAVO

Page 19

CARTE N° 4

CHEMIN DE RETOUR DE L'EXPEDITION DE DIEGO DE ROJAS

Source : Eduardo E. BERBERIÁN, page 14

Page 31

CARTE N° 5

VUE PARTIELLE DES VALLES CHALCHAQUIÉS

Source : Alfredo TURBAY, pages 8, 9

Page 32

CARTE N° 6

INTENDANCE DE SALTA (1785)

Source : Armando RAÚL BAZÁN, page 90

Page 33

CARTE N°7

LE NORD-OUEST ARGENTIN APRES 1834.

Source : Armando RAÚL BAZÁN, page 236

Page 34

CARTE N°8

**INTENDANCE DE SALTA (1782) ET PROVINCES ACTUELLES DU
N.O.A (1985)**

Source : Armando RAÚL BAZÁN (couverture)

Page 35

CARTE N°9

**LE TRAJET DE LA DERNIERE GARNISON INCA DE QUILMES
VERS SANTIAGO**

Source : Alfredo TURBAY, page 255.

Page 47

CARTE N° 10

FOYERS INDIGENES AU XVI ème SIECLE

Source : Antonio SERRANO, page 21

Page 53

CARTE N°11

**ZONE D'OCCUPATION DES COMMUNAUTES INDIGENES A
L'ARRIVEE DES ESPAGNOLS**

Source : Emilio A. CHRISTENSEN, page 107

Page 53

CARTE N° 12

ITINERAIRE DE MATIENZO

Source : Oreste di LULLO, *Caminos y derroteros históricos en Santiago del Estero, Santiago*, 1959, page 56.

Page 68

7.2.2 PHOTOS

PHOTO N°1

RUINES INCAS DE QUILMES

Source : personnelle (août 1995)

Page 46

PHOTO N°2

URNE FUNERAIRE A LA GRECQUE OPHIDIQUE DE QUILMES

Source : personnelle (août 1995)

Page 48

PHOTO N°3

EXEMPLAIRE DE SOCONCHO (MUSEE WAGNER)

Source : personnelle (août 1995)

Page 49

PHOTO N°4

GROUPE DE MUSICIENS DE CHACARERA

Source : Jorge JUAN

Page 254.

7.3 TABLEAUX

7.3.1 TABLEAUX DEMOGRAPHIQUES

TABLEAU N°1

SANTIAGUEÑOS VIVANT EN DEHORS DE LA PROVINCE

Source : Jorge ALDERETES

Page 14

TABLEAU N°2

POURCENTAGE DE LOCUTEURS QUICHUAS

Source : Jorge ALDERETES

Page 14

TABLEAU N°3

NOMBRE D'HABITANTS PAR DEPARTEMENT (TMAC = TAUX MOYEN ANNUEL DE CROISSANCE)

Source : Jorge ALDERETES

Page 15

TABLEAU N° 4

DENSITE (RECENSEMENT DE 1991)

Source : Jorge ALDERETES

Page 17

7.3.2 TABLEAUX LINGUISTIQUES

TABLEAU N°5

CHRONOLOGIE DU QUICHUA

Source : Jorge ALDERETES

Page 29

TABLEAU N°6

CHRONOLOGIE DE LA CASTILLA (présustrats, substrats et adstrats indigènes)

Source personnelle

Page 98

TABLEAU N° 7

CLASSIFICATIONS DES DIALECTES QUECHUAS

Source : Jorge ALDERETES

Page 115

7.3.3 TABLEAUX PHONOLOGIQUES

TABLEAU N°8

PHONOLOGIE DU PROTOQUECHUA

Source : *COMPARATIVE QUECHUA PHONOLOGY AND GRAMMAR II : PROTOQUECHUA PHONOLOGY AND MORPHOLOGY* : Gary J. PARKER, pages 123 à 147

Page 116

TABLEAU N°9

TABLEAU PHONOLOGIQUE DU QUECHUA DE CUZCO

Source : Jésus LARA : *DICCIONARIO QHESHWA-CASTELLANO-
QWESHWA*, Ed. Los Amigos del libro, Cochabamba, 1978

Page 120

TABLEAU N°10

TABLEAU PHONOLOGIQUE DU QUICHUA DE STGO

Source : Jorge ALDERETES

Page 122

TABLEAU N°11

TABLEAU PHONOLOGIQUE DU CASTILLAN MEDIEVAL

Source : *LA LANGUE ESPAGNOLE*, Bernard DARBORD et Bernard
POTTIER, NATHAN UNIVERSITÉ, 1988, Paris

Page 128

TABLEAU N°12

TABLEAU PHONOLOGIQUE DU CASTILLAN MODERNE

Source : idem, p 46.

Page 130

TABLEAU N°13

**TABLEAU PHONOLOGIQUE DU PARLER DE SANTIAGO : LA
CASTILLA**

Source personnelle

Page 131

7.4 ILLUSTRATIONS

ILLUSTRATION N°1

URNE FUNÉRAIRE AVEC LA DÉITÉ ANTHROPO- ORNITHOMORHE EN RELIEF

Source : Antonio SERRANO

Page 44

ILLUSTRATION N°2

URNE DE LA CULTURE CHACO-SANTIAGUEÑA

Source : Antonio SERRANO

Page 45

ILLUSTRATION N° 3

URNES FUNÉRAIRES AUX MOTIFS CARACTÉRISTIQUES DE SANTA MARIA (CALCHAQUI)

Source : Antonio SERRANO

Page 50

ILLUSTRATION N°4

LAS PIRUAS (RUINES D'UN VILLAGE INCASIQUE)

Source : Ángel Luciano LÓPEZ, page 8

Page 79

ILLUSTRATION N°5

CONTEMPORANÉITÉ DES CULTURES DU N.O.A ET DU PÉROU

Source : Antonio SERRANO, page 167

Page 87

ILLUSTRATION N°6

EL KACUY

Source : Ángel Luciano LÓPEZ

Page 260

7.5 BIBLIOGRAPHIE

ÁBALOS Jorge Wenceslao :

- 1) *Shunko* : B.S.A.S, **Ediciones LOSADA**, 1949, 35 ème édition de 1991.
- 2) *Shalacos* : B.S.A.S, **Ediciones LOSADA**, 1975, 5 ème édition de 1985.
- 3) *Terciopelo* : B.S.A.S, **Ediciones LOSADA**, 1971, 9 ème édition de 1987.

ALDERETES Jorge :

El Quechua de Santiago del Estero : **Universidad de Buenos Aires, Facultad de Filosofía y Letras, Instituto de Lingüística, Archivo de Lenguas Indoamericanas**, 1995, première édition.

ALONSO Amado :

Examen de la teoría indigenista de Rodolfo Lenz : Madrid, **Ediciones GREDOS**, 1953.

AMARILLA Lisandro :

El Violín de Dios : Vida novelada de Sixto Palavecino : Santiago del Estero, **Ediciones ÍNDICE**, 1993.

ARGUEDAS José María :

- 1) *Mitos, leyendas y cuentos de los quechuas*, Lima, 1949.
- 2) *Cuentos religiosos mágicos de Lucanamarca*, 1961.
- 3) *Poesía quechua* : **Ediciones Universitarias de Buenos Aires**, 1965.

ÁVILA Elvio Aroldo :

1) *Cómo habla el Santiagueño... y el Argentino* : B.S.A.S, **Talleres Gráficos de la Agencia Periodística C.I.D**, 1991.

2) *Cómo habla el Santiagueño* : Santiago del Estero, **Editorial EL LIBERAL, NOVENTA AÑOS, 3 de noviembre de 1898-3 de noviembre de 1988**, 1988, pages 75 à 81.

BATTINI Berta Vidal de :

1) *El Habla rural de la Argentina* : **Biblioteca de Dialectología-Hispanoamericana, Universidad Nacional de Buenos Aires**, 1949.

2) *Cuentos y leyendas populares de la Argentina*, Buenos Aires, 1953.

3) *El Español de la Argentina* : Buenos Aires, **Dirección General de Enseñanza Primaria**, 1954.

BAZÁN Armando Raúl :

Historia del Noroeste argentino : Buenos Aires, **Editorial PLUS ULTRA**, 1986.

BERBERIÁN Eduardo E :

Crónicas del Tucumán, siglo XVI : Córdoba, **Comechingonia, Revista de Antropología e Historia**, 1987.

BOMAN Eric :

Les Antiquités de la région andine : Musée de l'Homme, Paris, 1908 en deux volumes,.

BORDA Lizondo :

1) *Estudios de voces tucumanas : Voces tucumanas derivadas del quichua*, Tucumán, U.N.T, 1921.

2) *Tucumán indígena*, Tucumán, **U.N.T, INSTITUTO de HISTORIA, LINGÜÍSTICA Y FOLKLORE**, 1938.

BRAVO Domingo A. :

1) *El Quichua santiagueño, reducto idiomático argentino*, **Universidad Nacional de TUCUMÁN**, 1956.

2) *El Bilingüismo castellano-quichua en Santiago del Estero*, B.S.A.S, **Ediciones Gaglianone, Colección TIEMPO DE SOSIEGO, Productos ROCHE S.A.**, 1987.

3) *¿ Quiere usted aprender quichua ?* **SANTIAGO DEL ESTERO, Publicaciones CEBIL, LA BANDA**, , 1990.

4) *Diccionario quichua santiagueño-castellano*, **Ediciones Universitarias de BUENOS AIRES**, 1967, édition de 1975.

5) *Diccionario quichua santiagueño-castellano*, **Ediciones KELPA, Literatura Santiagueña Siglo XX**, 1956, édition de 1985.

6) *Estado actual del quichua santiagueño*, SANTIAGO DEL ESTERO, Editorial EL LIBERAL, 1989.

7) *Cancionero quichua santiagueño*, Universidad Nacional de TUCUMÁN, Instituto de Letras, 1956.

8) *Estudio semántico del léxico médico de la lengua quichua santiagueña*, en collaboration avec Vicente ODDO, BUENOS AIRES, Academia Argentina de Letras, 1992.

BUTTNER Thomas Th. :

Las Lenguas de los Andes Centrales, Madrid, 1983.

CASTILLA Manuel J. :

Obras completas, B.S.A.S, Ediciones CORREGIDOR, 1986, tome II, 1988, tome III.

CLASTRES Pierre :

Chronique des indiens guayaki, PARIS, Editions PLON, Collection TERRE HUMAINE, 1972, édition de 1994.

COLOMBRES Adolfo :

Seres sobrenaturales de la cultura popular argentina, BUENOS AIRES, Ediciones del SOL, Biblioteca de Cultura Popular, 1984, édition de 1986.

COLUCCIO Félix :

Diccionario de voces y expresiones argentinas, Ediciones PLUS ULTRA, deuxième édition de 1985.

COROMINAS Joan :

Breve diccionario etimológico de la lengua castellana, Madrid, Editorial GREDOS, 1961, 5ème édition de 1990.

COURTHÈS Eric :

1) *Des Influences du quichua sur l'espagnol du Nord-Ouest argentin*, PARIS X NANTERRE, Mémoire de Maîtrise, 1992.

2) *Santiago del Estero : réduit idiomatique argentin*, PARIS X NANTERRE, Mémoire de D.E.A, 1993.

COURTHÈS Roxana :

1) *Investigación sobre la lengua española de Tucumán : Estudio Diacrónico y Sincrónico*, PARIS X NANTERRE, , Mémoire de Maîtrise, 1993.

2) *Investigación sobre la noción de substrato en la lengua española hablada en Argentina*, PARIS X NANTERRE, Mémoire de D.E.A, 1994.

CRISTENSEN Emilio A.

El Quichua santiagueño : lengua supérstite del tucumán incaico, BUENOS AIRES, Ediciones Culturales Argentinas, Ministerio de Cultura y Educación, 1970.

DARBORD Bernard :

1) *La langue espagnole, éléments de grammaire historique*, PARIS, Editions NATHAN, Collection NATHAN UNIVERSITE Langues Etrangères, 1988, en collaboration avec Bernard POTTIER.

2) *Grammaire explicative de l'espagnol*, PARIS, Editions NATHAN, collection NATHAN UNIVERSITE Langues Etrangères, 1994, en collaboration avec Bernard POTTIER et Patrick CHARAUDEAU.

DEL PONT Marco Henrique (ou **RUMI ÑAWI**, ou encore **PIKI CHAKI**):

1) *Boletín del instituto qeshwa jujuymanta, San Salvador de Jujuy*, 1988, douze numéros reliés.

2) *El Patrimonio lingüístico, lenguas en contacto histórico : qheshwa y español*, JUJUY, **Dirección Provincial de Cultura de JUJUY**, 1991.

3) *Influencia del idioma qheshwa en la formación del habla en argentina*, JUJUY, **Dialectologías Regionales**, 1987.

4) *El Kaká, idioma fantasma del Noroeste argentino*, JUJUY, 1988.

5) *Sobre la naturaleza del bilingüismo en Santiago del Estero*, CÓRDOBA, **Instituto JUJUYMANTA, IX CONGRESO DE FOLKLORE**, 1992.

6) *Influencia amerindia*, BUENOS AIRES, **Ediciones AMARU**, 1994.

7) *La Influencia aborígen en nuestra lengua*, CÓRDOBA, **Editorial FU.PA.LI**, 1994.

8) *La Toonada cordoobesa*, CÓRDOBA, 1995.

DE MIRANDE Nélide Donni :

Recursos afectivos en el habla de Rosario, ROSARIO DE SANTA FE, 1967.

DE NÚÑEZ María Ynés (RAIDEN) :
Relatos folklóricos de Belén, Catamarca, BUENOS AIRES, **Editorial GUADALUPE, BIBLIOTECA PEDAGÓGICA**, 1995.

DI LULLO Oreste :
Santiago del nuevo maestrazgo, **SANTIAGO DEL ESTERO, Fondo Editorial Oreste DI LULLO**, 1991.

DUVIOLS Pierre :
Joan de Santa Cruz Pachacuti Yamqui Salcamaygua, Relación de antigüedades deste Reyno del Perú, **Estudio etnohistórico y lingüístico** de Pierre DUVIOLS et César ITIER, **CUZCO**, Institut Français d'Etudes Andines, **Centro de Estudios Regionales Andinos Bartolomé de Las Casas**, 1993.

ESCOBAR Alberto :
1) *Fonología del quechua de Yanacocha*, **CUATRO FONOLOGÍAS QUECHUAS**, LIMA, **Universidad de SAN MARCOS**, , 1967.

2) *Variaciones sociolingüísticas del castellano en el Perú*, LIMA, **I.E.P Ediciones**, 1975.

FARFÁN José M.B :
Quechuismos, su ubicación y reconstrucción etimológica, LIMA, 1957 à 1959, **Sobretiro de la REVISTA DEL MUSEO NACIONAL**, tomes XXVI, XXVII, XXVIII.

FERNÁNDEZ MORENO César :
José María Arguedas en el clivage de dos culturas, n° 122, janvier et mars 1933. LIMA, **Revista Hispanoamericana**.

FIGUEROA Andrés A :
Los Antiguos pueblos de indios de Santiago del Estero, SANTIAGO, 1949.

FOGUET Hugo :
Pretérito perfecto, B.S.A.S, **Ediciones LEGASA**, 1983.

FONTANELLA V. Ma. B
Comparación de dos entonaciones regionales argentinas, BOGOTÁ, 1966.

GARCILASO INCA DE LA VEGA :

Comentarios reales, B.S.A.S, Ediciones ATLÁNTIDA, 1975.

GÁRGARO María Luisa de :
La Lengua quichua en Santiago del Estero, TUCUMÁN, U.N.T, Instituto de
Lenguas y Literatura, 1953.

GONZÁLES HOLGUÍN :
*Vocabulario de la lengua general de todo el Perú llamada lengua quichua o
del inca*, LIMA, 1608.

GOROSTIAGA Maximina :
1) *El Misterio de Esteco*, SANTIAGO DEL ESTERO, Editorial EL
LIBERAL, 1986

2) *Reducciones santiagueñas*, SANTIAGO DEL ESTERO, Editorial EL
LIBERAL, 1989.

3) *Lo Ancestral... lo aborígen...perdura en mitos y leyendas*, STGO, Editorial
EL LIBERAL, 1992.

4) *Las Termas de Río Hondo*, SANTIAGO DEL ESTERO, Editorial EL
LIBERAL, 1995.

GRAMAJO DE MARTÍNEZ MORENO Amalia J. :
Proceso fundacional en el antiguo Tucumán, SANTIAGO DEL ESTERO,
Ediciones CENTENARIO, 1991.

GROUSSAC Paul :
Ensayo histórico sobre el Tucumán, BUENOS AIRES, Ediciones M.
BIEDMA, 1982.

GÜIRALDES Ricardo :
don Segundo Sombra, Paris X, Edición CRÍTICA, COLECCIÓN
ARCHIVOS, 1988.

HENRÍQUEZ UREÑA Pedro :
La Utopía de América, B.S.A.S, 1925.

HERNÁNDEZ José :
Martín Fierro, Madrid, Sociedad General Española de Librería, Edición de
José CAMACHO, 1982.

ITIER César :

1) *Las oraciones en quechua de la Relación de Joan de Santa Cruz Pachacuti Yamqui Salcamaygua*, PARIS, **Revista Andina Año 6, n°2, Diciembre 1988**, pages 555 à 580.

2) *Parlons quechua-La langue du Cuzco*, PARIS, Editions L'Harmattan, 1997.

JOVER PERALTA Anselmo :

Diccionario guaraní-español, español-guaraní, B.S.A.S, **Editorial TUPA**, 1984.

JUÁREZ Cristóforo :

Llajtay, **Molachino S.A**, Rosario, 1974.

KANY Charles E. :

1) *Sintaxis hispanoamericana*, Madrid, **Editorial GREDOS**, 1969.

2) *Semántica hispanoamericana*, Madrid, **Ediciones AGUILAR, Biblioteca Cultural Historica**, 1962.

KIRTCHUK Pablo :

1) *Le Parler quechua de Santiago del Estero, quelques particularités*, PARIS, 1987, Amerindia n° 12, C.N.R.S, U.A 1026, pages 95 à 100,.

2) *Structures actanciennes en quechua*, PARIS, 1987, RIVALC, C.N.R.S, ACTANCES 3, pages 159 à 177,

3) *A L'Intersection de la deixis et l'actance : l'orientation du procès en quechua*, Edition PRESSES UNIVERSITAIRES de LILLE, 1992, 1993, Modèles linguistiques, XIV, Fascicule 28, pages 141 à 153,

LAFONE QUEVEDO Samuel :

Tesoro de catamarqueñismos, nombres de lugares y apellidos indios, U.N.T, 1927.

LANDERMAN Peter N. :

Las Sibilantes castellanas, quechuas y aimarás en el siglo XVI : un enigma tridimensional, LOS ÁNGELES, **Universidad de California**, 1979.

LARA Jesús :

1) *Yawarninchij*, B.S.A.S, **Ediciones PLATINA**, 1959.

2) *Diccionario qheshwa-castellano-qheshwa*, COCHABAMBA, **Ediciones LOS AMIGOS DEL LIBRO**, 1978.

LENZ Rodolfo :
El Español en Chile, B.S.A.S, **Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad de BUENOS AIRES, Biblioteca de Dialectología Hispanoamericana**, 1940, en collaboration avec Andrés BELLO et Rodolfo OROZ.

LIRA Jorge A. :
Diccionario kechuwa-español, TUCUMÁN, U.N.T, **Departamento de Investigaciones Regionales, Instituto de Historia, Lingüística y Folklore**, 1944.

LÓPEZ Ángel Luciano :
El Desierto saladino, narraciones superticiosas y misterios que encierra, B.S.A.S, **Ediciones LIBRERÍA PERLADO**, 1938.

LORANDI Ana María :
1) *El Desarrollo cultural prehispánico en Santiago del Estero, Argentina*, PARIS, Journal de la société des Américanistes, Musée de l'homme, 1978, Tome XV, pages 63 à 80.

2) *Causas y consecuencias de las transformaciones sociales en el Tucumán colonial*, B.S.A.S, **CONICET e Instituto de Ciencias Antropológicas, Facultad de Filosofía y Letras, Universidad de BUENOS AIRES**, n° 3, 1994.

LOZANO Pedro S.J :
Descripción corográfica del gran Chaco Gualamba, U.N.T, TUCUMÁN, **Departamento de Investigaciones Regionales, Instituto de Antropología**, 1941.

LOZANO Anthony G. :
Syntactic borrowing in spanish from quechua : the noun phrase.

MARAVAL Pierre :
Dictionnaire espagnol-francais, Paris, Editions HACHETTE, 1968, en collaboration avec Serge DENIS et Léon POMPIDOU.

MERCADO Agustín :
Sobre estructura lingüística quechua, SUCRE, **Universidad de San Francisco XAVIER**, 1954.

METRAUX Alfred :
Los Incas, B.S.A.S, **Centro Editor de América Latina**, 1975.

MOLHO Maurice :

Sistemática del verbo español, MADRID, **Editorial GREDOS**, 1975.

MORENO Emilio :

Semblanzas de mi pago, *Suncho Corral*, SANTIAGO, 1993.

MOSSI Miguel A :

Manual del idioma general del Perú, gramática razonada de la lengua qíchua, CÓRDOBA, 1989.

NARDI Ricardo L.J :

1) *Lenguas en contacto : el substrato quichua en el N.O.A*, B.S.A.S, **Facultad de Filosofía y Letras, Filología XVII, XVIII**, 1976-1977.

2) *El Quichua de Catamarca y La Rioja*, B.S.A.S, **Ministerio de Educación y Justicia, Dirección Cultural, Separata de Cuadernos del Instituto Nacional de Investigaciones Folklóricas n°3**, 1962.

3) *Características dialectales del quichua santiagueño*, *El Liberal*, SANTIAGO, **Sección Cultural**, 3/11/96.

OLMEDO FUNES O.A :

El Gaucho Ramón Gaitán, SANTIAGO, 1965.

OMIL Alba :

El Problema del mal en cuatro leyendas regionales, TUCUMÁN, **Consejo de Investigaciones de la U.N.T**, 1990.

PAÍS Federico :

Algunos rasgos estilísticos de la lengua popular catamarqueña, TUCUMÁN U.N.T, **Instituto de Letras**.

PALOMINO Cerrón Rodolfo :

Lingüística quechua, CUZCO, **Centro de Estudios Rurales Andinos Bartolomé de Las Casas**, 1987

PARKER Gary J :

1) *Gramática del quechua ayacuchano*, LIMA, **Universidad Nacional Mayor de San Marcos**, 1965.

2) *Comparative quechua phonology and grammar*, HAWAI, **Universidad de HAWAI, Wpin L**, 1969 à 1971, en 5 tomes.

PÉREZ Ramón Alberto :

El Valle legendario de Tucma, TUCUMÁN, **Ediciones del CARDÓN**, 1985.

PORTNOY Antonio

Estado actual del estudio de las lenguas indígenas, BUENOS AIRES, **Imprenta y Casa Editora Coni**, 1938.

REAL ACADEMIA ESPAÑOLA

Diccionario de la lengua española, MADRID, **Ediciones ESPASA-CALPE**, 1984.

RIVET Paul :

Bibliographie des langues aymara et kiçua, PARIS, Institut d'Ethnologie, 1941-1955, Travaux et mémoires, en 4 volumes, en collaboration avec Georges CRÉQUI DE MONTFORT.

ROJAS Andrónico Gil :

El Ckparilo, cuentos y refranes del Tío Felipe, escenas típicas de Los Copos, SANTIAGO, **Cooperativa de Periodismo y Artes Gráficas**, 1954.

ROJAS Elena Malvina :

1) *Aspectos del habla en San Miguel de Tucumán*, TUCUMÁN, **U.N.T, Programa n°63 de Ciencia y Técnica**, 1980.

2) *Americanismos usados en San Miguel de Tucumán*, TUCUMÁN, **U.N.T, 1985, Cuadernos de Humanitas n°48, 53, 55.**

3) *Evolución histórica del español en San Miguel de Tucumán entre los siglos XVI y XIX*, TUCUMÁN, **U.N.T, Facultad de Filosofía y Letras, Tesis doctoral de 1982 (Summa cum Laude)**, 1985.

4) *El Language en don Segundo Sombra, texturas, formas, glosario*, PARIS X NANTERRE, **Colección ARCHIVOS**, PARIS, 1991, tiré de l'édition savante de **DON SEGUNDO SOMBRA**, pages 341 à 427,

ROJAS Ricardo :

Ullantay, tragedia de los Andes, B.S.A.S, **Ediciones PEUSER**, 1987.

ROJAS ROJAS Ibico :
Expansión del quechua, primeros contactos con el castellano, LIMA,
Ediciones SIGNO, 1980.

ROSENBLAT Ángel :
El Castellano de España y el castellano de América, MADRID, **Cuadernos TAURUS**, 1970.

ROSENZVAIG Eduardo :
Historia social de Tucumán y del azúcar, ayllu, encomienda, hacienda, TUCUMÁN, **U.N.T.**, 1986.

ROTHSCHILD Delia I; de :
Quichua fácil para conversar, leer y escribir, B.S.A.S, **Librería Agropecuaria, Biblioteca Mosaico**, 1989, en collaboration avec Orfelía BRAVO de GARCÍA.

SALTO Lucio V : *El Espejo de nuestro pasado, nombres quichuas de lugares santiagueños*, SANTIAGO, **EL LIBERAL**, 3 novembre 1988, **Suplemento 90º Aniversario**, pages 82 à 86.

SANTA CRUZ PACHACUTI Juan de :
Relación de antigüedades deste reyno del Perú, MADRID, **Biblioteca de Autores Españoles**, 1968.

SANTO TOMÁS Fray Domingo de :
Gramática o arte de la lengua general de los indios de los reynos del Perú, VALLADOLID, **Edición de F. FERNÁNDEZ DE CÓRDOBA**, 1560.

SAUGNIEUX Joel :
Contes et récits des indiens quechua, NANCY, Presses Universitaires de NANCY, 1987.

SERRANO Antonio :
La Etnografía antigua de Santiago del Estero y la llamada civilización chaco santiagueña, PARANÁ, **Editores CASA PREDASSI**, 1938.

SEJOURNÉ Laurette :
Antiguas culturas precolombinas, siglo XXI de España editores, MADRID, 1987, 19 ème édition, 1971.

STARK Louisa :

1) *History and distribution of the quichua spoken in North-Western Argentina*, LOS ÁNGELES, **Reunión Anual de la American Anthropological Association**, nº77, 1978.

2) *History of the quichua of Santiago del Estero*, LOS ÁNGELES, **Ediciones KLEIN Y STARK**, 1985, pages 732 à 752.

TAYLOR Gerald :

Rites et traditions de Huarochiri, PARIS, Editions l'Harmattan, 1980.

TORERO Alfredo :

La Familia lingüística quechua, Monte Avila, CARACAS, **Monte Avila Editores**, tiré de *América en sus lenguas indígenas*, Bernard POTTIER, 1983, pages 61 à 92.

TURBAY Alfredo :

La Fortaleza templo del Valle Calchaquí, B.S.A.S, **Editora CASTELAR**, **Serie Divulgación Arqueológica**, 1983.

VERDEVOYE Paul :

Lexique argentin-espagnol-français, PARIS, **Colección ARCHIVOS**, UNIVERSITÉ DE PARIS X NANTERRE, 1993.

WAGNER L. :

La Civilización chaco-santiagueña y sus relaciones con las del Viejo y Nuevo mundo, B.S.A.S, 1934, Tome I.

WAMAN POMAN DE AYALA Felipe :

Nueva corónica y buen gobierno, PARIS, Musée de l'Homme, Institut d'Ethnologie XXII, 1989, édition originale 1587.

YARANGA VALDERRAMA Abdón :

Grammaire quechua, PARIS, Université de PARIS VII, SAINT DENIS, 1977.

ZAMORA VICENTE Alonso :

Dialectología española, MADRID, **Editorial GREDOS**, 1989, 1967.

7.6 TABLE DES MATIERES

<u>CHAPITRE 1</u> :	page 11
PRESENTATION DE LA PROVINCE DE SANTIAGO	
1.1. SITUATION GEOGRAPHIQUE.....	page 11
1.2. APPROCHE HISTORIQUE.....	page 22
1.3. APPROCHE ARCHEOLOGIQUE	page 40
1.4. APPROCHE ETHNOLINGUISTIQUE	page 51
1.5. DE LA SURVIVANCE DU QUICHUA A SANTIAGO.....	page 99
1.6. IDIOSYNCRASIE DU SANTIAGUEÑO	page 101
1.7. LA TONADA SANTIAGUEÑA.....	page 104
1.8. SANTIAGO, L'ILE LINGUISTIQUE DU N.O.A.	page 106
1.9. CONCLUSION.....	page 108
<u>CHAPITRE 2</u> :	page 113
DES INFLUENCES DU QUICHUA SUR L'ESPAGNOL DE SANTIAGO	
2.1. ASPECT PHONOLOGIQUE.....	page 113
2.2. INFLUENCES PHONOLOGIQUES	page 133
2.3. TRANSCRIPTIONS PHONETIQUES	page 156
2.4. ASPECT MORPHOSYNTAXIQUE.....	page 167
2.5 ASPECT LEXICAL	page 218

CHAPITRE 3 :page 275

INFLUENCES DE L'ESPAGNOL SUR LE QUICHUA DE SANTIAGO

3.1 INTRODUCTION.....page 275
3.2 ASPECT SYLLABIQUE.....page 277
3.3 ASPECT PHONOLOGIQUEpage 279
3.4 ASPECT MORPHOSYNTAXIQUE page 284
3.5 ASPECT LEXICAL page 292
3.6 CONCLUSIONS.....page 294

CHAPITRE 4 :page 298

ARCHAISMES

4.1 INTRODUCTION.....page 298
4.2 EMPLOIS PRONOMINAUX.....page 299
4.3 EMPLOIS SUBSTANTIVAUXpage 302
4.4 EMPLOIS VERBAUX.....page 307
4.5 EMPLOIS ADVERBIAUX ET ADJECTIVAUX.....page 319
4.6 CONJONCTIONS ET INTERJECTIONSpage 328
4.7 CONCLUSIONpage 329

CHAPITRE 5 :page 332

AUTRES IDIOTISMES

5.1 INTRODUCTION.....	page 333
5.2 EMPLOIS PRONOMINAUX	page 334
5.3 EMPLOIS SUBSTANTIVAUX.....	page 335
5.4 EMPLOIS ADVERBIAUX ET ADJECTIVAUX.....	page 337
5.5 INTERJECTIONS	
5.6 CONCLUSIONS.....	page 344

6 CONCLUSIONS GENERALES ET PERSPECTIVES page 346

7.APPENDICE	page 349
7.1 INDEX THEMATIQUE	page 349
7.2 CARTES ET PHOTOGRAPHIES	page 354
7.3 TABLEAUX	page 358
7.3.1 TABLEAUX DEMOGRAPHIQUES	page 358
7.3.2 TABLEAUX LINGUISTIQUES	page 359
7.3.3 TABLEAUX PHONOLOGIQUES	page 359
7.4 ILLUSTRATIONS	page 361
7.5 BIBLIOGRAPHIE	page 363
7.6 TABLE DES MATIERES	page 376